U d'/ of Ottawa
39003013412480

Library of Parliament
WITHDRAWN
RETIRÉ
Bibliothèque du Parlement

380

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/constantinoplese00bare

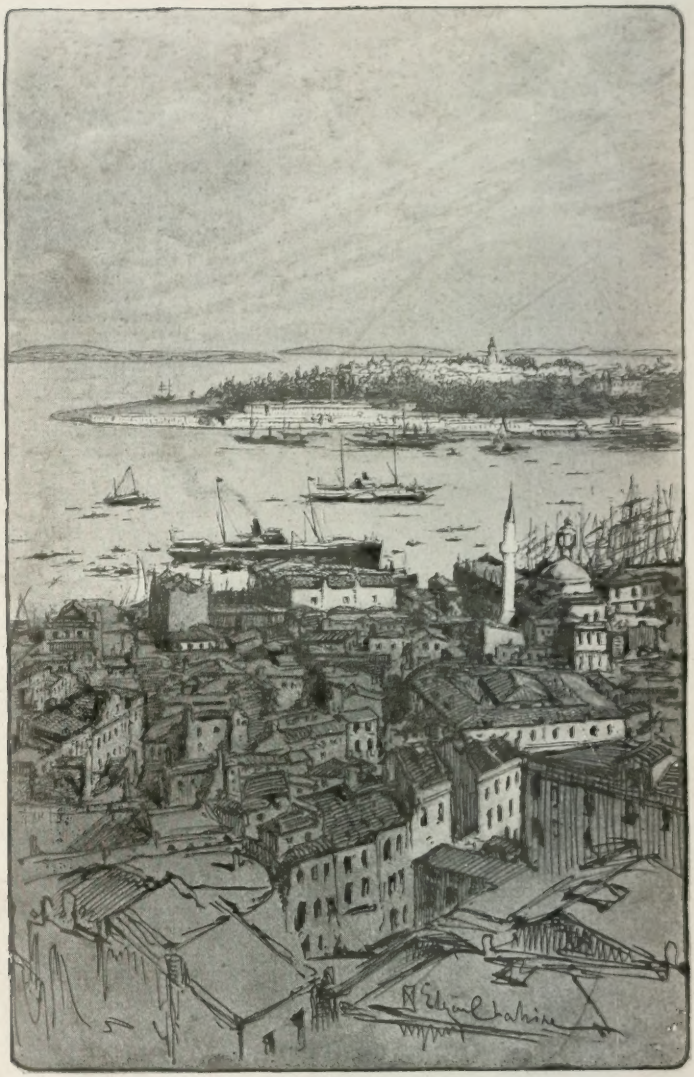
CONSTANTINOPLE

SES CITÉS FRANQUES ET LEVANTINES

qc

DU MÊME AUTEUR

LES TURCS. Ce que fut leur empire. Leurs comédies politiques.— Librairie académique Perrin et Cie. . . . . 3 fr. 50



EDGAR CHAHINE
La Pointe du Sérail
vue de la Tour de Galata.

557

BERTRAND BAREILLES

CONSTANTINOPLE

SES CITÉS FRANQUES ET LEVANTINES

(PÉRA — GALATA — BANLIEUE)

UNE PLANCHE HORS TEXTE PAR EDGAR CHAHINE
TRENTE-DEUX ILLUSTRATIONS DANS LE TEXTE
PAR ADOLPHE THIERS
UN PLAN DE CONSTANTINOPLE

EDITIONS BOSSARD
43, RUE MADAME, 43
PARIS
1918

DK
722
.B364
1918

A MA MÈRE

CONSTANTINOPLE
v. les Eaux Douces d'Europe
0 500 1000m.
Ildiz-Kiosk
Ortakeui
Jardins du Sultan
Mosquée
Nichan-Tach
Béchik Tach
Eyoub
Caserne
Cimetière Juif
Talavla
Piali Pacha
Ecole Militaire
Pancaldi
Dolma Bagtche
Kaldie Oglou
Peri Pacha
Haskeui
Kassim Pacha
S. Dimitri
PERA
Fondoukli
Kouskoundjouk
Topdzilar
Eukuz Limani
Balata
Fanar
Top Hané
GALATA
Tour de Galata
Ayamamé
Vani Mahalle
SCUTARI
Tour de Leandre
Selimié
Mehmedié
Malahesi
Gare
Suleimanié
Top Kapou
STAMBOUL
Sérai
Ak Sérai
Osmanié
Ste Sophie
Kaum-Kapou
Avret Bazar
Yeni Kapou
Mahallé
Gare d'Haïdar-Pacha
Yédi Koulé
Narli Kapou
Château des Sept Tours
Kadikeui
CORNE D'OR
BOSPHORE
MER DE MARMARA

INTRODUCTION

On m'a fait justement observer que le titre de « Cités franques » donné à ce livre, et qui indique les parties de Constantinople exclusivement habitées par les étrangers et des chrétiens indigènes, serait à peine compris. Peu de gens savent chez nous, en effet, que le mot *franc* sert dans tout le proche Orient à désigner l'Européen, quelle que soit son origine. Cette considération ne m'a pas arrêté. J'ai gardé le titre, pensant qu'il est bon que le Français apprenne la signification d'un vocable qui remonte au temps des Croisades, c'est-à-dire à une époque où les peuples du brumeux Occident disparaissaient dans l'éblouissant prestige de ses grands ancêtres. Pour l'asiatique, comme pour le byzantin, l'Européen ne sera jamais qu'un *Franc*.

Au surplus, ce mot répond pleinement à mes intentions qui sont de présenter Constantinople sous un aspect quelque peu différent de celui où l'on s'est

placé jusqu'à ce jour. Ce livre n'est que le premier volet d'un diptyque où j'entends mettre en opposition Turcs et rayas. Je commence par le raya de Constantinople sur lequel rien n'a été dit, ou presque. Je n'ai pas cru devoir confondre dans une même page deux éléments que tout sépare, qui ne disent pas les mêmes mots, ne parlent pas les mêmes langues, ne visent pas aux mêmes destinées. De Constantinople, j'ai fait une description d'ensemble, mais j'ai laissé chaque groupe ethnique dans le cadre qui lui est habituel et je n'ai parlé du Turc que dans la mesure où il se mêle à la vie de ses voisins. Elle ne laissera personne indifférent, cette promenade à travers des quartiers habités, les uns, par les héritiers directs de Byzance, les autres par les divers groupes de populations qui y vivent tous en s'entourant d'une frontière morale. Il en est même parmi eux, qui ont pu rêver de hautes destinées comme pour consoler leur séculaire captivité de l'espoir qu'un jour viendrait où, sous les voûtes de Sainte-Sophie, monterait l'hymne d'allégresse où s'exalterait le triomphe de la race. La France, de son côté, a bourgeoisement rêvé d'une Turquie intégrale où ses éléments variés se seraient réconciliés autour d'un idéal de justice et de paix, et c'est à réaliser ce programme que pendant longtemps s'est employée son activité politique.

Il aurait été atteint s'il avait été humainement possible ; car la place qu'elle y a occupée était grande, mais combien précaire, les événements, hélas ! ne l'ont que trop démontré.

Cette influence, dont nous tirions vanité, on la croyait solide comme un roc, parce que millénaire, parce que désintéressée et bienfaisante. Elle symbolisait notre amour pour cette terre sacrée, où nous avons puisé le meilleur de nous-même, mais à laquelle nous avons aussi beaucoup donné. A travers le temps, on l'a vue revêtir diverses modalités qui étaient comme le reflet des phases successives d'un état social. Conquérante au temps de Philippe-Auguste, elle n'avait après la chute de Rhodes, ce dernier rempart de la chrétienté en Asie, qu'un caractère mercantile et diplomatique. En ces derniers temps, elle n'était plus que scolaire et financière. D'une façon générale, seule la fraction chrétienne bénéficiait de la culture que nous y répandions. L'argent n'allait qu'aux Turcs. Or, cette influence ne reposait que sur un sable mouvant. Bien que faite de services rendus, elle n'a cependant rien arrêté, rien empêché. Nous avons été, par ceux que nous avions comblés d'égards et de bienfaits, traités en intrus ou plutôt en indésirables. C'est qu'en Orient, pour être apprécié, un bienfait ne doit intervenir que comme un don de la force. Au bénéficiaire, il doit laisser l'impression brutale que la main qui le donne peut, le cas échéant, frapper sans faiblesse. L'Oriental est encore trop loin, trop spécial, pour qu'il soit possible de communier avec lui sur le terrain du sentiment et de la pensée. De cet épisode il ne restera que le souvenir d'une déception d'autant plus cuisante, qu'elle a fait des victimes parmi ceux

de nos clients qui nous étaient restés fidèles. Le beau résultat de tant de sacrifices que de finir dans l'aventure des Dardanelles!...

Si l'Orient a failli à ses promesses, c'est qu'il ne nous craignait plus, c'est que nos idées ne sont pas les siennes. Il ne faisait mine de se rapprocher de nous que pour mieux nous résister ; il ne s'assimilait notre langage que pour nous surprendre ; il ne provoquait ou acceptait nos libéralités que pour se mettre en mesure de nous ravir ce qui nous reste. De tout cela se dégage une leçon sévère. La première chose à faire c'est de rompre énergiquement avec une tradition que l'expérience historique avait déjà cent fois condamnée. Il est temps que nous songions à approprier nos efforts extérieurs, non plus aux fantaisies d'un idéalisme sans objet, ou bien aux suggestions intéressées des hommes d'affaires, mais aux réalités d'une politique qui doit ressortir des faits et des possibilités. Sait-on quelle était notre situation en Turquie avant la guerre ? Nul ne contestera qu'elle s'était fort amoindrie à la suite de nos défaites de 1870. A ce recul avait correspondu la prodigieuse expansion de rivaux inconnus la veille. Si, d'un côté, l'on voyait nos écoles se multiplier, grâce à l'activité privée, de l'autre, nos colonies de Péra, de Smyrne, d'Alexandrie, allaient s'émiettant. Nos avantages commerciaux étaient dérisoires, comparés à ceux de certaines puissances, et tout ce que put faire, pour y remédier, la verbale sollicitude de notre administration : enquêtes, rapports consulaires,

exhortations des chambres de commerce, resta lettre morte. Le chiffre du commerce français demeura fixé au point où il était il y a quarante ans. Nous ne savions plus nous affirmer que comme bailleurs de fonds. Seul notre apostolat par l'école avait résisté à l'effondrement d'une situation jadis privilégiée. Encore se trouvait-il paralysé par les difficultés qu'il rencontrait à recruter son personnel enseignant, par les discussions de la Chambre, où certains orateurs se plaisaient à remettre périodiquement en question les maigres subsides que l'État leur allouait, discussion qui exerçait sur une Turquie jalouse de nos succès en ce domaine la plus fâcheuse répercussion.

Est-ce à dire que l'on doive abandonner les écoles confisquées par les Turcs en novembre 1914 et les institutions de crédit fondées avec le fruit de l'épargne nationale? Il ne saurait être question de cela. Mais il est évident que ces instruments d'influence ne peuvent être de quelque utilité pratique dans ces pays barbares que s'ils sont en fonction d'une politique qui aurait pour base une sphère d'influence ; ils seraient décisifs si, en même temps, on inspirait à chacun la conviction que l'on est assez fort pour faire respecter les conventions qui consacreraient cet état de choses. Et c'est parce que nos intérêts manquaient d'appui et de soutien qu'il a suffi de la première rafale soufflant du Nord pour culbuter un chêne que nous croyions bien enraciné. Une des bizarreries de l'État français c'est de tyranniser l'individu dans sa vie privée, au point qu'il est moins

dangereux d'assassiner passionnellement une femme que d'en épouser deux à la fois. Au bouilleur de cru, la loi donne licence d'empoisonner la nation, au financier de drainer au profit de l'étranger l'épargne publique, mais elle interdit au citoyen la liberté de passer la nuit sur un banc en plein air ou sous les arches du Pont-Neuf, si telle est sa fantaisie.

Disons-nous bien que l'école et la banque doivent être un moyen et non un but ; que, mis au service des amitiés équivoques ou d'un concurrent aux aguets, ces facteurs de force sociale et économique peuvent être retournés contre celui qui les a créés. Disons-nous également que la Turquie, qui nous a échappé jusqu'ici, quelle que fût la forme de son gouvernement extérieur, nous échappera plus sûrement dans l'avenir, quoi que nous fassions. En Turquie nous ne travaillerons jamais que pour les autres. Ce que nous avons fait dans le passé atteste cette vérité et tout ce que nous pourrons tenter d'y faire ne fera que la corroborer. Il est des fatalités contre lesquelles nous demeurerons impuissants. Vainqueurs, les Turcs poseront des conditions telles que personne ne consentira à vivre chez eux, tant l'air y deviendrait irrespirable. Vaincus, ils se livreront à qui voudra s'occuper d'eux ; mais, dans un cas comme dans l'autre, la Turquie ne sera plus qu'une ruine. Vidée de ses éléments actifs par l'extermination des *rayas,* elle végétera tant bien que mal jusqu'à ce que de nouveaux éléments viennent la repeupler pour faire

fructifier les capitaux que nous y apporterons. Ce que seront ces éléments, cela est d'autant plus aisé à deviner que la présente guerre est à l'origine du problème que pose la déliquescence ottomane. Mais n'y eût-il là qu'une hypothèse, qu'on ne voit pas qu'il soit tant que cela utile à la gloire française que nous passions notre temps à soutenir, à relever, à torcher des nationalités auxquelles nous voulons faire du bien malgré elles.

Mais est-ce là une hypothèse? En ces dernières années l'Allemagne qui détenait le record de l'activité économique avait également celui de l'émigration. Les Allemands émigraient partout, principalement en Amérique qui en a reçu plusieurs millions, sans que pour cela la population de l'Empire cessât de s'accroître. De 1890 à 1895, Guillaume II voyait le nombre de ses sujets augmenter de cinq millions en chiffre rond. Or, il est fortement question de leur fermer ce déversoir. A moins qu'il ne déborde sur le domaine du voisin, il est à prévoir que ce peuple prolifique, après avoir comblé à l'intérieur les vides causés par la grande guerre, se portera d'un mouvement irrésistible vers les terres en friche de l'Asie Mineure, de la Mésopotamie, de la Syrie. Ce chemin il le connaît déjà, car le mouvement migrateur avait commencé sous Abdul-Hamid. Il reprendra son cours, soit par infiltration sournoise, soit sous la forme torrentielle. Et qu'on ne vienne pas nous dire qu'on le contiendra par des règlements et des mesures restrictives. On ne refoule pas un torrent. Seule une

force équivalente pourrait le neutraliser, mais où la prendre ? Le Russe est aussi prolifique que l'Allemand, mais il a chez lui trop de terres incultes, pour qu'il soit tenté de s'expatrier de longtemps. Il y sera d'autant moins disposé que les hommes issus de la révolution parlent de donner la terre au paysan, l'usine à l'ouvrier. On peut espérer que le Grec et l'Italien y suppléeront dans une certaine mesure et qu'ils se détourneront du Nouveau Monde pour se porter vers ces terres classiques que fertilisa jadis le génie grec et latin. Nous le souhaitons ardemment ; mais — je le demande — qu'avons-nous à voir dans tout cela ? Ce qui est certain, c'est qu'en Turquie nos apports de capitaux et ce que nous pourrons y créer de voies ferrées, de banques d'émission et de crédit, ne serviront qu'à tonifier le *péril teuton*. C'est à préparer les voies à la plus grande Allemagne que vise la finance internationale.

Le plus sage serait peut-être que nous localisions nos intérêts sur des points déterminés, où l'on concentrerait tous les moyens d'action matériels et moraux, imitant en cela nos anciens chevaliers qui, pour se mettre à l'abri des surprises d'un pays aux horizons pleins d'inconnu, imaginèrent d'élever en Syrie des *kracks*, qui étaient de vastes citadelles, où ils accumulèrent toutes leurs ressources défensives. Ainsi retranchée, cette poignée d'hommes parvint à maîtriser pendant près de deux siècles les régions comprises entre les montagnes de Moab, la Méditerranée et les monts de Cilicie. C'est en concentrant

ce qui nous reste de ressources sur un point choisi où de toute nécessité doivent flotter nos couleurs, qu'on arrivera à donner à notre influence orientale la base qui lui a manqué jusqu'à ce jour. Et les services que nous pourrons rendre à nos voisins, si tant est que nous persistions à nous occuper de leurs affaires, n'en seront que plus appréciés.

Sans avoir à chercher quels effets produira le maintien ou la disparition de l'Empire turc sur l'équilibre méditerranéen, l'on doit d'ores et déjà prévoir que nous devrons nous résigner à abandonner plus d'une situation acquise. Au prix de longs efforts, l'œuvre de notre école avait opéré des miracles. Cette clientèle, si telle était la destinée, nous ne la quitterions pas sans regret et je sais qu'elle ne nous verrait pas partir sans déplaisir. Sauvons le plus que nous pourrons de cet héritage, mais ne lâchons pas la proie pour l'ombre. Espérons que notre diplomatie, mieux avertie, saura faire reconnaître, à l'occasion, des droits qui ont reçu la consécration du temps pour qu'ils nous reviennent sous la forme de solides compensations. Comme Candide, cultivons notre jardin.

B. B.

Paris, le 1er février 1918.

S. IRENE

PREMIÈRE PARTIE

CONSTANTINOPLE FRANQUE

La Ville byzantine.

CHAPITRE PREMIER

LA VILLE
LE CLIMAT

Pour découvrir le panorama de Constantinople. — Ses différents aspects. — Stamboul ne s'est ni déplacée ni agrandie depuis l'antiquité. — Ville du passé. — Son aspect byzantin et beauté d'une architecture qui offre l'avantage d'être née sur le sol même. — Le cyprès à Constantinople. — La ville est entièrement tournée vers le port. — La verdure n'est qu'autour des maisons. — Sécheresse de la banlieue. — Le Bosphore et ses ombrages. — Le golfe d'Ismidt et les îles des Princes. — Une des raisons d'être de Constantinople, c'est l'horizon qui s'ouvre sur l'Asie. — Le climat de Constantinople n'est oriental qu'en été. — Le *Kara-Yel* et ses frimas. — Action

rafraîchissante du *meltem* en été. — Beauté de l'automne. — Le *Zumbul Hava*.

Le point le plus élevé pour découvrir le panorama de Constantinople, c'est la tour de Galata. Trois villes s'étalent harmonieusement autour du port : Stamboul, en face, sur la rive opposée de la Corne-d'Or ; Scutari, en Asie, au delà du détroit du Bosphore ; Galata, aux pieds de la tour, et dont les maisons se poussent jusqu'au bord de l'eau où s'enchevêtrent des mâtures. Ainsi disséminée, Constantinople développe un vaste amphithéâtre de maisons étagées sur des collines coupées de bras de mer. Cadre unique où le regard plane sur des espaces qui donnent l'idée de la plus grande agglomération qui soit, ce que ne fait point Paris encore que trois fois plus peuplée ; impressionnant par l'étrangeté de ses nombreux minarets qui montent d'un jet hardi, par ses mosquées géantes et l'entassement confus des maisons de bois où se mêle la verdure, par le jeu vigoureux des ombres et des lumières que nuance dans les vallons la buée plus mauve dont le tout s'enveloppe. Rien n'égale l'animation de son port sur lequel plane l'aile blanche des mouettes. Au-dessus de ce profil de ville, la Marmara apparaît toute bleue comme un lac encadré de montagnes.

En face, penchée sur le golfe, Stamboul laisse voir, malgré la distance, le détail de ses massifs médressés, bazars et hamams surmontés de coupoles. Les

tons adoucis de vieil argent dont se patine le plomb qui les recouvre s'harmonise avec le bois gris ou rouge des maisons et la tache qu'y fait la verdure. Tout s'y détache, jusqu'aux façades vitrées qui reflètent les premiers rayons de soleil matinal. En Asie, sur les pentes de Tchamlidja, deux villes s'étagent, dissemblables. Scutari, boisée d'une forêt de noirs cyprès, asiatique d'aspect et qui semble prolonger Stamboul au delà de l'entrée du détroit ; plus bas, Cadi-Keuy la flanque, avec ses maisons neuves qui se répandent sur un plat promontoire. Du Bosphore, on n'aperçoit que le palais de Beylerbey, entouré de jardins en terrasses, et Orta-Keuy qui lui fait face ; mais on le devine à la direction des collines qui fuient vers la mer Noire. — Revenant à Galata, l'œil suit la nappe tranquille de la Corne-d'Or qui se perd à l'ouest entre la colline boisée d'Eyoub et les hauteurs ocreuses de Cassim-Pacha.

On s'aperçoit d'abord que, circonscrite dans sa vieille enceinte, Stamboul ne s'est, depuis l'antiquité, ni déplacée, ni agrandie. C'est toujours la même muraille construite par Théodose que l'on voit à la base de sa presqu'île triangulaire et l'isolant entre la Marmara et le golfe de la Corne-d'Or. « Deux mers l'enlacent comme un ruban d'azur, écrit un poète turc... Elle ne touche à la terre que d'un seul côté, à l'endroit où se voit un triple rang de tours et de murailles, impénétrables comme l'airain. » C'est bien encore là une ville du passé au caractère théocratique, toute en mosquées, en palais et en casernes. Les

remparts qui longent le rivage de la Marmara sont encore en partie debout. Sur le golfe on n'en voit, il est vrai, que des vestiges perdus au milieu des maisons qui se pressent jusqu'au bord de l'eau où s'amarrent les voiliers. Par la distance où ils se trouvent du rivage, on peut mesurer de l'œil ce que la mer a dû céder à la terre en l'espace de sept siècles. Car on voit dans les récits de Villehardouin qu'au siège de Constantinople, il suffit aux croisés de jeter des huniers de leurs galères un pont sur une des tours carrées pour que la ville tombât en leur pouvoir.

Son cachet ancien lui est encore assuré par ce qui lui reste de monuments de l'âge chrétien comme Sainte-Irène, Sainte-Sophie, l'aqueduc de Valens qui profile ses hautes arches sur le ciel, et, plus loin, confondues avec la ligne poudreuse des vieux remparts, les ruines des Blaquernes. Qu'on ajoute à ces souvenirs une trentaine d'églises dans les quartiers, où l'on peut étudier l'évolution de l'art byzantin depuis Justinien jusqu'au règne des Paléologues. Ni les maisons de bois, pourtant si combustibles, ni ce que les Turcs y ont ajouté de monuments ne déparent beaucoup cet ensemble. Bien que sans cesse renouvelées par les incendies, les maisons de bois se relèvent provisoirement de leurs cendres, identiques aux précédentes et les intempéries ont vite fait de leur donner la patine qui les vieillit. A part les bâtiments de l'État, construits depuis la réforme, et dont le badigeon jaunâtre jette sur le tout une note

discordante, et le quartier de la douane qui est en pierre, la ville qu'ont décrite les anciens voyageurs est encore à peu près intacte. Le serai est encore là, dont la vue leur inspirait une si vive terreur, avec son amas de kiosques à coupoles, parmi les tourelles et les cyprès. Son enceinte est debout, flanquée de tours en damier, ensevelies dans le lierre, ou veillait jadis l'itch-oglan.

En architecture religieuse, le Turc de Constantinople s'est inspiré des traditions du mysticisme byzantin. Si bien qu'il suffirait de supprimer le léger minaret qui accompagne toute mosquée et le croissant doré qui la surmonte pour que lui fut restitue son caractère chretien. Eblouis par la beauté de Sainte-Sophie, les sultans ne voulurent plus bâtir des mosquées que sur ce modèle. C'est toujours la coupole centrale sur pendentifs à laquelle viennent se souder à la base deux ou quatre demi-coupoles pour que l'édifice atteigne son maximum d'ampleur et d'élévation. L'effet de cette architecture sur Stamboul est vraiment prodigieux, non seulement par le caractère de magnificence qu'elle lui confère, mais aussi par l'accord qui se révèle entre le site et le monument. Sa forme pyramidale superpose un entassement de coupoles disposées de telle sorte qu'elles semblent continuer les lignes de la colline dont il occupe le sommet. On peut se féliciter que le Turc se soit attaché à un art qui offre, entre autres avantages esthetiques, celui d'être ne sur le sol même. D'autres élements concourent à

imprimer à Constantinople ce cachet du passé qui se retrouve aussi dans les mœurs et le vêtement d'une partie de la population, comme dans ses voiliers à la coque verte, recourbés aux extrémités, dans le léger caïque qui glisse sans bruit sous les fenêtres des maisons construites sur pilotis.

Un autre trait particulier à cette ville, c'est qu'elle est entièrement tournée vers le port ou vers la mer extérieure qu'elle regarde de toutes ses fenêtres. C'est que le spectacle n'est que là, dans l'enceinte des collines aux pieds desquelles se tassent les maisons des faubourgs qui se font face d'une rive à l'autre. Il est aussi dans l'animation du port où se concentre toute la vie de la capitale, dans ses palais blancs, dans ses yalis, qui dessinent leur image mouvante dans l'eau tourmentée des courants. Un autre élément familier au paysage, c'est le cyprès que l'on voit poindre partout. Plus vigoureux que dans nos climats, son feuillage y est plus foncé. En Occident le cyprès n'est que l'accessoire obligé de tout cimetière qui se respecte. En Turquie, on le voit également dans les jardins où il sert de fond aux buissons de rose. Il ajoute sa note de mélancolie aux vieux édifices et je ne sais quelle mystique distinction au paysage qu'il affine. On le voit s'isoler au bord des fontaines de la banlieue et sur l'esplanade des mosquées ou former de sombres bosquets çà et là. Où que l'on se place, soit en Asie, soit sur les hauteurs qui y font face, le regard s'attache à un spectacle ou grandiose ou ravissant. Des fenêtres de Péra c'est

le panorama de Stamboul et de la côte d'Asie, la Marmara et ses îles dans le cadre impressionnant des montagnes que domine l'Olympe de Mysie. De Scutari, Stamboul apparaît en raccourci, hérissée de minarets, baignée d'eau de tous côtés, avec la Corne-d'Or en profondeur qui se perd dans l'enchevêtrement des mâtures et la fumée des bateaux qui barbouille des coins de paysage. A droite, s'étagent le haut faubourg de Péra, Top-Hané avec la ligne des palais qui suivent la rive jusqu'à la pointe d'Orta-Keuy où se rétrécit le Bosphore. Le soir, de toutes les fenêtres filtrent des lumières qui, par milliers, dessinent la silhouette des différentes parties de la ville qui en paraît agrandie. Sur l'eau noire veillent les feux des navires à l'ancre et le fanal rouge de la tour de Léandre.

Mais si le spectacle n'est que là, dans l'enceinte des collines, la verdure n'apparaît qu'autour des maisons, car la banlieue en est totalement dépourvue, ou peu s'en faut. A Stamboul, le désert commence aux portes mêmes de la ville. C'est sur la route qui mène de Péra à la vallée de Kiat-Hané, qu'il apparaît dans sa grandiose nudité. Aussi loin que le regard peut s'étendre, vers l'Ouest, on n'aperçoit que croupes arrondies qui se succèdent jusqu'à la ligne sombre du couchant. Pas un arbre, pas une maison, rien qui arrête l'œil. On n'y voit que bruyères à ras du sol qu'égaient dans la saison de rares mauves et de chétives marguerites.

L'on s'explique d'autant moins la cause de cette

stérilité que, du côté de la mer Noire, subsistent encore des restes de vieilles forêts, comme Alem-Dagh, en Asie, et la forêt de Belgrade, à l'ouest de Buyuk-Déré. La transition entre le désert et cette région boisée est formée par une étroite zone de broussailles où se mêle l'arbousier. A l'encontre de ce qui se voit à Rome et à Athènes, où les solitudes ne manquent point, on ne découvrirait autour de Constantinople aucun vestige du passé. Les ravins, dont cette région est coupée, ont probablement favorisé la marche des hordes barbares qui ont, à diverses reprises, assiégé la capitale ; mais la difficulté qu'elles ont éprouvé à se ravitailler les en a sans doute chassées. Il suffit de jeter un coup d'œil sur sa banlieue pour deviner que Constantinople a dû être aussi efficacement protégée par l'aridité du sol avoisinant que par la hauteur de son triple rempart. C'est ce qui expliquerait la retraite précipitée des Arabes, des Turcs et des Bulgares que le mysticisme byzantin attribuait à la miraculeuse intervention de la Vierge des Blachernes. Aussi bien, l'histoire montre que toute armée, qui n'eut point une flotte à sa disposition pour la ravitailler dut lever le siège. Ce fut le cas du khalife arabe Mousselima, qui serait probablement arrivé à ses fins si la sienne n'avait été brûlée dans le golfe de Nicomédie.

Il est superflu d'ajouter que l'absence de l'arbre ne peut s'expliquer que par celle de la terre végétale ; car aux endroits où elle offre une certaine épaisseur, comme à Eyoub et dans le vallon de Kiat-

Hané, où elle est charriée par les torrents, la végétation pousse drue et vigoureuse. Une autre cause de cette aridité peut être attribuée aussi aux vents du nord-ouest qui empruntent aux montagnes de Strandja la vive froidure qui fait parfois tomber le thermomètre de 6 à 8 degrés sous zéro. C'est sans doute à ce vent-là que Constantinople doit les hivers les plus rigoureux dont l'histoire fasse mention. En l'an 755, et en 846, le port et le Bosphore se couvrirent de glaces et de lourds véhicules chargés purent passer entre Galata et Scutari.

Pour retrouver les ombrages frais, si recherchés en Orient, sans doute à cause de leur rareté, il faut pénétrer dans ce couloir de vingt-six kilomètres qu'est le Bosphore. Ce bras de mer est si connu que je n'entreprendrai pas de le décrire encore une fois. Je me bornerai à dire qu'il ressemble moins à un fleuve, auquel on l'a souvent comparé, qu'à une suite de lacs. Il n'a du fleuve que l'impétuosité des courants qui emportent ses eaux profondes vers la Marmara. Les collines qui s'étagent sur les deux rives, plus vertes à mesure qu'elles s'approchent de l'eau, poussent des saillies auxquelles correspond en face la courbe gracieuse des baies où s'épanouissent des villages plus ou moins entourés de verdure. Les plus considérables sont : Orta-Keuy, Arnaout-Keuy, Bebek, Emirghian, Thérapia, Buyuk-Déré, sur la côte d'Europe. Puis Candilli, Kandlidja et Beïcos, sur la rive d'Asie, où les frondaisons sont plus riches, plus sauvages, se développant sur

des hauteurs aux contours variés qui entrecroisent leurs lignes fines sans confusion. Des palais et de vastes yalis de bois, bâtis sur pilotis, bordent les deux rives, avec des jardins qui montent sur les coteaux. Que l'on pose sur tous les sites des massifs d'arbres, des halliers touffus, des cyprès et des pins parasols, des kiosques peints, des minarets blancs, des cafés au bord de l'eau, des cimetières aux stèles barbouillées de couleurs, ombragés de cyprès décharnés, et l'on n'aura qu'une idée affaiblie de cette chose incomparable qu'est le Bosphore. Ce que l'on ne saurait rendre, c'est l'harmonie dans la variété, ce mélange de verdure et d'aridité qu'on ne voit que dans le midi de l'Europe et en Orient. Les saules, les peupliers, les acacias se pressent sur les rives des Eaux Douces. Le laurier rose croît partout. Les platanes de Beïcos et de Bebeck sont parmi les plus beaux qui se puissent voir en Turquie. Là fleurit le magnolia, dont l'énorme fleur virginale dégage un discret parfum de jasmin. Cependant toute cette fraîcheur ne se trouve qu'au bas des collines. Les hauts sommets en sont totalement dépourvus, et c'est là que commence le désert.

Quant aux cultures, elles ne croissent que sur les bords asiatiques de la Marmara. De la baie de Calamich au golfe d'Ismidt s'étend une bordure de terre plate et rouge qui, vue de la mer, rappelle la partie de la baie de Naples où est le Vésuve. C'est le même paysage clairsemé d'habitations, la même douceur de lignes, presque la même lumière. De hautes collines

en mettant cette zone à l'abri des vents du Nord, y font le climat sensiblement plus tempéré. Aussi les fruits y arrivent à maturité plus tôt que dans le Bosphore. Sans craindre les gelées tardives, les pêchers et les cerisiers s'y couvrent de fleurs dès le mois de mars, et c'est en juin, au plus tard, qu'ils donnent tous leurs fruits. Les stations de Courbali-Déré et de Fanaraki s'égaient d'enclos tapissés de roses et de chèvrefeuille, mais que la poussière des chemins flétrit bientôt dès les premières chaleurs. A Héréké, une abondante rivière jaillit du fond d'une gorge, mais se perd à quelques centaines de mètres dans la mer, sans profit pour la campagne qui en aurait bien besoin. Entre Maltépé et Fanaraki le désert se couvre depuis quelques années de kiosques où se réfugient les employés turcs pour échapper, si peu que ce soit, aux regards des espions et leurs femmes à la réclusion plus étroite du harem. A la campagne, les femmes turques prennent des libertés qu'elles n'oseraient se permettre en ville. La ligne du *Bagdad* qui la traverse a singulièrement favorisé cet exode qui s'est accompli un peu au détriment du Bosphore. Des kiosques s'isolent, clos d'une grille, au milieu de jardinets empruntés à la lande où les arbres ne semblent pousser qu'à regret. On y creuse des puits et des machines élévatoires fournissent l'eau nécessaire à l'arrosage. Il y manque aussi des chemins, mais c'est là un luxe si rare en Turquie que personne n'y fait attention. Les fiacres turcs roulent intrépidement à travers champs et escaladent les

fossés sans hésitation. Au printemps, les seigles couvrent le sol d'un rouge tuile et sur les talus herbeux poussent à foison la marguerite et de vifs coquelicots. C'est le temps où les pauvres bicoques de Kizil-Toprak et d'Eren-Keuy se parent de roses grimpantes et de grappes de glycine, où les sarments de la vigne escaladent les tonnelles des cahvedjis champêtres. On pensera que tout cela ne vaut ni Suresnes ni Viroflay, mais cette pauvreté du sol est rachetée par les tons chauds du paysage et le spectacle de la mer qui le magnifie. En face, sont les îles des Princes entièrement boisées. Au delà, à quelques lieues, se découpent les montagnes de Yalova aux tons veloutés et que les couchers de soleil colorent en été de pointes de feu, dans la dégradation des teintes rosées qui se meurent en nuances lilas. Dans la direction du Sud se laisse deviner, par les journées claires, la presqu'île de Cyzique. A droite, c'est Stamboul qu'estompe le lointain coloré. Cependant si l'on s'éloigne d'un à deux kilomètres de la mer, aussitôt le paysage change d'aspect. Plus de verdure, plus de kiosques. Derrière une rangée de mamelons poudreux s'étend une plaine aussi remarquable par son étendue que par son aridité. Au delà, s'étagent des plateaux non moins secs formant le revers des collines du Bosphore dont on admire la généreuse fécondité quand on les voit de Bebek et de Therapia. En Turquie, il suffit de faire le tour des choses pour s'apercevoir qu'elles ne sont jamais ce qu'on les croyait au premier abord.

Le Samanli-Dagh, qui enserre le golfe d'Ismidt, donne à ce coin de la Marmara l'aspect d'un lac, mais cette eau n'a pas la monotonie des lacs de la Suisse. Un minuscule archipel l'égaie de sa verdure et de ses kiosques en bois peint. C'est Proti, Antigoni, Khalki et Prinkipo, qui forment le groupe des îles des Princes. Dans chacune de ces îles, dont la plus grande est Prinkipo, s'est édifiée, à côté du village grec, une ville neuve où sont quelques hôtels qui se nomment Palaces. Comme les négociants de Péra y viennent passer l'été, elles n'ont de vie qu'en cette saison. Portes et fenêtres sont closes à partir de novembre et le kiosque dort au milieu des jardinets qui attendent la pluie pour refleurir en mars. Les îles nourrissent aussi quelques oliviers et des platanes d'une assez belle venue que l'été peuple de cigales. On s'y croirait en Grèce ou en Italie, et cette impression est complétée par les monastères autour desquels sont de beaux cyprès, par les grands filets qui sèchent sur la grève. L'air y est tiède au printemps, doux en automne, purifié par l'odeur balsamique des pins et le voisinage de la mer. Il y a quelques ruines byzantines et le principal amusement des habitants est de courir aux échelles à l'arrivée des bateaux pour assister à la descente des passagers.

A la vérité, la raison d'être de Constantinople, c'est l'horizon clair et paisible qui s'ouvre du côté de l'Asie. On dirait que cette ville n'a choisi l'emplacement qu'elle occupe que pour mieux y porter ses

regards. Si la Thrace est sauvage et déserte, la Marmara et les rivages qu'elle baigne font penser, par contre, à la molle nature de l'Italie, par la simple beauté des lignes, par la qualité de la lumière, avec je ne sais quoi cependant de plus chaudement coloré. Tous les produits de la terre et de l'industrie lui arrivent ou par l'Euxin ou par la Marmara. Entre ces deux mers, dont elle détient les clefs, s'ouvre le port le plus vaste et le plus sûr que la nature ait créé. Alors qu'elle ne dispose du côté de la Thrace que d'une étroite bordure de terres pour communiquer avec l'Occident, l'Asie s'ouvre devant elle en golfes profonds, comme Ismidt et Ghemlek, qui pénètrent jusqu'au cœur de l'Anatolie. Les côtes de la Marmara sont désertes, et il faut un effort de la mémoire pour se souvenir que ses eaux ont baigné des cités florissantes, telles que Chryssopolis, Chalcédoine, Lamsaque, Cyzique, Abydos, Priapos, Apamée, Scionthe, Périnthe, Sélimbrée. Par la pensée, l'œil voit Nicée qui donna au christianisme ses premiers dogmes, Nicomédie, ses premiers martyrs. A l'exception de Chalcédoine, qui renaît de ses cendres et de Brousse, toujours prospère, les autres ne sont plus que ruine et désolation. Seule Constantinople a échappé à cette destinée. Aussi reste-t-elle un sujet fécond d'études. Sous les fondations de ses fragiles maisons de bois, dans les mœurs comme dans les usages de ses habitants, se retrouvent les diverses couches de civilisation que lui ont léguées l'Asie, la Grèce et Rome ; mais ce détail topographique, qui a

évidemment influé sur les destinées de cette ville, laquelle par deux fois a établi sa domination sur trois mers, n'explique-t-il pas également la nature de sa mentalité aussi asiatique que romaine ?

Cependant, c'est à cette région de la Thrace, que Constantinople doit le site incomparable où s'épanouit sa royale beauté. On peut observer du haut du « Mont des Géants » que les collines d'Europe sont en tout semblables au système de ramifications de sa banlieue immédiate, et qu'il suffirait d'un affaissement du sol dans la vallée de Buyuk-Dère pour que les eaux de la mer Noire, en s'y précipitant, créent d'autres bras de mer semblables au Bosphore et à la Corne-d'Or.

Climat.

Tel un mirage, ce mot d'Orient abuse généralement sur la nature des pays qu'on désigne sous cette vague dénomination. En vérité, le ciel de Constantinople n'est oriental qu'en été, attendu que son climat est soumis à la double influence de la neigeuse chaîne des Balkans et des vents glacés du steppe russe, qui passent sans obstacle par-dessus la mer Noire. Aussi y est-il plus froid que ne le laisserait supposer sa latitude, qui correspond exactement à celle de Naples. Il est donc prudent de ne pas trop se fier aux lyriques descriptions des touristes qui ne visitent cette ville qu'en été ou en automne. C'est en

mai que le ciel commence à faire sa toilette d'été. A la grise mine d'un printemps humide, succède la limpide clarté d'un horizon calme et frais. D'une manière générale, la température y est déterminée autant par la direction des vents que par la saison. Il fait chaud ou frais en été, tiède ou froid en hiver, suivant qu'ils soufflent de la Marmara ou de la mer Noire. Aussi l'indigène ne manque jamais d'emporter un paletot sur le bras, même par les températures les plus chaudes. Comme le vent du Nord domine de décembre à fin avril, il arrive que l'hiver entre assez avant dans le printemps, ce qui fait dire que *l'hiver et l'été se donnent la main.* C'est à l'action persistante du *Kara-Yel* du Nord-Ouest que doivent être attribués les trois hivers rigoureux que j'ai eu l'occasion de voir à Constantinople. Je me rappelle que celui de 1896 commença en décembre par une série d'épouvantables bourrasques qui mirent à mal le peu de maisons valides de mon quartier. Jusqu'en avril, les nuages gris succédèrent aux nuages noirs. Quand la neige cessait de tomber, la pluie reprenait, tenace et glaciale. Le Nord soufflait la pluie et le vent du Sud changeait la pluie en neige. Une nuit, le thermomètre descendit à 12 degrés sous zéro. Au lieu d'adoucir la température, le vent du Sud soufflait tout glacé par les neiges que ce froid persistant avait entassées sur les montagnes de Nicée. Il ne devait retrouver la tiédeur de son haleine habituelle qu'après que le soleil de juin les eût entièrement fondues.

Par contre, l'été y serait insupportable si le *meltem* n'intervenait à propos pour rafraîchir la température ; car si le climat tend à se rapprocher du ciel slave, le soleil n'en est pas moins méridional. Il suffit, en effet, d'une éclaircie en hiver pour qu'aussitôt le paysage prenne un aspect printanier.

Le *meltem*, c'est la brise qui, de juin à fin septembre, souffle de la mer Noire à travers le canal. Il se lève entre 10 et 11 heures du matin et ne tombe qu'au coucher du soleil. En même temps qu'il rafraîchit l'air, son souffle salin contribue à la salubrité de la ville ; mais, dès qu'il cède la place au *nodos*, qui est le vent du Sud, tout change d'aspect. On voit aussitôt l'horizon de la Marmara se charger de nuées fuligineuses qui traînent sur la mer, tandis qu'une légère houle envahissant le port fait s'entrechoquer les gréements des voiliers amarrés sur la rive. Les objets prennent un aspect terne, l'air devient irrespirable. Toute énergie est brisée par ce souffle empoisonné que les Italiens connaissent sous le nom de *sirocco*. Le meltem n'a que l'inconvénient de souffler un peu trop vivement sur la côte européenne, au point que les riverains s'en trouvent incommodés ; mais la côte d'Asie n'est à l'abri de ses violences qu'à son détriment, car son action aurait pour effet de neutraliser celle du soleil qui ne la quitte point de la journée. A l'heure où il disparaît derrière les coteaux boisés de Bebek et de Hissar, la brise tombe à plat. La mer s'apaise et dans l'eau agitée de remous se reflète l'image des mai-

sons et des arbres qui bordent la rive. Les soirées seraient ici délicieuses si les bateaux du *Chirket* ne choisissaient précisément cet instant pour obscurcir l'air d'opaques fumées. Mais les matinées y sont d'une douceur dont rien n'approche. Nulle part, un air plus léger ne baigne des sites plus délicatement évaporés de teintes bleues ou lilas. C'est dans cette atmosphère tiède et colorée que s'oublie le Kief de l'indigène qui passe des heures entières à sa fenêtre.

Le meltem ne souffle que dans le Bosphore, et c'est à peine s'il se fait sentir sur la colline de Péra ; il est nul à Galata, qui est d'ailleurs réputé pour être l'un des endroits les moins aérés de la ville. Les îles des Princes, distantes d'une dizaine de lieues, jouissent d'une brise locale, mais qui ne commence à souffler qu'à partir de l'après-midi. A cause de ses matinées chaudes, les bains de mer y sont plus agréables que dans le Bosphore, où les eaux se trouvent constamment refroidies par les courants qui les entraînent vers la pointe du sérail.

Il ressort de ces quelques observations que Constantinople jouit d'un climat des plus tempérés. Il y pleut sans exagération trois fois moins qu'à Paris, et l'on n'y voit que rarement les brouillards qui affligent la Ville-Lumière. Par sa situation montueuse sur la mer qui la baigne de tous côtés, la ville est naturellement assainie par les courants qui entraînent tout. Jadis les épidémies, qui lui venaient d'Égypte en même temps que les épices, la ravageaient périodi-

quement. Le choléra venait d'ordinaire achever l'œuvre de mort commencée par la peste. Sa dernière apparition date, sauf erreur, de 1893, mais Abdul-Hamid, se sentant menacé, sur la foi d'une prédiction, fit adopter des mesures si énergiquement prophylactiques que le mal eut à peine le temps de faucher quelques victimes à Cassim-pacha et à Hasskeuy. Pour une fois, la peur du monarque fut utile au bien public.

Tout le monde est d'accord pour déclarer que l'automne, à Constantinople, est une saison exquise. Les journées y sont doucement ensoleillées et aucun nuage ne vient ternir la pureté d'un ciel de pervenche. Les coteaux du Bosphore conservent leurs frondaisons que rehaussent des tons métalliques, alors que sur les clôtures saigne la pourpre des vignes vierges. Les pluies de novembre plaquent la terre d'un gazon court, en même temps qu'elles débarrassent l'air des poussières dont il est saturé. La poussière, à quoi succède la fange de l'hiver, est un des plus notables fléaux qui affligent la ville. Un proverbe turc dit qu'à Constantinople une heure de pluie donne huit jours de boue ; mais une fois séchée, celle-ci se change en poussière, et, soir et matin, les chevaux et les fiacres la soulèvent en épais brouillards dont les *toilettes* comme le feuillage des arbres sont flétris. Tout y prend en été la couleur des chemins pulvérulents. La poussière, on la respire en marchant ; on la sent craquer sous la dent en mangeant une bouchée de pain ou une côtelette.

Quand le vent se met de la partie, la ville disparaît dans un tourbillon jaunâtre. Alors chacun s'enferme chez soi, portes et fenêtres closes. Mais en automne, elle disparaît en même temps que la plaie des moustiques qui règnent principalement dans la banlieue. Je doute qu'il y ait une contrée au monde où la lumière soit plus richement nuancée, plus délicate dans ses dégradations, plus apaisante avec ses tons d'améthyste. Lavé par les pluies, le ciel y est pur et profond ; la nuit, il s'assombrit à peine au feu des étoiles. Alors s'éteignent les pochades de couleurs vives de l'été dans le poudroiement de l'air embrasé du soir et qui allument des reflets d'incendie sur toutes les vitres de Scutari.

Cette saison donne lieu parfois à un curieux phénomène comme je n'en ai vu que là. C'est le Zumbul Hava ou *Temps de Narcisse* (bleue). Le Zumbul Hava c'est la couleur azurée que le ciel couvert jette sur le paysage après une averse. Bleues sont alors les vallées, lilas la masse des maisons. Unie comme un miroir, la mer a l'éclat de l'étain en fusion. Peint sur une toile, cela paraîtrait invraisemblable, mais c'est à peine si les gens s'aperçoivent du curieux phénomène. Cependant Constantinople gagne à être vue au soleil. Quand la Marmara est noyée de brume, le panorama se décolore et la pauvreté des choses y apparaît plus choquante. Pour les vêtir d'illusion, il faut la lumière des espaces, avec le cadre des montagnes derrière lequel se montre la neigeuse croupe de l'Olympe.

DEUXIÈME PARTIE

Cimetière turc de Péra

CHAPITRE II

LA VILLE FRANQUE DE PÉRA

Péra et sa « rue » — Ville de fondation française — Poste avancé où l'Asie prend contact avec l'Europe. — Les insinuations della Valle. — Ville cosmopolite où chacun se sent chez soi. — La tour de Babel. — Les rayas s'y réfugient. — Les raisons des sympathies pérotes pour les Turcs. — Les Snap-

ciers regretteront Péra et son régime. — Avantages sociaux et cafés à la turque. — Les distinctions sociales sont à peine marquées en Turquie. — Le tramway de Galata. — L'accueil d'un député radical-socialiste. — En 1895-96 l'Européen à Péra vécut des heures d'angoisses. — Paniques de poulailler et politique de concessions. — Coup d'œil rétrospectif et mœurs d'autrefois. — Les chiens de rue victimes du progrès.

Le voyageur, qui arrive par mer à Constantinople, le premier saisissement d'admiration passé, s'aperçoit vite que la Corne-d'Or baigne deux villes d'aspect différent. A gauche, Stamboul, dont l'impressionnante silhouette découpée en minarets et en dômes d'étain se perd dans la courbe embrumée du golfe. Sur l'autre rive, où le navire va accoster, une ville moderne que domine une massive tour d'aspect féodal. On n'y voit point ce mélange de verdure et de maisons de bois qu'est toute bonne ville turque et dont Stamboul offre le séduisant tableau. Cette ville, c'est Galata, et la tour qui veille sur elle, un souvenir de la domination génoise. Galata s'étage sur la pente escarpée d'une colline dont Péra occupe le sommet et la tour féodale marque la limite des deux faubourgs, que l'on peut confondre sous la dénomination connue de *Ville franque*.

C'est à Galata que débarque le voyageur. Stamboul ne s'est pas encore suffisamment affranchi des rites de la vie turque pour que ses hôtels du quartier de la gare puissent procurer à l'étranger le genre de confort auquel il est habitué. Cependant, en posant le pied sur le quai, il pouvait naguère faire connaissance avec les beautés du régime hamidien. Les formalités du

passeport liquidées, un censeur le guettait qui ouvrait ses malles et ses valises, — déjà fouillées par le douanier, — qui épluchait livres et imprimés, confisquant tout, jusqu'aux vieux journaux dont il avait enveloppé ses pantoufles. Cela fait, et les bakchich distribués, il était libre de gravir la montée en escalier qui conduit à Péra. Il y a quelque trente-cinq ans, pour atteindre le sommet à travers la foule, il avait le choix entre la chaise à porteurs et le cheval de louage, tandis qu'un *hamal* suivait, courbe sous le poids des bagages. Aujourd'hui, il dispose du fiacre, du train et d'un funiculaire, *la ficelle*, comme on dit là-bas.

Je sais qu'il est de bon goût, lorsqu'on parle de Constantinople, de passer sous silence la ville franque. Peuplée d'Européens et de chrétiens européanisés, elle est totalement dépourvue de couleur locale. Mais cela, le touriste ne pouvait l'admettre ; aussi feignait-il de l'ignorer dans ses descriptions. On y parlerait chinois qu'on n'en saurait encore rien ; tel n'était cependant pas le cas, car Péra était la ville du Levant où notre langue fût la seule parlée dans les salons, la seule enseignée dans les écoles, conjointement avec les dialectes du pays. La plupart des journaux qui s'y imprimaient, ainsi que les enseignes des magasins étaient en français. Personne n'avait l'air de se douter que la ville franque a été sous le régime turc le poste avancé où l'Asie prenait contact avec l'Europe, un centre d'attraction pour les masses qui voulaient arriver à la vie spirituelle

et que le passé ne soutenait plus. On peut dire même que toutes les initiatives qui, depuis un siècle, ont transformé ou policé la Turquie sont parties de ce point. C'est là qu'ont germé les premières idées d'émancipation qui ont fait la Grèce, la Bulgarie et l'Arménie. Cela est si vrai que la vieille Turquie, craignant pour elle-même, en interdisait l'accès aux musulmans. Les Jeunes-Turcs n'ont mis tant d'insistance à réclamer l'abolition des capitulations que pour en mieux combattre l'influence occidentale.

J'avoue cependant que si l'on fait abstraction de ces particularités, ce qu'on peut dire de la ville franque relève plutôt du domaine de l'érudition ; mais cette érudition n'est, somme toute, qu'une page d'enluminure détachée de l'histoire de notre action en Orient qui commença au temps où nos chevaliers plantèrent leurs étendards sur les tours d'Antioche et de Jérusalem. A cette action, qu'interrompit la chute de Rhodes, la diplomatie donna une forme nouvelle le jour où fut nouée l'alliance du Lys et du Croissant. Parler de ce passé, c'est donc évoquer des faits qui sont les plus attachants parmi ceux qui illustrent les annales de la vieille France.

~

Il faudrait n'avoir jamais traversé Péra pour ignorer que ce faubourg, malgré son aspect imposant, est tout entier dans la rue qui porte son nom. Péra aura beau aligner sur sa colline de hautes

maisons barbouillées de rose ou de bleu tendre, il n'aura jamais qu'une rue droite, celle dont est formée l'arête de sa colline. A droite et à gauche s'ouvrent bien quelques rues accessoires, mais elles dégénèrent aussitôt en escaliers. En ces derniers temps, l'on commençait à y voir quelques plaques bleues où s'inscrivaient des noms barbares que les *hamals* (1) et les *bekdji* (2) savaient seuls retenir. De jour, on ne le traversait pas sans nécessité, non sans appréhension la nuit, tant les parcimonieux becs de gaz, espacés de loin en loin, rendaient noirs les coins suspects et malodorants. Par contre, la rue de Péra, celle qu'on appelle la Grand'Rue, jouissait d'une réputation qui avait franchi le cercle de l'admiration locale. Elle est assez large, assez éclairée, embellie par la double rangée de maisons à appartements qui se sont substituées aux antiques *funduvi*, bas et voutés, semblables aux *hans* du vieux Galata. La Grand'Rue avait même un trottoir, qui n'avait que l'inconvénient de s'arrêter devant la grille du lycée de Galata-Sérai, mais tel qu'il était, il ne laissait pas de rendre le plus grand service aux habitants de ce faubourg.

A mon arrivée à Constantinople, cette rue ne formait, par endroits, qu'un boyau creusé de trous et pavé de bosses, où l'on passait sous les encorbellements des maisons de bois, si rapprochées d'en haut que les chats sautaient d'un toit à l'autre. J'ai

---

(1) Porte-faix.
(2) Veilleur de nuit

connu sa douloureuse chaussée et les flaques d'eau qu'entretenaient les gouttières et qu'on ne pouvait éviter dans l'obscurité. C'est dans la Grand'Rue, enfin pavée et modernisée depuis quelques années, qu'on pouvait, à partir d'une certaine heure du soir, admirer les toilettes, les flirts, les grassouillettes Levantines avec leurs pervers roulis des hanches. Là s'entassait et se bousculait familièrement le « Tout-Péra », dans le flux et le reflux des promeneurs bien mis, sous le regard des consommateurs attablés derrière les hautes glaces des cafés. Toute la vie locale s'y résumait. Voulait-on rencontrer quelqu'un, faire une connaissance, acheter un chapeau ou un parapluie, prendre un bock, se marier, force était d'aller rue de Péra.

Il y a un peu plus de trois siècles que l'emplacement de ce faubourg était occupé par des champs de vigne et de figuiers où les taverniers de Galata récoltaient un peu de vin. Le « Champ des Morts », dont il ne reste que quelques beaux cyprès, rue Cabristan, couvrait alors de ses pierres funéraires la place du tunnel et allait rejoindre les bosquets qui ombragent le couvent des derviches tourneurs. Un ambassadeur de Henri III, le chevalier de Germiny, conçut l'idée d'y construire une villa pour y passer l'été [1]. L'idée ne manquait point d'à-propos. Galata étouffait alors dans la ceinture de son

---

[1] De Germiny, baron de Gériolles, nommé ambassadeur à Constantinople, renouvela les traités entre la France et la Porte en 1581.

double rempart, dont le Voevoda fermait les portes au coucher du soleil. En s'installant dans les vignes de Péra, à l'endroit ou s'élève encore l'ambassade, le représentant du roi pouvait jouir des agréments de la campagne sans quitter de vue les portes de la ville latine dont il était pour ainsi dire le chef. Aucun obstacle n'arrêtait alors la brise qui passait sur les bruyères de Nichan-Tach. Des fenêtres de sa maison, la vue embrassait le port, la côte d'Asie, le sérail où régnait alors le terrible Mourad IV et une partie du panorama de Stamboul. Il pouvait reconnaître les pavillons de ses vaisseaux débouchant de la Marmara, au souffle tiède du vent du midi. Pour sa sécurité personnelle, l'ambassadeur entretenait une centaine d'Albanais, sans compter ses nombreux valets et écuyers qu'on pouvait armer au besoin.

Le voyageur della Valle, qui visita Constantinople au commencement du règne de Louis XIII, explique à sa façon le transfert des ambassadeurs, hors les murs. « Étant montés à cheval, écrit-il, nous poussâmes vers Galata, en tournant un peu à l'entour par le dehors, et puis quand nous y fûmes entrés, nous la traversâmes dans toute sa longueur, d'une porte à l'autre, jusqu'au lieu où sont les hôtels des ambassadeurs, hors des murailles... où ces messieurs semblent se loger à dessein d'être plus en liberté et pour faire un trafic de contrebande, soit des esclaves déserteurs, soit d'autres marchandises défendues... »

Quoi qu'il en soit, l'exemple de Germiny fut bien-

tôt suivi par les représentants de Venise, de Pologne, de Hollande qui finirent par s'y établir à demeure. Les nationaux suivirent, et les maisons se rangèrent à la file sur la crête, formant progressivement la rue de Péra, nom qu'elle devait garder, malgré le merveilleux accroissement du faubourg. Deux églises, Sainte-Marie et Saint-Antoine, s'élevèrent aux abords de notre ambassade. Desservies depuis la Révolution par des religieux italiens, elles sont restées églises paroissiales. Naturellement, les ambassadeurs y ont toujours leur demeure qui, depuis les origines, n'a pas changé de place. Les républiques de Pologne et de Venise ont disparu de la carte d'Europe, mais les murs qui portèrent leurs glorieux écussons sont encore debout *rue de Pologne* et *rue Vénédik*.

En démolissant les maisons de bois, que le feu visitait régulièrement, ainsi que les maisons dites *génoises,* où plusieurs générations de pacifiques Levantins avaient vieilli, le faubourg s'est considérablement modernisé. De tragiques événements ont contribué à le grossir d'éléments indigènes qui ont abandonné les quartiers de Stamboul, où ils ne se croyaient plus en sûreté, pour se rapprocher de ce centre européen et bénéficier de l'état de sécurité que la présence des ambassades assurait au faubourg. De nombreuses familles grecques ont fui le Phanar, à la suite des massacres de 1821. Les Arméniens catholiques d'abord, puis leurs congénères grégoriens, se sont réfugiés à Péra après les sanglantes journées de 1895. Cependant, malgré cet appoint

important d'indigènes, la physionomie de sa population s'est quelque peu modifiée, submergée qu'elle a été par le flot montant de l'immigration allemande et autrichienne, juive en majorité.

Paris est assurément le centre européen qui héberge le plus grand nombre d'étrangers de toute race ; mais, éparpillés qu'ils sont sur une vaste étendue, sa physionomie de ville française n'en est pas trop altérée, du moins en apparence. Tel n'était pas le cas de la cité franque où se cantonnait l'élément exotique, par nécessité d'abord ; car il y a loin des mœurs turques aux usages européens, sans compter que l'indigène n'a jamais permis à l'étranger d'établir son domicile dans les quartiers où il s'est retranché. Péra est le seul endroit de Constantinople où la femme européenne puisse circuler librement, le milieu le plus occidental de l'Orient, sans en excepter le Caire et Alexandrie, encore que d'aspect plus riches et plus modernes à beaucoup d'égards. En Égypte, le fellah s'y mêle au chrétien comme domestique ou ouvrier et sa femme participe à l'activité générale. A Constantinople, on ne trouverait pas un Turc au service de l'Européen et la femme turque ne va à Péra que pour y faire emplette de frivolités.

L'Européen trouvait donc en ce faubourg non seulement la société qui lui convenait, mais des conditions d'existence qui lui permettaient de conserver son individualité propre. Il y faisait des concessions aux usages locaux, sans doute, mais il donnait autant qu'il empruntait. Et de cet échange, il résultait que

Péra participait de toutes les races dont il est peuplé. S'il était grec par ses cafés et ses bakals, il était non moins français par ses modes et ses enseignes, anglais par ses paletots, allemand par ses brasseries, italien ou espagnol par ses sérénades et son *dolce farniente* ; turc par ses fez rouges, ses bekdjis, ses hamals, ses corps de garde. A Péra, l'on pouvait voir la même pièce jouée en plusieurs idiomes ; des camelots crier des journaux de langues différentes, les pendules sonner l'heure à la *turca* et à la *franca* ; la semaine compter deux ou trois jours fériés. C'est à la brasserie de la « Parfaite Macédoine », tenue par un Grec de Karpenissi, mais débitant de la bière de Munich et de Pilsen, qu'on pouvait voir des Levantins s'ouvrir l'appétit d'un verre de raki, avec trois olives servies dans une soucoupe, continuer avec du caviar russe, un bifteck à l'anglaise, le tout arrosé de la mousseuse *spatenbrau*. Le bon café à la turque venait compléter ce menu international. « On nous raconte, me disait à ce propos un pérote, que les peuples ne pouvant plus s'entendre après qu'ils eurent bâti la tour de Babel, prirent le parti de se disperser. Nous sommes plus pratiques à Péra. La tour de Galata entend assurément plus de dialectes que n'en a jamais entendu son aînée biblique et pourtant vous pouvez constater que cela ne gêne personne. La preuve que le monde ne s'en fût pas trouvé plus mal, c'est que la demi-douzaine de races qui se partagent les deux faubourgs se trouvent assez bien de ce régime. » Le fait est

que chacun était libre, sans trop porter ombrage au voisin, de s'y créer une place au soleil et d'y vivre dans une situation affranchie de toute contrainte. Toute le monde s'y connaissait entre compatriotes et même entre internationaux. A dénombrer les coups de chapeaux qu'on recevait à chaque pas, qui ne se serait cru chez soi? J'ai connu des particuliers qui avaient passé leur existence à en médire. Pas de société, nulle distraction, disaient-ils. Ils partirent donc un beau jour vers des rivages qui, depuis longtemps, les avaient perdus de vue. Ils ne tardèrent pas à en revenir, heureux de se retrouver sur le pavé de la Grand Rue : « Qui a bu de l'eau du Taxim en reboira. » Le fait est que quiconque a vécu de la vie d'Orient ne peut s'empêcher de la regretter. On n'est plus bien que là.

Isolé sur sa colline, que séparait de Stamboul non seulement la Corne-d'Or, mais le profond fossé des capitulations, l'Européen pouvait se croire chez lui. Il marchait la tête haute, fier de son titre d'étranger. C'est surtout au contact des Orientaux qu'on sent l'orgueil d'être européen. Il échappait à la loi turque, aux agents du fisc et aux tracasseries d'un régime arbitraire. A Péra, il avait ses écoles, ses églises, ses journaux, ses bureaux de poste où il confiait ses lettres, un consulat où il portait ses plaintes, une ambassade qui les appuyait de son autorité. Naturellement, c'est l'Européen de Péra et de Smyrne qui a accrédité l'opinion que la Turquie est un pays doux à habiter et le Turc un homme de tout repos. La

Turquie, il la jugeait d'après les avantages qu'il y trouvait. Il lui importait peu que les autres, c'est-à-dire les rayas, fussent en butte aux ennuis qui lui étaient épargnés. Le sort de l'indigène que les impôts ruinaient, que le gendarme pillait et rouait de coups, qui cachait sa femme et sa fille pour les soustraire à la lubricité des fonctionnaires, le laissait indifférent. Ses journaux ne lui en parlaient point et la presse européenne avait d'autres chats à fouetter. Au surplus, ce n'était pas là son affaire. Employé, il n'avait qu'à se laisser vivre dans cette atmosphère de quiétude. Homme d'affaires, il n'avait souci que de se créer des relations, d'y pratiquer son commerce, de gagner de l'argent. Aux raisons qu'il avait de se plaire en Turquie, l'homme d'affaires joignait celles de ne pas déplaire aux Turcs. C'est donc à eux qu'allaient ses sourires et ses bakchichs, c'est avec eux qu'il traitait ou passait ses commandes ; c'est le sultan qui octroyait les concessions. L'Allemagne fournissait les fusils et les canons, l'Angleterre le matériel naval, la France l'argent nécessaire pour solder les factures. Chacun y trouvait son compte. Ce sentiment de satisfaction, un financier l'interprétait en traits saisissants dans les pages d'une grande revue : « Nulle part — écrivait-il — il n'existe un pays où l'étranger trouve un sort plus enviable, et où, en dépit de quelques lenteurs et de certaines tracasseries, ils peuvent travailler plus librement et réaliser de plus beaux bénéfices. *Dans aucune de leurs colonies les Français n'ont engagé des capitaux aussi considérables.* » C'est

à dessein que j'ai souligné ces mots où perce l'esprit d'une époque. Cela n'était pourtant vrai que pour quelques privilégiés, car le reste en somme végétait. Il est évident que la disparition de la Turquie serait désagréable à la finance vagabonde. Ce que regretterait le financier, c'est le yali sur le Bosphore où il rentrait en vedette, les coups de chapeau très bas qu'il recevait lorsqu'il passait dans sa voiture, un cavas sur le siège. Dans ce pays besogneux et emprunteur il passait pour un personnage considérable. Le directeur de la banque ottomane traitait d'égal à égal avec les ministres, et sa personnalité croissait en importance la veille du grand et du petit bairam, quand il s'agissait d'avancer la somme nécessaire pour payer un mois d'appointement aux employés de l'État. Le Pérote regrettera les Turcs, non pas ceux qui ont voulu le priver de ses capitulations et qui n'étaient que des Turcs *d'occasion*, les auxiliaires d'une intrigue infernale, mais ceux qui le laissaient vivre dans son petit coin. On peut tenir pour assuré que la victoire des Talaat et des Enver n'aurait pas manqué de produire ce résultat de vider le faubourg de ses éléments étrangers. Le plus convaincu des turcophiles voudrait-il d'une Turquie sans capitulations? Il est permis d'en douter.

Mais les Turcs, qui les connaissait? C'est à peine si l'Européen en voyait un de temps à autre pour ses affaires, et rares étaient ceux qui s'étaient donné la peine d'apprendre leur langue. En général, les mem

bres des colonies étrangères vivaient entre eux et ne se mêlaient jamais à l'indigène. Quand Madame avait à se plaindre de quelqu'un, c'était de sa bonne ou de l'épicier grec, à moins que ce ne fût du serrurier arménien. Le Turc, ne faisant rien, ne l'approchant jamais, était à l'abri de ses reproches. La dame de Péra vous soutiendra que le Turc est un brave homme et que le reste ne vaut pas la corde.

A ces avantages s'en joignaient d'autres qui tenaient à un milieu encore primitif, à l'impression de liberté qu'il laissait et si différent de la vie agitée, dure en même temps que disciplinée, des centres européens. L'état arriéré d'un pays immense où tout est à faire, où les compétences sont rares, les gens besogneux et corruptibles, ouvrait carrière à tous les espoirs. L'Orient a toujours été la terre des mirages et des visions apocalyptiques. Cet aspect des choses ne tardait pas à revêtir dans l'esprit un caractère sentimental, dont bénéficiaient naturellement le Turc et surtout son régime. Ajoutez à cela que les portes s'y ouvraient à tout venant, surtout à l'étranger de marque qui traversait le pays et qui ne pouvait manquer de succomber à l'attirance d'un accueil fait de petits cafés et de curiosité satisfaite. Il trouvait je ne sais quelle âpre volupté à se mêler, un instant, à ceux qu'il voyait si différent de lui, volupté égale à celle que l'on éprouve à caresser un fauve à demi apprivoisé.

Sans donner plus d'importance qu'il ne convient à ces détails, il faut bien dire pourtant que, dans cette

existence levantine, faite d'à peu près et de laisser-aller, les distinctions sociales y sont à peine marquées. En Occident, l'esprit égalitaire n'est que dans la loi, mais il faut bien reconnaître que plus la loi s'y fait libérale, plus s'approfondit l'abîme qui sépare les différentes classes, et cela, sans doute, parce que l'égalité civile n'est que le résultat d'une lutte qui remonte aux origines de la société moderne. Il en va autrement dans les pays d'essence théocratique où subsiste la tendance à tout niveler autour d'un pouvoir unique et ombrageux. Chez les Turcs, les dignités y sont personnelles et souvent instables. Les « Excellences » de Stamboul sont plus accessibles que nos chefs de bureau, et il m'en a plus coûté pour approcher le commissaire de police de mon arrondissement que pour rendre visite à un ministre de la Porte. Là-bas, l'homme de rien peut devenir d'un moment à à l'autre un personnage. En attendant, il pénètre jusqu'au salon du pacha sans se faire annoncer, à moins qu'il ne préfère, par modestie, l'attendre au seuil de sa porte pour lui présenter sa requête. C'est ainsi qu'il se met sur le passage du sultan lorsqu'il veut lui faire parvenir un placet. Comme musulmans, le vizir et le paysan s'asseyent sur le même sopha ; en tant que conquérant, le Turc se croit supérieur à ses coreligionnaires d'autre race. Mais l'inégalité n'étant que le fait de la religion, elle ne revêt, dans ce dernier cas, qu'un caractère politique et n'apporte aucune restriction aux lois de l'hospitalité qui sont égales pour tous. La nuance n'est que dans les formules de poli-

tesse et dans le cérémonial. En tant que chrétien l'Européen serait traité en raya, si son infériorité confessionnelle n'avait pour contrepoids le prestige d'une situation qui avait son point d'appui plus dans la force que dans les traités. Toutefois, à part ces distinctions dogmatiques, les rapports ordinaires d'individus à individus s'inspirent de traditions encore patriarcales. La notion du chacun chez soi, chacun pour soi y est moins absolue que chez nous. En Orient, l'homme ne s'isole pas de son semblable.

Il n'est pas hors de propos d'opposer à ces mœurs un fait, insignifiant par lui-même, mais qui a le mérite de mettre en relief notre manière de comprendre l'égalité. En mars 1914, on était à causer après dîner, entre amis, à l' « Union française » de Péra des événements du jour, lorsqu'un voisin de table s'adressant à moi, me dit : « Ce que vous racontez-là est si intéressant que vous feriez bien d'aller voir M. Leygues, le député de chez moi. Allez-y avec une lettre de ma part, voulez-vous ? » J'acceptai la lettre de ce brave homme qui — je l'ai su depuis — occupait l'emploi de premier commis de la poste française de Galata. Je me rendis donc un jour au domicile de M. Georges Leygues, qui habite un fort bel hôtel sur la rive gauche. Introduit par un valet, je m'étais assis sur une tapisserie Louis XVI du fastueux salon, et, seul, je songeais au progrès réalisé par les idées démocratiques en France, dont ma lettre de recommandation offrait l'indiscutable preuve, lorsqu'une porte s'ouvrit en coup de vent. Un

monsieur à cheveux blancs parut, le front sévère. Il tenait un papier : c'était ma lettre. « Qu'est-ce que cela signifie, M... qui se permet de me recommander des gens ?.. » Le ton irrité, le regard qui m'enveloppait de dédain, ajoutaient au sentiment d'orgueil blessé qui se peignait sur le visage du personnage. Interloqué, je me hâtai de battre en retraite, en bredouillant une excuse. Mais voilà qu'il court après moi en m'invitant d'un ton impérieux à parler si j'avais quelque chose à lui dire. Sans l'écouter, je dégringolai les escaliers. Je me suis demandé souvent si pareil trait serait possible ailleurs qu'en France. J'ai bien peur que non. A coup sûr, il paraîtrait invraisemblable en plus d'un pays. On voit, par ce vulgaire incident, et ce qu'il faut penser de la naïveté de l'électeur qui se laisse griser par la poignée de main de son député, et ce qu'on doit attendre de la triste école politique où se forment la plupart de nos dirigeants. Un autre côté intéressant du caractère du président de la commission des Affaires extérieures, c'est que, depuis la guerre, il n'a cessé de reprocher à nos ministres d'être mal renseignés sur les choses d'Orient.

Mais retournons en Turquie. Il est vrai que l'intimité dans les rapports n'existe qu'entre membres d'une même communauté, cependant aucune présentation n'est requise pour adresser la parole à quelqu'un. Dans la masse, l'esprit de familiarité s'y conserve rustique. J'ai eu plus d'une fois l'occasion d'en apprécier la saveur en voyageant dans le tramway de

Galata. La lenteur proverbiale de ce véhicule était propice aux épanchements et l'on avait tôt fait d'entrer en conférence avec les voisins. Les uns parlaient de leur malaise et des remèdes qu'on leur avait conseillés. Les autres, de leurs ennuis domestiques, et ils en parlaient assez haut et assez clairement pour que chacun s'y intéressât. En même temps qu'ils soulageaient leur cœur, ils recueillaient des avis qu'on leur prodiguait de droite et de gauche. Chacun disait son mot, citait son propre cas. Vous vous seriez cru au milieu d'un conseil de famille.

J'entends bien que leur bienveillance est superficielle ; qu'ils sont à la fois dissimulés et familiers, expansifs et experts en cautèle. Cependant, cette facilité de mœurs fait oublier bien des défauts, tant est haïssable le ridicule snobisme qui crée le vide autour du prochain et dont Buchanan se plaignait en des termes qui émurent ses compatriotes. Il est impossible de ne pas remarquer que si, à ce point de vue, l'esprit de l'Occident est si peu conforme à celui de l'*Évangile*, c'est que ce livre est plus oriental qu'on ne pense. Pour rester dans la stricte vérité, il faut bien reconnaître qu'en ces derniers temps la bonhomie des gens commençait, dans les milieux plus accessibles à l'influence européenne, à faire place à une réserve que l'on croyait de bon ton.

Ce qui avait surtout changé c'était la politique. Du jour où l'Allemagne impérialiste tendit à la Turquie une main complice, l'on eut aussitôt, de plus en plus nette, la sensation de marcher sur un terrain

miné par un travail de sape. Ce fut d'abord à Constantinople que se dessina la conviction qu'il y avait quelque chose de changé dans le monde. Des faits significatifs donnèrent à penser que Péra n'était plus l'asile respecté qu'il avait été jusque-là sous l'égide des puissances. Ce fut après les événements d'Arménie, et les inquiétudes qu'ils firent naître, que les ambassadeurs songèrent à demander à leurs gouvernements l'envoi de stationnaires armés dans les eaux du Bosphore. Mais ces navires avaient à peine jeté l'ancre que se produisaient en ville les mémorables scènes de carnage. En cette circonstance, les Turcs ne manquèrent ni de méthode pour sérier leurs actes, ni d'esprit pour les assaisonner d'un grain de sel.

L'Européen vécut alors des heures d'angoisse. Plus d'une fois il se barricada chez lui, plus d'une fois, au moment des affolantes paniques qui dispersaient la foule dans le fracas des étalages fermés à la hâte, il courut hisser son drapeau à une fenêtre de crainte qu'on ne le confondît avec l'Arménien pourchassé. Pour s'en distinguer, nombre d'Européens, habitués à porter le fez, reprirent le chapeau. Les Grecs avaient adopté la casquette. Longtemps auparavant, en signe de ralliement, le populaire Turc s'était enturbanné d'une étoffe blanche mouchetée de fleurettes jaunes. Mais tout cela n'était que paniques de poulailler. Le danger passé, Péra rouvrait ses magasins, les violons menaient les danses à la salle des « Petits-Champs » et les journaux reprenaient leur publication sans souffler mot de l'affaire.

Ce complot n'avait pas été préparé sans éveiller l'attention. Depuis longtemps l'attitude des autorités justifiait toutes les craintes. Les excitations occultes s'étaient révélées à la contenance hostile de la population musulmane, à l'expression haineuse du regard ; un symptôme plus grave, c'était peut-être la réserve apeurée du chrétien. C'est au cours de ces sortes de crises qu'apparaît sous son vrai jour le caractère des éléments en présence et que l'œil peut sonder l'abîme qui les sépare. Une œuvre de fanatisme se forme dans le silence, puis se répand concrétisée dans un mot d'ordre qu'on devine à un je ne sais quoi qui modifie la physionomie des gens et donne à la rue un aspect inquiétant. Alors se trahit non seulement la pensée solidaire des divers groupements, mais l'inconcevable souplesse d'âme des Orientaux. Habiles à cacher leurs sentiments, ils semblent, dans le cours ordinaire de la vie, dénués de passions, et l'étranger prend cette passivité somnolente pour du fatalisme. Il n'en est rien. Pour s'émouvoir ils n'attendent qu'un ordre. Comme les volcans, ils ne procèdent que par explosions subites.

On peut croire que, de cette aventure, le prestige diplomatique sortit fortement ébréché. Les puissances de l'Entente résistèrent mollement à cet audacieux mouvement de régression. Au lieu de réagir on les vit se rallier doucement à un ordre de choses dont le sens véritable devait jusqu'à la dernière heure leur échapper. La politique désintéressée d'un Thouvenel se plia sans effort aux réalistes combinaisons des

disciples de Bismarck. Quelques intérêts y trouvèrent leur compte. La ville franque, à partir de 1897, ne fut plus qu'un marché d'affaires où la politique de surenchère connut plus d'une capitulation. Conscients de leur inutilité, les stationnaires armés s'éclipsèrent les uns après les autres. A quel point leur présence au pied de la colline de Yildiz mécontentait l'opinion, on le savait par les laborieuses négociations qu'avait nécessitées l'obtention du firman qui leur avait ouvert les Dardanelles. En dépit des complaisances, les Turcs accordèrent peu, se contentant de nourrir d'illusions ceux que visaient leurs sournois desseins. Il n'y en eut que pour quelques brasseurs d'affaires qui, plus ou moins consciemment, les favorisaient

En attendant, la lutte extérieure consistait à opposer école à école, comptoir à comptoir. Chaque ambassade s'attachait à rehausser en face de Stamboul le pays qu'elle représentait. L'ambassadeur logeait dans une demeure suffisamment magnifique pour mériter le nom de palais qu'on lui donnait. Les palais de France, de Russie et d'Angleterre sont entourés d'enclos et d'annexes si étendus qu'ils couvrent un bon tiers du faubourg. La dernière venue parmi les grandes puissances, l'Allemagne, n'ayant pu y trouver un emplacement assez vaste pour y loger convenablement ses naissantes ambitions, a édifié le sien sur l'escarpement de *Fundukli* d'où elle domine le port et même le palais de Dolma-Baktché. C'est une caserne de forme carrée, toute en hauteur, arborant à ses angles supérieurs quatre oiseaux de proie, des

aigles, qui prennent leur vol vers les points cardinaux.

L'ambassade de France est modestement cachée dans un pli de terrain, en contre-bas de la Grand'-Rue et sa construction est si défectueuse qu'elle en était à sa seconde transformation. Outre son palais, l'ambassadeur possédait une résidence d'été, sur le Bosphore, un yacht, une vedette à vapeur et un caïque verni et doré, à dix paires de rames. Quand il lui arrivait de sortir à pied, un cavass le précédait pour écarter la foule sur son passage. Le cavass était un Turc robuste, portant d'énormes moustaches, armé d'un sabre recourbé et de deux revolvers suspendus à une ceinture brodée. Au temps d'Abdul-Hamid les employés de la Porte comblaient son Excellence de *salamaleks,* tandis que le sultan le couvrait de décorations. Dès la première audience, il lui passait au cou le grand cordon de l'un de ses ordres. Les secrétaires et attachés participaient à ces honneurs et chacun en avait pour son grade. Leur nombre correspondait aux diverses attributions que comportait une administration qui devait se suffire à elle-même. Les plus importantes étaient celles du drogman, qui était la personnification vivante du régime capitulaire. Incontestablement, il en était l'organe le plus actif, celui qui le transformait en une réalité. Il était le bras droit du consul et de l'ambassadeur, l'indispensable intermédiaire entre ces derniers et les autorités locales. C'est à lui qu'incombait la tâche peu enviable de porter les réclamations et les sollicitations,

de soutenir les intérêts des ressortissants devant les fameux tribunaux *nizamiés*. Le dernier drogman disparaîtra avec le régime capitulaire.

~

A mon arrivée à Constantinople, le faubourg de Péra gardait encore un peu de son cachet primitif, bien qu'il eût été en partie reconstruit à la suite du grand incendie de 1870. Comme le reste de la ville, les maisons étaient en bois, l'étage unique avançant sur la rue. Les pièces, où la famille se retirait en hiver autour du mangal rempli de braise, étaient petites. Le Levantin n'avait pas encore appris à vivre dans les maisons à appartements dont le système tend à se généraliser de plus en plus. Comme le Turc, il aimait à s'isoler dans un local bien à lui, spacieux, adapté à des usages qui leur étaient communs. Les autres étaient grandes, éclairées et aérées de nombreuses fenêtres. On voyait encore à Péra force immeubles, pareils à ceux du vieux Galata, percés d'ouvertures protégées par de massifs contrevents en fer. Plusieurs générations de Levantins y avaient vécu dans l'atmosphère des traditions familiales, partagées entre la crainte de Dieu et celle du janissaire. La nuit venue chacun rentrait chez soi. Le cri du Yaourtchi, le dernier du jour, était un signal de retraite et nul, après le coucher du soleil, n'aurait osé sortir sans un fanal de toile à la main, car le *bekdji* arrêtait tout passant démuni de cet accès

soire. Le peu de vie nocturne se localisait sous la rampe de gaz qui éclairait l'entrée de deux vide-poches céphaloniotes, la *Concordia* et le *Palais de Cristal*. Partout se révélait la trace du passé lointain. On l'observait même dans l'absence de certains articles de consommation. Des légumes, aujourd'hui d'un usage courant, tels que les asperges, les radis, les petits pois, étaient inconnus. Sur les tables levantines, le mouton alternait avec le poisson, et l'huile remplaçait le beurre. Seuls, deux bouchers, établis dans la Grand'Rue, fournissaient la viande de bœuf que les Turcs s'interdisent encore. On dédaignait la charcuterie, le lièvre et le lapin, par suite de la survivance d'un préjugé mosaïque. Tout le monde buvait de l'eau et les hommes ne s'enivraient que les jours de fête carillonnée. L'alcoolisme n'a jamais eu de partisans à Péra et sur ce point tout le monde, à peu d'exceptions près, reste fidèle aux saines traditions. Les femmes menaient une vie retirée, et l'on n'en voyait point dans les établissements publics. A la promenade, elles auraient rougi de prendre le bras de leur mari qui avait l'habitude de les précéder de quelques pas, en tenant les enfants par la main. Elles auraient craint de provoquer les sarcasmes de leurs coreligionnaires et peut être les insultes des musulmans. Fort nombreux étaient les Levantins demeurés fidèles aux costumes anciens. La femme ne commença à adopter les modes européennes qu'après la guerre de Crimée. Son goût alors, n'était pas encore formé, et on la

voyait s'affubler de couleurs criardes et disparates. On ne pourrait plus lui adresser ce reproche. Il y avait des usages à la franque, d'autres à la turque. Les jeunes gens, revenus de voyage, imposaient les uns, les vieux s'accrochaient aux autres. Tout cela ne manquait pas d'un certain charme. J'avoue m'être laissé gagner à la molle hospitalité de ces intérieurs meublés de tapis et de divans, à l'accueil facile et empressé des gens heureux de recevoir l'étranger. De la physionomie des choses se dégageait je ne sais quoi de patriarcal et comme un arrière-parfum de vie gréco-latine. Les femmes, timides et décentes, ne sortaient guère, les vieux non plus, les jeunes peinant pour tout le monde. Leur vie s'écoulait paisible, entre un café et une partie de cartes, dans l'indifférence d'une existence exempte de soucis. Ce fut un temps d'accalmie qui se déroula entre la sombre histoire du passé et les orages qui allaient bientôt fondre sur l'Orient.

Jusqu'en 1871, la voiture n'était à Constantinople qu'un objet de curiosité. On n'y connaissait que le cheval de louage et la chaise à porteurs. Un Français à cette époque entreprit de créer un service de voitures entre le faubourg et le vallon de Kiat Hané. Il y dut bientôt renoncer, l'unique route du faubourg étant devenue impraticable. A quelque temps de là, une compagnie entreprit d'y créer un service d'omnibus jusqu'à Chichli. Elle liquidait deux ans après, car la pusillanimité levantine hésitait à aller jusque-là. Les Levantins ne se promenaient jamais qu'en

nombre, de peur des mauvaises rencontres. Ils craignaient pour eux ; ils craignaient pour leurs femmes. A mots couverts, la presse locale racontait chaque jour les prouesses des soldats turcs et des *mohadjirs* ou émigrés de Roumélie. Ce n'était donc pas sans appréhension que les particuliers se décidaient à s'éloigner du jardin des Petits-Champs où s'entassait la bonne société. Le seul véhicule possible était alors la chaise à porteurs, introduite sans doute dans le faubourg par un de nos ambassadeurs d'autrefois. C'est en chaise que la Levantine allait au bal, à l'église, à la veillée. Les soirs de représentation aux *Variétés* pérotes, les chaises se rangeaient le long des maisons par douzaines. Deux *hamals* arméniens s'attachaient aux bretelles et partaient d'un pied léger sur le pavé gras. Les petites Levantines, poudrées et endiamantées, la tête serrée dans un fichu en dentelle, rappelant la faldetta de la Maltaise, ne manquaient pas de grâce dans ces réduits capitonnés de soie.

Le cheval de louage ou *béguir* rendait aussi quelque service dans un ville traversée de rues inaccessibles aux voitures. On pouvait admirer la sûreté de son pas sur un pavé glissant et parsemé de cailloux roulants. Dressé à marcher au pas, les coups de talons qu'on pouvait lui donner le laissaient indifférent. Le béguirdji suivait à pied, selon l'usage, et ce n'est que lorsqu'il sentait la badine lui fouailler la croupe que le *béguir* s'émouvait jusqu'à galoper périlleusement sur des pentes vertigineuses. Il

n'était plus utilisé que par les gens du peuple et les marins en permission. Toute bordée débutait par une course à fond de train à travers les rues de Galata. Signe distinctif : un collier de perles bleues où pendait une défense de sanglier, le protégeait contre le mauvais œil.

Le fiacre, détail curieux, a été introduit dans les rues de Constantinople longtemps avant que la municipalité eût songé à en améliorer le pavé. D'ailleurs en Turquie, il en a été ainsi de tout temps. On a pu voir sur la route de Brousse à Moudania tout un matériel de chemins de fer, locomotives et wagons, attendant sous la pluie et le soleil pendant plus de vingt ans la pose du premier rail. On a vu fonctionner à Stamboul une université, édifiée à grands frais, bien avant qu'ont eût songé à ouvrir la première école primaire. Naturellement, cela se passait pendant la guerre de Crimée, car il s'agissait alors d'encourager la presse française dans son admiration pour les progrès de la Turquie. L'Université d'Abdul-Medjid se hâta de fermer ses portes. La guerre finie, mais le fiacre a continué à rouler tant bien que mal. J'en ai vu qui dégringolaient héroïquement les escaliers de Yuksek Caldirim. Conséquence imprévue, l'apparition du fiacre à Constantinople a été nuisible aux chiens de rue. Jusqu'alors personne n'avait songé à leur disputer le pavé où ils s'étendaient pour faire la sieste. Les passants les enjambaient avec précaution pour ne pas leur marcher dessus. C'est ce que faisaient également les

chevaux et les ânes qui transportaient les matériaux de constructions. S'inspirant des mêmes principes de tolérance, les cochers de fiacre les ménageaient, au début, dans la mesure où cela pouvait se concilier avec les exigences du métier, et ils les avertissaient d'un coup de fouet. Dressés sur leurs pattes, les oreilles effarouchées, ces animaux s'en allaient aussitôt aboyer à l'autre bout de la rue. Ils ne se doutaient pas que c'était pour leur bien. Mais l'habitude ayant endurci le cœur des cochers, ils perdirent celle de les avertir. Le résultat fut que les chiens se laissèrent écraser ; mais cela ne dura pas longtemps car, instruits par le malheur, ils perdirent l'habitude de s'étendre sur le pavé de la chaussée. On les voyait gagner les coins du trottoir où ils se pelotonnaient du mieux qu'ils pouvaient, de façon à ne laisser aucune prise aux étourdis qui auraient pu leur marcher [1] sur les pattes.

---

[1] Les chiens de rue ont été transportés en 1910 sur le rocher d'Oxia qui émerge au large de la Marmara. Cet îlot a pour voisin *Plati*, autre îlot, lequel prend son nom, par contraste, de sa forme plate. Ces animaux y furent abandonnés par milliers sans eau et sans nourriture. Durant plusieurs jours les voyageurs, qui passaient devant, purent entendre leurs hurlements de détresse. Bientôt *Oxia* ne fut plus qu'un horrible charnier, dont la puanteur arrivait par les vents du Sud jusqu'à Cadi-Keuy. Les Jeunes-Turcs préludèrent au massacre des hommes par celui des animaux.

Vue de la Corne d'Or, près d'Eyoub.

CHAPITRE III

GALATA MODERNE

A travers la *Galata* de Yuksek-Caldirim. — Les maisons du vieux Galata français. — Un coin de *Karakeuy*. — La place de Kara Keuy et la circulation. — Les gargottes et les odeurs de Galata. — Kasser-Alti et ses *lokanta* cosmopolites. — L'affaire du canon de San Stefano et les déboires des hommes d'affaires. — L'acteur grecque « Mon mari est à Galata ». — Magasins fermés à 8 heures. — Les *chodja*. — A Constantinople chacun doit se garder soi-même. — La police turque et ses procédés.

Pour retrouver le calme de la vie perote, il suffit de prendre l'une des rues qui, à droite et à gauche, s'amorcent assez decemment sur l'artère centrale, mais qui degenèrent bientôt en escaliers.

Les unes mènent à Top-Hané, les autres au nauséabond ravin de Cassim-pacha. Elles sont bordées de maisons en briques rouges, mais badigeonnées en rose ou en bleu tendre. Bâties sur un même plan, étroites et hautes, ces maisons sont toutes ornées d'un balcon fermé (chahnichine[1]) où la casanière levantine vient, la besogne finie, se délasser sur des coussins. De là, son regard plonge dans les chahnichines d'en face et jusqu'au bout de la rue. Au rez-de-chaussée se trouve la salle à manger, le salon est au premier, car à Péra, où fleurit l'oisive vanité, les plus pauvres ont un salon. La maison se termine par un bout de terrasse où sèche le linge de la famille. Il fait nuit lorsque la rue s'éclaire d'une lanterne jamais nettoyée, qui rend encore plus noirs les coins où naguère s'entassaient les chiens. En été, c'est la poussière ; en hiver, la boue. Ces maisons se perdent dans le chaos des maisons turques qui se pressent sur les versants de Top-Hané et de Cassim-pacha, dont le cloaque à ciel ouvert charrie jusqu'à la Corne-d'Or les immondices de cette partie de la ville. On remonte vite à Péra. La Grand'Rue aboutit, du côté Sud, aux escaliers de Yuksek-Caldirim qui passent sous la tour. Cette descente, qui rappelle la *calata* de Santa Lucia, est bordée d'hôtels borgnes et d'aguichants étalages d'imageries. Louches sont les ruelles qui descendent à gauche vers un ghetto fangeux dont il va être question. Saleté et activité commer-

---

(1) Mirador.

ciale, telles sont les caractéristiques de ce faubourg. Au bas de la descente, avant d'arriver à la place de Kara-Keuy, s'ouvre, à droite, une rue assez large où se trouvent les bureaux de poste des colonies étrangères et les principaux établissements financiers. La partie du quartier qui, de ce point, se développe jusqu'à la mer recèle des vestiges d'industries locales et un important commerce de porcelaines austro-allemand. Les plus importantes maisons de Galata, en tant que luxe de façade et activité d'affaires, sont judéo-autrichiennes. Depuis longtemps, les Tirang et les Goldenberg en ont chassé les produits de la Belle-Jardinière. Il n'y a plus là qu'un seul établissement qui représente nos intérêts, c'est la Banque Ottomane.

Le vieux quartier français, qui se groupait au bas de la tour, n'a pas encore entièrement disparu. Des hans en encorbellement, où le commerce de Colbert fleurit pendant deux ou trois siècles, y sont encore debout, bas et trapus. A l'époque d'insécurité où ils furent construits, les habitations franques étaient du même style que les fortifications. Toutes n'ont pas encore été démolies, et quelques-unes sont encore habitées. Aux rares fenêtres s'entre-croisent des barreaux de fer mangés de rouille et quelques échoppes, avec l'auvent qui les surmonte, rappellent l'époque Louis XIII. On y voit encore le han de Saint-Pierre, jadis entrepôt commercial et demeure consulaire où vécut la famille Chénier, où naquit le poète. Une plaque commémorative, scellée sur une façade, consa-

cre ce souvenir. Ces constructions disparaissent à mesure pour faire place à des maisons modernes. Cette partie du faubourg qui était, il y a à peine trente ans, peuplée de familles de descendance génoise, maltaise et grecque, n'entend plus que les dialectes de Pologne et de Galicie. L'Église Saint-Georges est entièrement pavée de souvenirs français, mais elle est devenue la propriété des Lazaristes autrichiens, et leur collège n'y enseigne plus que l'allemand.

Les rues qui s'ouvrent à droite se perdent dans un pauvre quartier où se pressent des maisons de bois. Au farouche silence des ruelles étroites, aux treillis qui aveuglent les fenêtres poudreuses, aux rares passants qui glissent sous les chahnichines, on devine que là s'arrête la vie franque. On n'y voit ni boutiques, ni marchands, mais un haman barbouillé de rose et quelques mosquées dont Arab-Djami, au clocher génois.

Galata est flanqué à ses deux extrémités de quartiers turcs, dont la population vit des arsenaux de l'État et aussi d'un commerce de Circassiennes. Constantinople se trouve sectionnée de centres qui forment entre eux le plus curieux contraste, suivant qu'ils sont peuplés de musulmans et de chrétiens. Nulle part, la division des éléments n'est plus sensible qu'en cette ville où ils constituent autant de groupes qu'il y a de confessions. En passant d'une échelle à l'autre, on fait connaissance avec une nation nouvelle ; à chaque pas s'affermit l'impression

que les races s'y juxtaposent sans se confondre. C'était autrefois le cas de Péra lorsqu'il n'était habité que par des Européens ou d'éléments d'origine latine, car Péra ne s'est internationalisé que vers la première moitié du siècle dernier. L'Asie seule, représentée par le Turc, inassimilable, continue à garder farouchement les distances. Mais comme il serait difficile de loger à Péra tout le monde, il y a encore des quartiers grecs, des quartiers arméniens et des quartiers juifs à Stamboul.

A cet endroit de Galata, bordant la rue qui débouche à Azap-Cap, se trouve une adorable fontaine, pareille à celle qu'on admire à Top-Hané. La poissonnerie est à la même place que sous la domination génoise, et l'on continue à fabriquer des rames dans les pittoresques bicoques de Kurektchiler. A Kalafat-Yeri la rive présente un fouillis curieux de ruelles étroites, de hans trapus, d'échoppes délabrées, adossés à des débris de tours et de murailles. Des voiliers s'y pressent dans l'eau trouble, amarrés à des canons rouilles enfoncés dans la vase. Des mahones et des caïques aux bouts recourbés y sont couchés et la poix à calfater bout dans de grands chaudrons qui remplissent l'air de fumée.

La bourse s'élève dans un coin de la place de Kara-Keuy sur laquelle aboutit le pont, qui relie Galata à Stamboul. C'est assurément l'endroit le plus vivant de la ville. La foule qui l'encombre, soir et matin, se grossit à chaque instant de celle que les bateaux, qui desservent la ville et la ban-

lieue, déversent sur les appontements. Si Péra est le centre du commerce de luxe, Galata est celui des affaires, de la circulation. Les piétons, comme les animaux de bât, jouissent au même titre que les hamals d'une liberté de mouvements illimitée. Des ânes chargés de longues poutres traînant sur le pavé, se frayent un passage au milieu de la cohue qui se bouscule pour ne pas se faire écraser. Mais voilà qu'ils se heurtent tout à coup à des équipes de portefaix attachés à d'énormes colis. Impatients, les âniers rugissent en poussant leurs bêtes à coups de bâton. Les portefaix ripostent par des cris féroces et vont de l'avant, culbutant les bourricots. A tout cela s'ajoute le sans-gêne du piéton qui marche droit, bousculant tout ce qui le gêne. C'est le cas du soldat turc qui agit souvent par malveillance, mais aussi par paresse de mouvements et lenteur des réflexes ; il est moins dangereux cependant que le cavalier qui va galopant devant lui sans crier gare, ou le boulanger qui pousse un cheval chargé de deux énormes corbeilles. Cependant, les plus cyniques sont les Persans qui transportent les matériaux de construction. Ils forment des caravanes de chevaux bâtés et attachés l'un à l'autre par une corde. Le conducteur, après avoir déchargé, enfourche le cheval de tête, et, pour ne point perdre de temps, galope à travers la foule épaisse sans aucun souci des accidents qu'il peut causer. La caravane est toujours suivie d'un cheval traînard. On peut observer qu'il n'abuse point de sa liberté,

car rien ne le distrait en chemin, et il ne perd jamais de vue ses compagnons dont l'allure règle la sienne. La police n'a jamais songé à mettre cette canaille à la raison.

Il est difficile d'éviter ces embarras, même lorsqu'on arrive à se maintenir sur l'un des trottoirs étroits qui mènent à Top-Hané. Au premier abord, cette rue rappelle les marines commerçantes du Pyrée et de Smyrne. Ce sont les mêmes restaurants, les mêmes odeurs, les mêmes cafés, les mêmes gargottes où les relents du vin résiné se mêlent au raki que l'on sert sur des comptoirs peints de scènes mythologiques. Les Turcs, qui ne boivent pas ou feignent de ne pas boire, gagnent l'étage au-dessus où sont les cafés-concerts indigènes, dont la façade se pavoise de loques de drapeaux. Des odeurs s'exhalent des boutiques crasseuses des bakals, avec la fumée des cuisines en plein air. Nombreux y sont les saraf (¹) assis devant leurs boîtes vitrées où sont rangées des piles de medjidiés et des pièces d'or de toute provenance. Les agences de navigation et la douane s'élèvent sur un bout de quai construit par une société française. Cette partie de Galata est entièrement grecque, et tout le trafic est détenu par les insulaires de l'Archipel et des îles Ioniennes qui se tiennent au seuil des boutiques, égrenant nonchalamment leurs *combolois*. Plus que jamais, le cabotage des ports de la mer Noire est monopolisé par

(¹) Changeurs de monnaie.

les armateurs grecs, la plupart enrichis, à Odessa et à Galatz, dans le commerce des grains. Après une période d'éclipse de leur marine, ils s'avisèrent un beau jour de remplacer leurs voiliers par une flotte de *cargo-boats*, construits dans les chantiers anglais. Ils se débarrassèrent si bien de la concurrence étrangère que les deux tiers des navires qui traversaient le Bosphore arboraient le pavillon hellénique. Les églises de la communauté de Galata ne sont que de pauvres édifices blanchis au lait de chaux, mais elles rachètent leur modeste extérieur par une abondante profusion de lustres en cristal et d'icones ornées d'*ex-voto* découpés en forme de vaisseaux. Chaque matelot qui traverse Galata croirait manquer à son devoir s'il n'y allumait une chandelle de deux sous.

A gauche, la vue plonge dans des ruelles souillées de boue et de détritus, mais plus souillées encore par les exhibitions qui y sont tolérées. C'est le fameux Kemer-Alti où, depuis quelques années, s'est établie une population bizarrement affublée de lévites et de chapeaux crasseux, répugnants spécimens des *ghettos* transleithan. Ils y vivent d'expédients et surtout de prostitution. Dans la ville franque, les maisons de plaisir n'ont rien de clandestin, et chacun sait qu'elles constituent une source de revenus pour la police. Elle leur a cédé ce quartier, qui était jadis peuplé d'Arméniens catholiques, où se trouve encore leur église patriarcale. On y voit aussi le beau collège français de Saint-Benoît et

l'église de ce nom (¹). Les hetaires de *Kemer-Alti* se tiennent devant leurs portes, en étalage de chair, affublées de jupons blancs qui leur arrivent aux genoux, des sourcils peints et des fleurs artificielles aux cheveux. Elles logent dans des boutiques en bordure sur la rue. La façade vitrée laisse entrevoir un poêle fumant dans un coin, des ustensiles de cuisine, et, les manches retroussées, une vieille vaquant aux soins du ménage. Un rideau de cotonnade rouge cache l'arrière-boutique et ses mystères. Malgré le fard qui leur empâte uniformément les traits, la race se trahit à des détails de physionomie. On distingue la tzigane aux yeux taillés en amande, le front piqué d'un tatouage bleu ; la Grecque vive et bavarde, la massive Arménienne, au regard placide. Mais ce qui abonde, c'est la grasseyante fille originaire des pays qu'arrose le bleu Danube. Ces pauvres victimes d'un trafic qu'encouragent les autorités étaient la propriété de deux ou trois particuliers que tout Galata connaît. L'un d'eux s'était même acquis des titres à la gratitude de ses coreligionnaires en construisant un temple à la gloire du Très-Haut. Cette tolérance, aussi publiquement affichée, était d'autant plus faite pour surprendre que les Turcs ne tolèrent rien de pareil dans le voisinage de leurs quartiers. Grâce à ses encouragements, la plaie s'étendait jusqu'au cœur de Péra, s'infiltrant dans les quartiers les plus

(¹) Aujourd'hui confisqués par les Jeunes-Turcs. Ont été également confisqués l'asile de Tchikour-Bostan, le pensionnat de filles de Notre-Dame de Sion et leur chapelle transformée en mosquée.

sains. J'ai connu des familles qui se sont vu forcées de quitter leur domicile pour ne point se trouver porte à porte avec des femmes publiquement protégées par le commissariat de Galata-Séraï.

Si les autorités turques se donnaient le plaisir d'encourager les vices d'autrui, ceux qui rapportent gros, elles se montraient, par contre, moins coulantes lorsqu'il s'agissait d'autoriser des travaux qui auraient enrichi le pays sans porter atteinte à la moralité publique. Il a fallu plus de vingt ans de démarches et de négociations pour arriver à décrocher la permission de construire le tronçon de quai qui fait l'ornement de Galata. Deux générations de financiers, patronnées par le Quai d'Orsay, se sont usées à poursuivre la concession des charbonnages d'Héraclée, dont l'ennemi a su tirer si bon parti au cours de cette guerre, et celle de deux ou trois petites lignes de chemins de fer qui, chétifs affluents, allaient se perdre dans le majestueux fleuve allemand du *Baydad*. Au lendemain du retentissant coup d'État jeune-turc, les gens d'affaires, alléchés par ce qu'il promettait, s'abattaient dru à Péra. Abdul-Hamid n'ayant guère favorisé les entreprises, ils pensaient qu'ils seraient plus heureux avec le nouveau régime. En effet, il n'était question dans les banques et dans les banquets officiels que d'ouvrir de nouveaux débouchés à l'activité européenne, aux capitaux européens. Faut-il rappeler que les déceptions y furent nombreuses, que beaucoup s'y ruinèrent en pots de vin et en frais de représentation? Les uns pensaient s'en-

richir par des créations industrielles, les autres par l'agriculture. Les moins scrupuleux pensèrent au jeu. L'idée de construire un casino sur la plage ensoleillée de San Stefano date de cette époque. San Stefano est un village de la banlieue de Constantinople, entouré d'une plaine aride, sans herbe, sans eau, où il y a de la poussière en été, de la boue en hiver, et des moustiques en toute saison, ou peu s'en faut ; mais, à défaut d'agréments naturels, il possède, outre sa plage, où déferle le flot de la Marmara, le privilège de se trouver sur la ligne du chemin de fer qui relie l'Orient à l'Occident. L'idée du casino germa dans l'esprit boche du banquier Marx de Mannheim, mais elle ne fut pas plutôt connue, que les capitaux s'empressèrent d'accourir à l'envi. Ceux des Français y étaient représentés par l'administrateur du *Bonnet-Rouge*. Copieusement arrosée, l'affaire était appelée à rapporter les plus beaux fruits. On y devait multiplier les attractions, surtout celles qui, par leur nature, sont susceptibles de ne laisser aucun aléa. Ce fut l'une des rares concessions accordées par les Jeunes Turcs.

Le syndicat s'affirma d'abord par de grands achats de terrain, puis, sur les terrains achetés l'on fit d'importantes plantations d'arbres. Le plan comprenait la création d'un hôtel, d'un théâtre, d'un casino et autres lieux de plaisir, d'une plage de bains où les dames auraient eu tout loisir de se montrer dans le plus simple appareil. Le casino, on l'aurait construit à l'instar du célèbre établissement de la

côte d'Azur. Les Jeunes-Turcs, ne songeant qu'à tirer le meilleur parti de leur passage aux affaires, étaient disposés à tolérer tous les raffinements de la civilisation. On devait doubler la voie pour faciliter les communications avec la capitale, construire force maisons de rapport, et le village serait devenu une ville. On sait comment tout cela a fini. Cependant les arbres n'en continuent pas moins à pousser, à la satisfaction des San Stéfaniotes, qui leur *devront ces ombrages*.

Comme il n'y a pas à Constantinople d'endroit spécialement désigné pour la vente des objets de consommation, les marchands, après avoir couru la ville, la corbeille au dos et les balances à la main, se rangent le soir sur les trottoirs des rues commerçantes. A l'intérieur de chaque corbeille une bougie est piquée, et chacun fait ses emplettes de fruits et de légumes avant de rentrer à la maison. La moitié de Péra descend à Galata dès le matin pour ses affaires. Quand on demande à une Levantine ce que fait son mari, elle répond neuf fois sur dix : « Il *va* à Galata. » Aller à Galata confère une situation sociale et signifie qu'il joue à la hausse et à la baisse, qu'il vit de courtage et d'opérations diverses. Le Levantin sait tirer parti de tout, et il ne rentre jamais les mains vides d'une journée passée à fouiner autour de la bourse. A cette heure, les cabarets, éclairés de grosses lanternes, mêlent leur tapage à celui de la rue sur laquelle ils envoient par les portes ouvertes des traînées de lumière et de chaudes bouffées d'alcool aromatisé. A neuf heures, la patrouille passe,

précédée d'un agent armé d'un nerf de bœuf et les cabarets s'empressent de fermer portes et volets ; mais cela n'empêche pas les libations de continuer à huis clos par la vertu du bakchiche. La population, qui habite le faubourg se répand sur les quais ou s'entasse aux terrasses des cafés, surtout par les belles soirées, alors que la lune brille sur la rade endormie. Les commerçants ne logeant pas dans les boutiques, c'est à un hamal qu'ils en confient la garde. Les hans et les bazars sont gardés la nuit par l'*odadji* qui est Turc ou Kurde depuis qu'on a supprimé l'Arménien. Le hamal, après avoir fait le long du jour la bête de somme dans le quartier, passe la nuit sur une table de comptoir, roulé dans une couverture. C'est un axiome à Constantinople que chacun doit se garder soi-même et par ses propres moyens. Tout homme considérable possède un *croate* galonné d'or qui garde sa porte et l'accompagne dans ses sorties. L'ambassadeur, lui-même, était protégé par son propre cavas. Personne ne comptait d'ailleurs sur la police qui n'avait été instituée que pour ennuyer les gens de Péra. En Turquie, tout policier se double d'un mouchard, et tout mouchard finit dans la peau d'un policier. Cependant Constantinople était la ville du monde qui possédait autant de corps de garde que d'agents de police. Bien volontiers, la population se serait passée des uns et des autres. Dès le lendemain de la guerre russo-turque la ville franque s'était vue, sans raison aucune, enserrée dans un

réseau de postes militaires, à la porte desquels se tenaient deux soldats bottés, l'arme au bras. Des patrouilles s'en détachaient la nuit tombante pour parcourir les rues. Elles se multipliaient en temps de crise politique. Les autorités excitaient, suivant les cas, la police tantôt contre une catégorie de sujets, tantôt contre leurs adversaires. C'est la police qui était chargée d'organiser les massacres et d'armer les assassins politiques. C'est elle qui distribua les gourdins à l'aide desquels le bas peuple assomma les Arméniens en août 1895. La Turquie aura beau se réformer, sa mentalité est trop spéciale pour que pénètrent jamais en elle des notions d'ordre et de justice impartiale.

Une vue de la Corne-d'Or.

CHAPITRE IV

BEKDJI
TOULOUMBADJI
HAMALS

Le bekdji et son bâton. — Chaque quartier a le sien. — Origine romaine des institutions municipales de la ville. — Rôle de l'imam. — Il est le gardien du sommeil public et des bonnes mœurs. — L'aventure de Mirza ou le mariage imprévu. — Rôle du bekdji au moment des incendies. — *Yangôn var*. Ce qu'en pensaient les chrétiens. — Les Touloumbadjis et fréquence des incendies. — Leur recrutement. — La *toulumbe* et les bénéfices du *Touloumbadji*. — Le *Hamal* indispensable. — Un dignitaire du palais présidant à la corporation. — Un déménagement vaut à Péra deux incendies. — Son costume est d'origine grecque. — Sa sobriété, sa manière de danser.

La Tour de Galata.

Le bekdji.

La nuit venue, les fenêtres s'éclairent les unes après les autres, et sur l'écran des stores baissés passent des

ombres qui rappellent Caragueuz [1]. Dans la rue noire, un bruit de bâton ferré bat le pavé à intervalles réguliers. C'est le *bekdji* qui passe, le veilleur de nuit. Ce bruit de bâton a pour but de rassurer l'habitant et pour qu'il lui soit un signe qu'il peut dormir en paix. Il indique également les heures, d'après le nombre des coups. On sait que les Turcs comme les Arabes comptent les heures à partir du coucher du soleil. Le bekdji laisse tomber un coup plus faible pour marquer la demie. Tel était son rôle. Il en avait un autre, non moins important. Jadis les quartiers de la ville jouissaient de privilèges municipaux, héritage du passé byzantin. En tête figurait l'imam, élu par le quartier. Il remplit encore les diverses attributions qui, avant la Révolution, étaient dévolues aux curés de France. Il est chargé de la mission de conférer l'identité aux indigènes comme aux étrangers devant la loi turque. C'est ainsi que l'imam de la mosquée de Cassim pacha avait juridiction sur Péra. Pour l'assister dans ses fonctions, les habitants désignaient deux notables, les moukhtars, qui choisissaient le bekdji. Il est à peine besoin d'ajouter que depuis fort longtemps la population n'est pour rien dans cette organisation, et que la police s'occupe de tout. Une autre fonction du bekdji, d'un genre particulièrement délicat, est de veiller sur l'honneur des harems, ce qui l'oblige à

---

[1] Caragueuz est la marionnette turque qui se produit sous la forme d'ombre chinoise.

intervenir toutes les fois qu'un inconnu se présente pour louer un immeuble. Il lui demande s'il est marié, s'il a des enfants, et ce n'est qu'après s'être copieusement renseigné sur toutes ces circonstances que l'inconnu est autorisé à passer contrat. Les célibataires sont soigneusement écartés, à moins qu'ils ne s'engagent à prendre femme dans le mois. En Turquie, les *hans* et les auberges sont faits non seulement pour les voyageurs, mais pour tous ceux qui ne vivent pas en ménage. Le bekdji a également pour consigne d'empêcher les non-musulmans de louer dans les quartiers turcs.

Au temps jadis, lorsqu'il arrivait qu'un célibataire était inculpé du péché de galanterie, le veilleur de nuit le dénonçait aux autorités du quartier qui, aussitôt, procédaient au châtiment suivant les formes de la justice expéditive. Pendant que les moukhtars tenaient les deux bouts d'un bâton où les pieds du coupable se trouvaient entravés, le bekdji, armé d'un rotin, lui administrait un certain nombre de coups sur la plante. Son rang d'officier municipal lui reconnaissait la faculté de requérir, en pareil cas, l'aide des *saïcas* et des *hamals*.

Un jour un *bekdji*, accompagné de *l'imam* et des *moukhtars* frappent à la porte d'une maison où vivait une veuve avec sa servante.

« Vous avez chez vous quelqu'un qui n'est pas de la maison, demanda sévèrement l'imam.

— Parfaitement, répond la dame, sans s'émouvoir.

— Où est-il?

— Vous allez le voir; un moment de patience, s'il vous plaît. »

Et, se penchant sur la rampe de l'escalier, elle cria : « Mirza où es-tu? Descends. Les effendis du quartier demandent à te voir. »

Mirza obéit, sans trop se presser, sachant ce qui l'attendait au bas de la dernière marche. Mais voilà que la dame lui pose la question : « Voyons, Mirza, veux-tu de moi en mariage?

— Oui, répondit l'homme sans hésiter, ayant déjà compris.

— Avez-vous entendu, reprit la dame. Il consent à m'épouser. Vous n'avez donc plus qu'à dire les prières qui marient. »

Mis en demeure d'opter entre le bâton et le mariage, Mirza avait pris le bon parti. L'imam ne fit aucune difficulté pour souscrire à ce désir légitime. Les deux moukhtars servirent de témoins. Les prières dites, tout le monde se retira en leur souhaitant du bonheur.

Mais, c'est à l'occasion de ces nombreux incendies qui éclatent à Constantinople que le bekdji est appelé à jouer un rôle qu'on peut qualifier de retentissant. Sitôt que les keuchlus à la veste rouge ont hissé sur les tours de Galata et de Stamboul leurs flammes de même couleur, s'il fait jour, et de gros ballons lumineux, après le coucher du soleil, une batterie établie sur les hauteurs de Candilie avise la population en tirant sept coups pour la région de Péra et du Bosphore, et cinq pour la ville

de Stamboul. A ce signal, le bekdji, campé au milieu de la rue, attend le passage de la veste rouge qui, javelot au point, s'en va au pas de course dans toutes les directions dire le nom du quartier en péril. Alors de toute la puissance de ses poumons, il crie : *Yanghin var* (1), en traînant sur la dernière syllabe. Il s'arrête pour mieux donner de la voix, la joue penchée sur la main. Non, rien de connu ne rappelle ce cri où semblent résonner les tristesses des fléaux irréparables. Puis, il prononce sourdement le nom du quartier éprouvé. Non moins impressionnés les chiens de rue interprétaient ce cri à leur façon, mais en lui donnant le même accent de lamentation. Le curieux est que, bien avant le passage du keurhlu et avant même que le canon eût jeté l'alarme, les chiens s'étaient déjà acquittés de ce devoir. La subtilité de leur flair avait deviné qu'au loin se passait quelque chose d'anormal. La nuit, notamment, on les entendait aboyer avec ensemble et le maître chien, assis sur son derrière, pousser des hurlements caractéristiques. Cela ne trompait jamais : « C'est le feu » s'écriaient aussitôt les gens avertis. A ma porte vivait un chien qui se signalait dans ce genre d'exercice. Toutefois le pauvre animal se voyait bien mal récompensé de sa peine. Agacé probablement par ses hurlements, un voisin ne manquait jamais de sortir pour lui allonger un coup de bâton sur sa maigre échine. Mais au lieu de le corriger, le coup

(1) Il y a le feu

ne faisait que changer la nature de sa plainte qui alors prenait un accent aussi aigu que personnel.

Pendant le premier quart d'heure la ville entière s'intéresse à l'événement. Ce sont des allées et venues, des appels forcenés, des gens qui courent, des fenêtres qui s'ouvrent ; mais ce tapage ne dure jamais bien longtemps. Le reflet incandescent qui rougissait un coin du ciel s'éteint doucement. Ombre errante, le bekdji continue à bâtonner le pavé des ruelles redevenues silencieuses. A Constantinople, les légères maisons de bois ont vite fait de flamber avec leurs treillis, leurs stores de toile blanche, leur sommaire mobilier de nattes et de divans rembourrés de paille.

Le bekji joue un autre rôle dans les quartiers turcs. Au mois de *ramazan*, qui est entièrement consacré au jeûne, il tambourine à une heure avancée pour réveiller la ménagère afin qu'elle apprête le *soourt*, qui est le dernier repas qui précède l'aube. Dans la banlieue, il vient jusqu'à la limite des quartiers chrétiens. Le bruit rythmé de son *daoul* a plus d'une fois bercé mon sommeil. D'abord vague et doux, il grossissait en se rapprochant et éclatait tout à coup comme une menace sous mes fenêtres ; puis, s'éloignait dans une douceur de sons que mon oreille s'obstinait à poursuivre. Le bekdji a défini lui-même son rôle d'éveilleur dans un air qu'il chante le jour du *baïram* quand, de porte en porte, il va réclamer son bakchiche. Je traduis : « Les *alaïks*, s'assoupissent sur la pierre du foyer, mais au bruit de mon tambourin, elles se secouent pour préparer le pilaf du *soourt*. *Elessa, èlessa,*

élessa. » En cherchant le sens de ce refrain, j'ai cru y découvrir le mot *éleison*, mais n'est-il pas curieux de retrouver ce vocable byzantin, qui correspondait au joyeux Noël de nos pères, dans la bouche du bekdji turc ?

On ne saurait parler d'incendie sans mettre en scène le fameux corps des touloumbadjis. On a prétendu, à tort, que cette institution aurait été l'œuvre du comte de Bonneval. Il n'est pas impossible que l'ami de Voltaire, qui essaya de réformer bien des choses en Turquie, ait introduit des améliorations dans ce service. Il ressort pourtant d'une statistique fort ancienne, où sont enregistrés, quartier par quartier, les monuments, les maisons et les emplois édilitaires de la ville, que les *touloumbadjis* et même les *bekdjis* de nos jours existaient dès le ve siècle. Ces institutions remonteraient donc à l'époque romaine, et peut-être sont-elles aussi anciennes que la civilisation orientale. On les retrouve encore en Espagne. Les veilleurs de nuit n'ont disparu du midi de la France que depuis la Révolution.

Au temps du comte de Bonneval, les quartiers de Stamboul et de Galata n'étaient qu'un amas de boutiques et de maisons de bois entassées les unes sur les autres dans des rues étroites et tortueuses. Quand le feu éclatait sur un point, aucun effort ne parvenait à limiter le désastre. C'était tantôt une portion de la ville qui disparaissait aussitôt, tantôt une autre, si bien qu'elle en a été, dit-on, entièrement renouvelée cinq ou six fois depuis la conquête. Le

seul incendie de 1780 consuma la moitié de Stamboul et fit plusieurs milliers de victimes. Le pire est que la politique s'en mêlait, car le feu a de tout temps été considéré en Orient comme un moyen de peser sur les décisions du gouvernement. Peu après le massacre des janissaires, les bazars et les quartiers riches furent livrés aux flammes par leurs partisans. On a vu le même fait se reproduire en 1908 contre les Jeunes-Turcs ; mais on devine combien ces désastres, qui se renouvellent à chaque instant, ont du être préjudiciables à la fortune publique comme à l'intégrité de la ville. Il y a encore à Constantinople quelques vieilles familles historiques, mais aucune ne pourrait se flatter d'avoir conservé, des aïeux, soit une maison, soit un souvenir authentique. Néfastes, les incendies ne l'ont pas moins été aux trésors artistiques et à plus d'un monument de la ville de Justinien. En dehors des mosquées, qu'a protégées leur isolement, et de quelques églises byzantines, que la massivité de leur construction a préservées, tout ce qui était à la surface a péri. Sans les trésors pieusement conservés en Russie, en Italie et en France, ainsi que dans les laures du Mont Athos et des îles, on ne saurait plus à cette heure ce que fut l'art byzantin. L'énorme butin provenant des villes conquises par les Turcs s'est également évanoui dans la fumée des incendies. Il n'en reste plus que des épaves dans les salles du Seraï de Top-Capou.

Les incendies ne cessent de ravager la ville. Une croyance répandue veut que la saison des aubergines

soit celle où ils se multiplient le plus. Il est permis de croire que cela tient plutôt à des accidents de cuisine qu'à une influence d'ordre métaphysique. L'habitude de faire frire ce légume dans l'huile grésillante serait la principale cause de ces accidents. Le malheur est qu'avec les masures disparaissent les vieux conaks où se conservaient les traditions d'un art local. La pioche aidant, il est probable qu'il n'en restera plus un seul d'ici une trentaine d'années et qu'un temps viendra où il sera difficile de reconstituer la vieille maison turco-byzantine. Elle est remplacée, au fur et à mesure, par des constructions modernes où se donnent libre cours les niaises fantaisies de l'architecture cosmopolite. Au surplus, la tendance à remplacer le bois par la brique se fait de plus en plus remarquer même au cœur de Stamboul. Ce que la maison conserve, en dépit de la modernisation à outrance, c'est le *chahnichine*, et certaines dispositions d'aménagement intérieur, parce qu'elles répondent à des usages consacrés par le temps.

C'est dans le corps des janissaires que se recrutaient autrefois les touloumbadjis. Ils étaient répartis en *odas* ou chambrées, au nombre de quatre, de deux cents hommes chacune. Au premier signal, les plus hauts dignitaires devaient se rendre sur les lieux du sinistre. On y voyait le Grand-Vizir, le capitan-pacha, le muchir de Top-Hané. Ceux des fonctionnaires qui, par négligence, s'étaient laissé devancer par leurs chefs leur devaient une amende. Le

sultan était averti par la brusque apparition, au seuil de la pièce où il se trouvait, d'un eunuque vêtu d'une robe rouge. Et toutes les fois que le feu menaçait de prendre une dangereuse extension, il ne manquait pas d'aller se mêler à la foule des travailleurs pour exciter leur zèle.

Après la destruction des janissaires, l'on crut devoir revenir à la coutume, jadis abolie, en confiant la direction de ce service aux notables de chaque quartier. Ils désignaient un *réis* qui assumait l'obligation de recruter et de commander l'équipe (taïfeh). En faisaient partie les hamals, les artisans et, en somme, tous ceux qui en témoignaient le désir. L'usage voulait qu'à ces fonctions le réis joignit celle de chef de la corporation des hamals, ce qui lui permettait de prélever sur les recettes quotidiennes de ses administrés de quoi s'acheter et entretenir un cheval.

Les choses se passent aujourd'hui de la même façon, à cela près que le raccolage se pratique sans choix ni contrôle. Devient *touloumbadji* qui veut. Le réis monte toujours un cheval lorsqu'il se met à la tête de ses hommes pour courir au feu. Ces derniers y vont à pied et on les voit même pousser leur fidélité à la tradition jusqu'à y aller pieds nus. La pompe et ses accessoires sont déposés au *coouch* [1], ou bien, ce qui est plus fréquent, dans un café appartenant au *réis*. Le café est l'endroit où se réunit l'équipe avant d'aller au feu.

---

[1] Chambrée.

Au signal des sept coups de canon, l'artisan quitte son échoppe, le pêcheur ses filets, le *hamal* son sémer, le scribe son kalem et, comme le bekdji, vont se mettre sur le passage du keuchlu. Puis, ils se rendent au *cooach* où ils se mettent en tenue de touloumbadjis. Qu'il fasse chaud ou froid, elle est toujours fort sommaire. Caleçon étroit de toile blanche qui s'arrête au genou et flanelle de coton. Et c'est tout. Beaucoup se contentent du caleçon.

Quatre hommes enlèvent la petite pompe munie de ses deux brancards et ils la chargent sur l'épaule dans un enlacement de bras. Les accessoires sont distribués à l'équipe suivant un classement hiérarchique. En tête, vient le *réis* monté et armé d'une cravache. Puis, le lanternier avec sa lanterne de toile en accordéon. Ensuite, l'homme qui tient la lance, suivi d'un autre qui porte le tuyau de cuir roulé et bouclé sur le dos. Enfin la précieuse *touloumba* que surmonte un soleil de cuivre proprement astiqué. Autour de ce monument se groupe la cohue débraillée des touloumbadjis.

Leurs jambes nues piaffent un instant sur place, puis les voilà partis. D'abord au trot. Vous croyez peut-être que c'est par zèle. Il n'en est rien. Les toulombadjis ne courent que pour le plaisir de courir et pour l'honneur de la corporation. La course devient furibonde aux endroits où le public s'amasse pour les voir passer. Alors le vaillant de la troupe, le *bahaïl*, crie de toute la force de ses poumons le nom du quartier auquel il a l'honneur d'appartenir.

Quand ils vont de ce train, le mieux est de leur laisser le passage libre et de s'écarter vivement. C'est ce que ne manquaient jamais de faire les chiens eux-mêmes avec une précipitation comique. Les touloumbadjis mettent leur amour-propre à ne point se laisser dépasser par une équipe rivale, car la honte en rejaillirait sur le quartier. Cet accident se produit néanmoins assez fréquemment, mais l'affront se règle sur-le-champ par un formidable échange de coups de poing.

Cette ardeur qui n'est que dans les jambes s'épuise en chemin, pour peu qu'il soit long. Aussi, sur les lieux sont-ils plus disposés au repos qu'à l'action. Ils ne disposent, au surplus, d'aucun moyen sérieux pour se rendre utiles. La touloumba ne contient que quelques litres d'eau et les fontaines de Constantinople sont presque toujours à sec en été. Le bois des maisons ne l'est pas moins. Comme d'autre part, ils courent au feu presque nus, il leur est aussi difficile d'en approcher que d'opérer un sauvetage ; mais ce point les laisse indifférents. Dans le feu, les touloumbadjis ne voient qu'une occasion de pillage et ils ne manquent jamais d'emporter ce qu'il a épargné. Ils ne reviennent jamais les mains vides. Avec cela ils ne négligent pas les petits bénéfices. Deux touloumbadjis, le matin de chaque dimanche, parcourent les cafés, l'un muni d'un plat d'argent et l'autre d'une burette emplie d'eau de rose qu'il secoue sur les gens pour les engager à la générosité. La coutume où sont les propriétaires des maisons que le feu a épar-

gnés de sacrifier un mouton dont la chair leur est attribuée, leur procure en outre de substantielles satisfactions.

L'institution des touloumbadjis représente le dernier vestige de la vieille Turquie des janissaires, celle où l'on discerne le mieux les déformations subies par la tradition byzantine.

Le hamal.

C'est fort peu de chose à Péra qu'un paysan d'Anatolie. Cependant il y était craint et respecté dès qu'il s'intitulait *hamal*, c'est-à-dire portefaix. Comme la ville est toute en montées et en descentes, et qu'on n'y utilise les charrettes que pour les déménagements à grande distance, force était de recourir à leurs services. D'ailleurs, ils ne permettaient à personne de s'en passer et de gré ou de force, il fallait s'adresser à eux à mainte occasion. La corporation veillait même si jalousement sur leurs intérêts qu'on n'aurait osé confier une valise à son domestique sans l'exposer aux plus brutales vexations. Au surplus, elle ne reconnaissait à personne le droit de se parer du titre de hamal, ni surtout d'en amoindrir les bénéfices.

C'est d'ailleurs pour mieux exploiter le public que les hamals avaient partagé la ville en sections auxquelles correspondait une organisation qui répartissait le personnel en groupes d'équipes. Grâce à ce système rien n'y pouvait entrer, rien en sortir sans leur permission. A ce point de vue, l'institution ne laissait

rien à désirer. Chaque groupe était administré par un chef, le *hamal bachi,* investi par ordre supérieur de la charge de veiller à l'exécution des règlements. Cependant, on ne le voyait jamais intervenir dans les conflits que soulevaient journellement les prétentions de ses subordonnés. Des tarifs établis, ils n'en faisaient aucun cas. Il paraît que cela ne le regardait point. Il se bornait à diriger la corporation vers un but dont il partageait le secret et sans doute les bénéfices avec l'autorité supérieure. La police, qui le nommait à cette fonction, observait la même réserve. On a été longtemps, à Péra, à s'expliquer cette attitude. On ignorait que le *Kéhaya* de la corporation n'était autre chose qu'un dignitaire du palais, F... bey qui touchait, de ce chef, un traitement de cent cinquante livres turques par mois, somme qu'on prélevait sur une caisse spéciale alimentée par les versements des hamals. Ce cas n'était pas isolé, car chaque corps de métier avait pour chef un chambellan. Ainsi X... bey était Kéhaya des bouchers; Y... pacha, présidait aux destinées des Caïkdjis. On n'avait recouru à ce système que pour avoir en main les divers groupements corporatifs musulmans afin de les pouvoir diriger, au moment opportun, dans le sens que les circonstances indiqueraient. On n'a pas encore oublié à Péra le rôle actif joué par les hamals au cours des événements de 1905.

Cette réglementation avait naturellement donné à croire à ces primitifs que la cité franque leur avait été cédée pour l'exploiter à leur gré. Aussi ne s'en

privaient-ils pas. En vous rançonnant, ils croyaient répondre au désir de ceux qui les couvraient de leur protection. J'ai connu des particuliers qui préféraient continuer à habiter une maison où ils se trouvaient mal à l'aise plutôt que d'affronter les soucis d'un déménagement. Le hamal n'était pas que grossier et exigeant, il était terriblement maladroit. Tout objet, sur lequel s'abattait sa lourde main, courait danger de n'en point sortir intact. Aux observations qu'on lui adressait, une fois le dommage causé, il répondait par la formule qui lui est familière : « Cela ne fait rien » (1). Le dicton qui assure que deux déménagements valent un incendie était surtout vrai à Pera.

Au demeurant, le hamal est le type le plus pittoresque qu'on pouvait voir à Constantinople. Au physique, il est court, robuste, trapu, la poitrine et le cou hâlés, le dos large et fait pour porter les gros fardeaux, le front fuyant avec un crâne pointu qu'il rase de frais. Sur un énorme coussin de cuir, rembourré de paille, qu'il appelle bât (semer), il porte les fardeaux les plus invraisemblables. Plié en deux et fléchissant sous le poids, son front se couvre d'une abondante transpiration. Une fois délivré, son premier soin est d'y promener l'ongle du pouce. Les gros colis, les hamals les suspendent à des perches. Quand ils se mettent en mouvement, ceux du devant partent du pied droit, les autres du pied gauche, et de cette allure contradictoire résulte

(1) *Zarar-Yok.*

pour le fardeau une économie d'oscillation qui favorise la marche. Alors, pour s'ouvrir un passage au milieu de la foule, ils poussent un grognement énergique et le vide s'opère aussitôt sous leurs pas cadencés. Avec l'Odadji, le Caïkdji, et les Kurdes qui travaillent dans le bâtiment, le hamal forme la partie la plus colorée du peuple turc. Ils viennent des parties les plus arriérées de l'Anatolie où cependant tout se retrouve de ce qui fut son passé, semblable à ces jardins abandonnés où, parmi les herbes parasites, poussent encore les fleurs semées jadis et redevenues sauvages.

Le hamal garde dans la capitale le costume et les usages du pays natal. Dans sa ceinture, il a toujours un peigne et un miroir de poche où il se regarde à ses moments perdus pour se peigner la moustache. A sa montre d'argent, de forme bombée, qu'il loge précieusement dans une bourse ou dans un massif écrin de cuir, pend une chaîne du même métal qu'il passe autour de son cou. En été, il porte la braie de toile bleue et la petite veste de bure couleur tabac, galonnée de noir avec une arabesque dans le dos. En hiver, il se taille dans le même drap une copieuse culotte non moins galonnée. Une ceinture rouge, un mouchoir bleu autour du fez, aux pieds des babouches en forme de pelle, confèrent à sa rustique personne un supplément de couleur locale. Sous l'influence du progrès, la culotte bouffante tend à se muer en vulgaire pantalon, ce qui est dommage, car la ressemblance de son costume avec celui de nos Bas-

Bretons est parfaite et atteste son origine gauloise. Il n'y a pas que le costume du hamal, qui rappelle le souvenir de la fameuse colonie galate dont Ancyre était la capitale. Autant que j'en ai pu juger, par l'examen comparatif des types de Césarée, chrétiens et musulmans, avec ceux de nos populations du centre de la France, leurs traits ont des rapports de ressemblance si frappants, que je ne puis douter que les *Caramanlis* ne soient les descendants des Arvernes, des Tektosages et des Tolstoboïens.

Les hamals quittent leurs champs pour gagner quelque argent à Constantinople, car leur pays en est totalement dépourvu. Tout l'argent liquide s'est réfugié dans la capitale. La preuve qu'ils ne sont âpres que par ordre, c'est qu'ils sont personnellement très sobres. Ils prennent ordinairement leurs repas au coin d'une rue. Un plat d'oignons, du fromage et un pain de douze cents grammes, forment le fond de leur déjeuner habituel. Le pavé qui leur sert de siège, leur sert également d'oreiller à l'heure de la sieste. Le soir, ils s'entassent dans les échoppes enfumées du port. On ne les voit jamais boire autre chose que du café et du thé; ils ne jouent à aucun jeu. Un narguileh et quelques verres d'eau dans l'intervalle suffisent à défrayer une soirée.

Leur séjour à Constantinople ne dure pas plus de trois ans. Ils retournent au pays où ils portent leurs économies, dont la meilleure partie sert à acquitter les impôts. Ils font un enfant à leurs femmes, puis re-

viennent prendre leur travail. La femme reste à la maison pour faire valoir le bien.

Ils ne sont pas absolument dénués de talent de société, car ils jouent du tambour arabe et d'une sorte de clarinette. Deux fois l'an, ils se livrent au son de ces instruments dans les ravins qui entourent Péra, à des danses qui consistent à piétiner sur place.

La Pantepoptou.

CHAPITRE V

LE CARNAVAL A PÉRA. — UNE SOIRÉE CHEZ UN SARAF.

Le carnaval à Colliondji-Coulouk. — Une réclame de mardi-gras. — Les bals à Péra. — Leur but philanthropique. — Le grand jeûne grec. — Les costumes d'autrefois à propos du carnaval. — Les causes de la réforme turque. — Les dignitaires rechignent devant les premières culottes. — Comment fut inauguré le fez. — Une soirée à Pera. — L'aide de camp surveillant. — Un saraf du bon vieux temps. — Les *havalés* du Malié. — Les lectures de ces demoiselles.

J'AI habité longtemps, à Péra, le quartier de Colliondji-Coulouk. Ce quartier — je l'avoue — manquait de tenue, bien que voisinant avec la Grand'Rue et qu'il possédât une des plus imposantes ambassades. Calliondji-Coulouk est coupée d'une artère centrale où s'ouvrent des buvettes et des bakals, rendez-vous permanent d'une clientèle d'ivrognes et de fêtards. Les Grecs ont le plaisir en dehors, et ils ne sauraient prendre un rafraichissement sans casser les verres. Toutes les fêtes du calendrier y avaient leur répercussion et le tapage qu'on y menait dans ces occasions était pro-

portionné à l'importance du saint qu'il s'agissait de glorifier ; mais en carnaval, le boucan ne connaissait ni répit ni trêve, et on le voyait durer jusqu'au premier jour du carême, inclusivement.

Qu'on se représente un paysage avarié. De la boue à ne savoir où mettre les pieds et des flaques d'eau dans les trous. Des bâches en guenilles sur les portes des boutiques et de minables éventaires dans tous les coins. Je vois encore le *chekerdji*, coiffé d'un turban vert, accroupi derrière sa boîte vitrée où se dressaient des coqs en caramel rangés au bout d'un bâtonnet. Plus loin, le simidji crasseux se grattant devant le *tabla* posé sur un trépied de bâtons crottés. Sur une perche pendaient des viscères saignants, devant lesquels s'immobilisaient en longues contemplations des chiens aux fesses plaquées de boue. Des grillades aux portes des *bakals* et de la fumée partout. Tout à coup, on voyait la cohue qui emplissait la rue, se précipiter derrière les corbeilles. Que s'était-il donc passé ? C'est qu'une file de chevaux, attachés l'un à l'autre, venait de fondre sur elle, excités au galop par le Persan qui enfourchait le cheval de tête. Tout en était éclaboussé et de larges taches de boue mouchetaient le vitrage des cafés. De ces étalages variés et avariés, de ces mares piétinées, de ces chiens mouillés montaient des odeurs qu'on ne sentait que là.

Montés sur des pliants, des orgues de barbarie se réunissaient sur un bout de trottoir où ils résonnaient à l'unisson, enchevêtrant un *sirto* avec un air

de traviata. En ce coin de Péra, tout comme à Galata, la musique indigène sévissait avec un entrain qui allait crescendo jusqu'à la veille du carême. Elle s'y faisait à coups de maillets qui frappaient sur des peaux tendues à des écuelles de bois. Elle y était grattée sur des instruments à corde, pincée sur le *sentour*, se lamentait dans les clarinettes anatoliotes, tandis que des gitanes accroupies battaient sur une calebasse des coups frénétiquement répétés, tel un lapin tapotant sur un tambour.

Cependant, c'est dans ce cadre bizarre de Calliondji-Coulouk que l'on pouvait voir des contemporains d'Alcibiade trinquer avec des gentilshommes à fraise. Épris d'archaïsme, les Grecs de Péra qui portent généralement les noms d'Agamemnon, de Patrocle et d'Archimède, s'habillaient volontiers en carnaval comme leurs homonymes de l'époque classique. C'est à ce goût qu'étaient dues les apparitions de guerriers affublés de casques, de cuirasses et de boucliers en carton doré qui assiégeaient les comptoirs à raki. Les traits des jeunes héros disparaissaient dans le poil d'une fausse barbe. La même barbe servait à déguiser de modernes pallicares non moins altérés et crottés. Comme leurs grands-pères, ils portaient des chemides brodées, et la légère fustanelle blanche dont les plis ballottent au gré des mouvements.

Mais ce qui pullulait plus que de raison, c'était le pierrot enfariné que l'on voyait accompagné d'un autre masque portant une perche avec un balai au

bout. Personne n'a osé me renseigner sur la signification du balai. Par contre, tout le monde devinait celle, plus clairement symbolique, du navire qu'on promenait à travers les rues inondées de mares d'eau. Le navire des écoliers n'était qu'une épigramme à l'adresse de l'incurie municipale. *Kemer Alti* mettait à profit cette occasion pour se livrer à une réclame de mardi-gras. On voyait passer à cheval les plus grassouillettes de ses pensionnaires en cape de velours et en maillots. Deux ménétriers gitanes les précédaient à pied pour égayer la marche d'un air de clarinette et le cortège s'allongeait d'une troupe d'enfants. Il va sans dire qu'aucun masque ne s'écartait de Péra. Aucun d'eux n'aurait osé se risquer à traverser le pont pour se montrer aux Turcs de Stamboul. Son apparition y aurait causé scandale et l'aventure aurait mal fini.

Des bals s'organisaient un peu partout. Un bal à Péra, c'était un gros événement qui mettait la société sens dessus dessous. Chaque communauté avait le sien. Tour à tour, se succédaient le bal grec, le bal arménien, le bal israélite, le bal italien, annoncés par des affiches. Les accessoires des cotillons étaient commandés à l'étranger plusieurs mois à l'avance. Ces fêtes étaient toujours placées sous les auspices d'un ambassadeur pour que l'affluence y fût plus nombreuse et pour qu'elles eussent plus d'éclat. Elles répondaient à plus d'un besoin. Le bal était un terrain neutre où fusionnaient sous le même habit noir l'indigène mêlé à l'étranger. Les Pérotes des

deux sexes y trouvaient l'occasion, fort appréciée, d'approcher ces messieurs des ambassades. Quelques Turcs, coiffés du fez rouge, plus ou moins jeunes de caractère et d'opinion, y figuraient, naturellement sans leurs femmes. Hâtons-nous d'ajouter que ces fêtes avaient un but utile, *philanthropique* comme disaient les affiches, et que la recette servait à venir en aide aux établissements charitables de la communauté qui les organisait. Si l'on n'avait pas dansé à Péra, plus d'une école aurait fermé ses portes, plus d'un hôpital aurait dû refuser des malades. En Turquie, l'État-providence n'existant point, chacun devait aviser à se suffire à soi-même. Les journaux de la localité leur consacraient chaque fois plusieurs colonnes de compte rendu. Il va sans dire que le nom des dames y était noté avec la couleur de leur robe.

Pendant la dernière semaine du carnaval le « Tout-Péra » se mettait à l'unisson de Calliondji-Coulouk. La société chorale mobilisait toutes ses aptitudes musicales et les petits Pérotes rivalisaient d'ardeur. Il n'est peut-être pas au monde de pays où la danse soit plus passionnément cultivée que dans la société levantine. Il s'agit, bien entendu, des danses européennes, car la danse du ventre n'est plus goûtée que par les Levantins de Montmartre. Dans la Grand'Rue, le soir, c'était un défilé ininterrompu de faux nez, de fausses barbes et de faux gentilshommes, au grand ébahissement des Turcs provinciaux, à la fois dédaigneux et curieux. Péra ne s'est jamais autant amusé

que pendant le carnaval de 1914, alors que les Jeunes-Turcs complotaient avec leurs amis boches et les Bulgares, encore hier leurs esclaves, le tragique guet-apens que l'on sait et les atrocités dont nous ne connaissons encore qu'une partie. Cette année-là la Grand'Rue, du *Taxim* aux *Quatre rues*, offrit le même coup d'œil que le boulevard des Italiens un jour de mardi-gras. Ce ne furent que serpentins, confettis, feux de bengale et aimables bousculades.

Cependant chez les Grecs, cette dernière semaine marque la première étape du grand carême. Elle en est comme la préface. Ce n'est pas encore le maigre complet, puisque l'œuf et le fromage sont tolérés sur les tables orthodoxes, mais la viande en est déjà bannie. Un œuf doit clore le carême, un autre — au bout du quarantième jour d'abstinence — doit inaugurer le régime gras. Le premier jour maigre se passe au grand air et la mortification dégénère en folle kermesse. A Athènes, c'est sur les collines du Musée et du Pnyx que la population porte ses provisions de haricots et d'oignons tendres. A Constantinople, elle s'achemine vers les hauteurs qui voisinent le faubourg grec de *Tatavla*. Des quartiers les plus lointains de la ville, de Psamathia, de Condoscalion, du Phanar, accourent par tribus des chrétiens orthodoxes de toute race, munis de victuailles et de boissons. Les terrasses des cafés et des buvettes qui se trouvent sur leur passage se garnissent de spectateurs pour voir défiler la procession festoyante. A l'abri des tentes dressées, ils se gorgent de légumes

cuits à l'eau, d'olives, d'oignons, d'ail; mais comme on ne chante jamais sans boire, et qu'il n'y a point de bonne fête sans chanson, tout le monde rentre saoûl à la maison.

~

En regardant passer tous ces masques crottés, il m'est arrivé de songer que l'habit européen qu'ils portaient sous leurs oripeaux était le seul que leurs pères tissent pour carnavalesque. Jusqu'en 1830, l'Orient était resté fidèle à ses coutumes et à ses costumes. La mère transmettait à sa fille l'habit d'hyménée conservé dans un coffre en bois de cyprès, en même temps que des traditions de modestie qui ont disparu avec le voile. Combien étroite était l'affinité qui s'établissait entre le vêtement et le type de la race, à quel point il s'adaptait aux usages, on s'en aperçoit en étudiant ce qui subsiste encore du passé. On ne conçoit guère la teinte chaude du *henné* sans les étoffes chatoyantes; le divan bas et large, les coussins jetés sur les tapis où l'on s'accroupissait à la turque, sans le chalvar et l'entari (1) aux plis larges et flottants, qui laissaient toute liberté aux mouvements.

En adoptant le costume européen, le Levantin a été amené à modifier les conditions de son existence jusqu'alors cristallisée en d'immuables traditions.

(1) Tunique.

Une première conséquence a été la ruine définitive des industries locales, déjà fort maltraitées par l'inexprimable anarchie où étaient tombées les provinces depuis déjà un siècle ; la seconde, a été de forcer l'Orient à devenir tributaire pour les objets manufacturés des fabriques européennes. Mais l'on peut aussi déplorer, au seul point de vue esthétique, la disparition des vieux costumes, à la fois seyants et décents. C'est même cette dernière qualité que les Orientaux appréciaient de préférence, et c'est parce que l'habit européen n'offrait aucun de ces avantages qu'il était l'objet d'intarissables railleries. Pouqueville raconte que l'une des causes qui nuisirent le plus à Démétrius Ipsilanti dans l'esprit de ses pallicares fut l'entêtement à vouloir porter son uniforme d'officier russe. Le costume franc, qui alors ameutait les chiens de rue, au point que les voyageurs se voyaient obligés de se mettre à la mode du pays lorsqu'ils visitaient la ville turque, a été pourtant introduit en Turquie par un sultan. Le fait paraît incroyable, et cependant il est rigoureusement vrai. La cause?... puérile au possible, car ce fut dans le but d'abolir aussi radicalement que possible la mémoire des janissaires, que le sultan Mahmoud obligea ses fonctionnaires à revêtir l'habit européen. Toutes les réformes, qui ont modifié la physionomie du Levant, ont procédé de cette idée.

Un beau jour, il leur envoyait un spécimen du costume qu'il entendait leur faire porter. Mais avant, il leur imposa une coiffure de sa façon. Comme cette

partie de la toilette est la plus importante chez les Orientaux, il donna à l'adoption du fez un caractère de religieuse solennité. Les membres du Divan, grand vizir en tête, se rendirent en bon ordre à la mosquée du sultan Ahmed. Après une courte prière, ils déposèrent le turban pour coiffer cette calotte rouge qui, à partir de cet instant, est devenue un symbole de *turquisme*, comme le croissant étoilé, auquel on attribue, à tort, une origine islamique ou arabe. Puis, en rentrant chez eux, ils trouvaient un autre cadeau consistant en un complet qui comprenait une redingote ou *Stambouline* qui boutonnait jusqu'au col, des bottes à éperons et un pantalon à la housarde, dont l'ampleur constituait un compromis entre le pantalon et le chalvar aboli. Pour encourager les récalcitrants, le sultan se montra vêtu du même costume. Le seul signe distinctif qu'il se permit fut l'aigrette endiamantée dont il surmonta son fez. C'est ainsi qu'il se fit peindre par Dussault, dont le portrait est caché au trésor du Serai, à côté de celui de Mohamed II peint par Gentili-Bellini. Car il y eut des récalcitrants. Les graves dignitaires du Divan rechignèrent devant les premières culottes. Les *rayas* eux-mêmes y firent grise mine. Un vieux Grec du Phanar m'a conté que son père, alors drogman de l'amirauté, ayant reçu comme tous ses collègues son costume, fut désagréablement surpris d'y trouver cette pièce de vêtement. Il se signa tout d'abord pour marquer sa stupéfaction. Sa femme essayait de le consoler ; mais il ne voulait rien entendre. « Non !

Il faut être fou, répétait-il, pour obliger un homme de mon âge à entrer dans cet accoutrement de jongleur. » L'idée d'avoir à se montrer en public habillé à la franca faisait frémir de honte le pauvre phanariote. Il finit par s'y habituer pourtant, et vécut même assez longtemps pour voir ses fils s'habiller chez le bon faiseur de Péra et ses filles porter la crinoline et le cabriolet à la mode sous le troisième Empire.

Je ne parlerai point de l'opposition qu'y firent les Turcs, car cela me mènerait trop loin. Pour la réduire, il ne fallut rien moins que la terreur que ce souverain inspirait et sa qualité de khalife. A mon sens, les historiens ont parlé trop légèrement de ces réformes, qu'ils ont jugées puériles, ignorant combien les petites choses sont de grande importance en Orient. Ils n'ont pas songé que l'adoption du costume *nizam* a eu pour effet, en imposant aux musulmans et aux non-musulmans un vêtement commun, d'abolir la traditionnelle distinction établie par la conquête. Pour qui connaît la mentalité de l'époque, cette réforme était la plus dangereuse des entreprises. Elle n'eût jamais abouti sans la destruction des janissaires. Il faut avouer pourtant qu'elle a été la brèche par où se sont glissées les innovations qui ont altéré l'aspect extérieur de ce pays. L'unité de la vie orientale s'en est trouvée brisée.

~

Une soirée à Péra.

Par les soins d'un ami, je fus invité à passer une

soirée chez un riche particulier qui habitait une des plus spacieuses maisons de Péra. C'était une soirée de mi-carême. Au moment où je pénétrais dans le grand salon la réunion était complète. Tout un côté était occupé par une rangée de femmes assises en des poses de vierges sages et modestes qui paraissaient s'être distribuées au hasard des sièges restés libres. Des sarafs silencieux, et comme intimidés par l'air d'importance qu'ils se donnaient à eux-mêmes, occupaient des chaises du côté opposé. Des familles entières étaient là, les mères parées comme des châsses, avec des filles attifées en affiches tapageuses où éclatait la fanfare des rouges, des verts, des bleus et des jaunes. Il y avait là un secrétaire de légation, très entouré et qui, par sa tenue, semblait résumer toute la dignité du corps diplomatique. Sa présence contribuait à donner à la fête ce cachet de prétentions mondaines et de laisser-aller familial qui caractérisait encore, il y a quelque trente ans, les réunions de ce faubourg. Vive fut ma surprise de voir, trônant dans un fauteuil en velours cerise, un beau militaire turc portant les aiguillettes d'or d'aide de camp du palais. Pourquoi était-il là? Depuis longtemps les Turcs n'étaient plus autorisés à fréquenter les familles chrétiennes, ni à s'attarder la nuit à Péra. J'ai su par la suite qu'il n'était venu à la soirée que pour y surveiller les invités et que sans lui elle n'aurait pu avoir lieu. La présence de ce jeune colonel, copieusement décoré, témoignait de la bienveillance du souverain pour notre hôte.

L'esprit levantin est ainsi fait que l'assistance se trouvait heureuse de cette surveillance, par l'idée de sécurité qu'elle y ajoutait.

Suivant l'usage, la société s'était partagée en deux camps. Les maris s'étaient installés à des tables où traînaient des medjidiés, enjeu d'une interminable partie qu'aucun incident de la soirée ne devait troubler. J'allai serrer la main à notre hôte qui, en compagnie d'autres effendis, était occupé, dans un coin, à égrener un lourd comboloï à grains d'ambre. Il était d'un certain âge, les yeux d'un bleu laiteux, le nez fort, sous un fez qui lui couvrait la nuque et les oreilles, la moustache blanche, que l'abus du tabac avait teinte en acajou. Son visage s'éclaira d'un sourire de bienvenue que j'eus l'occasion d'apprécier comme il convenait, car il ne me parut point qu'il mît beaucoup d'empressement à recevoir ses invités. La plupart de ces derniers le dispensaient même de cette politesse, et ne le saluaient que lorsqu'ils se trouvaient sur son passage. A part trois ou quatre étrangers, il n'y avait là que des coreligionnaires, ou plutôt des clients. Il ne montrait de l'empressement qu'à l'égard de l'homme du palais à qui il passait des cigarettes qu'il allumait de ses propres mains quand son fils n'était pas là pour s'acquitter de ce devoir.

X... effendi était un homme d'affaires. Parti de rien, il avait amassé une fortune qu'on disait considérable pour Péra. Il avait débuté à Galata comme changeur, à la porte d'une boutique. Une opéra-

tion, dont personne ne connaissait la vraie nature, et sur laquelle il ne s'était jamais expliqué, l'avait promptement enrichi. Une fourniture d'armes pour le compte de l'armée ottomane, qu'il devait à l'amitié intéressée d'un grand-vizir, avait accru sa fortune. Entre temps, il se livrait au trafic du havalé, toujours actif à Galata et autour de la douane de Stamboul. Le havalé est une délégation sur les caisses provinciales que le Malié délivre aux employés de l'Etat, en acquit des appointements restés impayés dans l'année. Ces derniers s'empressent d'aller vendre ce papier au saraf qui leur verse 20 à 40 pour 100 de la somme due, les *havalés* étant sujets à la hausse et à la baisse comme les fonds publics. L'opération serait fructueuse si le receveur qui paye, et le ministre qui donne l'ordre de payer, n'encaissaient la part du lion. Tout compte fait, le saraf ne prélève sur l'opération qu'un bénéfice de 12 pour 100, qui est l'intérêt légal du pays. Ce qui lui revient surtout, c'est l'odieux qui s'y attache. Notons que s'il n'y a pas de saraf turc, c'est parce que l'intérêt des sommes d'argent est explicitement condamné par la loi religieuse, mais on voit de quelle façon le fonctionnaire sait tourner la difficulté à son profit. Il encaisse la grosse somme, tandis que le chrétien prend le péché à son compte. Cet abus est aussi vieux que l'Etat ottoman. L'employé, pourtant, ne s'est jamais plaint, sachant que l'administration lui reconnaît tacitement le droit de faire des affaires à ses dépens. Il n'y en a peut-être

pas un seul qui n'abuse de la permission. Ajoutons que plus d'un gros financier, qui a fait partie du « Tout-Paris » durant la période ploutocratique qui a sévi sur la France, depuis le mot fameux de Guizot « enrichissez-vous », a commencé sa fortune à Galata — en spéculant sur le havalé.

Il arrivait aussi à notre hôte de prêter au gouvernement, la veille de *ramazan*, des sommes avec intérêt de 7 à 9 pour 100, mais c'était uniquement pour lui être agréable et dans l'espoir de décrocher éventuellement quelque bonne fourniture ; car il savait bien qu'en lui confiant son argent il faisait une spéculation hasardeuse. L'affaire Lorando-Tubini ne l'a que trop bien montré.

Quoi qu'il en soit, la seule chose qui fût claire dans le cas de notre hôte, c'est la considération profonde que ses aptitudes financières lui avaient value dans la société, ainsi que le sentiment d'orgueil qu'il y puisait lui-même. Il était le notable le plus marquant de sa communauté, et cela se voyait au regard protecteur qu'il posait sur sa clientèle d'amis. En raison de son âge, il appartenait à la période des gens illettrés. Il baragouinait l'italien du Levant qu'il entremêlait de mots français. Il aimait à se tenir au courant des nouvelles, par désœuvrement, mais surtout à cause de leur répercussion sur la bourse. Par prudence, il n'ouvrait jamais la bouche sur les affaires turques ; comme tout vrai Levantin, il était fort réservé sur ce point. Sa verve ne s'exerçait qu'au dépens de la politique

européenne. Il professait la plus grande admiration pour Bismarck. Il voulait bien reconnaître quelque mérite à Gladstone ; mais les hommes d'État italiens, il les jugeait ruses, les hommes d'État français bavards, et nos fréquents changements ministériels ne lui inspiraient aucune confiance. Son débit s'entrecoupait de longues pauses, pour aspirer à son aise la fumée qu'il tirait d'un bouquin d'ambre marqué à son chiffre. Le *raya* au service ottoman, à quelque titre que ce soit, affecte d'imiter la dignité verbale du Turc et même ses gestes.

Son intérieur présentait un curieux mélange de mœurs locales et d'usages occidentaux. Le canapé en avait depuis longtemps chassé le divan, ainsi que ces carreaux bourrés de coton sur lesquels on s'accroupit encore à Stamboul pour faire la partie de cartes. Ces objets avaient été relégués dans les appartements privés où la famille reprenait, en même temps que la pelisse, ses bonnes et vieilles habitudes. Chez le vieux Levantin, l'appartement privé a conservé quelque peu et malgré tout son caractère de gynécée. Le financier y passait les heures de la sieste, coiffé de sa calotte rouge qu'il ne quittait jamais. A demi couché sur un divan, il se faisait masser par sa femme et s'endormait une heure sous la pression douce et rythmée. Au réveil, elle lui présentait une cuillerée de confitures, le café et un verre d'eau de la source de *Ghioz Tépé*. C'est là qu'on recevait le médecin empirique et la tireuse de cartes. A la tombée de la nuit, la dame promenait

une cassolette fumante devant les icônes plaquées d'argent pendues en nombre au chevet du lit. Une odeur d'encens emplissait les appartements.

Cette dernière, à qui je fus présenté par son fils, était en train de causer avec une dame superbe par l'expression de ses yeux noirs qu'embrumait une indéfinissable langueur. Elle formait contraste avec l'autre qui me parut invraisemblablement énorme dans sa toilette de brocard, miroitante de gros jais, avec des plumes par-ci, des rubans par-là, de nombreuses bagues aux doigts, des bracelets qui lui écrasaient la graisse des poignets. Son large visage, façonné en bourrelets, descendait jusqu'à la naissance du corsage par une succession de collines adipeuses. Comme elle s'était généreusement poudrée, les rides étaient soulignées de traits blancs, rappelant les neiges que conservent les plis des hautes montagnes et que le soleil ne peut atteindre.

Je lui fis un salut demi-oriental auquel elle répondit par un épais sourire de bienvenue. Cela fait, le jeune homme me présenta à sa sœur qui était une des plus jolies personnes de la société. Sa toilette, en faille bleue, faisait ressortir l'opaline blancheur de son teint. Elle avait de grands yeux noirs et sa lourde chevelure lui faisait comme une ombre bleue à ses tempes. Elle me parut plus éveillée que son frère.

Celui-ci réalisait le type du jeune Pérote, mièvre et vaniteux, le cou pris dans l'étreinte d'un grand col où se détachait l'écarlate d'une cravate piquée

d'un brillant. Il avait la voix fluette, chantante, ce qui formait contraste avec sa grosse moustache noire. Il avait le parler incorrect de Péra. Ainsi, comme la pluie crépitait aux vitres, il s'écria : « Helas! l'hiver nous sévit maintenant ». Puis : « Mademoiselle, voulez-vous chanter. Dites un grand oui. Je vous en felicite d'avance? » Son enfance s'était passée en compagnie de professeurs de langues. Le desir des parents avait été qu'il en sût plusieurs. Le fait est qu'il parlait toutes celles qui avaient cours à Pera.

Les présentations faites, je m'etais assis dans un coin. Des domestiques en veston circulaient, distribuant de petites tasses de café, des cigarettes parfumées, des verres d'eau. Tandis que je m'emparai d'une tasse emboitée dans un coquetier d'argent, quelqu'un se mit au piano et attaqua une valse. Des couples se formèrent, une brochette de jeunes filles, qui s'étaient levées avec ensemble, durent se rasseoir après s'être bien assurées que le nombre des *dames* dépassait celui des *cavaliers*. Comme j'admirais pour la dixième fois les aptitudes chorégraphiques des gens de Péra, je vis s'approcher Mademoiselle X..., souriante et familière : « Je viens, me dit-elle, de faire un tour de valse pour ne pas refuser, mais je prefère causer. Vous, qui êtes Français, et qui connaissez les mots, expliquez-moi, je vous prie, ces expressions que j'ai notées ici. Et elle me tendit une feuille de papier. Elles etaient si hardies, ces expressions, que je ne pus m'empêcher de lui demander avant tout quelles étaient ses lectures.

« Je lis des romans, me dit-elle.

— Et quel est votre auteur préféré ?

— J'aime Bourget, parce qu'il comprend bien la femme, et qu'il choisit ses personnages dans le monde comme il faut. Oh, je le préfère à Zola.

— Vous lisez Zola ?

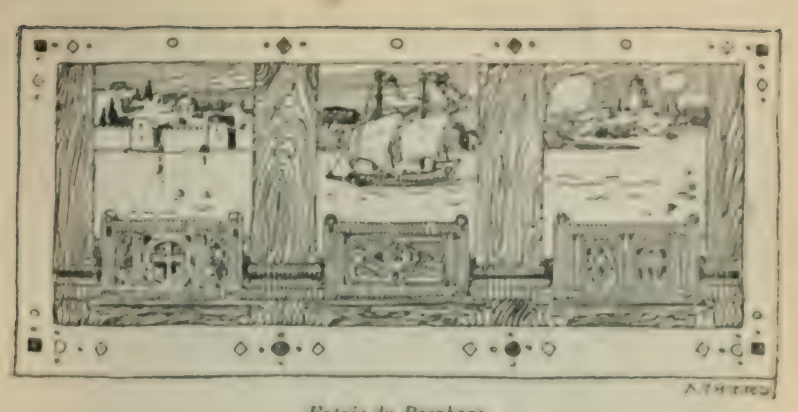
— Je lis tous les romans. Je viens de lire *La faute de l'abbé Mouret* et j'ai commencé la *Terre*. Un autre écrivain que j'aime bien aussi parce qu'il fait rire, c'est Armand Silvestre. N'est-ce pas qu'il a beaucoup d'esprit ? Mon frère achète tout ce qu'il écrit. »

Et elle continua à me nommer tous ses auteurs, parmi lesquels revenait le nom d'un chroniqueur qui eut son heure de réputation dans la presse pornographique parisienne.

La jeune fille me parlait de tout cela avec une aisance parfaite, où ne perçait que la vanité de la jeune fille qui fait étalage de science. Elle ne paraissait point soupçonner qu'il pût y avoir des livres avouables et d'autres inavouables. Elle avait appris le français dans un pensionnat de Péra, mais à présent qu'elle était savante, personne n'était là pour contrôler ses lectures. Les parents ne se doutaient de rien. Ces ignorants s'imaginaient qu'un livre français ne pouvait contenir que des choses graves et instructives. N'avaient-ils pas donné une instruction à leurs enfants pour qu'ils fussent semblables aux Européens, instruits et civilisés ? Cependant, à voir cette jeune fille si simple et si naturelle, j'avais peine à me figurer qu'elle eût sali ses pensées de vierge de

dix-huit ans de toutes les déjections qui polluent la fameuse série des Rougon-Macquart. J'étais surtout navré de constater que la première littérature, qui pénétrât dans ces milieux illettrés, fut précisément celle que nous, Français, aurions eu intérêt à leur cacher.

La Tour de marbre.



Entrée du Bosphore.

CHAPITRE VI

GALATA ET SON PASSÉ

Les raisons de son caractère international. — Son histoire. — Les Génois obtiennent l'autorisation de le fortifier. — Ils accaparent tout le commerce. — La tour du Christ. — Souvenirs qu'ils y ont laissés. — Indifférence des Français à l'égard de leur histoire en Orient. — Ce que fut la « Nouvelle France ». — Les Français en Achaie. — Un discours de Geoffroy de Villehardouin aux Grecs. — Cause de notre expansion en Amérique. — Les Français se substituent aux Génois. — Le port d'Eleuthère au VIIIe siècle. Privilèges qui leur sont accordés. — Bizarrerie de leur législation « d'outre mer ». — Les premiers consuls. — Les premiers drogmans. — Le premier journal à Constantinople. — La vie franque à Péra au XVIIIe siècle. — La famille L'Hommaca et André Chénier.

On voit, par la description qui précède, que Galata était, en Turquie, une ville aussi occidentale que possible. Le côté original de sa destinée, depuis sa fondation par les Génois du XIVe siè-

cle, a été de former avec Stamboul, la ville d'en face, un éternel contraste. Depuis ses origines, il n'a cessé de conserver ce caractère individuel à côté de cette capitale dont il est séparé par la Corne-d'Or et qui de chrétienne est devenue musulmane par la vertu du sabre. Depuis plus de cinq siècles, des marchands exotiques, génois d'abord, puis français, enfin de toute nation, s'y sont renouvelés et enrichis. Tour à tour, ils ont joui des privilèges qui ont eu pour cause l'absence de marine et même d'aptitudes commerciales du pays dont il recevaient l'hospitalité. On sait qu'en y succédant aux Byzantins, les Turcs ont hérité par la même occasion de leur apathie. Ainsi s'explique l'invariable caractère international de Galata, dont l'échelle, toujours active, n'a jamais cessé d'être peuplée de marchands occidentaux qui y ont prospéré en s'adaptant aux exigences de deux civilisations opposées de principes et de tendances.

Cette histoire peut se résumer en quelques mots. On raconte que Michel Paléologue, menacé par les préparatifs du roi de Sicile qui, par son mariage avec la fille du dernier empereur latin de Constantinople, se croyait des droits à l'Empire fondé par les croisés français et vénitiens, en 1204, autorisait les Génois, ennemis déclarés de ces derniers, à s'établir à Galata. Il pensait qu'en se les attachant par les liens de l'intérêt, à l'exclusion de leurs concurrents, il parviendrait à conjurer le danger d'une nouvelle ligue franque. Exploitant habilement ces craintes, les Génois obtinrent ce qu'ils voulurent. Outre le privilège,

qui d'ailleurs était de tradition, de se soustraire à la juridiction locale, ils furent dispensés de payer aucune taxe douanière. Ils obtinrent, en outre, l'autorisation de fortifier leur comptoir pour le mettre à l'abri des incursions des pirates qui, à cette époque troublée, infestaient les mers du Levant. Le rempart escaladait d'un côté la colline, depuis l'actuel Azap-Capou, où atterrit le vieux pont, et montait jusqu'à la tour dite alors du Christ qui, depuis, a pris le nom du faubourg. De ce point, qui constituait le nœud vital de la défense, il descendait le revers opposé jusqu'au quartier de Top-Hané où il rejoignait la muraille qui longeait les eaux tranquilles du golfe. Dans l'espace compris dans ce triangle, ils bâtirent des entrepôts et de solides maisons de pierre, à la fois habitations, magasins et forteresses, suivant l'usage de l'Orient. Ils monopolisèrent le commerce de la mer Noire qu'ils parcouraient en toute saison sur leurs grands vaisseaux noirs, ce que n'osaient faire les légères galères grecques. Ils transportaient en Occident les produits de l'industrie grecque et syrienne, et approvisionnaient Constantinople des denrées de première nécessité. Mais bientôt, abusant de la faiblesse de leurs alliés, ils leur interdisaient le droit de pêche dans le Bosphore, qui est très poissonneux, enlevant ainsi à une foule de particuliers leurs moyens d'existence, et à l'État, déjà fort appauvri, une importante source de revenus. Une forteresse, qu'ils construisaient à l'entrée du Bosphore et qui subsiste encore, les rendait maîtres des détroits.

Pour se débarrasser de ces hôtes importuns, les Grecs implorèrent l'appui des Vénitiens et des Catalans qui s'empressèrent de se porter à leur secours, mais les flottes combinées subirent un désastre devant l'échelle de *Fundukli*. De ce jour, la mainmise génoise sur la rive gauche du golfe et sur le Bosphore devint définitive. Pour la rendre plus complète, ils exhaussèrent la tour du Christ qu'ils entourèrent de bastions et une double enceinte fut érigée à Galata. A l'exemple des Grecs, qui avaient construit des ports sur la Propontide, à l'intérieur des remparts, négligeant la Corne d'Or, que la violence des courants rend inaccessible aux navires légers qui viennent de la Marmara, ils creusèrent un bassin intérieur, lequel occupait l'emplacement actuel de la place de Kara-Keuy. Les quais passaient au bas de la rue des Maltais, et la douane s'élevait à l'endroit même où était celle que la construction des quais a fait disparaître. C'est à *Balouk-Bazar*(1) qu'ils vendaient le produit de leurs pêches et que le fisc prélevait ses taxes abusives.

Un magistrat envoyé de Gênes chaque année avec le titre de *Potestas Juannuensis in imperio Romaniae* gouvernait la colonie. Il était assisté de deux conseils de prud'hommes composés par moitié de patriciens et de plébéiens. Il rendait la justice par l'intermédiaire d'un vicaire et expédiait les affaires par celui d'un chancelier. Un groupe de marchands choisis parmi les notables de l'*Uffizio di mercanzia* était chargé des affaires commerciales. Un trésorier, *Clavario*, avait

la garde du trésor et des archives. Retranché derrière sa double enceinte, le palais du podestat s'élevait, massif comme un donjon, au bas des escaliers de Yuksek-Caldirim. L'ogive de son portail était surmonté d'un écusson aux armes de la République. Ainsi les deux villes restèrent armées l'une en face de l'autre jusqu'à l'année fatidique de 1453 où s'opéra un suprême rapprochement.

Peu de souvenirs subsistent à Galata de la puissance génoise. Le principal est la tour avec son cercle de mâchicoulis et de hautes fenêtres, et qui sert de vigie pour signaler les incendies. Des vestiges de murailles se conservent dans le fouillis des masures qui forment, à droite et à gauche, les extrémités du faubourg. Deux églises remontent à cette époque : Saint-Benoît, qui élève un beffroi de style italien et que les Génois érigèrent après leur victoire sur les Vénitiens et les Catalans ; puis, *San Giorgio in monte*, d'origine byzantine, antérieure par conséquent à leur arrivée à Galata. L'église conventuelle de Saint-François a disparu avec les tombes des Doria, des Spinola, des Grimaldi et des Lomelli et autres familles liguriennes qui s'enrichirent dans le faubourg. De cette église, transformée en mosquée, incendiée puis reconstruite sommairement, il ne reste qu'une tour carrée, percée d'un portail de style ogival où apparaissent des traces de sculptures. A citer également les voûtes de *Courchoumlou*, qui n'est qu'un ancien entrepôt dont les Turcs ont fait une mosquée. Quant au quartier de Perchembé-Bazar, qu'on prétend

avoir été construit par les Génois, il est manifestement de construction moderne. Je n'y ai découvert qu'une seule maison dont l'origine soit indiscutablement génoise par le caractère de sa décoration qui s'apparente avec celle du clocher de Saint-Benoît. Elle est située en face d'Arab-Djami. Dans son prolongement, rue *Mehkémé,* existe encore une salle décorée de colonnes de marbre blanc, et qui probablement dut faire partie du couvent de Saint-François.

Dans cet empire d'outre-mer, Galata était le centre d'une domination qui ne tendait qu'à la seule exploitation économique de l'Orient. La sphère d'action génoise comprenait, d'une part, les rivages de la mer Noire, et, de l'autre, les îles Sporades, alors peuplées de Latins et que revendique aujourd'hui la politique italienne. Pas plus que ne font les Anglais, les Génois ne cherchèrent à s'assimiler ou à administrer les peuples qu'ils soumettaient à leur influence. Le vieux dicton ligurien, qui enseignait que « L'Orient est un pays qu'on doit quitter après fortune faite », indique clairement quel était l'esprit qui les guidait dans leurs entreprises. En Orient, ils ne poursuivaient, comme les Vénitiens, d'autre objectif que de contraindre les populations à accepter leurs services. C'est ce que feront plus tard les Français en mettant à profit l'alliance ottomane. A Galata, les Génois ne songèrent qu'à construire des magasins pour mettre leurs marchandises à l'abri des incendies et des boulets de pierre. En Crimée, à Smyrne, à Chio, ils ne possédaient que des

comptoirs. Le luxe des habitations, les palais, ils les réservaient à Gênes, à la *Nobil Città*, si belle dans sa parure de marbre, où ils se retiraient pour y vivre magnifiquement, en grands seigneurs. Mais, à défaut de monuments, les Génois ont laissé en Orient une réputation d'activité quasi fabuleuse et le nom de *Djenovez* y jouit d'un prestige au moins égal à celui de Franc. Tout ce que le pays renferme de ruines et de vieux murs leur est attribué, ainsi que les citadelles, asiles des Djins et des Efrit(¹). Ils partagent avec Constantin-le-Grand la gloire d'avoir tout fait; et cette curieuse mythologie semble flotter entre le déluge et la chute de Constantinople.

~

La domination que les Français établirent en Orient dès le XIIe siècle différait en tous points de celle de Gênes ou de Venise, après que les Croisés se furent partagés l'Empire byzantin. Le Français s'est tellement éloigné de ses origines que ce passé ne dit plus rien à son cœur d'esthète raffiné. Il professe pour cette période de son histoire le sot dédain que les contemporains de Mansart et de Lebrun témoignaient à l'égard des cathédrales auxquelles ils donnaient le nom de *gothiques*. Cédant à un excès de sentimentalisme ambulant, le Français se fait, quand il lui arrive de sortir de chez lui, une

(¹) Esprits qui tiennent le milieu entre l'homme et les anges.

âme d'exotique, appropriée au goût du jour. Ce qui l'émeut dans ses voyages c'est le bric-à-brac des bazars ou les tableaux à la manière de Marilhat. Le chant du Muezzin l'attendrit plus qu'on ne saurait dire. Mais il traversera l'Orient sans daigner jeter un regard sur les souvenirs que ses ancêtres y ont laissés. A peine fera-t-il allusion, par crainte de montrer trop d'érudition, à l'épopée surhumaine dont s'inspira la muse du Tasse, et qui mit tant de beauté dans l'art comme dans les chants du moyen âge. Il passera indifférent devant Rhodes et sa merveilleuse rue des Chevaliers, Famagouste et sa cathédrale, les constructions féodales de la Syrie, sans rivales au monde, Saint-Jean d'Acre et ses remparts où se voient encore les écussons de ceux qui les ont construits. Mais cette gloire semble préoccuper davantage l'envieux et barbare Teuton. Est-il besoin de rappeler les curieuses circonstances du voyage de Guillaume II en Syrie et du zèle qu'il y déploya pour éveiller les souvenirs de Fréderick Barberousse. Ce passé de la France le tourmente jusque-là même qu'il s'en prend à ses chefs-d'œuvre, à la cathédrale de Reims, comme pour nous atteindre aux sources les plus vénérées de notre histoire. Précisément, à l'époque où ses architectes en dessinaient le plan merveilleux, des chevaliers normands, gascons, champenois, bourguignons fondaient des royaumes et des principautés qui firent, des rivages de la Méditerranée orientale, depuis l'Adriatique jusqu'au désert d'Égypte, en passant par Salonique et Constantino-

ple, un Empire qu'on désigna sous le nom de « Nouvelle France ».

A la prise de Constantinople, après que les Croisés se furent partagé, en 1204, les derniers restes de « l'Empire romain », la Morée échut à deux Champenois, Guillaume de Champlitte et Geoffroy de Villehardouin, neveu du grand sénéchal qui a laissé de la quatrième Croisade un récit si attachant. La plupart des villes moréotes se soumirent bénévolement, se contentant de stipuler le maintien de leurs franchises municipales ; car le Péloponèse se gouvernait alors sous la forme de municipalités indépendantes.

Pour le reste, les populations furent administrées suivant les usages féodaux, alors établis dans nos provinces, et dont on avait formé un code connu sous le nom d'Assises de Jérusalem. A l'abri de ces lois, elles jouirent jusqu'à l'apparition des Catalans et des Turcs d'Osman, d'une tranquillité que l'Orient n'avait point connue depuis la paix romaine.

De toutes les seigneuries qui s'établirent sur les ruines de l'Empire démembré, celle dont l'histoire est la plus instructive est incontestablement la principauté d'Achaie. Lorsqu'ils s'en furent rendus maîtres, les chevaliers se concertèrent avec les Grecs du pays et apprirent par eux que la plus belle contrée de la Morée était du côté d'Andravida, sur l'emplacement de l'ancienne Cyllène. Ils se dirigèrent vers cette ville, bannières déployées. Les habitants, informés de leur marche, allèrent à leur rencontre, tenant

entre leurs mains des croix et des icônes et se soumirent. Le Champenois, en homme sage, les accueillit courtoisement et leur dit qu'ils pouvaient compter sur sa protection et sur l'assurance qu'ils seraient respectés dans leur honneur et dans leurs biens. Gagnés par ces paroles, les habitants lui jurèrent à leur tour de mourir ses serviteurs. Le même serment fut prononcé par les principaux Grecs après la prise de Corinthe en présence de Geoffroy qui prononça ces paroles : « Archontes, mes amis, mes frères, et vous mes bons compagnons, voyez-vous ce chef franc venu dans vos pays pour le soumettre? Ne croyez point que son intention soit de faire du butin, de vous enlever vos bestiaux et vos biens, et de disparaître ensuite. Je sais que je vois en vous des hommes rusés et je vais vous parler sans détours. Voyez ces troupes ; voyez l'éclat dont leur chef est environné. C'est un prince dont le but est de se fortifier. Vous, mes amis, vous n'avez aucun chef qui vous puisse secourir.... Il convient donc de penser d'avance à ce qui vous serait plus avantageux. Venez donc à moi et faisons un traité par quoi vous vous mettrez à l'abri du pillage, de la captivité et des massacres. Vous qui êtes des hommes sensés, vous ne pouvez manquer d'avoir de l'influence sur les autres *romains* qui tous sont vos parents, vos amis ; préparez leur esprit et engagez-les à se soumettre de bonne volonté [1]. » C'est ce qui eut lieu. Les chefs de la

---

[1] *Chronique de la Morée*, livre II.

Morée, réunis à Andravida, signèrent un traité qui stipulait que les fils des nobles conserveraient leurs privilèges en proportion de leurs biens, que les hommages et les avantages militaires seraient repartis dans la même proportion et que le surplus appartiendrait de droit aux Francs. Quant aux habitants des campagnes, ils devaient rester sur le même pied qu'ils étaient sous la domination *romaine*.

Il n'y a pas qu'en Palestine que les chevaliers ont laissé des traces de leur passage. Les maisons de Calamata, de Mistra et des bourgades de la Messénie, rappellent nos vieux quartiers de province. Partout, s'y voit l'écusson des Templiers et la croix fleurdelisée. Aux églises orthodoxes s'adosse un clocher ogival, dû à la munificence du seigneur *franc*, et qui se dresse comme le témoignage d'un rapprochement où la Grèce puisa plus d'un élément de régénération. Il n'y a pas jusqu'aux vieilles chansons du pays qui ne fleurent le terroir berrichon et champenois. « La conquête franque eut la plus heureuse influence sur le développement de la Grèce, écrit Adamantios. Son commerce en fut accru et le pays devint prospère par suite de l'organisation de la principauté où, sous le régime féodal, les coutumes et les propriétés des habitants, furent sauvegardées, tandis que le contact de ces chevaliers, aux instincts braves et généreux, apportait de nouveaux éléments à la littérature des Grecs qui y acquéraient, en même temps, des sentiments de solidarité, de courage et de force qui devaient aider au réveil

national. (1) » L'historien Paparigopoulos avait déjà fait ressortir les avantages de la conquête franque au point de vue de la régénération grecque.

La disparition successive des royaumes de Jérusalem, de Chypre et de la principauté d'Achaïe, à laquelle succéda la chute de Rhodes, fut un désastre pour la civilisation gréco-latine. L'insuffisance des ressources le rendait inévitable. Il est incontestable que l'affaiblissement de la France au xve siècle a favorisé l'invasion turque. Sans la défaite d'Azincourt Mahomed II n'entrait pas à Constantinople.

Ce ne fut qu'après l'effondrement de la dernière principauté féodale, suivi de la chute de Rhodes, que la France songea à porter ailleurs son activité. Par ses entreprises d'exploration et de colonisation dans les Indes occidentales, par ses traités avec la Porte, François Ier peut être considéré comme l'initiateur de la conquête pacifique. En même temps qu'il confiait à Philippe de Chabot le soin de mener à bien cette vaste tâche, il envoyait au sultan des ambassadeurs pour jeter les bases d'un accord qui s'inspirait d'intérêts économiques et aussi du souci d'établir son influence morale sur la chrétienté asservie.

~

Les Français, héritiers des Génois, s'installaient à

(1) Adamantios Adamantiou, *Chronique de la Morée*. Athènes, 1906.

Galata dès la première moitié du XVIe siècle. Ils se substituaient à ces derniers, non seulement dans la possession des églises, mais dans la jouissance d'une partie de leurs privilèges commerciaux. Ces privilèges garantissaient aux ressortissants le droit de se soustraire à l'action des autorites locales. A ces actes qui, au début, revêtaient un caractère unilateral, on donna le nom de capitulations. Ce n'était pas là une innovation due à la soi-disant générosité turque, car elle s'inspirait de traditions aussi anciennes que la civilisation orientale. Bien avant les Turcs subsistait en Perse, comme en Egypte et dans l'Empire byzantin, l'usage que tout groupe d'étrangers etabli dans le pays dans un but de trafic fût admis à y vivre suivant ses lois propres. Cet usage était evidemment une conséquence du caractère confessionnel de la législation des peuples anciens. Les Bassileis de Constantinople s'y étaient conformes, lorsqu'ils autorisaient le commerce étranger à s'établir dans le port d'Éleuthère, au débouché du Lycus. Outre la grande muraille, qui le protégeait du côté de la Marmara, ce port était entouré d'une enceinte interieure qui l'isolait de la ville. C'est là, non loin du palais sacré, que, dès le VIIIe siècle, vivaient groupes, en des quartiers séparés et en vertu de capitulations librement consenties, les Vénitiens, les Génois, les Pisans, les Arabes, trafiquant sous l'autorite de chefs délégués par la métropole. Les Juifs, qui vivaient en grand nombre à Constantinople, étaient en possession du quartier où se trouve actuellement le

« Bazar d'Égypte », ce qui est une indication du genre de trafic auquel ils se livraient. Ils n'en ont été chassés que sous la domination des sultans, lorsque fut décidée la construction de la mosquée *Validé*. Le commerce des épices passa à cette occasion aux mains d'une corporation turque.

Le port d'Éleuthère est comblé depuis plusieurs siècles ; cependant, — détail qui surprend dans cette ville si souvent bouleversée, — il a conservé non seulement sa double muraille, ainsi que les deux tours carrées qui en défendaient l'entrée, mais des vestiges de quais, des magasins, des dépôts souterrains. construits en épaisse brique et qu'on utilise encore. Ce cadre médiéval ne protège plus qu'un jardin potager, arrosé par les eaux bourbeuses du Lycus. Ces privilèges, qui, traditionnellement, étaient reconnus à tout homme étranger, les Turcs ne voulurent plus les reconnaître qu'aux seuls Français. Ce faisant. les Turcs n'avaient d'autre but, à la vérité, que d'opposer ces derniers aux Génois, à l'exemple des Grecs qui avaient, jadis, opposé les Génois aux Vénitiens, ennemis avérés de l'Empire. Les avantages concédés étaient fort appréciables. Outre des privilèges. comme l'exemption de tout impôt, et la faculté d'échapper à la juridiction locale, ils assuraient aux Français le monopole du commerce européen dans les mers du Levant, si bien que les Anglais et les Hollandais ne purent pendant longtemps y naviguer que sous la protection de la bannière royale. Au surplus, les Français n'étaient soumis qu'à un droit

insignifiant perçu à l'entrée des marchandises importées.

A l'exemple des Génois, ils organisèrent sévèrement leur commerce. Les négociants y furent soumis à des règlements qui en faisaient moins une association de marchands groupés en vue d'un intérêt individuel, qu'une communauté fermée, disciplinée et organisée par l'État à seule fin de développer le commerce de la métropole dans les mers du Levant. Toute occupation autre que d'y écouler les produits manufacturés du Languedoc et de favoriser les armateurs de Marseille, leur était interdite. Le terme de communauté appliqué à leur association est d'autant plus exact qu'il leur était défendu d'emmener leurs femmes et d'y épouser des Levantines. Au reste, leur séjour dans le pays ne pouvait y durer plus de sept ans, et défense leur était faite également d'y acquérir aucun bien-fonds. Une vieille ordonnance portait « interdiction à tous marchands et autres Français de s'embarquer pour le Levant à dessein de s'y établir qu'après avoir été examinés par la Chambre de commerce de Marseille qui n'en doit recevoir aucun qui n'ait 25 ans. »

Marseille était le centre, et sa Chambre de commerce, l'âme de ce négoce. Elle payait de ses deniers une partie du traitement des consuls et de l'ambassadeur. Ainsi le marquis de Fériol, accrédité

par le Roy-Soleil auprès de la Porte ottomane, touchait 54000 livres de traitement fixe, dont 18000 étaient versées par la Chambre de commerce. Les charges qu'il donnait aux consuls et aux drogmans, ajoutés à quelques autres droits qu'il était autorisé à toucher sur chaque navire français entrant dans le port, lui rapportaient également de gros bénéfices. Quant aux revenus de la Chambre de commerce, ils consistaient en taxes qu'elle avait établies sur tout vaisseau se dirigeant aux échelles.

Ils habitaient avec leur consul un même local, le *han*, qui était ordinairement un vaste bâtiment à galeries, encadrant une cour intérieure. Chaque échelle du Levant avait le sien, mais, en raison de son importance, le commerce de Galata avait dû se disperser dans une foule de constructions secondaires qui se groupaient autour du han de Saint-Pierre. Celui de Saïda, le plus important de la côte syrienne, existe encore avec sa cour ornée d'un bassin et entourée de deux étages de galeries correspondant, au rez-de-chaussée, à des magasins, à des chambres en haut, qui étaient occupées par les négociants. A l'angle gauche de la façade, se voit encore l'écusson à fleur de lis. Son importance était en rapport avec celle de la ville, qui est l'ancienne Sidon, située au croisement des routes qui donnaient accès, d'un côté, à l'Asie Mineure, et, de l'autre, à l'Océan Indien

par l'Euphrate. Sanda renaîtra bientôt de ses cendres (¹).

~

Les commerçants constituaient ce qu'on appelait « la nation » et élisaient entre eux des députés qui les représentaient devant les ambassadeurs et consuls. Ils étaient les intermédiaires entre les négociants et les fabricants. Ils indiquaient les débouchés à créer, le moyen de développer les affaires, et veillaient à ce que tout se passât conformément aux vues du gouvernement. En raison de l'importance du marché de Constantinople, les deux députés de la colonie recevaient une indemnité « pour soutenir avec décence l'honneur de la nation dans les différentes occasions qui se présentent ».

Ces arrangements, qui dans le principe ne favorisaient que la France seule, prirent à partir du XVIIe siècle, la forme d'un accord que le Divan mettait à la base de tous les traités que les intérêts de sa politique ou son humeur changeante l'amenèrent à conclure avec d'autres gouvernements. Les Français, de leur côté, s'affranchirent de la restriction qui leur interdisait de s'allier avec les familles levantines. On n'ap-

(¹) Malgré tous les efforts, les Français ne parvinrent point à fonder des comptoirs dans les villes de l'intérieur. Pour inciter la population à la tolérance, le *han* de Halep faisait à la Mosquée 1 800 écus de rente. Le consul y résidait avec ses négociants, mais ils n'en pouvaient sortir qu'accompagnés d'un janissaire.

prendra point sans surprise que cette loi subsiste encore, et que si elle ne fait point parler d'elle, c'est qu'on la laisse dormir dans la poudre des vieilles archives. La France n'y a rien perdu, car c'est bien de l'union d'une Latine de Galata et d'un Français, qu'est né l'un de ses plus purs poètes.

Bien des choses ont eu leur commencement dans ce faubourg. C'est là que s'installa d'abord le premier ambassadeur qui fut envoyé à la Porte, après que le chevalier Duprat et la régente Louise de Savoie, eurent inauguré la fameuse alliance. A Galata furent également institués les premiers consuls. Le traité de 1569 allait consacrer cette institution et la généraliser, suivant les besoins du commerce. Les consuls furent investis de pouvoirs judiciaires et de la mission de recueillir les successions pour les transmettre à leurs héritiers légitimes, de réclamer les captifs français tombés au pouvoir des pirates musulmans. Au début, ces fonctionnaires étaient choisis par les patrons des vaisseaux qui les recrutaient parmi les marchands établis dans les lieux où ils faisaient leur principal commerce. Nommés et révoqués par la même voie, on s'avisa enfin qu'ils manquaient de l'autorité nécessaire pour accomplir les délicates fonctions qui leur étaient attribuées. On y remédia en les rattachant à l'administration centrale du commerce et de la navigation.

En général, ces hommes se distinguaient par un savoir solide et une haute probité. Ils se recrutaient parmi l'élite de la bourgeoisie française, alors

admirable autant par sa science que par la dignité de sa vie. Il y paraît à leurs écrits qui sont restés les seuls documents de valeur qu'on possède sur la Turquie de ce temps-là. Seuls, ils ont vu clair dans ses affaires, mais il ne paraît point que les différents gouvernements qui se sont succédé en France se soient inspirés de leurs conseils pour régler leur conduite dans la solution des questions qui s'y rapportaient. Que de fautes ils se fussent épargnées! Une autre institution, le drogmanat, s'est développée à l'ombre du clocher de Saint-Louis de Péra. Le 7 juillet 1626, les capucins français arrivaient à Galata, envoyés par les soins du fameux P. Joseph Tremblay, désigné souvent sous le surnom d'*éminence grise*. M. de Cesy, alors ambassadeur de France, les installait provisoirement à l'église Saint-Georges, puis, deux ans après, il les invitait à prendre logis à côté de l'ambassade, *ès vignes de Péra*. Bientôt s'ouvrait en ce lieu une école dirigée par ces religieux, à l'usage des fils de Français résidant dans le faubourg. Comme on l'a vu plus haut, les Pères Jésuites avaient à Saint-Benoît une autre petite école. Ces deux établissements donnaient des séances littéraires, dont les archives de Saint-Louis notent le succès (¹). En 1665 Colbert fondait à Saint-Louis l'école des « Jeunes de langues », destinée à la formation des drogmans ou interprètes, pour faciliter les opéra-

(¹) Ces détails, extraits des archives de Saint-Louis, m'ont été gracieusement fournis par le P. Brune, directeur de cet établissement.

tions commerciales avec les pays du Levant. On ne saurait dire si ce fut un effet du hasard ou de l'émulation, mais, à ce même moment, le grand-vizir, Amed Kuprugli, ennoblissait cette fonction dans la personne d'un Grec, Panayot Nikoussios, pour qui il créa le titre de *premier interprète et secrétaire de l'Empire.*

L'école était entretenue par le « commerce de Marseille » au moyen de dîmes prélevées sur les redevances, gabelles, etc., des pays de Gascogne. Les premiers élèves drogmans étaient des Français de France envoyés à Constantinople de trois ans en trois ans. Plus tard, on crut devoir y associer l'élément levantin, sous cette condition que les jeunes gens seraient recrutés dans la population latine de Péra et de Galata et qu'ils feraient leurs études en France. Dans ce but, on constitua deux bourses au collège Louis-le-Grand. On raconte que les élèves débarquèrent à Paris en chalvar et en veste courte. Leur accoutrement se complétait d'un kalpak byzantin de couleur noire. Le premier nom que l'on découvre sur l'état des premiers élèves est celui de Pantaléon Xavier Lomaca, de Péra, âgé de 23 ans, dont la fille fut la future dame Chénier, mère du poète et grand'-tante d'Adolphe Thiers. D'autres élèves se succédèrent à Paris dont je ne citerai que les noms de Justiniani, de Roboly, Jankowsky, Wiet, dont les descendants sont encore à Péra, toujours Français, sinon drogmans. La Révolution ayant fermé les couvents, les capucins italiens remplacèrent les Français

à Saint-Louis. Cette anomalie ne devait cesser qu'en 1881. Après entente mutuelle entre Rome et Paris, la province des capucins de Paris envoyait à Péra les Pères Marcel et Laurent qui reprenaient possession de l'établissement.

Un autre événement, non moins digne de mention, c'est l'apparition à Galata du premier journal qu'ait vu l'Orient. Il fut créé par un Français, M. Blacque, qui, déjà, en 1825, avait fondé à Smyrne *Le Spectateur d'Orient*, transformé peu après en *Courrier de Smyrne*. Son succès fut grand par l'ardeur avec laquelle il s'appliqua à défendre les intérêts de la Turquie contre les Grecs révoltés. Le sultan Mahmoud II en conçut d'autant plus de joie que les témoignages de turcophilie du journal smyrniote trouvaient alors peu d'imitateurs. On sait combien le romantisme de Lord Byron, de Chateaubriand et de Victor Hugo, était peu favorable à la cause turque. L'ayant appelé à Constantinople, il le chargea d'éditer le premier journal officiel, qui parut d'abord en français sous le titre de *Moniteur ottoman* (1831), puis on lui adjoignit une partie turque qui n'était que la traduction de la feuille française.

Au dire d'un voyageur du XVIIIe siècle, la colonie européenne à Constantinople ne comptait pas plus de 300 membres, tous marchands. Ils ne pouvaient pas être autre chose. Les mœurs et les conditions d'existence du pays, si différentes de celles de nos pères, réduisaient strictement aux seuls échanges les points de contact entre l'Européen et l'Oriental. Il n'y

avait guère place alors pour aucun métier. Bien que considérablement appauvri, le pays se suffisait encore à lui-même. Il avait ses modes, ses industries propres et ses vieux corps de métier. On a vu, par l'exemple des Jeunes de langue, que la population latine elle-même s'habillait à la levantine. Les Turcs, à cette époque, ne savaient faire de distinction qu'entre les Français et les Russes, c'est-à-dire les seules nations qui avaient été le plus activement mêlées à leurs affaires. C'est à peine s'ils connaissaient les Anglais et les Hollandais. Ils n'avaient, au surplus, aucune idée des sectes ni des langues de la chrétienté qu'ils confondaient dans un même mépris. Aussi les Italiens, les Suédois, les Suisses, les Allemands se disaient-ils Français. Au surplus, le particularisme, qui est un produit moderne, comme son correctif l'internationalisme, n'avait pas encore pénétré dans les mœurs, alors beaucoup plus uniformes, et les divisions entre chrétiens étaient moins tranchées qu'aujourd'hui. On y vivait sur un pied de tolérance réciproque, dont s'édifiaient les voyageurs. « Le faubourg de Péra, écrivait l'un d'eux, présente la réunion de tous les peuples. On y voit tous les costumes, on y entend toutes les langues ; on s'accoste volontiers, on se donne la main. Les Francs s'y visitent fréquemment et vivent quelquefois en frères. » C'était l'idéal. L'inconcevable mépris, dont les enveloppait alors l'orgueil ottoman, ne pouvait que contribuer à développer cet esprit de solidarité. A quelques exceptions près, les femmes s'astreignaient à une exis-

tence d'intérieur. Elles ne sortaient jamais seules, mais se promenaient par groupes, comme font encore les Turques, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Quand elles franchissaient les portes du faubourg, c'était pour respirer le frais sous les cyprès des « Champs des Morts ». Les portes fermaient au coucher du soleil, et, l'heure passée, on ne se les faisait pas ouvrir sans peine. Seuls, les Francs avaient licence de circuler la nuit dans les rues, un fanal à la main. On allait à la veillée. Les usages de l'Occident et même sa littérature commençaient à pénétrer dans quelques familles. Les étrangers y apportaient des notions de la vie européenne et les Français un vague parfum de la grâce de leur pays. Des liens s'y nouaient. « Je ne crois, ajoute le même voyageur, qu'il y ait sous le ciel des créatures plus aimables que les femmes de Péra... leurs manières, leurs regards, leurs gestes, sont si tendres qu'il est impossible de se soustraire à leur domination. » Avec tant de moyens de plaire, il ne faut point s'étonner qu'elles aient eu le pouvoir de faire oublier à nos compatriotes les lois antisociales de Colbert.

Puis, la France était bien loin à cette époque. Le service des courriers était si irrégulier que les paquets et les lettres étaient souvent en arrière de deux ou trois mois. On mettait plus de trente jours pour faire le voyage de Marseille aux rives du Bosphore, quand les vents n'étaient pas trop contraires, et tous les vaisseaux n'arrivaient pas à destination.

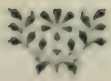
Les écumeurs de mer foisonnaient dans l'archipel, et la partie qui sépare la Morée de l'île de Candie était réputée la plus dangereuse. La voie de terre n'était guère plus sûre. Des caravanes s'organisaient à Raguse. Les voyageurs, après s'être groupés en nombre suffisant, pour résister aux voleurs de grand chemin, comme cela se pratiquait encore en Anatolie en ces derniers temps, traversaient à petites journées les terres de Bosnie, de Serbie, et, par Sofia et Andrinople, atteignaient les rivages de la Marmara.

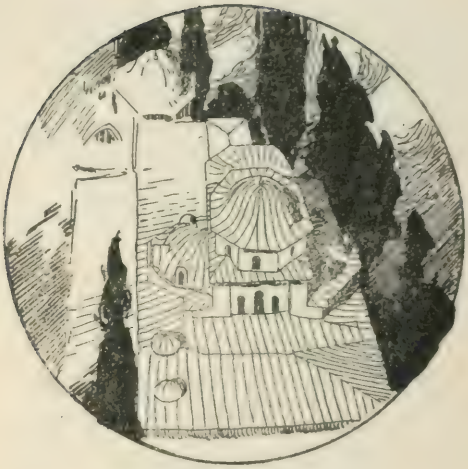
Les souvenirs que les Français ont laissés dans la ville franque se réduisent à quelques écussons ornés de fleurs de lys, aux inscriptions latines des églises qui magnifient la sollicitude de Louis XIV pour les sanctuaires de la catholicité. La nef latérale de Saint-Pierre et l'église de Saint-Georges sont entièrement pavées de pierres tombales où reposent les Français que la mort a surpris là-bas. Elles rappellent que ces marchands, pleins de vertus et de foi, s'éteignirent dans la paix du Seigneur. Elles s'effacent sous les pas des nouveaux possesseurs, mais l'oubli ne pèsera pas sur eux tous, car l'on se souviendra de cette famille de joailliers levantins, les Lomaca, qui s'allièrent aux Chénier.

On sait que la mère du poète emporta sous le ciel de Paris la nostalgie du pays natal. Comme toute bonne Levantine qui ne saurait oublier son lieu d'origine, elle en parlait avec une sympathie qui ressemble fort à des regrets. Son fils, André, n'a fait

passer dans sa lyre que l'écho des sentiments maternels ; car, l'ayant quitté à l'âge de trois ans, il ne pouvait connaître le faubourg que par les récits qu'elle lui en avait fait :

Partons, la barque est prête et Byzance m'appelle
Salut dieux de l'Euxin, Hellé, Sestos, Abyde,
Et nymphe du Bosphore, et nymphe Propontide
Hèbre, Pangée, Hémus et Rhodope et Riphée,
Salut Thrace ma mère, et la mère d'Orphée,
Galata, que mes yeux désiraient des longtemps,
Car c'est là qu'une Grecque, en son jeune printemps,
Belle, au lit d'un époux, nourrisson de la France
Me fit naître Français, sous les murs de Byzance.





Coupole de la petite Sainte-Sophie.

CHAPITRE VII

LA LANGUE FRANÇAISE EN TURQUIE

Création de l'école de médecine turque. — Un discours du sultan Mahmoud II. — Son recrutement. — L'enseignement s'y donnait en français. — Dans sa création le sultan s'inspire des procédés de Mehmed Ali d'Egypte. — Avantages qu'y puise la diffusion de notre langue. — Coup d'œil sur l'instruction publique en Turquie. — La France y crée la première école mixte en vue de la fusion des races. — Les écoles françaises s'organisent. — Un peu de statistique. — Les méthodes d'enseignement. — Création de l'enseignement supérieur en Orient. — Nécessité d'adapter nos méthodes aux nécessités locales. — Les résultats. — Une statistique officielle inédite des écoles dans l'Empire ottoman.

Jusqu'en 1830 on ne parlait que l'italien dans les colonies franques des échelles du Levant. Les pères jésuites, établis à Galata depuis Henri IV, en enseignaient les éléments aux enfants catholiques et arméniens de ce faubourg. Cependant les Lazaristes y fondaient leur première école en 1802, mais une terrible épidémie de peste les ayant contraints bientôt à en fermer les portes, ils ne devaient les rouvrir qu'en 1831. A ce même moment, à Constantinople, un événement considérable se produisait qui devait donner une vive impulsion à l'enseignement

du français. Le sultan Mahmoud II, celui qu'on s'est plu à nommer le *Réformateur*, fondait une école de médecine.

Après qu'il eut détruit les janissaires, il s'empressait d'organiser une armée suivant le système européen et, dans ce but, il créait une école pour y élever des officiers suivant les principes de la science militaire. En 1832, il y annexait une école de médecine qu'il installait à Coumbar-Hané, dans un yali de bois qui subsiste encore au bord de la Corne-d'Or. L'ouverture s'en fit avec solennité, et il y prit la parole en présence de ses hauts dignitaires. « Vous savez, leur dit-il, en quelle haute estime notre foi tient la science médicale. Ses principes sont inscrits à la tête de nos préceptes religieux, ce qui signifie que le reste y est subordonné. On ne saurait donc, je pense, étudier cette science avec trop de soin. Par suite, j'ai reconnu la nécessité de fonder une école où des professeurs l'enseigneront d'après des méthodes nouvelles. A cet effet, j'ai fait venir M. Bernard, expert dans cet art. Soyez docile à ses enseignements. Les cours s'y feront en français jusqu'au jour où la possibilité d'y substituer notre langue aura été reconnue. Pour tous vos besoins adressez-vous à moi. » Dans l'assistance se trouvait le Cheikh-ul-Islam, dont la présence laissait entendre que, pour étrange que parût l'innovation, elle ne s'écartait point des principes de l'orthodoxie musulmane. Cette précaution n'avait rien d'excessif si l'on songe qu'à cette époque les vrais croyants déniaient le titre de musulman à qui par-

lait une langue européenne. Un autre fait digne d'attention, c'est qu'il n'hésita pas à ouvrir toutes grandes les portes de son école à l'élement raya. La raison, c'est que le raya possédait alors le monopole de l'art médical, qu'il avait plus d'instruction. Il cherchait aussi à gagner ses sympathies pour l'éloigner de l'influence russe. Ce fut pour intéresser les Grecs au sort de la Turquie affaiblie qu'il nommait en 1834 Vogoridès chargé d'affaires en Moldavie, et J. Aristarchi chargé d'affaires de Valachie ; que Réchid pacha, qui était l'inspirateur de cette politique de conciliation, faisait nommer Musurus ministre de la Porte à Athènes. Les élèves grecs et arméniens affluèrent à l'école de médecine en tel nombre que, jusqu'à la guerre de Crimée, ils représentèrent la moitié de l'effectif total. On y compta aussi bon nombre d'Israélites par la suite. Si l'on songe en quel mépris tous ces éléments avaient été tenus jusqu'alors, on peut juger de leur empressement à accepter une situation si flatteuse pour leur amour-propre. Les élèves sortants, qu'ils fussent musulmans ou chrétiens, recevaient le grade de major, et, devant eux, s'ouvrait la perspective d'arriver aux grades les plus élevés de l'armée. L'enseignement s'y donnait en français, vu l'absence presque complète d'ouvrages et même de termes scientifiques en langue turque. Influencé par les défaites de 1870-71, le conseil du Seraskérat décida qu'à l'avenir les cours y seraient professés en turc. De bons esprits regardèrent cette décision comme prématurée.

A chacune de ces écoles militaire et de médecine, on dut annexer une école préparatoire (idadié). C'était le seul moyen d'assurer leur recrutement en l'absence d'enseignement secondaire dans le pays. Ce sultan ne se contenta pas de la gratuité. Par analogie avec les écoles de théologie, et les vieilles institutions scolaires, il accorda aux élèves une gratification mensuelle. On y restait 3 ou 5 ans, selon qu'on eût fréquenté ou non les écoles ruchdiés. Les cours de médecine duraient six ans. A la préparatoire, dont le programme était suffisamment étendu, on enseignait les éléments du français. Cette organisation nous fut favorable par ses conséquences extérieures. De toutes les sciences, c'est la médecine que les Orientaux s'attachent à cultiver avec prédilection. Les chrétiens allaient autrefois l'étudier en Italie ou en Allemagne. Tous, dès lors, accoururent à Paris. Ils y étaient attirés non seulement par l'idée avantageuse que l'initiative du réformateur avait fait concevoir de la science française, mais par l'espoir qu'ils arriveraient tôt ou tard à occuper une chaire à Constantinople. C'est ce qui arriva, en effet. Ajoutons que plus d'un professeur s'y est distingué par le zèle et par le savoir. Je ne citerai pas de nom, mais je ferai une exception pour le Dr Servicen, un élève de Fauvel, qui contribua puissamment à l'organisation du service médical en Turquie.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que, dans l'accomplissement de ces réformes, le sultan Mahmoud II avait été guidé par l'exemple de Mehmed

Ali, pacha d'Égypte. L'ambitieux vali avait créé, en 1825, un système d'instruction militaire organisé sur le modèle du nôtre. Son conseil de l'enseignement avait combiné le système des écoles préparatoires avec une série d'écoles, celles d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, du génie, de médecine c'est-à-dire un programme d'enseignement militaire qui comprenait le français. Former des officiers pour encadrer une armée dévouée à ses intérêts et qui aurait été strictement une armée de sérail; puis, instruire quelques indigènes dans l'art de guérir, telle fut également la pensée du souverain ottoman. Disons encore une fois qu'il ne songea jamais à faire des réformes civiles, et que s'il introduisit d'importantes modifications dans l'organisme administratif, ce fut uniquement pour le mettre en harmonie avec les nouvelles institutions militaires. C'est bien, en effet, sur leur modèle que se façonna la bureaucratie turque. Les trois classes, dont elle est divisée, comportent des grades, qui correspondent à ceux de l'armée.

A Constantinople, comme au Caire, on ne créa donc, au début, que des écoles spéciales. Quant à l'enseignement public, il resta stationnaire. Chaque quartier ou mahalle était pourvu d'une petite école, fondée par des legs où un imam enseignait l'alphabet et la lecture du Coran. Fillettes et garçons les fréquentaient pendant 5 ans en payant une modique rétribution. En sortant de là, les garçons seuls étaient admis dans les ruchdies, écoles d'un ordre

plus élevé et gratuites. Ils y apprenaient les premiers rudiments, jusqu'au calcul, et la géographie de la Turquie.

Puis venaient les écoles de théologie où l'on enseigne encore, suivant des méthodes invariables, l'arabe, la logique, la science des livres sacrés. Les softas y entrent à l'âge de 16 à 18 ans, et sont logés dans les médressés, constructions basses et divisées en cellules s'ouvrant sur une cour intérieure. Les cours se font ordinairement dans l'intérieur des mosquées auxquelles le médressé est souvent annexé. Constantinople en a compté, dit-on, jusqu'à 600; ils ont disparu en partie, et ce qui en reste est à peine habitable. Outre la gratuité du logement, les softas reçoivent par jour deux galettes molles (pideh) et une certaine quantité de riz par semaine. L'enseignement y est donné en arabe et ne comprend aucune notion de science pratique. Il a pour base les études juridiques qui découlent: 1° de la révélation, c'est-à-dire du Coran; 2° des paroles et actes du prophète (sounet), recueillis soigneusement par ses compagnons. En quittant les médressés à l'âge de 30 ou 35 ans, un certain nombre de softas deviennent cadis (juges), ou muftis (jurisconsultes). Eux seuls portent encore le vieux costume national, le pantalon large (chalvar), le manteau aux manches pendantes (hirca) et le turban de mousseseline autour du fez rouge (sarik).

Entre temps, l'enseignement chez les chrétiens prenait un essor inattendu. Les grands événements du siècle avaient eu leur répercussion sur les rives

du Bosphore, et les illusoires promesses de la charte du Gul-Hané avaient réveillé en eux de nouvelles énergies. L'instruction publique, fort négligée jusqu'alors, recevait une vive impulsion. L'élement grec, qui possédait déjà depuis longtemps quelques petites écoles à Constantinople, en Thessalie et dans les îles Sporades, ouvrait la grande école du Phanar qui réunissait 400 élèves En 1844, le même zèle s'affirmait chez les Arméniens de façon remarquable. Ils fondaient la presse périodique où l'idiome national, d'abord mélangé d'expressions étrangères, s'épurait et l'on vit tout à coup s'épanouir dans la capitale un mouvement littéraire arménien. En 1867, cette communauté comptait 32 écoles fréquentées par 4700 élèves, et 14 écoles de filles avec 1 472 élèves. Le nombre des maîtres était de 142, dont 19 étaient des institutrices. La Porte, de qui dépendait la faculté d'ouvrir des écoles, leur laissait à cet égard toute liberté. L'heure des persécutions n'avait pas encore sonné.

Mais les progrès scolaires des rayas s'affirmant invinciblement en face du Turc inerte ne laissaient pas d'inquiéter les diplomates qui rêvaient d'une solution de la question d'Orient par le rapprochement des diverses races. En dépit de ses verbales manifestations libérales, la Turquie officielle s'en tenait obstinément au vieux système des ruchdiés. L'enseignement secondaire, qui l'eût complété, n'exista pas avant 1868, époque où fut ouvert un premier collège ; et encore la chose n'alla pas sans difficultés. Aux causes morales

qui s'opposaient à toute amélioration de l'instruction, s'en ajoutaient de matérielles comme l'absence d'un personnel enseignant. Pour avoir des écoles, il faut avoir des maîtres, et, sur ce point, la pénurie était grande. Mais la conséquence nécessaire d'un pareil état de choses était de maintenir les classes turques dans un état d'infériorité d'autant plus regrettable que l'orgueil de caste ne cessait de constituer le fond de leur caractère, et que, détenant le monopole des emplois, elles fournissaient à l'administration des sujets insuffisamment préparés.

On avait essayé d'y remédier en envoyant à Paris, à l'exemple du vali d'Égypte, une mission turque composée de jeunes gens qu'on recruterait à mesure parmi les meilleurs élèves des écoles spéciales. Ce système aurait pu donner d'assez bons résultats si le choix n'en avait été abandonné à la faveur. Parmi les cent jeunes musulmans, arrivés à Paris en 1856, on en choisit vingt qu'on envoya à l'école de la Flèche pour s'y préparer à l'étude des sciences militaires ; mais bientôt après le directeur de cet établissement écrivait à l'ambassadeur ottoman : « qu'aucun des élèves turcs n'était capable d'apprendre quelque chose, et qu'ils avaient tous l'intelligence atrophiée ». On se hâta de les rappeler sur ce singulier certificat. Tel ne fut pas cependant le cas pour les premiers qui y furent envoyés. Le vieux maréchal Nusret pacha, mort vali de Bagdad, m'a raconté de quelle brutale façon le sultan leur annonça sa décision. Un matin, il se présentait inopinément dans le préau

de leur école. Il fit descendre les groupes d'élèves qu'on lui avait désignés comme les plus capables. Il leur dit : « Je vous envoie à Paris non pour vous y amuser, mais pour travailler. Aux bons, j'accorderai des récompenses. Aux autres, voici... » Il n'acheva point, mais, de sa dextre, il fit le geste de couper une tête. Puis, faisant faire un demi-tour à son cheval, il disparut, suivi de ses pachas. On se le tint pour dit.

Cette situation appelait un remède d'autant plus prompt qu'une sourde agitation s'annonçait dans la presqu'île des Balkans. L'île de Crète se soulevait. On s'était rendu compte que le traité de Paris n'avait pas mis fin aux difficultés qui avaient déchaîné la guerre de Crimée. Les résultats en étaient bien compromis, et l'on s'apercevait avec amertume que tout était à recommencer. Le gouvernement des Tuileries s'avisa alors que toutes les difficultés avaient pour seule cause l'antagonisme des races en présence et qu'il serait vain de poursuivre des réformes tant que cet obstacle n'aurait pas disparu. Le remède ne pouvait être que dans la fusion des éléments, qu'on obtiendrait par la fondation d'un système d'écoles secondaires, appropriées aux nécessités du pays, où chrétiens et musulmans étudieraient sur les mêmes bancs, où, par les liens de la camaraderie et par la discipline d'un enseignement uniforme, s'opérerait le rapprochement tant souhaité. On neutraliserait, du même coup, l'influence des écoles des différents cultes qui dirigeaient l'enseignement dans un sens

particulariste, de façon à éloigner les unes des autres les races qu'il s'agissait de grouper dans un intérêt commun. C'est donc par le développement de l'instruction générale, et par le contact des divers éléments, que la France de Napoléon III fondait l'espoir d'une régénération sociale et politique de la Turquie. Sans doute, l'idée était généreuse, mais, comme toutes les idées généreuses, elle ne tenait aucun compte des réalités et témoignait même d'une ignorance déconcertante du problème ottoman. Aussi bien, le programme n'avait rien de nouveau, puisqu'il avait présidé à l'organisation de l'école de Coumbar-Hané 40 ans auparavant. Seulement dans la pensée de Mahmoud II, il avait une portée bien différente.

C'est de cette conception que naquit le lycée de Galata-Séraï. Je ne referai point l'histoire de cet établissement qu'on peut lire ailleurs[1]. Il prospéra malgré les tiraillements, les difficultés de toute sorte et le mauvais vouloir d'une politique, dont les hauts et les bas étaient l'indice d'une tolérance provisoire. Enfin le palais de Yildiz y faisait mettre le feu en 1906. Galata-Seraï se releva de ses cendres, mais ce qui en avait fait l'esprit s'était irrémédiablement dissipé avec les fumées de l'incendie.

Cependant, la situation officielle conférée à notre langue par son entrée à l'école de médecine devait avoir d'heureuses conséquences. Bien avant sa création

---

(1) Voir *Les Turcs*. Ce que fut leur Empire. Edit. Perrin et Cie, pages 111 et suivantes.

une première école de langue française avait été installée à Galata par les Lazaristes. Mais, fermée à la suite d'une terrible épidémie de peste, elle rouvrait alors ses portes et les frères en même temps faisaient leur apparition dans ce faubourg. Bientôt ils allaient s'établir à Smyrne, en plein quartier franc, et leurs classes s'emplissaient d'élèves, d'abord catholiques, puis de toute confession. Chaque centre de l'Anatolie eut bientôt son école. A Brousse, Ismidt, Halep, Malatia, Koniah, Van, Diarbékir, Erzeroum s'ouvrirent des locaux où des frères, des Lazaristes, des Assomptionnistes français, répandaient l'instruction. A Constantinople, toutes les formes de l'enseignement étaient représentées, depuis l'école primaire, en passant par l'école secondaire qui prépare au baccalauréat, jusqu'à l'Institut d'études archéologiques. La Syrie, travaillée par le zèle des P. P. jésuites, offrait un ensemble non moins complet d'établissements où l'enseignement supérieur était magnifiquement représenté par la Faculté de médecine de Beyrouth. Chose stupéfiante, ce résultat, immense à la vérité, était dû aux efforts de la seule initiative privée, et le plus étonnant peut-être est que cette initiative était française. Il n'en coûta à l'État que quelques maigres subsides et une protection que la grande guerre a montrée, hélas, inefficace. Ce n'est pas là le seul exemple du Français qui se transforme en émigrant. J'ai eu souvent l'occasion de constater qu'il devient autre dès qu'il échappe à la contrainte d'une société vieillie qui vit de phrases parmi les en-

traves qu'elle s'est créées. On dirait qu'il lui suffit de mettre le pied sur cette terre d'Orient, si féconde en divines inspirations, pour qu'il sente renaître en lui les énergies ancestrales. Le malheur est que les victoires qu'il y remporte sont sans lendemains.

Sans entrer dans le détail d'une statistique déjà publiée plus d'une fois, bornons-nous à indiquer, outre les principaux types d'écoles, ceux qui offrent le plus d'intérêt en raison non seulement du milieu où ils se sont développés, mais de l'idée dont ils ont été l'éclatante manifestation.

Le richissime collège de Saint-Benoît, comprenait deux sections dans deux établissements différents. La section inférieure de Sainte-Pulchérie, et la section des classes supérieures de Saint-Benoît. Les élèves, inscrits pour l'année scolaire 1907-1908, étaient au nombre de 548. Ils possédaient, en outre, à Bebek, une autre école qui comptait 105 élèves. Leur collège de Smyrne était, d'autre part, fréquenté par 170 élèves.

Les frères possédaient plusieurs établissements à Constantinople. A côté de leurs écoles primaires, qui distribuaient gratuitement l'instruction à tout venant, ils avaient ouvert, à Cadi-Keuy, un collège qui comprenait un total de 800 élèves. Celui de Péra atteignait le chiffre de 200 ; celui de Smyrne 278. Deux écoles gratuites en recevaient 486. Dans la banlieue, à Cordelio, l'école comptait 107 élèves, à Bournabat 80, à Gueuz-Tépé 95, à Boudja 22.

En outre, des religieuses françaises avaient ouvert de nombreuses écoles de filles dans la vieille cité phocéenne et sa banlieue, ainsi que dans les îles avoisinantes. Je n'en citerai que les plus importantes, comme celles de l'hôpital français, de l'orphelinat de Saint-Joseph de Bournabat, Boudja, Gueuz-Tépé, Aidin, Rhodes, Chio, Samos. La population scolaire de Smyrne s'élevait en 1906 au chiffre de 3 927 élèves, soit une augmentation de 1 221 élèves en huit ans, et, depuis, elle avait progressé dans les mêmes proportions. Ce total se répartissait en 2 132 catholiques, 1 401 orthodoxes, 238 israélites, 109 musulmans. Ce nombre aurait été dépassé si les locaux avaient été suffisants.

L'œuvre scolaire des Augustins de l'Assomption comprenait un ensemble d'écoles réparties entre le quartier Coum-Capou, à Constantinople, dont l'établissement recevait 200 élèves et les villes de Brousse, Andrinople, Gallipoli, Ismidt, Eski-Chehir, Koniah, avec 1 700 élèves et 80 professeurs. Aux charbonnages de Zongouldak, ils avaient ouvert une école à l'usage des enfants des porions français. Mentionnons également l'école de Makri-Keuy, dirigée par les maristes et qui comptait une centaine d'élèves.

En Syrie, l'œuvre ne fut pas moins féconde, et c'est même là qu'elle a donné les plus beaux fruits. Outre le fameux collège d'Antourah, ouvert par les lazaristes, des écoles de garçons et de filles étaient aux mains des sœurs marianettes, avec un total de 662

élèves. La paroisse latine de Damas en comptait 65. Dans cette même ville, les lazaristes dirigeaient un collège d'enseignement primaire et commercial avec 336 élèves. Ce nombre se serait accru si les lazaristes ne s'étaient vus obligés de fermer leurs portes aux enfants qui réclamaient leurs soins et une surveillance qu'ils n'étaient pas en mesure de leur donner. Les sœurs de charité y entretenaient un pensionnat fréquenté par 205 élèves et une école où 75 petits garçons attendaient leur dixième année pour entrer au collège des lazaristes. Leur programme qui était, à peu de chose près, celui de notre enseignement primaire comprenait l'anglais et les travaux de l'aiguille. Le dessin et le piano y étaient facultatifs. Le personnel enseignant comprenait 20 religieuses, dont 11 françaises et 9 maîtresses laïques, vaillantes auxiliaires de notre influence.

Placées sous la direction des jésuites, les sœurs marianettes y dirigeaient une autre école fréquentée par 170 jeunes filles de toute confession. Environ 50 parmi elles s'étaient spécialisées dans les travaux de l'aiguille, et l'ouvroir où elles travaillaient rendait de grands services à la population. Une autre école, dirigée par la même congrégation, donnait à Yaboud l'instruction à 180 filles. Dans l'Anti-Liban et dans les districts de Mebek et de Baalbek, les jésuites entretenaient un orphelinat agricole, plusieurs écoles élémentaires de garçons et de filles tenues par les sœurs marianettes et par des prêtres maronites, et Grecs catholiques, avec professeurs laïques. D'autre

part, le collège laïque de Beyrouth comptait 152 élèves. Les cours préparatoires à la Faculté de médecine étaient fréquentés par 15 étudiants. Le total des enfants fréquentant nos écoles de Beyrouth était en 1906 de 1660.

Notons que ces collèges avaient adopté des programmes d'études qui se rapprochaient de notre enseignement secondaire. Non seulement on y apprenait la rhétorique et la philosophie, mais les éléments du droit commercial et la tenue des livres. A Constantinople, on y ajoutait le turc, l'arménien et le grec. En Syrie, l'arabe, le turc et l'anglais. Dans le principe, ces écoles ne s'ouvraient qu'aux seuls catholiques et l'on n'y enseignait que le français. Mais les congrégations renoncèrent à ce système, le jour où, sur les conseils de M. Paul Cambon, elles se décidèrent à élargir le cadre de leur clientèle, ce qui les amena logiquement à donner une importance croissante aux langues du pays. Il n'est pas inutile d'observer que les laïcs indigènes étaient appelés dans une forte proportion à faire partie du corps enseignant. Ainsi, pour ne donner qu'un exemple, le personnel des établissements des lazaristes de Syrie comprenait 25 professeurs, dont 14 lazaristes français, parmi lesquels 4 indigènes, 5 maronites et 6 laïcs étaient syriens. Il en était de même à Constantinople, à Smyrne, à Salonique.

Il est intéressant de noter que les écoles françaises servirent de modèle à une foule d'œuvres indigènes

Relevons tout d'abord celles des Mékhitaristes arméniens qui ouvraient leurs premières écoles en 1857 avec un chiffre de 500 élèves, répartis dans les établissements de Constantinople, d'Orta-Keuy, d'Ismidt, de Bagtchedjik. Puis celles des arméno-catholiques du quartier de Psamatia, qui a compté jusqu'à 60 élèves. La pratique de la langue française y était de trois heures par jour. Ne recevant aucune subvention ou allocation, cette école vivait sur ses maigres ressources. A signaler également l'établissement des pères géorgiens qui instruisaient un nombre approximatif d'élèves de leur nation, et où le nombre d'heures consacrées à la langue française variait de 8 à 20 par semaine suivant les classes. La conversation française y était obligatoire pendant la récréation. En Syrie, le patriarcat Melkite entretenait à Damas et dans l'Anti-Liban un groupe d'écoles, dont un collège d'enseignement secondaire où notre langue était enseignée.

Comme pour couronner cette œuvre de propagande, les capucins de la province de Paris érigèrent en 1883, au couvent de Saint-Louis de Péra, un séminaire oriental pour la formation d'un clergé séculier indigène. Ce séminaire devait, dans la pensée du P. Marcel et de ses collaborateurs, former des élèves destinés à être envoyés dans leurs pays d'origine où ils exerceraient leur ministère, emportant avec eux une connaissance complète de notre langue et l'amour de la nation qui les aurait formés. Ils apporteraient jusque dans les coins les plus isolés de la

sauvage Asie Mineure, où les bienfaits de l'instruction sont encore ignorés, des lueurs de civilisation et la pratique plus éclairée de leur culte. En 1914, au moment où Saint-Louis était fermé ou plutôt confisqué par les autorités turco-allemandes, ce séminaire comptait environ 80 élèves sortis de ces classes. Ils exerçaient leur ministère à Alep, Diarbekir, Marach, Erzeroum, Mardine, Adana, Malatia, Angora, Saratof, Sivas, Césarée, Brousse. C'étaient là autant de postes où les prêtres sortis de Saint-Louis soutenaient les intérêts français. Même chose pour les Chaldéens de Mossoul, Diarbekir, Bagdad, Van, Seert, Mossoul, ainsi que pour les Syriens de cette dernière ville, et de Homs. Bon nombre de ces prêtres ont été enveloppés dans le plan d'extermination qui a fauché les populations chrétiennes d'Asie Mineure. Le local du séminaire occupé, les élèves ont été dispersés. Que sont-ils devenus?

On a vu plus haut que le principal champ d'action des assomptionnistes était la Bulgarie. En Turquie, sans y négliger l'instruction gratuite et élémentaire, ils entreprirent de travailler pour la science. Dans ce but, ils ouvraient dans leur séminaire de Cadi-Keuy des cours spéciaux d'études byzantines. Toute modeste qu'elle fût, cette œuvre constituait un réel effort en vue d'instaurer dans l'ancienne Chalcédoine un centre d'études qui aurait continué la tradition des Ducange. Laissant à l'école d'Athènes l'exploration des antiquités, ils dirigeaient leur

activité vers l'histoire religieuse du christianisme oriental, programme des plus vastes si l'on songe que la religion, à Byzance, a déterminé, plus qu'en tout autre milieu, la vie politique et sociale. Quelques œuvres d'une réelle valeur faisaient concevoir les plus belles espérances.

~

Nous devons également une mention aux trois collèges fondés par la mission laïque de Paris à Beyrouth, à Alexandrie et au Caire et qui étaient dans un état florissant.

L'alliance israélite universelle a ouvert un grand nombre d'écoles en Orient. Elles vivent des écolages fournis sur place, mais bien plus encore des copieuses subventions de l'alliance. La langue d'enseignement y est le français, concurremment avec l'hébreu. Tous les types d'écoles y sont représentés, le lycée, l'école élémentaire, l'école maternelle, le séminaire rabbinique. Leur nombre en Turquie d'Europe est de 47, ou environ, avec un chiffre d'élèves s'élevant à 13 837, tant garçons que filles. La moyenne des subventions annuelles est de 154 667 francs. En Turquie d'Asie, le nombre d'élèves est de 3 984 et les subventions de 53 802 fr. 70. En Syrie, de 3 914 élèves avec 138 951 fr. 65 de subventions. En Mésopotamie, on compte 384 élèves et 65 846 francs. Dans le bulletin de l'alliance, où je puise ces données, qui se rapportent à l'année 1912, je lis que le chiffre de la

subvention ne comprend que le crédit alloué à l'école et non les dépenses pour mobilier, matériel, voyage, gratifications et secours aux professeurs.

~

J'ai raconté ailleurs de quelle façon Galata-Serai, fondé en 1868, sous les auspices de M. Victor Duruy, avait réalisé la féconde idée d'un enseignement mixte. Ce qui avait fait le succès de ce lycée, c'est que tout en faisant une très large part à notre langue et à notre enseignement classique, son programme, heureusement approprié aux nécessités locales, avait réservé une place honorable aux langues indigènes. C'est sur ce même principe que furent créés depuis le lycée gréco-français de Péra et d'autres établissements analogues qui se sont fondés à Constantinople et à Athènes. C'est en s'inspirant des mêmes idées, et parce que le lycée de Galata-Serai, devenu suspect à Abdul-Hamid, échappait à notre influence, qu'un de nos compatriotes, M. J. Faure, avait en 1884 conçu le projet de fonder dans la capitale un lycée du même type. A côté d'un programme de français, largement imprégné de notre esprit et de nos méthodes, il avait organisé des cours aussi complets que possible de langues turque, grecque, arménienne, ainsi que des cours d'instruction religieuse pour chaque confession. Fondé presque sans ressources, cet établissement connut des débuts difficiles. Cependant chaque année lui apportait un nombre

croissant d'élèves, si bien qu'au moment où il dut fermer ses portes, sur l'ordre de la police, il n'en comptait pas moins de 400 de toutes nationalités et confessions.

Ces établissements, créés par l'initiative privée, notre ministère de l'Instruction publique aurait bien voulu les transformer à l'image des siens, s'imaginant peut-être bien qu'ils ne pouvaient avoir d'autre utilité que d'éduquer les enfants des fonctionnaires et des membres de notre colonie. Les bureaux ont donné souvent des marques de leur dépit contre cet accroc à l'uniformité des programmes ; mais les bureaux oubliaient que la grande masse des élèves qui formaient la clientèle de nos écoles d'Orient étaient indigènes. Normalement, ces élèves auraient dû aller à leurs écoles respectives. S'ils venaient aux nôtres, c'est qu'ils avaient besoin du français, que l'instruction y était meilleure, l'éducation plus soignée. Mais encore fallait-il qu'ils y apprissent leur propre langue. Cette clientèle, on ne pouvait agir sur elle par décret. Se doute-t-on, en France, de l'effort que doit donner un enfant turc, grec, arabe ou arménien, pour arriver à ce résultat, qu'un jeune Français atteint sans peine dans son milieu, de s'assimiler la langue et comprendre nos auteurs? L'expérience avait depuis longtemps enseigné que le moyen le plus efficace d'assurer le rayonnement de notre langue, consistait à appliquer des programmes d'enseignement adaptés aux exigences et à l'esprit des divers milieux. Des sanctions si l'on veut, mais appropriées à ces

mêmes programmes. Ce qu'il fallait surtout, c'était faire confiance aux bons Français qui se trouvaient sur place, qui étaient à la peine, religieux et laïcs.

Tels étaient, à la veille de la guerre, les résultats de l'œuvre de nos missions, si longtemps méconnue, niaisement calomniée à l'occasion. Le tableau que j'en ai donné est incomplet, car les chiffres remontent déjà à plusieurs années. C'est grâce à leur activité que la langue française était devenue en Orient un facteur de progrès, un lien international, un terrain neutre où se rencontraient non seulement les gens bien élevés, mais les races les plus diverses. Nul n'engageait un employé s'il ne savait le français. L'administration du Bagdad allemand l'avait adopté dans ses bureaux, ne pouvant faire autrement. Il y avait à Constantinople cinq ou six journaux qui paraissaient en français et le seul périodique allemand qu'y créa le baron Marshall dut, pour se faire lire, faire une part à notre langue. L'œuvre des missions portait la plus riche et la plus enviée des moissons. L'arbre ployait sous le poids. Les Germano-Turcs l'ont coupé à la racine.

Je crois devoir annexer à cette étude une des rares statistiques qui aient jamais transpiré d'un ministère ottoman et que je tiens d'un fonctionnaire de l'Instruction publique. J'ai dit plus haut que le premier lycée turc fut ouvert en 1868. L'Instruction publique fit, au début du règne d'Abdul Hamid, un pas en avant, et, en 1896, elle comptait dans la capitale et

dans les provinces de l'Empire un assez grand nombre d'écoles plus ou moins fréquentées, plus ou moins sérieuses. Je relève pour Constantinople :

	Nombre des élèves.	Classes.
1 Mulkié.	337	7
1 École de droit.	480	4
1 École normale.	127	7
1 Lycée à Constantinople.	278	»
1 Lycée à Scutari.	55	»
15 Ruchdiés (garçons).	1 126	3
9 Ruchdiés (filles).	1 006	4
1 École de commerce.	50	4
1 École normale (filles)..	324	4
3 Écoles d'arts et métiers (filles).. . .	424	»
1 Aveugles et sourds-muets.	25	»
	4 232	

Qu'on ajoute à ce total 238 écoles primaires ou coraniques avec une population de 13 789 enfants des deux sexes ; plus, 20 écoles particulières avec 4 500 élèves.

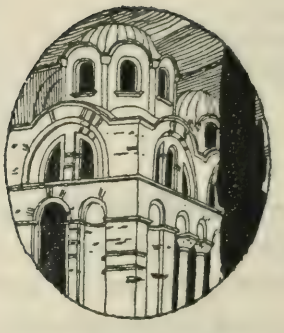
En outre, la capitale comptait plusieurs écoles militaires, une de médecine militaire, une école navale, une école des Beaux-Arts, une école d'ingénieurs, une école agricole (maintenant fermée), une école vétérinaire, une autre de pharmacie. On y enseignait soi-disant le français, sauf à l'école primaire. En réalité, on n'y enseignait rien bien sérieusement. En ces dernières années, toutes végétaient et, beaucoup avaient disparu à force de végéter.

Les provinces possédaient à la même époque :

		Nombre des élèves.	Classes
		—	—
18	Lycées internats.	2 585	7
35	Lycées externats.	2 733	5
360	Ruchdiés (garçons).	18 720	»
22	Ruchdiés (filles).	2 864	»
27 804	Écoles coraniques.	823 482	»
2 768	Médressés.	73 581	»
6	Lycées militaires.	1 386	4
18	Ruchdiés militaires.	5 398	4
13	Écoles normales primaires.	540	3
3	Écoles agricoles.	161	»
7	Orphelinats.	690	»
		932 140	

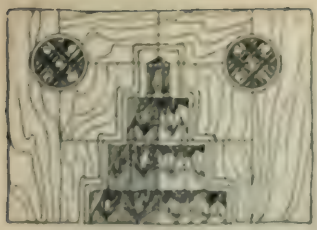
Les écoles non musulmanes figuraient sur la statistique au nombre de 5 546 avec 338 717 élèves.

On saura, d'autre part, que la Turquie possédait 278 bibliothèques anciennes, contenant 110 356 ouvrages, en majeure partie manuscrits.



Klissié-Djami. — Église de Tyron.

TROISIÈME PARTIE



CHAPITRE VIII

LE CAÏQUE

Sa disparition. — La politique d'Abdul-Hamid a été néfaste au caïkdji. — Un djournal d'espion. — Aspect du Bosphore la nuit. — Le canal est le seul endroit où la promenade soit possible. — Chacun pour soi. — Les promenades. — Bercos et le panorama du Bosphore. — Yalova et ses thermes. — Guieuk-Sou et le thé turc. — Le secret du harem n'est qu'une chimère. — Visite à la forteresse de Roumélie-Hissar. — Un archéologue qui gratte les vieilles inscriptions.

Vue du port.

A Constantinople, on a souvent l'occasion de traverser l'eau. On prend un caïque, comme à Venise une gondole. Le caïque est spécial au Bosphore, comme le yali qui est la maison du bord de l'eau. Il fait partie de son décor et, sans le caïque, il manquerait quelque chose à sa physionomie. Aussi bien, il est admirablement approprié, par la finesse de ses lignes, aux distances qu'il a à parcourir, aux courants qu'il doit remonter. Sur plusieurs points du canal leur rapidité est telle, surtout par les vents du Nord, que le caïkdji se voit obligé de recourir à l'aide des haleurs qui attendent sur les rives d'Arnaout-Keuy et d'Emirghian, pour ne parler que de la côte d'Europe. Cependant, le caïque se fait plus rare de jour en jour, et le temps n'est pas éloigné où le dernier spécimen d'un art charmant aura été rejoindre les curiosités du musée des Janissaires. Ce qui fut la Turquie pittoresque s'en va par lambeaux, comme font les vieilles maisons de bois qu'épargnent le feu et la pioche du démolisseur.

Le caïque est si instable que l'étranger n'y entre jamais sans appréhension. L'opération qui consiste, dès qu'on y a posé un pied, à se laisser choir sur les coussins n'est pas à la portée de tout le monde. Tout y est sacrifié à la vitesse pour qu'il glisse sur l'eau au moindre effort de la rame si bien que par gros temps on le voit monter sur la crête des vagues comme fait la mouette de la Marmara par les vents du Sud.

On traite de gré à gré avec le caikdji en l'absence de tarifs, mais on pouvait passer d'Europe en Asie pour cent paras (¹). Le bas peuple trouvait moyen de faire ce voyage pour beaucoup moins, en s'entassant dans une même embarcation, au risque de faire naufrage entre deux échelles. Chacun sait que le caikdji était moins fortuné que le hamal. La concurrence des bateaux *chirkets* lui avait porté un coup dont il n'a jamais pu se relever. Le public ne prend plus le caïque que lorsqu'il ne peut faire autrement. Il préfère les rapides caboteurs à roues qui offrent confort et sécurité, sans qu'il en coûte un para de plus. Leur service serait irréprochable si les départs étaient plus fréquents. Par bonheur, tel n'est pas le cas, et cela permet au caikdji d'enlever quelques passagers à la société, dont Abdul-Hamid fut le principal actionnaire.

Mais la politique leur a été longtemps plus préjudiciable que la vapeur. Le caikdji était suspect à Yildiz. Sous le règne de ce sultan, il avait contre lui la police et son armée de mouchards. A partir du coucher du soleil la circulation lui était interdite, aussi lui arrivait-il souvent, lorsqu'il se trouvait dans l'impossibilité de rallier son échelle, de passer la nuit à l'endroit où le hasard d'une course l'avait conduit. Cette mesure inepte avait été inspirée par la crainte que le caikdji ne favorisât quelque complot qui aurait eu pour but de replacer sur le trône Mou-

(¹) Environ 11 sous.

rad, le détrôné pour cause de folie. On a pensé qu'il aurait été facile à la corporation d'exécuter ce dessein en débarquant par une nuit obscure sur les quais du palais de Tchéragan où, depuis une trentaine d'années, ce malheureux était enfermé avec sa famille. Certes, le *djornal* du policier, qui enregistra cette insinuation, obtint la récompense méritée, mais je doute qu'elle ait été proportionnée au mal qu'elle causa. Tout en fut bouleversé. Les deux rives du Bosphore furent soumises à une surveillance minutieuse. Plus de visites d'un yali à l'autre, plus de promenades, ni de parties de pêche au clair de lune. Vainement les cahvedjis des échelles allumaient leurs lanternes, les tables restaient désertes, personne n'osant sortir. On se cachait comme à l'époque où le redoutable bostandji parcourait le canal, une trique à la main, pour châtier ceux qui n'avaient pas pris la précaution d'éteindre leur chandelle à l'heure du couvre-feu. Le soir, entre ses deux rives éclairées par les maisons, la mer n'était qu'une solitude noire d'où montait la voix désolée du courant. La tache noire s'étendait de Scutari à Cousgoundjouk, où étaient de vastes yalis mystérieusement abandonnés. Au début du règne, toute une fournée de pachas furent exilés au Yemen, puis mis à mort. Les veuves, filles de sultans, continuaient à les habiter, mais, frappées par la même disgrâce, elles y vivaient dans une retraite obligatoire. Ces yalis, dont la masse trapue se carre entre la mer et la colline magnifiquement boisée, on les aurait cru vides d'habi-

tants, à voir les vignes escalader les perrons et grimper aux fenêtres où pendaient des loques de rideaux jamais renouvelés. Aucune porte ne s'y ouvrait de jour ; aucune lumière ne s'y allumait la nuit.

Avant que les bateaux du chirket eussent mis Stamboul en communication avec les échelles de la banlieue, le caïque était le seul moyen de transport. Tout particulier aisé avait le sien. Les hauts fonctionnaires en avaient plusieurs. Chaque yali possède encore un caïk-hané ou remise à caïques, qui s'ouvre sur la mer au moyen d'une porte à claire-voie. A l'occasion, les dames de la maison s'y baignent après qu'elles ont pris la précaution d'y clouer une toile d'emballage. C'est là qu'on tirait le caïk à sec sur un plan incliné. Les ministres de la Porte, avant comme après la Constitution, ne voyageaient plus qu'en vedettes. Une flotille de bateaux rapides et richement aménagés était mise à leur disposition par les soins de l'amirauté.

Il suffit d'avoir fait une fois le tour de la banlieue pour constater que le Bosphore est encore, après les îles des Princes, le seul endroit où la promenade soit possible. En été, la chaleur et la poussière rendent pénible les déplacements autour de Péra. A Constantinople, l'on n'est à son aise qu'au bord de l'eau ; mais pour s'y promener, c'est une autre affaire. Les plus beaux emplacements du Bosphore sont tous découpés en propriétés jalousement closes. Les massifs ombreux de Courou-Tchechme, de Beïcos, de Balta-Liman, de Thérapia, de Buyuk-Dere,

appartiennent, les uns à des pachas, les autres aux ambassades, reconnaissables à leurs mâts de pavillon. Les yalis turcs sont en bois, mais les murs qui entourent leurs jardins du côté de la campagne, sont en bonne pierre, et les pistes qui grimpent autour à peine praticables. Aussi personne ne s'y risque. Cependant une assez belle chaussée longe la rive européenne. Elle commence place de Top-Hané pour finir au village de Roumélie Hissar, mais comme elle passe derrière les maisons, ne longeant que des murs qui n'en finissent plus, elle n'offre aucun intérêt. Dailleurs, ce chemin n'a été construit que pour permettre aux effendis, qui ont leurs demeures sur la mer, de se servir de leurs voitures. La mer, on ne la voit que par intervalles, au bout des escaliers qui descendent aux différentes échelles où sont les chalets-stations des chirkets.

Encore que moins peuplée et d'aspect plus rustique, la côte d'Asie offre les mêmes inconvénients. Là aussi les riverains ont tout occupé, tout emmuraillé, si bien qu'il est à peu près impossible de se donner de l'air sur le Bosphore si l'on n'y possède, à soi, un logement, placé soit au bord de la mer, soit sur une hauteur d'où l'on domine le paysage, ce qui est délicieux. Comme propriétaire on peut y prendre toutes les libertés, et l'on n'a pas à se gêner avec les voisins, à la condition, bien entendu, qu'ils ne soient pas turcs. Aucun règlement ne saurait prévaloir contre une bourse bien garnie, ni faire obstacle aux caprices d'un homme puissant. Chacun

pour soi, telle est la devise du pays. Ne pas confondre avec le chacun chez soi, qui est celle de notre bourgeoisie. En France, les ordonnances sont respectées, mais l'on s'y barricade contre le voisin. En Orient, l'égoïsme satisfait s'y tempère souvent de générosité et d'hospitalité, mais, en revanche, personne ne s'y soucie de l'intérêt public. Cela allait tellement de soi qu'on n'a jamais songé à critiquer le préfet de la ville qui éclairait à *giorno* son jardin, alors que la rue à côté restait plongée dans l'obscurité. Dans ce pays, où la collectivité est chose négligeable, l'homme riche s'entoure d'un confort aussi varié que complet pour avoir sous la main ce qu'il ne saurait trouver ailleurs. Parfois il s'y mêle de l'arbitraire. Abdul-Hamid ne voulut jamais permettre à ses sujets d'ouvrir un théâtre ni de s'éclairer à l'électricité. Comme bien on pense, il ne se privait de rien de ce qu'il interdisait aux autres, car il possédait pour son compte deux troupes de comédie, et la lumière électrique ruisselait dans le cristal des hautes torchères de son palais. Ainsi s'explique ce contraste de luxe et de misère, de barbarie et de civilisation qui, à toutes les époques, a été la caractéristique des villes d'Orient.

Mais la mer est à tout le monde. Aussi la foule s'y porte-t-elle en masse le vendredi et le dimanche. Ces jours-là, les chirkets se succèdent de demi-heure en demi-heure, déversant aux échelles des flots de promeneurs qui vont s'installer dans les cafés placés au bord de l'eau où l'on respire le bon air. En général,

ces échelles sont charmantes. Thérapia et Buyuk-Déré possèdent des *palaces* qui offrent tout le confort désirable. Les buveurs d'eau s'acheminent vers les sources réputées de Tchirtchir et de Hounkiar-Souyou où, sous les ormes, résonnent de bucoliques flûtes, mais où l'on arrive couvert de poussière de la tête aux pieds. De ce dernier point, l'on peut gagner en une demi-heure de voiture, la forêt de Belgrade, encore qu'il soit prudent de ne pas trop s'y égarer si l'on craint les aventures. On peut leur préférer les villages turcs qui se tassent à l'entrée du Bosphore. On y trouve avec le bruissement de la brise dans les platanes et la volupté du repos, une tasse de café et l'inévitable verre d'eau. Du clapotis de la vague, monte cette bonne odeur de pastèque qui est particulière au Bosphore. Les deux Cavaks ne laissent rien à désirer à ce point de vue. Les buveurs de bière ne quittent pas Péra. On les voit, l'après-midi, s'entasser dans les brasseries de Ferri-Keuy où ils vident force pots en se bourrant de pistaches et de pain de seigle. A Péra, on ne boit jamais sans manger, à l'inverse du Français qui ne peut rien manger sans boire. Dans tous ces cafés à ciel ouvert, on ne sert aux musulmans que du café ou d'innocents verres de limonades, mais lorsque la nuit tombe sur les consommateurs, le *cahvedji,* s'il est chrétien, ne manque pas de servir aux effendis attardés des rasades de *raki,* hypocritement dissimulé dans des tasses à café. On peut remarquer qu'on use d'un truc analogue sur le zinc des bars parisiens,

depuis la restriction apportée à la consommation de l'alcool pendant la guerre, ce qui prouve que, sous l'influence des mêmes causes, les mêmes malices fleurissent sous tous les climats.

De tous les lieux de promenade qu'offre la banlieue, la vallée de Beicos avait ma préférence. Les ombrages y abondent, et on y trouve un peu de gazon en été. L'allée de grands arbres qui la traverse dans sa longueur aboutit à l'un des sites les plus frais du Bosphore. A partir du kiosque impérial de Tokat, la vallée se resserre pour former un cirque de collines couvertes d'un bois touffu. Au printemps, on y entend tous les ramages de la faune ailée, le cri du coucou, et les coups du pic qui fore les troncs d'arbre de son bec d'acier. Rien n'y vient troubler leurs amours, protégés autant par l'épaisseur du bois que par la consigne qui en défend l'accès aux chasseurs.

A la vallée se rattache la petite montagne, dite du Géant. Le versant qui regarde le Bosphore est enlaidi par les excavations qui ont mis à nu la roche calcaire dont elle est formée ; mais, du côté opposé, les pentes ont conservé leur verdure, et le chemin qui conduit au sommet est en partie carrossable. C'est l'endroit le plus favorable pour découvrir le haut Bosphore. L'œil embrasse le double amphithéâtre de collines qui encaissent les eaux bleues du canal, depuis la vallée ocreuse de Sari-Yer jusqu'aux tours grises de Roumélie-Hissar. Au delà du golfe de Buyuk-Dère et de sa prairie, clairsemée

de platanes, moutonnent les frondaisons de la forêt de Belgrade qui font contraste avec les vallonnements dénudés qui se perdent à l'ouest. Sur la droite, à un kilomètre environ, sont les ruines d'un château génois, dont les murailles escaladent les pentes des coteaux du Hiéron. Par-dessus, apparaît une ligne bleue, morne et froide. C'est la mer Noire qui, à vrai dire, n'a de noir que le nom, encore que ses eaux soient sensiblement moins bleues que la petite mer qui baigne les murailles de Stamboul. La distance qui sépare les deux bassins est si négligeable qu'on serait tenté de croire que ce n'est là qu'une illusion. Pourtant on est obligé de reconnaître, à voir la différence des eaux, que le Bosphore sépare non seulement deux continents, mais deux régions climatériques bien différentes, et que si la Marmara est grecque par la lumière, la mer Noire est slave par ce je ne sais quoi qui attriste son horizon. On comprend que les anciens aient considéré le groupe des Cyanées, à l'entrée du Bosphore, comme les limites du monde habitable.

Les promenades à travers le golfe d'Ismidt ne seraient pas dépourvues d'agrément sans les complications d'un voyage par mer qui dure plusieurs heures. Le point le plus accessible est la station de Yalova qui se trouve blottie à mi-côte du *Samanli-dagh,* au fond d'un cirque de hautes collines où se pressent les chênes et les mélèzes. Ce fut en mai 1906 que j'en entrepris l'excursion. La région est en partie défrichée, mais d'aspect si vierge, si dépeuplé, que

l'on s'y croirait à plusieurs centaines de lieues a l'intérieur des terres anatoliennes. Même aux abords de la capitale, l'âpre senteur des pays retournés a la sauvagerie se dégage des choses, car le *Samanli-dagh* n'est autre que l'Arganthon si célèbre dans les fastes mythologiques. Le chemin côtoie la mer avant d'escalader les premieres ondulations qui montent en suivant un ruisseau dont le lit encaissé disparait sous le feuillage des saules et des tilleuls. Autour de deux ou trois villages neufs, peuples de lazes et construits sur des hauteurs, s'étendait la perspective des champs cultivés nuancés de vert, et, par endroits, de bleu tendre. A la lisière des champs d'avoine, le printemps avait versé son écrin de coquelicots et d'iris jaunes qui se dressaient sur leurs longues tiges comme des calices d'or, et sur les talus pleuvait le feu d'artifice des genêts en fleur qui sont plus odorants que ceux de France. On croisait de beaux paysans qui nous saluaient avec un air plein de dignité. Des femmes en féredjes se tenaient sur leurs portes pour nous voir passer, et des cigognes perchaient aux galeries des minarets. Et a mesure que nous montions vers les sommets boisés, l'azur du ciel devenait plus vif, l'air plus léger. Derrière nous, sur la rive opposée, Pendik bleuissait sur le golfe tout bleu.

Les piscines de Yalova occupent le fond d'un ravin traversé d'un ruisseau, où l'on voit au milieu de l'eau courante flotter des vapeurs sulfureuses. La salle rappelle exactement les dispositions des

hamams de Stamboul. C'est le même dallage, les mêmes vasques, les mêmes vapeurs laiteuses se jouant dans les rais lumineux qui descendent des trous percés dans la coupole, avec cette différence que l'eau jaillit ici des robinets de bronze à une température de 60 degrés. Diverses améliorations ont modernisé ces installations byzantines. On voit encore, au bord du ruisseau, affleurer de massives substructions en briques qui seraient les restes des thermes dont on fait remonter la construction à l'impératrice Théodora. On raconte qu'elle y venait passer les premières journées du printemps, suivie de sa cour et d'un train de maison considérable.

Le jour où un service régulier de cabotage aura facilité les communications de la capitale avec sa banlieue asiatique, Yalova se peuplera de baigneurs et de touristes. On pourra, sans se donner trop de mal, pousser jusqu'à Nicée, par le golfe de Ghemlek. On pourra aussi faire un crochet du côté des ruines de Cyzique, en passant par le village d'Artaki où l'on récolte un vin blanc qui a son prix. Rien n'égale l'intérêt qu'éveillent ces ruines. Pourtant, elles ne sont visitées que par de rares touristes, bien qu'elles ne soient qu'à quelques heures de la capitale et à quelques kilomètres de la côte ; mais l'état arriéré du pays est tel que personne n'ose s'y aventurer.

Tandis que la société de Péra envahit les restaurants et les palaces à la mode du haut Bosphore où sont les ambassades et leurs stationnaires, le monde élégant turc fait sa promenade de Guieuk-Sou, lit-

téralement *Eau céleste*. Les Européens ne connaissent ce ruisseau que sous le nom d'*Eaux douces d'Asie*. A la vérité, elles ne méritent aucune de ces somptueuses dénominations. Les eaux de Guieuk-Sou sont de couleur verdâtre, la mer y entrant dans une forte proportion. C'est même à ce mélange qu'elles doivent d'être accessibles aux légères embarcations qui s'y pressent, le vendredi principalement. A partir de l'après-midi, la rade de Bebek se couvre de caïques qui, tous, prennent la même direction. Après avoir rasé la côte d'Asie, ils disparaissent derrière les murs croulants de la forteresse d'Anadol-Hissar et s'engagent dans la paisible rivière bordée, à gauche, d'un cimetière turc qui sombre dans la verdure ; à droite d'une forêt de roseaux baignant dans les eaux d'un marécage. On passe sous un pont rustique et l'on s'arrête au milieu d'un site qui ne manque pas de fraîcheur. La rivière s'y rétrécit sous la poussée d'une végétation de roseaux et de lianes enlaçant de hauts peupliers, où le menu et délicat feuillage du saule traîne au fil de l'eau. Sur la rive opposée s'étend un bout de prairie sur laquelle des arbres clairsemés étendent leur ombre.

C'est là que s'arrêtent les caïques, et c'est vraiment dommage, car à cent mètres plus loin le bois s'épaissit, il est vrai qu'à cet endroit le ruisseau ne forme plus qu'un mince filet qui se perd parmi d'énormes galets. Des caïques sont occupées par des femmes turques, d'autres par leurs coreligionnaires

mâles. Toute l'élite de la société de Stamboul est là : officiers sanglés à l'allemande, la tête haute, et fonctionnaires de tout grade. Seuls, les gens du palais se dispensaient d'y paraître, par crainte des espions. On y voit aussi la fine fleur des harems, tous les spécimens de beauté locale, depuis la délicate pâleur du type circassien jusqu'à l'opulente créature venue on ne sait d'où. En général, les Turcs préfèrent la force à la délicatesse. Des princesses à marier s'y montrent au mépris des ordonnances impériales. Des employés à 1 500 piastres également, dans l'espoir qu'elles daigneront faire un choix parmi eux. Dans cet étroit espace, les embarcations se touchent, se frôlent, s'entre-croisent, non sans intention. Elles ne s'éloignent que pour revenir aussitôt sur leurs pas. De l'une à l'autre, les deux sexes échangent des regards, mais pas une parole, pas un geste. La réserve turque ne le permettrait point. On n'y tolère que le langage des yeux ; mais cela suffit, car plus d'une intrigue s'y noue, plus d'un roman s'y ébauche. On se voit à Guieuk-Sou, mais on s'explique ailleurs. J'ai cru longtemps que la réclusion du harem faisait de la femme turque un être anonyme et ignoré. Guieuk-Sou m'a détrompé. On peut également faire la même constatation aux Eaux douces d'Europe, car le flirt du Bosphore n'est que la continuation de celui qui s'épanouit avec les premiers lilas du printemps sur les bords du Cydaris. Un jour que je naviguais dans ces parages en compagnie de deux personnages turcs, je remarquai avec stupéfaction qu'ils mettaient

sans hésiter un nom sur chaque *yachmak* qui passait. Il est vrai que ce voile est si transparent qu'il laisse deviner à peu près tout du visage, outre qu'il ne remonte jamais que jusqu'aux yeux. Le plus curieux est qu'ils les reconnaissaient toutes. Ils savaient, par exemple, que cette grosse blonde, couverte de dentelles, était la femme de tel chambellan, que cette autre, couverte de diamants, était la jeune épouse d'un vieux ministre ; que le grand caïque à trois paires de rames, au tapis de velours bleu trainant dans l'eau ses crépines d'or, portait une princesse égyptienne. Inutile d'ajouter que Guieuk-Sou et Kiat-Hané sont pour les Turcs des chasses réservées et qu'ils ne permettraient pas aux chrétiens d'y chasser.

Nous ne quitterons pas Guieuk-Sou sans jeter un coup d'œil sur la forteresse de Roumélie-Hissar qui s'élève en face du château d'Asie et située dans la partie la plus étroite du canal. Le château d'Asie, construit en 1375 par Bayazid *la foudre*, assurait aux Turcs la possession de la rive asiatique du Bosphore et de la Marmara. Roumélie-Hissar, édifié en 1451, a pour ainsi dire présidé à la chute du dernier boulevard de l'Empire byzantin, et comme cette chute marque dans les divisions de l'histoire moderne la fin du moyen âge, cette ruine pittoresque peut être considérée comme un monument commémoratif de la disparition d'une époque. On sait qu'il avait été construit à cet endroit, pour intercepter les communications avec la mer Noire d'où la ville tirait ses

approvisionnements. De là vient le nom de coupe-gorge qui lui fut donné. Assis sur un sol accidenté, le château de Roumélie aligne ses murailles de pierre fruste sur deux collines de hauteur égale au sommet desquelles se dressent deux grosses tours rondes ; d'autres murailles s'en détachent qui, par les pentes abruptes, escaladent des rochers pour aller rejoindre au bord de la mer d'autres tours semblables. Cet ensemble, ouvrage d'une industrie primitive, est si irrégulier qu'on a cru y voir la figuration des lettres arabes qui forment le nom de Mahomed II. Il s'harmonise d'autant mieux avec le frais paysage qui lui sert de cadre que la pierre s'y tapisse de lierre et de touffes d'herbe tombant en cascades des créneaux. On y voit l'arbre de Judée, au tronc robuste, dont les branches, avant de verdir au printemps, rougissent d'une floraison pourprée ; le vert poli du lentisque et du laurier dont s'empanachent les tours. Des figuiers trouvent moyen de vivre dans les anfractuosités de la muraille, à quarante pieds au-dessus du sol nourricier.

Des arcades basses s'ouvrent sur le quai, qui étaient les meurtrières des canons, dont les énormes boulets de pierre ricochaient sur l'eau avant d'atteindre le but. On entre dans l'enceinte du côté du village turc par une porte dégarnie de ses battants et dont les débris gisent plus loin. A la tour qui est à droite se remarquent des fragments de sculptures et d'inscriptions byzantines engagées dans la maçonnerie. Notons à ce propos que sur les parois de la

tour septentrionale figure, entre autres débris, une tête sculptée, d'un style rappelant l'art assyrien. Peut-être est-ce là un dernier vestige du monument que Darius fit ériger sur ces bords pour commémorer le passage de son armée sur le pont flottant qu'y jeta l'ingénieur Mandrocles. Pressés de construire leur forteresse, les Turcs firent main basse sur tous les matériaux qu'ils trouvèrent sur place, et quand ils n'en eurent plus, ils n'hésitèrent pas à démolir les églises et les couvents qui peuplaient ces solitudes. Cette tour paraît en excellent état de conservation, mais, à l'intérieur, elle n'a gardé que la colonne de maçonnerie, de laquelle rayonnaient les solives qui formaient les étages et la pyramide de décombres que les éboulements ont entassés au fond.

Des quatre principales tours qui flanquent les murailles aux angles, sans compter les intermédiaires, seule est restée intacte, à la poivrière près qui la couronnait jadis, celle dite de Mahomed II le conquérant. Un jour que j'étais là à me promener, je vis accourir une jeune fille dont les *galendjes* claquaient sur les cailloux roulants d'un sentier qui zigzague à travers les rochers. Elle me demanda si je voulais visiter la tour du Fatih. Sans attendre ma réponse, elle me fit signe de la suivre. Il y a dans l'enceinte un groupe de maisons de bois peintes en rouge, sordides demeures qui servaient autrefois de logements aux Janissaires qui y tenaient garnison, et que Mahmoud remplaça, après le massacre qu'il en fit en 1826, par une colonie de gitanes

islamisés. Bientôt, je vis sortir d'une de ces masures un homme qui tenait une clef et une lanterne.

Il ouvrit la lourde porte bardée de fer qui roula péniblement sur ses gonds. Tout d'abord, en entrant, mon attention fut sollicitée par l'apparition d'un gouffre qui s'ouvre tout contre la paroi, à ras du sol. Le gardien y jeta une pierre qui mit quelque temps à toucher le fond où elle rendit un coup sec. A gauche, s'ouvrent des portes basses qui donnent accès dans des salles voûtées, aux parois blanchies. La lanterne allumée, quelque chose se détacha de la voûte noire qui se mit à tourner un instant d'un vol circulaire, puis fila par la porte, en secouant sur ma tête un flot de poussière moite. Tout ce noir n'était qu'une colonie de chauve-souris qui fébrilement s'agitaient, troublées par la lumière.

Des lucarnes étroites éclairent de loin en loin l'étroit escalier pratiqué dans l'épaisseur de la muraille. Au premier des trois étages, s'ouvre, à droite, une salle à peine éclairée par le jour qui filtre d'une profonde lucarne et par l'ouverture pratiquée dans le caillebotis du plafond. Les parois s'y creusent d'alcôves où sont encore les planches sur lesquelles s'étendaient les hommes de la garnison et une cheminée par où descend un peu de jour. Il y a là tout un système de charpente, auquel les siècles ont donné les tons chauds du palissandre et qui apparaît formidable dans cette demi-obscurité.

Au palier du second étage, correspondant à la citerne qui alimente la fontaine du premier, se trouve

une pièce à claire-voie qui servait de magasin, encore meublée de deux grands coffres de bois qui sont couverts d'inscriptions. Je lis : Gio-Batta Balarino-Pricione 1649 ; puis, Colonello Roszi Rab 1647. Sur une autre face : Marco Tarsia D R. Ce sont là très vraisemblablement les noms de chevaliers vénitiens tombés aux mains des Turcs. Rappelons que les tours de Roumélie-Hissar furent, à la prise de Constantinople, transformées en prisons, et que beaucoup de ses défenseurs y furent incarcérés. Ce ne fut que plus tard qu'on utilisa dans ce même but le château des Sept-Tours.

Au troisième étage, les escaliers atteignent un vestibule où s'ouvre un petit cabinet tendu d'une mauvaise natte, aux murs crépis de blanc, mais entièrement barbouillés de signatures tracées par des visiteurs de toute nation. Dans un coin, un lampion de mosquée, suspendu à un clou, contient un peu d'huile verdâtre. Avant d'y pénétrer, le gardien se déchausse, sans doute par respect pour le lieu. Mahomed II y aurait passé plus d'une nuit au retour d'une de ces parties de chasse qu'il poussait, depuis la construction de la forteresse, jusqu'à la forêt de Belgrade. La salle à côté et les galeries obscures qui courent dans l'épaisseur des murailles, contiennent de nombreux graphites. Gravés en beaux caractères du XVIe siècle, ils évoquent le souvenir des guerres que l'empereur d'Allemagne, Rodolphe II, soutint contre Mourad III, et les noms des quelques nobles tchèques et polonais qui y furent tenus en

captivité. J'ai transcrit celles qui me parurent les plus remarquables comme exécution, à défaut de renseignements sur les personnages qui les tracèrent. FRIDRIC. ² SKIDEL. OPPA : APOT : CHRISTOF, HASBAR : SER : ORATOR. G CAPTIVI AD. 1594. Sur une pierre soigneusement polie, je lis : CASMAR WR. A 1594. Ensuite, celle-ci : HENRICO : ION. 1594. On n'a pas encore songé à les marteler comme on a fait des belles inscriptions latines que les touristes pouvaient naguère déchiffrer sur les parois du château des Sept-Tours. On a peine à croire que ce stupide méfait ait été commis sitôt après que le château eut passé aux mains de la direction du musée impérial. Le coupable n'a pas songé que ce trait de vandalisme a plus déshonoré la Turquie moderne que les traitements infligés aux ambassadeurs n'ont déshonoré les Turcs d'autrefois. L'erreur est grossière que de s'imaginer qu'on réhabilite les nations en effaçant les témoignages de leur histoire.

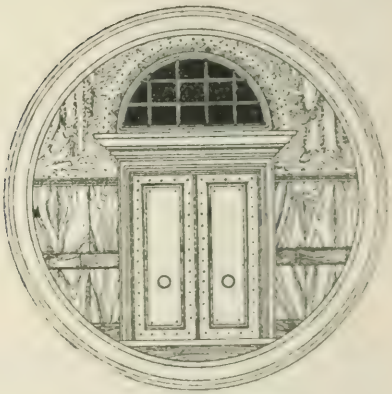
L'un des prisonniers de Roumélie-Hissar, Vladislas Vladislof, dont il m'a été impossible de découvrir la trace du passage, qui existe pourtant dans quelque coin de la tour, était attaché à l'ambassade de S. M. Apostolique. Dans la relation qu'il a faite de sa captivité, il raconte qu'il fut tout d'abord enfermé dans une des tours du bord de l'eau, mais que les geôliers, prévenus que le sultan allait passer par là pour se rendre aux Eaux-douces d'Asie, les transférèrent en toute hâte dans la tour de Mahomed II. La raison de cette précaution, il l'explique par ce fait

que peu de temps auparavant d'autres prisonniers ayant reconnu le caique de Sa Hautesse profitèrent du moment où il passait près du rivage pour pousser les cris de *aman padischah* et qu'ayant été entendus, ils furent aussitôt délivrés.

Du haut de la plate-forme, encombrée de gravats et de débris, l'œil embrasse l'étendue du Bosphore. Tout au fond, fermant l'horizon, à l'Est, se découpe la gracieuse silhouette des monts arides ; mais au premier plan s'abaisse un cirque de collines vertes qui s'avancent à droite et à gauche du vallon des Eaux-douces, pour faire de cet endroit du Bosphore un lac plein d'animation, sillonné de caïques et de voiliers qu'entraîne le courant, et que remontent péniblement des steamers, suivis d'un double sillage d'écume et de fumée. Rasant l'eau bleue, des engoulevents passent, montant et redescendant le canal d'un vol infatigable.

Tout en haut de la colline où s'élève la forteresse, se trouve un tekké de derviches bektachi. Le cimetière qui l'accompagne renfermerait dans son enclos les morts de l'échauffourée d'Epivatos qui fut l'un des principaux griefs invoqués par Mahomed II pour justifier la guerre qu'il déclara à l'inoffensif Constantin Dragacès. Des cavaliers turcs faisaient paître leurs bêtes sur les champs des Grecs. Ces derniers ayant voulu protéger leurs récoltes, on en vint aux mains et le sang coula de part et d'autre. Cassim Tchelébi, fils de Bayazid *l'éclair* et son neveu Orkhan, y périrent. Ombragées de cyprès,

closes d'une grille en bois vert, les tombes des princes turcs se confondent avec celles des *martyrs* d'Epivatos et des Cheikhs du Teké.



Porte de Sainte-Sophie.

CHAPITRE IX

IMPRESSIONS DE BANLIEUE

L'orgue de barbarie et l'ambassadeur. — Les souris et les inquiétudes d'Orta-Keuy. — Le palais de Yildiz et sa garnison. — Les soldats albanais. — Ce qu'est un village mixte. — Le palais de Tchéragan et la captivité de Mourad IV. — Comment ses filles nées en prison furent mariées. — Leur désappointement. — Un théâtre arménien [illegible] par ordre. — La vie d'un village du Bosphore. — Premières manifestations nationales.

Ce matin, jour de l'an orthodoxe, j'ai été réveillé par un air d'orgue de barbarie. C'est par un air de musique que prélude à Constantinople toute bonne fête orthodoxe ; mais depuis longtemps il ne se faisait plus entendre. Aussi m'a-t-il rappelé l'époque où ses flonflons mécaniques égayaient la cité franque et les quartiers chrétiens de la banlieue. Aujourd'hui c'est-à-peine s'il est convié aux noces du petit peuple et aux soirées dansantes des Levantines sans prétentions. Les poivrots ne manquent pas cependant qui s'obstinent malgré tout à prendre la vie du bon côté, mais on ne les voit plus égayer leur marche d'un air de musique. Ils ont le raki triste et lorsqu'ils rentrent au signal donné par la patrouille c'est sans tambour ni trompette.

Je ne peux oublier que l'orgue de barbarie se fit entendre la dernière fois quand eurent pris fin les massacres de 1896. Ce jour-là, il joua par ordre de la police, qui, en même temps, faisait rouvrir les gargottes de Galata et de Calliondji-Coulouk. C'était une invite aux rayas barricadés dans leurs maisons de reprendre leur train de vie ordinaire afin que fût oublié un moment plus tôt le drame sanglant. Ce même jour, on put voir un ambassadeur, M. de N., se promener à pied, seul et sans cavas, dans la Grand'-rue de Péra encore déserte, affectant l'indifférence. Était-ce une promenade hygiénique, ou bien faut-il croire que la police fût pour quelque chose dans la démonstration de ce diplomate?

Sous la brume de janvier et la neige qui s'amoncelle sur les toits, les petites maisons d'Orta-Keuy font grise mine. Ces chimériques demeures ne sont habitables qu'en été, alors qu'à leurs façades, où s'alignent décidément trop de fenêtres, montent les grappes de la glycine en fleur. Mais pourquoi tant de carreaux de vitres à ces maisons aux murs épais comme la main et sous un ciel inclément? C'est ce que je n'ai jamais pu m'expliquer. La casanière Levantine y vit pelotonnée dans sa pelisse en peau de lapin, près de son mangal de cuivre où sous la cendre couve une braise rare. Elle ménage son charbon, tandis que le mari est au travail et les enfants à l'école. C'est que le charbon est à 70 piastres le *kantar*, et le pain à 50 paras. Le beurre de Sibérie est hors de prix, et, pour surcroît d'infortune, le poisson — cette ressource du pauvre à Constantinople — manque au marché, les pêcheurs n'osant plus affronter la mer démontée. Je suis persuadé que la *pita* de Saint-Basile, que nous avons adoptée sous le nom de gâteau des rois, a fait défaut sur plus d'une table d'Orta-Keuy. Plus que jamais cette population est triste et souffrante, mais la difficulté de vivre n'est pas seule en cause dans sa tristesse muette. Si l'inquiétude se trahit jusque dans ses mouvements, si les femmes se cachent comme au temps des Janissaires, si les enfants ne jouent plus devant les portes, c'est que Yildiz est là tout proche. Ce redoutable voisin empoisonne l'existence de ce pauvre monde, sur lequel pèse l'angoisse d'une éternelle menace.

Du palais, on ne voit cependant que la partie du parc qui déborde sur le versant Nord de la colline impériale; mais le chemin qui longe la muraille est bordé de casernes, où tient garnison un bataillon albanais. A Bechik-Tach, comme à Orta-Keuy, l'Albanais leur est un objet d'effroi. Les hommes, qui les rencontrent sur leur chemin, font un détour pour les éviter, et les femmes assises à la fenêtre du *chahnichine* se dérobent pour ne pas se laisser voir.

La garnison de Yildiz comprend un certain nombre de troupes formées de sujets turcs, arabes et albanais. Chaque unité se compose d'hommes appartenant à une même race, et chacune est cantonnée dans un local séparé. L'intérêt du sultan exige qu'ils n'aient rien de commun entre eux, pas même les fontaines où ils font, les manches et le bas du pantalon retroussés, les ablutions qui précèdent la prière. Les officiers ne s'abordent jamais pour causer, et c'est à peine s'ils se saluent. Les soldats de Yildiz jouissent de nombreux privilèges; mais ils s'en attribuent plus qu'on ne leur en a accordé, comme de voyager en *tram* sans bourse délier, de dérober aux étalages du tcharchi ce qui est à leur convenance. Comblés d'égards par le maître, les Albanais notamment se croient autorisés à pousser la licence jusqu'à l'assassinat et au vol à main armée. L'impunité leur est assurée, et d'ailleurs qui oserait porter plainte? C'est précisément à eux, et non sans arrière-pensée de malveillante intention, qu'avait été confiée la garde des portes qui donnent sur le vil-

lage. Toute la partie du quartier qui approche de leurs casernes a été abandonnée. Les maisons restent vides, leurs fenêtres n'ont plus de vitres et les façades sont criblées de cailloux. Au début, on s'est même appliqué à en diminuer le nombre. Toute une rangée de maisons neuves qui escaladaient trop indiscrètement la colline prirent feu, soudain, un beau soir d'été. Elles flamberent toutes à la fois, sous les yeux de la soldatesque accourue pour voir du feu.

Cette partie du Bosphore est habitée par les membres de la maison impériale. De Cabatach à Couroutchechmé, l'espace de deux lieues, la mer est bordée de palais et d'annexes crépies de jaune. Derrière cette façade, dont tout le luxe s'étale sur la mer, s'élèvent les faubourgs accidentés de Bechik-Tach et d'Orta-Keuy, entre lesquels se déploient les frondaisons du parc de Yildiz-Kiosque. Après le palais de Dolma-Bagtché, monté en confiserie blanche, venait celui du fastueux Téhéragan, aux marbres polychromes, mais dont il ne reste plus que des murs calcinés par le feu et des fenêtres festonnées en dentelles qui bâillent sur le vide. Avant la révolution, la route qui passe derrière était jalonnée de corps de garde où veillaient des sentinelles, la carabine au poing. C'est à Téhéragan que Mourad fut enfermé avec ses femmes et ses enfants. Des filles y naquirent, y grandirent au cours d'une captivité qui dura une trentaine d'années. Du monde, elles n'avaient jamais vu que la partie que l'œil peut embrasser des fenêtres de l'appartement où la famille était

séquestrée, et qui donnait sur la mer. Le monde ne leur fut révélé dans sa complexité que le jour où elles durent épouser, par ordre d'Abdul-Hamid, de modestes secrétaires de Yildiz. Mariées le même jour, elles se rendaient ensemble au yali conjugal où les attendaient les époux. En chemin, elles ne cessaient d'interroger les hanoums [1] chargées de les accompagner sur tout ce qu'elles voyaient. C'étaient des exclamations sans fin, des surprises qui les ravissaient. Ces pauvres princesses n'avaient jamais vu une voiture, un cheval, un chien. Elles marquèrent moins d'enthousiasme pour les maris choisis par leur oncle. L'une d'elles refusa même de recevoir le sien, tant elle le trouva peu à son goût. Aucune raison ne put la déterminer à changer d'avis. L'aventure n'en resta pas là, car elle eut des suites dont tout Constantinople parla.

Orta-Keuy a conservé sa physionomie de grand village mixte, arménien et juif, avec une certaine proportion de Grecs et de Turcs. Il se signale au loin par sa blanche mosquée construite au bord de l'eau où se mire la grâce de son architecture néo-byzantine. Couverte de maisons de bois, la vallée, qui le traverse dans son milieu, forme un torrent presque toujours à sec et servant de chemin, entre deux averses, aux voitures et aux chevaux. A droite, une rangée de maisonnettes en brique cache un jardin potager cultivé par des Bulgares. A gauche, c'est le

---

[1] Dame, en turc.

quartier juif avec son amas de masures délabrées. Plus haut, s'étagent de vieux conaks arméniens entourés de jardins en terrasses où, à l'ombre des grands cyprès, s'épanouissent les lauriers-roses et les rhododendrons. Les jardins ont conservé leurs allées pavées de cailloux en mosaïque et bordées de fusains. Tout cela remonte à une époque où Yildiz n'était pas habité, où l'Arménien était toléré, le pays tranquille. Le quartier, à cet endroit, est percé de ruelles creusées en rigole pour l'écoulement des eaux, au pavé rude et sonore que surplombent les *chahnichines*. Elles sont si étroites qu'il n'y a place que pour un cheval et son cavalier. Là, se cache une rustique église derrière une haute muraille qui lui fait une cour intérieure, et, suivant un vieil usage, ses portes bardées de fer se ferment avant le coucher du soleil. A côté, s'élève une vaste baraque en planches dont les portes sont toujours fermées. Renseignement pris, c'est un théâtre arménien. Pendant les beaux jours d'Orta-Keuy, on y représenta des drames et des opéras empruntés non seulement au répertoire étranger, mais aux épisodes de l'histoire nationale. Une troupe de comédiens s'était formée qui, dans son ensemble, eût fait honneur à une scène européenne. Empêchés de jouer dans leur langue, ils durent se résigner, pour ne pas mourir de faim, à fonder... un théâtre turc qui fut, à proprement parler, un théâtre de ramazan, car il n'ouvrait que pendant ce mois d'abstinence. Il m'est arrivé d'assister à une ou deux représentations, et je me propose

de dire ailleurs l'effet produit, sur un public composé de turbans et d'employés turcs, par une pièce empruntée au répertoire français.

Comme tout gros village du Bosphore, Orta-Keuy possède un tcharchi, qui est situé dans le quartier juif. C'est une rue bordée de chétifs étalages que la pluie et la neige transforment en cloaque de boue. Des Juifs, en culotte bouffante, les mollets tirebouchonnés de bas blancs qui leur montent aux genoux, y débitent du poisson desséché. On ne peut s'empêcher de détourner la tête en passant devant d'écœurantes boutiques de boucherie, où se débite une viande spéciale, à leur usage. Sur la route, plus modernisée d'aspect, se voient la massive bâtisse du *hamam* au badigeon rose, un débit de tabac tenu par un Persan à la barbe teinte au *henné* rouge ; *l'aktar* aux mille articles bon marché ; puis la blanche échoppe du *malhebidji* qui voisine avec le confiseur, et le rustique *helvadji*, dont la boutique aux parois enfumées est grande ouverte sur la rue[1]. Une épaisse table de marbre prend toute la devanture, et le chaland fait ses achats au dehors, comme on devait faire à Pompéi où les boutiques ne sont pas disposées autrement. Toutes ces industries gourmandes sont exploitées par des Turcs provinciaux, vêtus selon la mode de leur pays. Les métiers y sont représentés

---

(1) Le *helva* est le pain d'épice turc. C'est un mélange de farine de sésame et de sucre, battue dans un mortier. Cette pâte blanche devient jaunâtre et légèrement visqueuse quand on l'additionne de miel. Il est d'une consommation quotidienne.

par un forgeron arménien, deux charpentiers grecs, des matelassiers de Trébizonde, des chrétiens au profil laze. En dehors de Péra, les matelassiers ne travaillent que dans le coton, les indigènes dédaignant encore les matelas et les coussins bourrés de laine. Ils opèrent au moyen d'une harpe qui n'aurait qu'une corde. Le cardeur tape sur la corde à l'aide d'un maillet et le coton s'envole en légers flocons blancs. Cela se fait avec un agrément tout musical. La corde rend un son, tandis que le bois de la harpe bat la mesure sur le plancher où le matelassier est accroupi.

Rien n'égale la monotonie de cette existence suburbaine. Les Juifs, qui forment la majorité de la population, vivent entre eux. Les Arméniens s'effacent de leur mieux. Les hommes se dispersent dès le matin pour aller à leur travail. Suivant l'usage, les femmes restent à la maison. Je les vois, en passant, blotties dans un coin de leur divan, le nez au carreau de vitre, d'où elles guettent le voisinage. Un air de résignation reste figé sur leurs visages immobiles. Tout le monde rentre le soir, avec quelques provisions à la main, et chacun s'enferme chez soi. Les lampes s'allument, et les fenêtres aux stores de calicot blanc s'éclairent les unes après les autres dans la nuit noire. Une coutume bizarre, mais qui s'explique par le sentiment d'inquiétude qui tourmente ces pauvres gens, c'est de les tenir allumées toute la nuit. On ne les éteint qu'au petit jour. Je fus quelque temps à penser que ce ne pouvait être que les veilleuses que le-

chrétiens ont pour usage d'entretenir devant les icônes. Mais ce qui me confirma dans l'opinion que celui-ci était dû plutôt à la peur, c'est que les lumières s'éteignent par les soirs de lune. Cet éclairage devient plus intense, la veille du sabbat. Au coucher du soleil, la femme israélite dispose sur un plateau en fer blanc une multitude de verres dans lesquels une veilleuse nage dans une épaisseur d'huile. Ce procédé est non seulement économique, vu le prix où est ce combustible, mais prévoyant, car le danger de voir la maison rester sans lumière pendant tout le temps que dure le repos du sabbat est ainsi évité.

La première manifestation de la vie matinale est religieuse. C'est d'abord le chant du muezzine, doux et caressant au premier réveil. Puis, les crieurs des églises, qui vont par les rues, chacun dans son quartier et dans sa langue, inviter les fidèles aux offices. On raconte que cette manière de les convoquer est générale dans les villes d'Anatolie par suite de la répugnance manifestée par les musulmans à entendre le son des cloches. Les cris de l'Arménien et du Grec rappellent les mélancoliques cantilènes de leurs églises. Le crieur juif d'Orta-Keuy se distingue par la bizarrerie de son chant et la puissante beauté de sa voix.

Les Eaux Douces d'Asie

CHAPITRE X

BÉBEK ET SON JARDIN

Aspect de la côte d'Asie. — Ma maison. — Méfiances indigènes et situation critique. — Le flair atavique de l'indigène. — Ma voisine me soumet à un interrogatoire. — Des inconvénients de lire dans la rue.

Avril venait de naître cette année-là, par exception, tiède et bleu. Je voulus le passer dans la verdure naissante du Bosphore et je m'installai à Bébek, gros village peuplé de Grecs, de quelques familles turques, et d'une colonie de négociants anglais. Bebek possède cette chose rare en Turquie qu'est un jardin public, et le sien est remarquable par

la beauté de ses platanes. Des quais y aboutissent qui, d'un côté, contournent la baie pour aboutir à la forteresse de Roumélie-Hissar. Du côté opposé, achevant la courbe, ils longent la rive jusqu'aux premiers cafés d'Arnaout-Keuy. Le soir, ces cafés se peuplent de consommateurs, occupés à respirer la brise rafraîchissante, tandis que les jeunes Grecques du village, en toilette claire, s'entassent au rebord des terrasses de ces établissements pour voir et être vues. Arnaout-Keuy, exclusivement grec, est le seul endroit du Bosphore où les bords de l'eau soient animés. Dans les lieux habités par les Turcs, chacun se tient chez soi, et la rue reste vide sous les chachnichines farouchement clos.

Les consommateurs, assis sous les platanes de Bébek, ont devant eux l'un des plus jolis coins du Bosphore. En face, Candilli avec son mélange de verdure et de vieilles habitations. Des jardins en terrasse surplombent le courant qui, à cet endroit, est si impétueux que les embarcations ont peine à le remonter. Au delà d'une ligne de yalis, s'étend, entre deux ruisseaux, la prairie des Eaux Douces d'Asie boisée par endroits. Un petit palais de marbre rose y dessine dans l'eau bleue l'ombre mouvante de son architecture. Plus loin, s'élève la forteresse croulante d'Anadol-Hissar, que des bâtisses neuves aux toits rouges assiègent de tous côtés. En amont, les collines se couvrent de sombres taillis où se mêle le cyprès, et le caïque longe des clôtures percées de fenêtres où grimpent des vignes sauvages et des

clématites qui laissent traîner dans le courant leur feuillage festonné. Derrière ce décor se dressent des pans de murs calcinés, des cheminées de hamams, restes de yalis incendiés. A cet endroit, les rives sont si accidentées, qu'elles forment comme un couloir de fraîcheur, et si rapprochées que Darius y put jeter un pont flottant. Je comprends la fantaisie de ce Français qui, traversant Constantinople, a interrompu son voyage pour s'établir dans cette solitude et cacher sa vie derrière le treillis d'un harem. Son yacht, désormais inutile, pourrit à l'ancre dans un coin de la baie de Bébek. Il ne reprendra plus le chemin de la patrie oubliée.

Comme les abords de ce gros village sont occupés par les propriétés de l'ex-khédive d'Égypte, les maisons ont dû se réfugier au fond de l'étroit vallon, dont le milieu se creuse en torrent. Elles s'étagent, toutes pareilles, à droite et à gauche, sur des pentes disposées en terrasse. J'y avais loué un de ces vieux conaks en bois qui faisaient la joie de l'aquarelliste Prezziosi. Sur un mur de pierre de cinq pieds de hauteur s'élevaient deux étages, dont le premier surplombait le rez-de-chaussée. Comme d'habitude, il était sur ses trois façades percé de fenêtres. Il y en avait de grandes et de petites, et dans ma seule chambre à coucher j'en comptais une douzaine. Par bonheur une vieille glycine en cachait une partie, ce qui me valut une notable économie de rideaux. Un énorme jasmin remplissait le même office dans la salle à manger où s'éparpillaient jusque sous la table ses pé-

tales odorants. Le jardin s'étendait autour, sauvage, avec des allées pavées de cailloux ovales et des rangées de fusains en bordure. A mon arrivée, ce vétuste décor disparaissait sous une végétation parasite qui avait envahi jusqu'aux branches des mirabelliers.

Divers incidents vinrent altérer la sérénité des jours que je m'y étais promis.

Comme de juste, mon apparition suscita un mouvement de curiosité dans le village, mais, au lieu de se dissiper comme j'aurais pu m'y attendre, il revêtit peu à peu un caractère hostile. Je ne m'en expliquais pas d'abord la cause. A la réflexion, je crus comprendre que mes démêlés avec les hamals, qui avaient essayé de me rançonner, avaient pu indisposer contre moi ces pauvres gens. Peut-être étaient-ils navrés de voir s'établir parmi eux un étranger qui osait tenir tête aux Turcs. On était à la veille des événements de 1895, encore sous le coup de l'émotion causée par les tragiques nouvelles d'Arménie et l'on en était, semble-t-il, à épier les secrètes intentions des autorités. Incontestablement les indigènes, avec leur sens atavique des situations, flairaient un danger que les diplomates de Péra déclaraient imaginaires. Effectivement, l'année suivante ces mêmes hamals massacraient le boulanger arménien et ses mitrons et mettaient sa boutique au pillage.

Cette hostilité, je la devinai dans l'attitude des notables qui, à bord des bateaux, affectaient de ne

pas m'apercevoir, et cela contrastait avec l'esprit de familiarité qui caractérise l'indigène surtout à l'égard de l'étranger, dont il recherche la société. Sur le pas de leurs portes, les commères, en fakiol, se retournaient à mon passage et échangeaient à voix basse des propos qui me concernaient. A vrai dire, cette sourde malveillance ne m'impressionnait guère et, pour me distraire, j'emportais un livre qu'il m'arrivait de parcourir en gagnant l'échelle où je prenais le bateau qui menait à Stamboul. Or, cette attitude conciliante n'engagea personne à la tolérance. Des gamins s'amusèrent à lancer des pierres sur mes nombreux carreaux de vitres, ce qui m'alarma d'autant plus qu'il n'y avait là pour les protéger ni volets, ni treillis. L'hostilité des enfants en Orient est un symptôme infaillible de la malveillance des parents. Résolu d'y mettre fin, je m'embusquais un soir derrière un mur et je parvins à en saisir un par le collet. Un exemple s'imposait, et il fut tel que je ne le revis plus. Cependant, un voisin, qui avait vu la scène de sa fenêtre m'en félicita le lendemain comme je passais devant sa porte. Il m'aborda en me faisant un *témèna* pour me dire tout son chagrin de ce qui était arrivé, mais il conclut en faisant appel à mon indulgence : « Que veux-tu, *mon frère* ? ce sont des espiègles. » En disant cela le visage du vieux Levantin se plissait de rides, tandis que sa droite se tendait vers moi comme pour implorer l'aumône de ma pitié. Ma situation semblait donc s'améliorer. En m'en prenant à eux, plutôt qu'aux Turcs, ces gens là jugeaient

sans doute que mon attitude leur était moins dangereuse.

A la rentrée du soir, mon Grec me joignit à l'échelle pour faire route avec moi. A sa porte, je me disposais à lui souhaiter une bonne nuit lorsque, d'un geste familier, il me retint familièrement par le bras, en me priant de monter pour honorer son *humble logis*. J'allais m'excuser à cause de l'heure avancée, lorsque sa femme qui, de sa fenêtre, guettait le retour du mari, descendit pour y joindre ses instances. C'était un intérieur bien grec que le sien. Le plancher, les escaliers, les étagères décorées de papier découpé, où s'alignait une verroterie bleue, reluisaient de propreté. Les divans étaient tendus de housses en calicot blanc et la table s'adornait d'une broderie au crochet due, sans doute, à l'industrie de la dame. Aux murs, des chromos représentaient Georges Ier de Grèce et, autour de lui, ses nombreux enfants groupés. En face, les souverains de la triple alliance se serrant la main.

Après les premières civilités, bruyantes de cordialité, une jeune servante me présenta le *glyco*. Je pris une cuiller dans une coupe d'argent et je puisai dans un pot de verre rempli d'une rigide confiture blanche. Je l'en retirai empâtée d'une petite masse fleurant le mastic de Chio, d'où coulaient des fils qui s'allongeaient. Pendant que je suçais cette délicieuse substance, la dame me questionnait avec cette intrépide confiance qui est propre à la Levantine.

« Hé ! me disait-elle, sans attendre mes réponses,

n'est-ce pas que le village vous plaît? L'eau y est bonne? Mais vous, les Frenks, vous préférez le vin, ajouta-t-elle en riant. Votre patrie est l'Europe, n'est-ce pas? Vous avez donc trois enfants? Que Dieu vous les conserve ». Elle s'enquit ensuite de mon âge et de la nationalité de mon domestique. « Turc! répéta-t-elle. Vous avez un domestique turc? Quelle idée avez-vous eue là. » Le fait est qu'il est rare de voir des musulmans entrer au service d'un chrétien. Ils sont trop orgueilleux pour se soumettre à cette humiliation. D'ailleurs les chrétiens n'oseraient leur donner un ordre. Puis, reprenant son interrogatoire : « Vous devez gagner beaucoup... Mais enfin quel métier faites-vous? » Son mari l'interrompit alors à voix basse, comme pour lui imposer silence. Pendant la pause qui suivit, j'examinai ma voisine. Elle était plus que replète sous son paletot-sac. Le visage enfariné de poudre, des yeux encore beaux, bien qu'elle eût dépassé la quarantaine, la lèvre nerveuse et potinière, et de jolies dents qu'avait jaunies l'abus de la cigarette. Les grosses tresses qui lui tombaient sur le dos étaient prises dans un duveteux fakiol mauve brodé de fleurettes à l'aiguille. Enfin, n'y tenant plus, elle retourna vers moi avec un sourire engageant :

« Pardon, vous avez toujours des livres à la main.

— Eh oui.

— Pourquoi donc ?

— Pour les lire, je pense.

— Toujours lire, toujours lire ! Mais que lisez-vous enfin ?

— Des histoires, des romans...

— Bah ! ne pouvez-vous pas lire chez vous ?

— Je ne m'en prive point ; mais j'aime bien lire en attendant le chirket.

— Periergo (c'est bizarre). Cependant, voyons, vous ne deviendrez pas professeur ?

— Non.

— Ni docteur.

— Non plus.

— Ni frangho-papas (1).

— Pas davantage. »

Un autre silence succéda qui marquait sa profonde stupéfaction. Elle voyait devant elle un original qui lisait non seulement sans nécessité, mais qui poussait cette manie jusque sur le pavé de la rue.

Le mari intervint :

« Ce sont là, ma femme, des usages européens. J'ai vu, moi, à Péra, des gens comme il faut, des *lords,* coiffés de chapeaux hauts comme ça (et en prononçant ces derniers mots, il levait la main d'une coudée au-dessus de son fez) faire comme monsieur. Ces *horianis* (2), ajouta-t-il, en s'adressant à moi, s'imaginent que vous êtes fou, parce que vous lisez en marchant. Ce sont des ânes », conclut-il en me passant une cigarette.

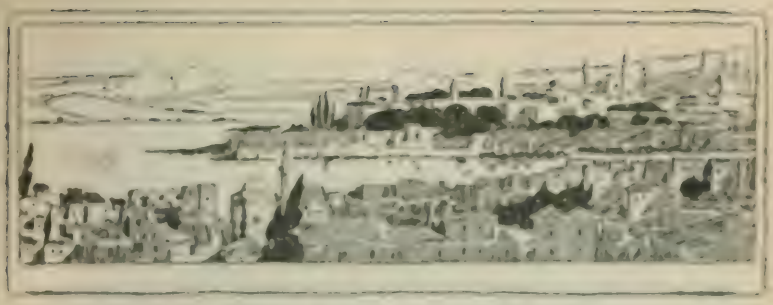
---

(1) Prêtre catholique.

(2) Villageois.

J'aurais dû m'en douter. Je me rappelle que lorsque j'ouvrais un livre, les chiens de Bebek me suivaient curieusement, les oreilles droites. Ces pauvres bêtes, toujours affamées, pensaient que ce que je tenais sous le nez ne pouvait être qu'un objet comestible.

Mosquée de la Validé.



La Pointe du Bosphore et Scutari-Seraïe.

CHAPITRE XI

SUPERSTITIONS

Superstition du 1er mars. — Une interview de Cocona Eleno. — A quoi sert la vieille vaisselle. — Pour conjurer le mauvais œil. — Conseils qu'elle me donne. — Son café à la turque. — Comment on peut faire fortune. — La voyante de Top-Hane. — Une promenade matinale. — Le passage de la nymphe du 1er mai. — Caron n'est pas encore mort. — Le *Sarsédou*. — Une histoire de revenant. — Chrétiens et musulmans se prêtent réciproquement leurs sorciers. — Le pouvoir occulte du bon Aboul-Houda. — Sa généreuse hospitalité.

Par une soirée du mois de mars, je traversais la partie de Pera qui dévale vers le ravin de Cassim pacha. Soudain, mon attention fut sollicitée par un bizarre phénomène. Depuis une heure ce n'était qu'un bruit de vaisselle brisée sur le pavé gras. Une porte s'ouvrait : clac.... ; une assiette volait en éclats. Plus loin, patatras..... et c'était, au milieu

de la chaussée, comme l'effondrement d'une marmite calcinée par un long usage. On voyait des portes s'ouvrir et des femmes jeter d'un même geste des objets fragiles, puis rentrer précipitamment. C'était à croire qu'un de ces orages magnétiques qui affolent les aiguilles aimantées s'était déchaîné sur le faubourg polyglotte et avait détraqué la boussole de ces gens-là.

A moins, pensai-je, que le quartier ne soit sous l'impression de quelque ripaille faite à l'occasion d'une fête du calendrier orthodoxe. Mais cette hypothèse ne tenait pas debout, car ni la veille au soir, ni dans le cours de la journée, aucune cloche ne s'était fait entendre, aucun orgue de barbarie aux cabarets de Calliondji-Coulouk, rendez-vous des poivrots de la ville. J'en conclus que cette débauche de vaisselle, perpétrée à la même heure, pouvait bien se rattacher à l'un de ces usages auxquels l'Orient doit l'antique amulette, la pierre bleue, et ces talismans aux signes solomoniques que l'on débite au Bazar. Pour tirer la chose au clair, je n'avais, après tout, qu'à aller interviewer une vieille voisine, connue dans le faubourg pour son habileté à tirer les cartes. Je me décidai sur l'heure. Je venais justement de croiser ses deux filles qui, de conserve, allaient faire, en tout bien et tout honneur, les cent pas sur le trottoir de la rue de Péra. Coquettement parées, fantastiquement emplumées, elles allaient, la robe moulée aux entour-

---

(1) Mouchoir en tissu léger dont les Levantines se coiffent chez elles.

nures et gracieusement ramenée par une main gantée, sur la hanche gauche.

Quant à la vieille, je la trouvai en fakiol, assise dans un angle du sofa, ramassée sur elle-même, pareille à une vaste blague à tabac. Des coussins dans le dos, un autre sous le bras, tenaient en équilibre sa respectable personne, étouffant d'une graisse qui devait lui tenir plus chaud que son paletot-sac.

Hé, Call'iméra, dis-je en pénétrant dans la pièce sans l'avoir fait prévenir, suivant l'usage. Comment expliquez-vous cette fantaisie qui s'est emparée tout à coup de nos voisins d'envoyer leur vaisselle dans la rue?

Cocona Elenco sourit... Eh! ne savez-vous donc pas qu'il est d'usage, dans les maisons où il y a des vieux, de casser, le jour du premier mars, un ustensile pour les préserver de tout accident pendant l'année? Elle ajouta que sa fille Aspasie, avant de sortir, n'avait point manqué à ce devoir, en envoyant par la fenêtre un vieux pot à confiture.

Après avoir loué comme il seyait cet acte de désintéressement filial, je la priai de m'instruire des usages du pays et de me donner quelques conseils pour éviter les maléfices des gens envieux.

Cocona Elenco n'est pas seulement une cartomancienne de valeur, connue par toutes les dames de la société franque de Péra, mais elle possède une foule de secrets pour dissiper les malaises qui ont pour cause le mauvais œil. Ses procédés se distinguent par une grande simplicité. Ainsi, pour conjurer un maléfice supposé, elle embroche à une épingle neuf

clous de girofle qu'elle expose à la flamme d'une bougie. S'ils craquent et pétillent, c'est que cela signifie que l'influence vient de se dissiper. Dans le cas contraire, elle recourt à l'opération qui consiste à « verser le plomb ». Celui qui s'y soumet doit d'abord observer certaines règles, comme de se tenir un instant devant elle, en entrant dans la pièce, puis de lui baiser respectueusement la main. Cocona Elenco comprend alors ce qu'on lui veut. Sans dire mot, elle place sur la braise du mangal une cassolette où elle jette deux ou trois lingots de plomb. La fusion obtenue, d'une main elle pose sur la tête du visiteur un vase plein d'eau, et, de l'autre, elle verse le plomb fondu. Le métal brusquement refroidi revêt des formes plus ou moins bizarres qu'elle étudie pour tirer son horoscope.

Voici quelques-uns de ses conseils que je notai à mesure :

« Une pierre bleue — disait-elle — suffit à préserver, pourvu qu'elle soit visible ; mais pour protéger une famille entière, rien ne vaut un vieux soulier accroché avec une tête d'ail à l'angle gauche du toit de la maison.

« Crachez sur l'enfant, dont la gentillesse vous amuse et dont la beauté excite votre admiration. Le mauvais œil l'atteindrait.

« Évitez de vous regarder la nuit dans un miroir, la folie vous guetterait ; de placer deux couteaux en croix, de renverser une salière, de franchir le seuil de votre porte du pied gauche ; d'entreprendre une affaire le

lundi et le vendredi. Ce sont là de fâcheux présages. Ayez soin aussi de ne pas laisser une malle ouverte, car c'est une tombe qui s'ouvre. Un couteau donné de la main à la main coupe l'amitié : crachez aussitôt. Une femme enceinte ne doit jamais rester la nuit sans lumière, à moins qu'on n'ait pris la précaution de placer un balai sous son lit. Sans le balai, elle serait fatalement en butte aux entreprises néfastes des *néréides*. »

Tandis qu'elle parlait, la vieille dame poussait une cafetière de cuivre dans la braise. Qu'allait-elle faire ? Préparer quelque filtre peut-être. Quand l'eau se mit en ébullition, elle la retira ; puis, allongeant le bras, elle prit une boîte sur une étagère, y puisa deux cuillerées de café, deux cuillerées de sucre en poudre et mélangea le tout dans la cafetière après l'avoir replacée sur le feu. Elle atteignit ensuite deux tasses, y vida ce mélange et m'en offrit une débordante de mousse dorée. C'était le café de l'hospitalité. Comme elle prenait le sien goutte à goutte en aspirant fortement, elle reprit : « Je m'en vais vous donner une recette pour vous enrichir. Au premier quartier de la lune, montez sur votre terrasse et fixez-la bien, tout en ayant soin de faire sonner dans une poche quelques menus paras. Votre bourse, pendant la première quinzaine du mois, fera comme elle ; elle s'arrondira. »

Ce conseil, à lui seul, valait bien le *bechlik* que je lui glissai dans la main en prenant congé d'elle. Cocona Elenco reçut la pièce en faisant un beau salut à la turque.

Toutes les voyantes ne sont pas dans leurs meubles et n'offrent pas au client le café à la turque. Les unes courent la ville, comme la gitane qui n'a renoncé ni à son manteau de toile bleu, ni aux couleurs vives de son pantalon bouffant. On entend sa voix fraîche crier sous les fenêtres : « Mirès, mirès », mot grec qui signifie la destinée. La destinée, elle la déchiffre dans le creux de la main pour une petite piastre, et il est rare, pour cette somme, qu'elle ne vous promette pas les plus flatteuses perspectives d'avenir. Cependant, des personnes sérieuses m'ont affirmé avoir été impressionnées par des révélations d'une précision troublante. Elles pensaient que la science de la gitane est faite de lointaines traditions que l'expérience n'a pu que perfectionner. Les autres choisissent une rue, toujours la même, et c'est le cas de la femme de Top-Hané. Celle-ci réalise à merveille le type de la vieille sorcière. Est-elle musulmane? Elle porte un voile posé sur la tête dont elle ramène les plis sur la bouche par un geste familier à la dame turque. D'épaisses boucles rougies au henné encadrent des joues bistrées, grasses et molles, les sourcils sont peints au rastik, ses doigts sont chargés de bagues de cuivre et d'argent. A l'oreille gauche, elle porte une fleur qui lui tombe sur la tempe.

Sur un mouchoir de couleur, quelques fèves sont éparpillées, mêlées à des coquillages, à des pastilles d'émail bleu percées de trous, à des sous de cuivre démonétisés, et c'est avec ces éléments hétéroclites, qu'elle tire l'horoscope du client. Ordinairement, un

cercle de curieux prend part aux confidences. D'une main elle empoigne le tas qu'elle rejette sur le mouchoir. Le plus gros coquillage figure le client, les autres objets représentent la somme des biens et des maux, et c'est par leur position relative, assignée par le hasard, qu'elle tire ses inductions. Il paraît, s'il faut en croire la science de feu M. Maspero, que ce procédé serait aussi ancien que les Pyramides. Les Egyptiens employaient un moyen analogue pour connaître l'avenir. Les mêmes éléments y figuraient, sauf l'appoint des gros sous qui probablement ont dû être ajoutés par la civilisation.

Le 1er mai

A mon arrivée à Bébek, des pluies fraîches et abondantes arrosèrent la terre après un hiver sec. Un matin, comme j'ouvrais ma fenêtre pour voir si mes fleurs n'avaient pas trop souffert d'un orage qui avait éclaté la nuit, je constatai avec une vive surprise que les collines environnantes étaient pleines de monde. Cependant, le ciel était encore couvert de gros nuages, tandis qu'un épais brouillard s'effilochait sur la côte d'Asie. Sans se soucier de l'averse probable, des jeunes filles en robe claire se promenaient sur le gazon mouillé, ou montaient par les chemins détrempés. En face, mes voisins, le mari et la femme, assis sur leur sofa, respiraient tranquillement, la fenêtre grande ouverte, la fraîcheur. Que signifiait donc cette fantaisie? Mais je ne fus pas

longtemps à chercher, car je me rappelai fort à propos que c'était le 1er mai à la grecque. Et je savais que cette date n'est pas un jour ordinaire en Turquie.

Cependant, j'avais toujours pensé que la promenade matinale, que les indigènes s'imposent à cette occasion, n'avait d'autre but que de voir le lever du soleil en buvant du lait. Je connaissais ces plaisirs d'inégale valeur pour les avoir goûtés en pareille circonstance, d'abord au petit Flamour, où fut jadis l'ancien bois de Daphné ; puis à Orta-Keuy où, dès le matin, j'avais vu des groupes de promeneurs monter vers les cafés perchés sur la colline, que le cahfedji, à défaut de verdure, avait pris soin de pavoiser de drapeaux en papier de couleur. Le papier jaune, rouge, violet, découpé et fixé à des ficelles tendues, constitue un élément de décoration dont on ne saurait se passer même un jour de premier mai à Constantinople.

Mais à Orta-Keuy, comme à Flamour, la matinée avait été digne du jour qu'on célébrait. La promenade, autour des bassins de marbre et dans la fraîche senteur qui tombait des tilleuls, n'avait point manqué de charme. Mais à quoi donc pouvait rimer cet exode intempestif? Ma servante, un instant amusée par ma surprise, m'expliqua qu'il n'était motivé que par le seul besoin de respirer *l'air régénéré*. « Tel est l'usage, me dit-elle, car c'est aujourd'hui qu'il se renouvelle et qu'il nous purifie le sang. »

Je ne m'étais pas moins trompé sur la signification des couronnes de fleurs que j'avais vues suspendues à leurs portes. Sans exclure l'hypothèse de la sur-

vivance d'un culte païen, je me plaisais à voir dans cette manifestation un hommage rendu par des fiances aux jeunes beautés du village et je trouvais cela charmant. Mais un doute me vint le jour où je m'aperçus que certaines maisons habitées par des ménages sans jeunesse comme sans enfants n'étaient pas moins fleuries que les autres. Je finis par savoir que ces couronnes n'étaient *tressées, que pour saluer la nymphe du premier mai*. Cette explication n'était pas pour me déplaire et je m'intéressai plus que je n'avais fait jusqu'alors aux gestes de ces orthodoxes qui avaient conservé assez de foi païenne pour croire encore à l'existence des nymphes. Je leur passai, en faveur de ce reste d'idolâtrie, une foule d'usages comme le fil de soie que les jeunes filles se nouent à un doigt au mois de mars pour que le soleil ne leur brunisse pas le teint. Ce qui est moins excusable, ce sont les saignées chez le barbier et autres pratiques où l'hygiène tient plus de place que la coquetterie. Naguère tout le monde ici se faisait saigner au printemps, usage que la médecine arabe avait introduit en France, mais qui ne cesse de régner encore à Constantinople comme celui de boire du lait dans la vallée de Hamour. Les barbiers possèdent tout ce qu'il faut pour cela. On voit également à la devanture de leur boutique deux bocaux en verre léger contenant, l'un des sangsues, l'autre des grenouilles qui s'amusent à grimper à une échelle pour indiquer le temps qu'il fera.

Il n'y a pas que les nymphes qui survivent ataviquement dans l'imagination de mes voisins. Ils croient fermement à Caron qui ne cesserait d'emporter les âmes vers le noir *Hadès*. Il apparaîtrait, assurent-ils, dans les rêves de ceux qu'il destine à une fin prochaine. En un mot, plus on sonde l'âme levantine et plus on constate qu'en elle veillent encore des croyances que le christianisme pensait avoir abolies. On pourrait croire que cette religion n'a pas suffi à satisfaire ce besoin de foi qui monte du plus intime de l'être. Un gros volume suffirait à peine si l'on voulait enregistrer tout ce que son folklore renferme de vestiges païens. L'invisible l'effraye plus que ne fait peut-être le monde visible. J'ai connu un brave homme qui passait ses étés à la campagne, et lorsqu'il lui arrivait de visiter sa maison de Péra, il ne manquait jamais de se faire accompagner par quelqu'un du quartier. A aucun prix, il n'aurait consenti à pénétrer seul dans une maison déserte. Le plus curieux est que personne ne voyait là matière à plaisanterie.

Les Grecs ont toutes les superstitions, y comprises celles qui ont cours dans le Midi de la France. Ils touchent du bois comme les Parisiennes ; à défaut, ils font le simulacre de cracher. Ils usent de pratiques d'anathèmes inconnues aux autres peuples, comme le geste qui consiste à diriger la main droite ouverte, et les doigts écartés, dans la direction de la personne qui est l'objet de leur réprobation. Le *Fas kelma* est une injure vivement ressentie en Grèce.

Un journal venizeliste a raconté que l'ex-ministre Rhalli usa de ce moyen en pleine séance de la Chambre hellénique pour maudire les membres de l'opposition. Il paraît que feu Delyannis lui rendit son geste avec usure.

Voici une histoire de revenant qui a pour elle le mérite de l'authenticité.

Les faits se passent aux environs de Cyzique. Un homme venait d'y mourir. Cet incident aurait passé inaperçu si, coup sur coup, les chiens de la localités n'avaient suivi son exemple. En même temps, le bruit se répandait que deux filles venaient de se déclarer en état de grossesse, sans qu'elles pussent expliquer comment cela leur était venu. Tout le voisinage jurait qu'elles étaient aussi sages que bien gardées. Cet incident éveilla sérieusement l'attention. Tandis que les matrones se confondaient en signes de croix pour conjurer de plus grands malheurs, l'une d'elles se mit à raconter tout à coup que le défunt lui était apparu, la nuit, sous l'aspect d'un homme irrité et qu'il l'avait battue. Elle montrait même la trace des coups qu'elle en avait reçus, mais ne se plaignait pas d'autre chose. Les notables de l'endroit finirent par s'émouvoir, pensant que le défunt pouvait bien être, après tout, l'auteur de tous ces méfaits. On décida sur-le-champ que des prières seraient dites pour l'engager à rester tranquille, mais l'autorité ecclésiastique, mise au courant, jugea la mesure insuffisante. Elle ordonna qu'on ouvrît le cercueil pour l'exorciser convenablement. La céré-

monie s'accomplit avec toute la pompe requise en pareil cas. Un *papas* prononça sur lui les prières d'usage, puis il fit le geste de plonger un poignard aux quatre coins, et, là-dessus, on referma la fosse. Le fait est qu'on n'entendit plus parler du mort. Mais le plus singulier peut être de l'aventure, c'est que personne ne songeait à plaindre les victimes. Toute la pitié allait au revenant. « Que Dieu ait son âme », disaient les vieilles femmes, en se signant dévotement.

On se tromperait si l'on allait croire que les Turcs sont moins superstitieux que les chrétiens. La croyance aux songes est un dogme dans l'islam, et comme cette science fait partie de la théologie, ceux qui font profession de les interpréter revêtent un caractère religieux. Pour le reste, ils ont en ces matières des croyances communes avec les chrétiens. Il m'a été donné de constater maintes fois qu'ils se passent même réciproquement leurs sorciers. Les premiers consultent les guérisseurs turcs, et ceux-ci se font exorciser sans difficulté par les hodjas. C'est un spectacle qu'on pouvait voir même dans les rues de Stamboul. Rue Divan-Yolou, un hodja coiffé d'un turban vert faisait profession de dissiper les migraines et les rhumatismes. Il opérait sur les marches d'un mausolée, et son procédé consistait à promener sur la partie douloureuse le tranchant d'un poignard, en même temps qu'il soufflait dessus pour chasser le mal. Pour n'être pas en reste, un papas grec se disait en possession de guérir quantité de maladies.

Je l'ai vu un jour opérer sur un maréchal de l'Empire et comme je lui en faisais compliment, il me confia qu'il comptait ses meilleurs clients parmi les pachas de vieille roche.

Beaucoup d'ulémas se livrent à la pratique des sciences occultes, et c'est encore à Stamboul qu'on découvrirait, sans trop chercher, les derniers alchimistes qui rêvent de pierre philosophale. J'ai eu l'honneur d'approcher l'astrologue d'Abdul-Hamid qui jouissait à la cour d'un gros traitement et de la plus haute considération.

Autour du grand Bazar, de nombreux faiseurs d'amulettes tiennent boutique ouverte. Le *noushadji*, accroupi sur une toison, la plume de roseau grinçant sur le vélin, écrit des *machallah* et autres formules extraites du Coran qu'on enferme dans un étui de cuir. Tout bon soldat d'Anatolie a son *noushe* passé autour du cou, comme un scapulaire, dans la croyance qu'il le préservera des balles de l'ennemi. La femme turque lui demande le talisman qu'elle coud sur la calotte de son rejeton pour le préserver de l'influence du mauvais œil. Cependant, la formule magique, par excellence, celle que prononce à tout propos le musulman, c'est le mot *machallah*, qui renferme le nom de Dieu.

J'ai connu le *noushadji* d'Abdul-Hamid, le cheikh Aboul-Houda, dont l'influence fut grande au palais de Yildiz. Voici comment il se concilia les faveurs impériales. Une nuit le sultan rêva d'un scorpion qui le piquait. Au réveil, son trouble fut si grand

qu'on envoya quérir un certain Halid pacha, affilié à l'ordre des derviches *roufaï*. Interrogé sur le cas, il déclara que le sultan courait de grands dangers s'il persistait à continuer à habiter Yildiz à cause des bêtes venimeuses, qui en infestaient le parc ; mais, ajouta-t-il, je connais un derviche qui sait les formules par quoi de tels dangers sont écartés. Il nomma Aboul-Houda. Aussitôt, il était appelé et introduit dans une pièce. Le cheikh y trouva un homme auquel il demanda s'il pensait que le sultan le recevrait bientôt. « Le sultan, c'est moi, répartit l'inconnu, faites ce que vous avez à faire. » Le cheikh, après s'être incliné, demanda un morceau de sucre et une pièce d'argent, sur lesquels il prononça les paroles prescrites en pareil cas, puis il invita le souverain à avaler le sucre. Le cheikh garda la piastre. A partir de ce moment, Abdul-Hamid fut à l'abri de tout danger.

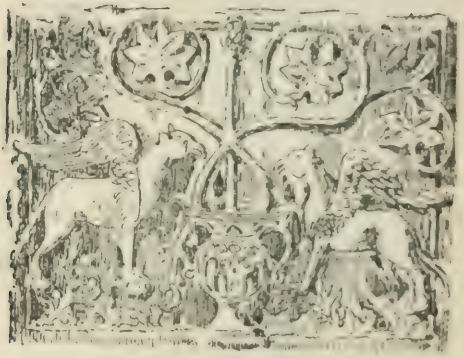
Ce pouvoir occulte, Aboul-Houda le tenait par droit d'héritage du fameux Ahmed Roufaï, fondateur de l'ordre. De son vivant, un prestige singulier s'attachait à ce saint personnage qui passait pour dompter les fauves du désert. De pieuses légendes affirment que les lions lui faisaient cortège, dociles comme des moutons, et dans les *tékés* de l'ordre se voient des aquarelles représentant le tombeau de ce saint gardé par ces animaux. Les pèlerins racontent qu'ils ne leur font aucun mal et qu'ils se contentent d'accepter leurs provisions.

Le cheikh Aboul-Houda fut odieusement maltraité

par les Jeunes-Turcs, à la chute d'Abdul-Hamid. Ils l'expulsèrent brutalement de sa maison de Bechik-Tach où, richement pensionné, il menait une existence de grand seigneur musulman. Mais jamais homme n'usa plus noblement des largesses qu'on lui prodiguait. Sa porte était ouverte à tout venant. Un Albanais était uniquement occupé à garder les cannes et les galoches que les arrivants y déposaient à mesure. Sur ses divans se prélassaient, soir et matin, des fainéants qui passaient leur temps à fumer des cigarettes et à vider des tasses de café, le *tespih* d'ambre à la main. En ramazan, la maison se transformait en une gigantesque hôtellerie où se pressaient une légion de gens affamés qui prenaient les tables d'assaut. Aboul-Houda s'isolait, pour ne point gêner ses hôtes, au fond d'un jardin dans un kiosque peint en vert pomme. On peut dire de sa maison qu'elle fut le dernier refuge de l'hospitalité orientale.

C'est moins par esprit de tolérance que par superstition que les Turcs autorisent les chrétiens à visiter les sanctuaires qu'ils leur ont confisqués, pour en faire des mosquées ou des maisons d'habitations. Je sais un conak qui a été construit sur l'emplacement d'un aghiasma, mais son propriétaire a réservé une niche dans un coin de l'immeuble donnant sur la rue où les Grecs sont admis à entretenir une veilleuse. C'est pour une raison semblable qu'ils laissent les pigeons s'établir en toute liberté dans leurs demeures, en dehors de toute idée égoïste d'en

plumer un à l'occasion. Une vieille croyance enseigne que l'animal dont on prévient les besoins n'est jamais nuisible.



Sculpture bysantine.

CHAPITRE XII

LA VIE EN PLEIN AIR

Hydrellez ou la fête du Printemps. — La pêche dans le Bosphore. — La population se met au régime des crudités. — Les fleurs sont réduites en confitures. — L'abondance des êtres et le *furmente* dans les rues. — Le marché de Yém-Djami.

Quartier de la Sublime-Porte.

Le premier jour du printemps est une occasion de fête pour toute la population, sans distinction de race. Il paraît que c'est le cas de l'Asie entière où le commencement de l'année est placé au moment où le soleil entre dans le signe du bélier. On se complimente, puis on gagne la campagne. L'usage veut qu'on y mange sur l'herbe les premiers agneaux de la saison. C'est ce qu'on appelle célébrer *Hydrellez*. Il y a cinquante ans, l'on ne commençait à tuer

qu'à partir du mois d'avril, et beaucoup de particuliers font encore scrupule de manger du mouton avant cette date. Des distributions de viande rôtie et farcie de riz, avec du *helva*, sont faites aux soldats dans les casernes et aux étudiants des écoles de l'État. J'ai eu l'occasion de m'asseoir par deux fois autour d'un agneau rôti à Hydrellez en compagnie des professeurs de la Faculté de médecine, sous les ombrages de Kiat-Hané, tandis que les étudiants, groupés par classes, faisaient ripaille de leur côté.

Chez les Grecs, cette fête se confond avec celle de Saint-Georges, protecteur des moissons. Les bergers orthodoxes placent leurs troupeaux sous la protection de ce saint que les icônes représentent invariablement monté sur un cheval cabré, cependant que de sa lance il transperce le dragon vert qui vomit des flammes.

Au printemps commence une vie nouvelle. C'est l'époque où, les chevaux des écuries impériales sont menés aux pâturages des Eaux-douces d'Europe, tandis que les pachas s'installent dans leurs résidences d'été. A la campagne, les paysans blanchissent l'âtre du foyer et les bergers quittent leur gros *abas* de feutre. Dans les ministères, les employés vont d'un bureau à l'autre pour se congratuler réciproquement et le sultan distribue à son entourage des poignées de sequins d'or enfermés dans de petits sacs de satin rouge. A Stamboul, certains Persans, fidèles aux vieux usages, quittent

leurs vêtements d'hiver pour en prendre de plus légers, à l'imitation de notre mère la terre qui renouvelle au printemps sa parure. Le voyageur Chardin raconte que le retour de cette saison donnait lieu en Perse à des réjouissances qui mettaient en liesse le peuple imaginatif, qu'est l'Iranien. La « fête des roses », comme on l'appelait, durait à Ispahan autant que les roses des jardins. La nuit venue, une procession formée de jeunes gens parcourait, en chantant des hymnes, les places et les bazars qu'on illuminait pour la circonstance de lampes de couleur. Les uns portaient des flambeaux, les autres des bassins de cuivre où s'entassaient les roses qu'ils jetaient à poignées à la foule qui répondait en leur jetant des pièces de monnaie.

La population attend ce jour-là pour se mettre au régime des crudités et se refaire de l'alimentation échauffante de l'hiver. Le helva, les olives, le poisson frais ou desséché, la viande de mouton boucanée, le yoghourt de Silivrie avec beaucoup de pain forment la base de sa nourriture. Encore la Levantine se contente-t-elle souvent, en attendant le repas du soir, pris en commun, d'une poignée de pois chiches ou de pistaches grillées qu'elle grignotte en faisant son ménage. Au printemps, riches et pauvres croquent à belles dents les premières laitues qui sont

douces et tendres et qu'on se contente de saupoudrer d'un grain de sel après qu'on les a lavées à grande eau.

Il semble que la famine désole en ce moment les quartiers chrétiens de Constantinople. Les quartiers musulmans, ravitaillés par l'autorité, auraient moins à souffrir. Les dernières nouvelles confirment que la pénurie des vivres y est excessive. Depuis longtemps l'habitant y serait privé de cette douceur si appréciée là-bas qu'est le café et le sucre, question capitale comme le vin en France. Il y a assurément à Constantinople autant de cahvedjis qu'il y a de mastroquets à Paris. Le pain y serait à un prix inabordable et la viande seulement accessible aux grosses bourses. La population n'y vivrait que de légumes et de racines arrachées au sol rocailleux de la banlieue. De l'Anatolie, à part les céréales, Constantinople n'a jamais tiré que peu de chose à cause de la difficulté des communications. Cependant, avec un système de routes plus complet, cette région aurait pu alimenter copieusement la capitale. L'agriculture y est toujours la seule industrie et le mouton sa richesse Il est vrai que Constantinople communique avec l'Anatolie par le Bagdad, mais rares sont les routes qui relient l'intérieur aux différentes stations échelonnées sur le parcours. Un autre moyen de communication est fourni par l'échelle de Moudania qui est le port de Brousse et j'ai songé souvent que si les avions des alliés avaient eu l'idée de paralyser le trafic de cette échelle ou de détruire le pont de Guebzé, Constantinople aurait connu un

moment plus tôt la famine. Tous ceux qui y ont vécu savent que c'est à cause du manque de communications que cette ville vivait du blé que lui envoyait Odessa, que ses maisons étaient construites avec du bois que lui expédiait Trieste, que la pomme de terre lui venait de Marseille et de Malte, ses conserves de France ; que les Européens délicats n'y consommaient que du beurre salé de Milan et les indigènes du beurre de Sibérie. Avec un peu d'industrie, les sardines du golfe d'Ismidt auraient fait bonne figure sur toutes les tables ; mais on avait abandonné ce produit aux pêcheurs russes qui n'hésitaient pas à traverser la mer Noire sur de minces barques pour se livrer à cette opération fructueuse.

Par bonheur, les rives du Bosphore sont riches en poisson. Ce canal n'est pas seulement le site le plus extraordinairement beau qui soit, mais un vivier inépuisable. Les anciens avaient donné au Bosphore le surnom de *poissonneux*, et sur les monnaies mégariennes figurait une palamide. Cependant, en ces dernières années, la production de la pêche laissait beaucoup à désirer. Les pêcheurs en accusaient la voracité des marsouins, dont le nombre s'était singulièrement accru depuis que le sultan Abdul Hamid avait interdit l'usage des armes à feu. Encouragés par l'impunité, ils s'étaient familiarisés au point qu'on les voyait passer par troupeaux bondissants à proximité des maisons et folâtrer autour des caïques. La rareté du poisson, ils l'expliquaient aussi par le bruit que font les bateaux à vapeur qui, soir et matin,

battent l'eau de leurs hélices et de leurs roues à palettes, comme c'est le cas des rapides caboteurs du Bosphore qui desservent les échelles. Comme les peuplades traquées par le progrès, il émigrait vers des régions plus tranquilles et plus conformes à ses goûts. Ce qui est incontestable, c'est que le prix du poisson avait triplé en vingt ans. Je me rappelle qu'en 1890, on avait une belle palamide pour le prix de cinquante paras, soit six sous, ou environ ; la même palamide se vendait 5 ou 6 piastres (la piastre turque vaut 22 centimes) dix ans après.

Je ne crois pas exagérer en disant que tous les genres de pêche sont pratiqués entre l'embouchure du Bosphore et la Corne-d'Or. Aux approches de l'hiver, le poisson abandonne les eaux froides de la mer Noire pour les eaux tièdes de la Marmara. Au printemps — après le frai —, il reprend le même chemin, en sens contraire. Les pêcheurs, au courant de ces habitudes, disposent leurs filets au long des rives d'Emirghian, de Sali-Bazar et dans la baie de Bébek. Après avoir amarré à la rive leurs grands caïques, ils se mettent à tirer sur les cordes des filets, immergés en plein courant. Ils tirent avec des mouvements doux et élastiques afin de ne pas effrayer le poisson qui se laisse entraîner. Bientôt l'on voit apparaître une masse frétillante qui, à travers les mailles, jette des éclairs de vif argent. Vivement enlevée par l'équipe, elle est versée dans les caïques qui s'en trouvent bientôt remplis. Au village de Yéni-Mahallé, se voit une curieuse instal-

lation consistant en un grand filet immergé et tendu sur des piquets disposés en carré. Au milieu se dresse un mât incliné, au haut duquel se tient le guetteur, immobile. C'est le pêcheur à la madrague.

La pêche à la sardine s'y fait en été pendant les nuits obscures. Après avoir placé les caïques sur un seul rang, les pêcheurs allument des torches de résine, puis se portent en avant à force de rame et en poussant des cris. Le poisson, effrayé par le tapage et les feux rouges des torches, se précipite contre les filets disposés plus loin. Les pêcheurs se voient obligés de suivre le poisson jusque dans la mer Noire. Ils vont alors au delà du phare, dont les feux indiquent aux navires l'entrée du détroit. La marine russe devait être au courant de ces habitudes, car nous avons eu souvent occasion de lire dans les *communiqués* de l'an passé le récit des chasses données par ses torpilleurs aux pêcheurs du Bosphore.

Avec les premières chaleurs apparaissent les marchands d'eau et de sorbets à la neige qui s'annoncent par un carillonnement de verre : « aidé bouz guibi. » Des échoppes s'ouvrent dans tous les coins, installations sommaires où sur une table sont disposées quelques carafes de sirop coiffées d'un citron, et un pot de basilic, préservatif odorant contre le mauvais œil. Jusqu'à l'arrivée des Jeunes-Turcs, aucun règlement de police ne mettait obstacle à ce commerce, car la rue étant à tout le monde, chacun avait le droit d'y pratiquer son métier. En été, il se fait dans tout le Levant une énorme consomma-

tion de sirops, et beaucoup de pauvres diables vivaient de cette industrie. Ce goût pour les rafraîchissements inoffensifs tient moins à l'ardeur du climat comme on pourrait le croire, qu'à la sobriété naturelle de la population. Les ménagères levantines s'emploient à convertir en délicieuses friandises les fleurs et les fruits de la saison. C'est également l'une des branches du confiseur turc, qui s'entend à tirer excellemment parti de la poire, de l'abricot, de la pêche, du citron, de l'orange, de la bergamotte de Chio. Il n'y a pas longtemps que la framboise est connue à Péra où elle aurait été introduite par un Français, le Dr Delacour.

La fleur elle-même, dont on ne sait en France que respirer le parfum et admirer les nuances, s'y transforme en confiture et en sirops, à la grande joie des gourmets. C'est ainsi qu'on utilise la violette, le jasmin, la fleur d'oranger, la rose aux *trente pétales*. Qui n'a entendu parler de la confiture de rose ? Le potiron lui-même, dont on ne fait chez nous qu'une soupe des plus fades, fournit un plat délicieusement sucré et fondant. Toute cette savoureuse industrie a dû disparaître par suite de l'épuisement des stocks de sucre.

C'est en juin que se font entendre les marchands de légumes et de fruits. Leurs cris résonnent joyeux dans la rue ensoleillée, car ils annoncent l'abondance et la vie facile. En attendant que le raisin ait mûri sur les coteaux de Yacakdjik, que le Rhodope ait envoyé ses grosses pastèques vertes, Smyrne

ses melons musqués, on se régale de mûres qu'on vend à pleines couffes, de cerises de Tchamlidja, de concombres qu'on tient au frais dans un baquet d'eau, voire de tomates que les pauvres gens mangent indifféremment cuites ou à la croque-au-sel, d'aubergines qu'on farcit de riz, puis d'une courge, *l'asma-cabak*, qui s'allonge sous les treilles, ou grimpe sa plante, pareille à une énorme saucisse verte.

En juillet, les caïques déchargent aux échelles des cargaisons musquées de melons et de pastèques. Des baraques s'improvisent où s'entassent ces fruits, parmi lesquels des spécimens sont ouverts, montrant une chair pourprée et glacée d'un savoureux liquide. Vers la mi-août apparaissent les figues de Cavak et de Brousse qui, par leurs gerçures, bavent le miel musqué dont elles sont gonflées. Il n'y a pas encore longtemps que, sur les pentes de la Marmara, mûrissait un raisin, le *tchaouch* (1), au grain énorme et ambré, à la pulpe fondante et mellifère ; mais l'incurie administrative a laissé le phylloxera tout détruire. Selon les années, ces fruits se vendaient à vil prix. Par bonheur, on ne connaissait pas à Constantinople la criminelle opération qui consiste à tarir l'abondance afin que les denrées se maintiennent à un haut prix. Les gens simples et croyants que sont encore là-bas les marchands jettent au marché les produits de la terre à mesure que s'effectuent les récoltes ou les arrivages sans songer à la spécula-

(1) Notre chasselas tirerait son nom et son origine du *tchaouch*.

tion. Ils sont encore imbus du préjugé que l'abondance est un don de Dieu et qu'on n'a pas le droit d'en priver le pauvre.

Tandis que la haute société gagne le Bosphore ou les îles des Princes, le populaire descend dans la rue. C'est dans le farniente des carrefours que se passe alors sa facile existence. Le *cahvedji* jette ses tabourets sous l'ombre d'une toile tendue à des ficelles. A l'heure où le soleil disparaît derrière les collines de la Corne-d'Or, les places de Top-Hané et de Sainte-Sophie sont envahies par des consommateurs qui fument des narguilehs en savourant des tasses de café. C'est au café qu'on se réunit à Stamboul après la prière du matin. A cette heure, les Turcs s'habillent le moins possible et on les voit dans la rue en robe de chambre et en veste à ramages. Rentrés du bureau, ils sortent après le repas dans le même accoutrement. Le cahvedji a allumé sa lanterne qui jette sur le pavé des feux de couleur. Ils s'y réunissent d'autant plus volontiers qu'il n'est pas d'usage de se tenir aux portes ou de s'accouder aux fenêtres pour respirer le frais. La maison turque vit éternellement close à la vie extérieure. Seul, dans la rue noire, le café est éclairé, comme chez nous le bistro, avec cette différence que le cahvedji ne sert que du café et des verres d'eau à ses clients. Quelques-uns, cependant, s'adonnent au *raki*, qui est l'apéritif du Levant, mais cette boisson, qui blanchit quand on la mouille d'eau, ne se prend qu'au moment de se mettre à table et seulement à la maison. Au café,

les heures s'écoulent en bavardages et en parties de jacquet. Les Turcs jouent rarement aux cartes. Les uns somnolent, alors que dans un coin un amateur berce sa rêverie en pincant les cordes métalliques d'une discrete mandoline ; mais le bruyant gramophone tend de plus en plus à se substituer à cet instrument national.

Pour se faire une idée du farniente oriental, rien ne vaut une promenade au marché de Yeni-Djami. La place est fermée d'un côté par la mosquée et le mausolée d'Ahmed III et par les voûtes du bazar aux épices. La mosquée est remarquable par la svelte allure de son architecture, ses galeries de marbre rose, ses vastes escaliers qui, d'un côté, regardent le pont, au bout duquel monte le faubourg de Galata, et, de l'autre, la place grouillante, les jours de marché.

A l'entrée, on se heurte d'abord à des guérites munies de roulettes. Un scribe s'y tient assis sur ses talons. Il a devant lui tout ce qu'il faut pour écrire : le plateau de porcelaine avec ses petits pots, l'un, garni d'une étoupe imbibée d'encre, l'autre, d'une éponge mouillée, un troisième, d'une poudre bleue pour sécher l'écriture. L'outillage se complète d'un canif à manche d'ivoire pour tailler la plume de roseau, et d'une paire de ciseaux de forme ancienne pour découper le papier. A l'entrée, une femme, accroupie et voilée, attend qu'il ait écrit sa missive.

Plus loin, sous une floraison de grands parasols,

s'entassent des piles de cotonnades aux tons criards, des pièces de mousseline, dont sont confectionnés les voiles des femmes. Les produits les plus divers s'y mêlent de façon bizarre, où s'accuse l'incohérence levantine. Les senteurs musquées du savon d'Andrinople se marient aux relents des outres gonflés d'huile, et des piles de calottes rouges voisinent avec la poêle aux fritures. Des ragoûts mijotent doucement sur un feu de braise que le cuisinier avive avec un éventail de plumes d'oie. Des négresses promènent au milieu de la cohue des bassines pleines de *dolmas* ou bouchées de riz enveloppées d'une feuille de vigne, qu'elles piquent avec une fourchette et que le client reçoit sur une galette molle.

Il n'y a pas là que des acheteurs. Le marché est le rendez-vous de tous ceux qui n'ont rien à faire, et Dieu sait si le nombre en est grand à Stamboul ! Il y sont attirés autant par le confort qu'on y trouve que par la curiosité. Tout un coin de la place est occupé par des cafés qui paraissent bien vieux, si l'on en juge par leurs panneaux enfumés Louis XV. Autour, sont tendus de vastes velums à revers cramoisi qui jettent une ombre ardente sur les consommateurs nonchalamment étendus sur des canapés. Les Orientaux, qui nous ont emprunté une foule d'usages, ne peuvent décidément s'habituer à la chaise. Ils s'y trouvent fort mal à l'aise, et pour peu que le supplice dure, ils ont la tendance à ramener une jambe sous une cuisse. Les rafraîchissements se trouvent de l'autre côté de la place. On peut s'y réga-

ler d'un sorbet à la neige au prix de deux paras et demi. Le liquide est extrait du récipient au moyen d'une pipette dont le marchand obstrue l'orifice avec le pouce ; il verse le liquide en même temps qu'il recule le verre, de façon à le faire mousser, et ce geste, il ne manque jamais de l'accompagner d'une exclamation admirative. C'est plus qu'il n'en faut pour attirer sur ce point les contemplatifs et les mendiants. Suivant la saison, ils se nourrissent de fruits, de légumes, de riz bouilli ou de haricots relevés d'une pincée de persil et de tranches d'oignon. Volontiers, ils retranchent sur leur ordinaire pour se payer un sorbet ou une glace, car ce peuple, comme les enfants, est avide de friandises. Ce qui, ailleurs, serait du superflu lui est chose nécessaire. Puis, ils vont se laver sous la galerie de la mosquée, où sont les fontaines aux ablutions. Ces gens-là ne tombent jamais dans la crasse ignoble des misères alcooliques. Ni leur état moral, ni leur constitution physique ne saurait déchoir, maintenu qu'il est par d'intransigeants principes religieux. Mais si le repas est léger, la sieste est longue. En été, ils trouvent une agréable hospitalité sous les portiques de marbre ; en hiver, ils se réfugient dans l'intérieur de la mosquée tapissée de nattes, où flotte un tiède parfum d'encens musqué.

A voir le nombre de marchands de glace qui, soir et matin, crient dans les rues, on ne peut douter que la glace ne soit le régal favori de l'indigène.

Je me rappelle qu'un soir j'étais monté à la terrasse de ma maison pour voir le feu qui venait de se déclarer sur la côte d'Asie. Deux ou trois yalis à l'échelle de Scutari brûlaient près de l'eau tranquille, où l'incendie allongeait une flaque de pourpre. J'étais bien placé pour suivre les péripéties de ce drame nocturne. Une multitude de barques se pressaient autour, tout à coup sorties de l'ombre. Comment rendre ce spectacle? Le malheur était que cette vision de tout un quartier s'effondrant dans une éclaboussure d'étincelles et de flammes, dont s'éclairait par moment les bateaux et la tour de Léandre, n'était qu'une catastrophe. Le feu s'éteignait doucement quand tonna le canon, et ce ne fut que longtemps après que le *bekdji* fit entendre sa voix. Un gramophone, excité par tout ce tapage, tint le quartier éveillé jusqu'à minuit passé. Il finit par se taire et chacun put s'endormir. Seul, le cri du *dondourmadji* continua à troubler, longtemps encore, le silence d'Orta-Keuy dormant sous le regard bleu de la lune.

L'importance du *dondourmadji* se révèle à son cri et à l'activité qu'il déploie. Comme le cireur de bottes, le vendeur de pois grillé, le marchand d'eau au verre, il se prend au sérieux. C'est qu'il attend tout d'un métier qui marque la limite de ses aspirations. D'ailleurs, tout métier, si futile soit-il, suffit à faire vivre l'indigène. Chaque han possède un *cahvedji* attitré qui vit des tasses de café qu'il distribue aux employés, à raison de dix paras. Ce com-

merce lui permet de réaliser néanmoins un bénéfice au bout de l'année. Habitué à déjeuner sur le pouce d'un morceau de pain et d'un bout de fromage, sa dépense personnelle est nulle. Le *dondourmadji* est le plus souvent aux gages d'un patron qui tient boutique ouverte et dont la spécialité varie d'une saison à l'autre. En hiver, il confectionne le *malhebi*, espèce de bouillie à base de farine de riz qu'il parfume de quelques gouttes d'eau de rose et saupoudre de sucre, puis *le taouk-gueuk-sou*, autre bouillie où entre le blanc de poulet, le *yaourt*, connu à Paris sous le nom de maïa bulgare et qu'il expose dans des bols. En été, il remplace ces spécialités par la glace et les sirops. Le *dondourmadji* se distingue par la propreté de sa chemise de couleur, de son caleçon de toile blanche et de son *pechtimal* rayé de rouge où il se drape. Aux deux bouts d'un bâton se balancent, d'un côté, un cylindre enveloppé de serviettes qui renferme la glace et, de l'autre, un petit monument de cuivre enjolivé de miroirs où se trouve l'outillage de soucoupes et de cuillères. On peut lui demander une glace à la crème, ou bien un panachée. Dans ce dernier cas, la glace se colore du jus de la fraise ou de la griotte. Jusqu'à présent, il n'a osé s'attaquer ni à la framboise ni à la groseille, à cause de leur rareté ; mais il les remplace par l'abricot, le citron et le melon. On ne saurait assez recommander la glace au melon de Smyrne qui est d'un goût supérieur.

Galeries de Sainte-Sophie.

La Porte Dorée.

CHAPITRE XIII

LES MAISONS DE BOIS

Histoire du café turc. — C'est à Stamboul qu'ont été ouverts les premiers cafés. — Quels furent les premiers clients. — Les minarets maltraités par l'orage. — Le rafistolage des maisons de bois. — Un aide de camp du palais qui construit de ses mains. — L'amour de la propriété. — Les maisons commencent par le toit. — Les intérieurs levantins, et les avatars de la caisse à pétrole.

Sait-on que la profession de cafetier est née à Constantinople, et que c'est dans un quartier de Stamboul qu'ont été ouverts les premiers cafés? Ils subsistent encore en face de la magnifique mosquée de la Souleimanieh. C'est une rangée de petites boutiques voûtées qui ne reçoivent le jour que par leur porte vitrée. Elles n'ont jamais changé de desti-

nation, et je doute même qu'on y ait jamais rien modifié. Des divans occupent les deux côtés, et dans un coin s'élèvent le fourneau et la cheminée travaillés en stuc. Parallèlement à leurs façades court une treille festonnée de clématites et de rosiers grimpants sous laquelle se mettent les consommateurs.

Au XVIe siècle, à l'époque où le café se propagea en Turquie, cet endroit était l'un des plus animés de la ville. C'était le quartier des étudiants, le centre de la vie militaire, car le *Conak* de l'aga des Janissaires n'en était pas éloigné. Ce ne fut qu'après leur destruction, en 1826, que le sultan réformateur s'avisa, pour se concilier le corps des théologiens, d'en faire le siège du Cheik-ul-Islamat. Aussi pendant longtemps les cafés de la Suleïmanieh furent-ils le rendez-vous de cette jeunesse turbulente et sans scrupule. Ces réunions donnèrent lieu à toutes sortes d'abus. Une chanson du temps en indique la nature : *Tazé pichmich, tazé cahvé vérirsé Tazéler, Keif-ilé Keïfini Yelpazéler*. Ce qui veut dire : « Du café bien frais servi par une fraîche beauté, c'est le coup d'éventail attisant le feu. » Aussi furent-ils fermés par ordre de Sélim II. Cependant un derviche, dit-on, osa faire observer au sultan que le café en lui-même n'avait rien d'immoral, qu'il suffirait de réprimer les abus auquel il servait de prétexte. Touché par cette sage parole, le sultan permit qu'on rallumât les fourneaux. Ils ne devaient plus s'éteindre.

Le café de Stamboul ayant conservé sa physionomie primitive, son ameublement se réduit à un sofa

et à quelques tabourets. La bouilloire chauffe dans un coin sur un feu de braise, et son matériel se compose de cafetières de dimensions différentes et de narguilehs avec leurs tubes de maroquin accrochés à des chevilles de bois. Les murs sont tapissés de gravures qui remontent à l'ouverture de l'établissement. Aussi en voit-on de fort anciennes. Ce qui domine ce sont les inscriptions édifiantes peintes en lettres d'or. En belle place figure celle qui évoque la mémoire du derviche vulgarisateur du café. « Le bienheureux Chazilli est notre patron et notre père », dit le texte. Le plus souvent, le cahvedji partage sa boutique avec le barbier turc qui, de son côté, est resté fidèle à ses plats à barbe et à ses procédés de toilette. Une fois rasé, le client se place sous un pot suspendu à une chaîne et muni d'un robinet. Celui-ci ouvert, un ruisseau d'eau tiède lui tombe sur le chef et il le reçoit sur un grand bassin posé sur ses genoux. Le barbier se livre alors aux opérations d'un minutieux savonnage. C'est le shampoing turc.

De mémoire d'homme, on ne vit jamais à Constantinople une série d'orages traversés d'éclairs aussi violents qu'au printemps de l'année 1908, qui fut celle de la révolution. L'un des deux minarets de la mosquée de Top-Hané y perdit son éteignoir. À Orta Keuy, un autre minaret s'y vit privé d'un croissant d'or tout neuf, arraché par la violence du vent et précipité à la mer. Déjà, l'année précédente, à la même époque, un orage avait renversé le délicat minaret de pierre blanche, ciselé comme un cierge

de la mosquée de Sokolli aux délicieuses faïences bleues. Chaque hiver met à une rude épreuve ce fragile décor qui, au moindre vent, oscille sur sa base, au point que les muezzines n'osent s'y risquer les jours de tempête. Mais, à Constantinople quand le temps se met au beau fixe, dans la saison du printemps, commence aussitôt la chaleur.

En juin, les alentours de Péra sont chauffés à blanc par un soleil implacable et les chemins n'y sont plus que des fournaises poussiéreuses et puantes. Chacun a hâte alors de gagner les bords de la mer où l'on jouit de la fraîcheur accueillante des marronniers et des platanes, en attendant la brise caressante du *meltem*. Sans doute, les fruits souffrent de l'abondance des pluies comme la fraise et la cerise ; mais le gazon s'en réjouit. Pendant un ou deux mois les petits enclos faits de planches, attenant aux maisons, se transforment en corbeille de verdure, au feuillage d'un vert foncé si différent de celui de France. La haute colline de Tchamlidja, dont la parure ordinaire n'est que dans la finesse de ses lignes, apparaît aussi fraîche qu'une pelouse anglaise ; mais bientôt toute trace de verdure disparaît, dévorée par le soleil, et le sol reprend en juillet l'aspect désolé qui lui est ordinaire. Le paysage se trouve bien de cette sécheresse qui met vigoureusement en relief les collines boisées et les forêts de cyprès qui entourent les faubourgs. C'est alors que triomphent les beaux platanes aux goûts solitaires, les pins parasols qui dressent leurs têtes sur les terrasses des jardins. Le contraste de leur

ombrage avec la chaleur qui brûle les alentours est une sensation délicieuse, surtout lorsqu'elle se complète de la vue de la mer.

En attendant, mes voisins se sont mis à raccommoder leurs maisons que les récentes intempéries ont mises à mal. Elles en ont bien besoin, les pauvrettes. Ils remplacent les planches pourries par des pièces de bois neuf, ce qui leur donne l'aspect pitoyable d'un habit rapiécé. On étaie celles qui, fatiguées de se tenir debout, s'inclinent de façon à faire croire qu'elles préféreraient la position couchée. Cette attitude ne convient guère aux immeubles habités ; pourtant tous finissent, en vieillissant, par en prendre l'habitude. On peut voir à Balat toute une rangée de masures inclinées du même côté, se soutenant mutuellement. Lorsqu'elles sont isolées, on les consolide de chaque côté à l'aide d'une poutre, comme ferait une paire de béquilles. Heureuses celles qui ont pour soutien des bâtisses en pierre ; mais celles-ci ne se soucient guère d'un tel voisinage depuis que les sociétés d'assurances de Galata se sont avisées de taxer ces familiarités comme pour leur enlever tout envie de flirter avec des voisines aussi inflammables que légères.

Les gens aisés font naturellement faire ce travail par des ouvriers. Les pauvres l'exécutent eux-mêmes tant bien que mal. Ils s'improvisent charpentiers, couvreurs, vitriers. Tous se servent plus ou moins adroitement du *kesser*, hachette recourbée qui sert en même temps de marteau. L'ouvrier indigène manie

cet outil avec une adresse qui tient du merveilleux. A l'aide du seul kesser, il serait capable de construire une maison dans toutes ses parties. J'ai sous les yeux une maisonnette que le frère et la sœur, deux orphelins, sont en train de rafistoler. Elle est située sur les bords du ravin et les grosses pluies ne manquent jamais d'y causer quelque dégât. Tandis que le premier, perché au bout d'une échelle, accomplit la besogne, la jeune fille l'aide de son mieux en lui passant les matériaux dont il a besoin. A ses moments perdus, elle essaye d'arracher des vieilles planches les clous qui peuvent encore servir. Elle s'acquitte de ce travail avec un zèle que relève une charmante gaucherie. Dans cet édifiant tableau s'affirme le goût de la propriété, en même temps que la solidarité familiale de l'indigène.

Mon voisin de gauche est un Turc originaire des îles, qui porte les aiguillettes d'aide de camp du palais. La maisonnette qu'il habite, et qu'il a en grande partie construite de ses mains, n'est achevée que du côté de la rue et le reste ressemble plutôt à un chantier. Cependant, il y travaille à ses moments perdus quand il n'est pas trop saoûl et qu'il lui reste un peu d'argent pour s'acheter des planches et des clous. En six mois de temps, on lui a vu construire deux pièces. Il se propose d'achever l'étage correspondant au premier argent qu'il touchera. On raconte dans le quartier qu'ayant l'intention de prendre femme, il ne se mariera que lorsque la maison sera habitable.

Quelle que soit sa situation de fortune, le Levan-

tin n'est tranquille que lorsqu'il possède un intérieur. Il lui en faut un, coûte que coûte, et quand la femme qu'il épouse ne lui apporte pas ce qu'il désire, il avise à s'arranger autrement. Le souci du loyer à payer au bout du mois lui est insupportable. Et cela se comprend à Constantinople où les loyers sont relativement chers, les traitements maigres, irréguliers et incertains.

Cependant, ce n'est pas qu'on n'y construise beaucoup; mais la fureur de bâtir ne s'exerce qu'à Péra où affluent les étrangers et les chrétiens qui abandonnent leurs vieux quartiers de Stamboul, au point que Coum-Capou et Soulou-Monastir qui, jusqu'en 1896, étaient peuplés comme aucun autre quartier de la ville, n'ont plus que des maisons vides. Dans ce pays irrémédiablement mort à toute industrie honnête, où tout travail organisé est illusoire, le peu d'argent qui subsiste encore s'emploie en achats de terrains et en constructions. Si l'on tient compte des conditions économiques, c'est évidemment la moins mauvaise opération qu'on y puisse faire. Beaucoup y vivent du loyer de leurs maisons, mais un plus grand nombre en souffre, si l'on peut dire, obligés qu'ils sont de retrancher sur leurs chétifs repas pour acquitter le terme échu. Il est vrai que le propriétaire indigène n'est pas le monsieur intraitable qu'est le bourgeois de chez nous, qui entend recevoir le montant de son loyer à échéance fixe. Volontiers, il laisse écouler plusieurs jours, parfois même un mois entier avant de présenter sa quittance. Il arrive,

d'ailleurs, assez souvent que le locataire profite de ce courtois répit pour déménager à la cloche de bois.

C'est à ce goût de la propriété qu'est due l'invraisemblable quantité de masures plus ou moins habitables qui couvrent la ville et qui lui donnent une étendue fort disproportionnée avec le chiffre de sa population. Elles se pressent toutes pareilles, les unes sur les autres, dans l'entassement du quartier bâclé, à la hâte, après un incendie. Pour la somme de quatre à six mille francs chacun peut s'en offrir une de cinq ou six pièces, avec un enclos. J'ai vu acheter pour le quart de cette somme un immeuble qui n'avait que l'inconvénient d'être situé dans un coin retiré. Mais outre qu'il est plus facile à Constantinople de trouver 50 francs pour payer son terme que cent livres turques pour s'ériger propriétaire, surtout au prix où est l'argent à Galata, nul ne se soucie d'habiter des quartiers privés de communication.

La construction d'une maison de bois ordinaire n'exige aucune étude spéciale, et le *calfa*, qui l'entreprend, ne trace aucun plan sur le papier. Sur de légères fondations s'élèvent, comme par hasard, quelques poteaux où se croisent deux traverses. D'autres poteaux viennent ensuite jalonner l'intérieur. Au-dessus vient se poser une légère charpente qu'on recouvre aussitôt de tuiles. Cela fait, une couronne de laurier, surmontée d'un drapeau, signale la difficulté vaincue. Le propriétaire égorge, à cette occasion, un mouton dont il distribue la viande aux ouvriers. On peut dire que la bâtisse commence vraiment par le

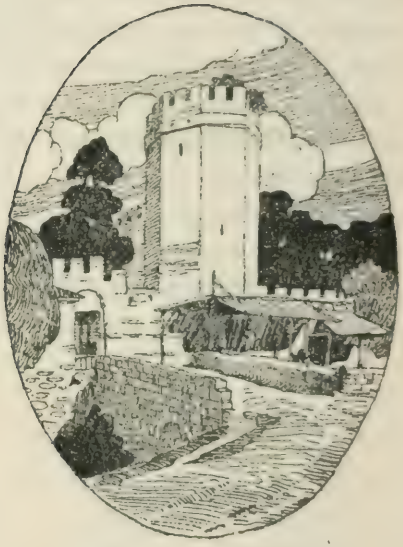
toit, car ce n'est qu'une fois couverte que le menuisier intervient pour confectionner les portes, les escaliers et les trop nombreuses ouvertures qui permettent, sans doute, d'économiser sur le bois, mais qui ruinent le propriétaire en carreaux de vitre. Le maçon ne vient qu'à la fin pour construire les parties solides, comme le fourneau et la cheminée généralement en brique, puis la grande dalle creuse et la vasque de marbre des cabinets. Aussi ces objets sont-ils les seules parties qui restent intactes après qu'un incendie a réduit le reste en cendres. Quelques pots de couleurs achèvent de lui donner l'aspect de ces châteaux-lanternes qu'on accroche aux arbres de Noël. Mais il est rare que les pauvres fassent cette dépense. Alors, sous l'action de l'humidité, le bois prend peu à peu les tons du vieil argent. Des rideaux blancs en relèvent encore le caractère fantaisiste, la nuit surtout, lorsque les maisons sont éclairées en dedans. Les pièces sont passées à la chaux bleue, et leurs nombreuses fenêtres leur donnent beaucoup de clarté et une saine apparence. Autrefois, à l'époque où la Turquie avait un art, les parois étaient enduites d'un solide vernis vert ou lie de vin, avec une moulure plate comme encadrement. Les vieilles maisons montrent encore des spécimens d'une décoration consistant en corbeilles de fleurs et de fruits sculptées sur bois, des fontaines au marbre contourné en rocaille, d'un effet charmant. On a également renoncé à les tapisser de nattes fixées au plancher, sans doute à cause de la poussière et de la vermine qui y trouvaient re-

fuge. En architecture, comme dans tout le reste, la Turquie se montre pitoyablement inférieure à ce qu'elle a été. Le présent y a fait toujours regretter le passé.

La pièce principale est uniformément meublée d'un divan et d'une commode en bois de noyer. Une glace s'y penche, au cadre doré, qui renvoie l'image de deux lampes qu'on n'allume que dans les grandes occasions. On y voit encore le mangal en cuivre rouge, et, chez les Grecs, une vieille icône nichée dans un coin. Ces maisons sont peut-être plus saines que les nôtres, mais il serait excessif d'en vanter le confort, aucune porte ne fermant exactement et les fenêtres à guillotine ayant de la peine à glisser dans leur châssis de bois. Les vents y font rage en hiver et leur frêle structure de planches les protège mal en été contre le soleil qui brûle le pavé. Par les fortes chaleurs, l'habitant abandonne l'étage supérieur et s'installe dans le vestibule du rez-de-chaussée dallé d'un carrelage de marbre.

Cet amour du « chez soi » a fait éclore sur divers points de la banlieue de curieuses agglomérations qui tiennent le milieu entre le gourbi soudanais et la case de l'oncle Tom. Les masures qui les composent sont construites avec des feuilles de fer blanc, qui proviennent de vieilles caisses à pétrole. La porte est naturellement en bois, et il y a de vraies vitres aux fenêtres. A proximité du château des Sept Tours, on peut voir tout un village, Ténéké-Keuy, habité par des Tatares immigrés, entièrement construit en cette matière. Quand le pétrole fut adopté comme mode

d'éclairage, chaque ménage se trouva bientôt encombré de caisses en fer blanc. Au lieu de les vendre, on s'avisa d'en tirer parti comme d'un recipient tout fait. Il remplaça peu à peu la caisse à charbon, le seau, il en vint à se substituer au mangal, à la cuvette, mais comme ces divers emplois nécessitent un fond solide, la caisse à pétrole ne tarda pas à se changer en pot à fleurs. La plupart des géraniums qui fleurissent aux fenêtres des maisons pauvres sont logés dans ces caisses. Ce n'est qu'après avoir rempli ces différents emplois que le teneke est appelé à concourir à la confection des gourbis tatares. N'oublions pas d'ajouter qu'il sert aussi à raccommoder les trous des vieux caïques et à rapiécer les vieilles maisons de bois. L'ingéniosité levantine sait tirer parti de tout.



Tour de la Porte Dorée.

CHAPITRE XIV

LE LEVANTIN

Préjugé contre le travail des femmes. — Qualités de la Levantine. — Madame ne va pas au marché. — La préoccupation de la dot a discrédité le mari en France autant que la littérature. — Les parlottes de Péra. — Le Levantin vit en dehors de son pays. — Il s'ingénie à prendre le contre-pied de la vie locale. — Les raisons de son caractère dissimulé. — Il n'a aucune autorité sur les Turcs. — L'affaire de Bechik-Tach. — Le mariage du Turc avec la chrétienne et l'ignorance de nos officiers de l'état civil. — La sagesse de la peur. — En Turquie, les diverses races se méprisent, toutes se détestent. — Le degré d'activité déployé par les diverses confessions visible à bord du *Cherket*. — Illusions chrétiennes et ambitions sionistes.

On voit par ces détails que l'existence de la Levantine est éloignée du matérialisme occidental. Elle se contente de peu, mais la dureté des temps a aggravé sa situation de façon à l'obliger à renchérir encore sur cette vertu locale. Contre elle sont liguées la coutume et la misère d'un pays épuisé. A Constantinople il n'y a ni fabriques, ni ateliers où elle pourrait s'employer ; elle ne saurait, d'autre part, sans déchoir, entrer en condition dans une famille. J'ai déjà dit que les servantes viennent des Cyclades.

Sur la Levantine pèse encore la lointaine influence du gynécée, tel que l'a pratiqué de tout temps l'Orient. Les plus pauvres vont en cachette chez les Turcs rendre des services plus ou moins avouables. La confection et la couture en occupent quelques-unes. Les Juives font de la dentelle à domicile, la Grecque et l'Arménienne de la broderie où elles excellent. Les ateliers de la régie des tabacs fournissent un peu de travail aux jeunes filles de Balat et de Haskeuy. Cependant, le préjugé qui leur interdisait d'entrer comme vendeuse dans les magasins commence à céder à Péra. Il serait encore impossible dans les autres faubourgs, à Stamboul surtout. Mais en somme tout cela est peu de chose. Il faut reconnaître aussi que l'activité économique du pays est trop faible pour que les deux sexes y puissent trouver un débouché régulier. Par bonheur, les devoirs de parenté ne sont pas un vain mot dans ce milieu où l'antagonisme des races est compensé par l'étroite solidarité qui lie la famille. Le frère ne se marierait point qu'il n'ait d'abord établi ses sœurs, et les gendres vivent généralement d'accord avec leurs beaux-parents. Il est de règle que l'oncle se sacrifie pour élever des neveux dénués de ressources. La solidarité entre coreligionnaires vient également atténuer le malaise social. Nombreux sont les jeunes gens entretenus aux frais de généreux particuliers. La générosité est la forme que prend le patriotisme des rayas.

Incapable de se suffire à elle-même, la jeune fille n'a d'espoir que dans le mariage. Aussi plaire à

l'homme est-il le principal de ses soucis. Dans le peuple, on se marie beaucoup. Hâtons-nous d'ajouter que ce n'est point pour cueillir des dots, car l'argent y est plus rare que l'amour. Les unions n'en sont ni moins solides, ni moins fécondes. La femme abdique devant la volonté du mari, et les conflits d'amour-propre y sont inconnus. La Levantine, soumise et casanière, apprécie le bonheur grave et sain dont les enfants sont l'un des éléments essentiels. On n'y connaît pas non plus les unions tardives si communes dans les sociétés desséchées par l'égoïsme. La Levantine qui n'arrive point à se caser vieillit au foyer où se consume son existence de parente pauvre. Le mariage se célèbre à l'église et comporte peu de formalités. En est-il moins solide ? Personne ne le soutiendra. On sait qu'en France, notamment, il n'est plus guère qu'une affaire. La préoccupation de la dot, poussée à l'excès, y a discrédité le mari et par suite ruiné le mariage. Cette institution n'est plus qu'un acte d'émancipation pour celle qui paie, et l'on sait qu'elle en prend pour son argent. Il en va différemment en Orient où la femme est traditionnellement adoptée pour elle-même et pour qu'elle devienne la gardienne du foyer. Sans doute, elle abdique devant le mari, mais la sécurité qu'elle y trouve compense bien le peu de liberté qu'elle lui sacrifie. Tout bien considéré, elle est moins à plaindre que ses sœurs d'Occident.

Quand il n'est ni avocat ni médecin, le Levantin met son ambition à occuper un emploi, où, en plus

du gain assuré, il trouve la considération dont il a soif. Sa femme, même riche, vaque aux soins du ménage dès le point du jour, ne confiant à personne le soin des enfants, ni la direction de la maison. Elle préside à la confection des confitures. Elle a le culte des lessives blanches qui claquent au vent en séchant sur la terrasse de sa maison, mais elle n'a celui de la lecture que par exception, car, si elle est souvent intelligente, elle est rarement intellectuelle. La femme lettrée se rencontre dans l'élite grecque et arménienne.

Elle n'a pas non plus la prétention de passer pour un cordon bleu. L'estomac des Orientaux étant moins exigeant que le nôtre, elle n'apporte aux soins de la cuisine qu'une attention distraite. Une friture de poisson et un plat de riz composent le plus souvent le repas de la famille. Les menus ne sont ni variés ni substantiels. Cependant, je n'échangerais pas son régime alimentaire contre celui de l'ouvrier parisien qui gaspille en boissons l'argent qu'il pourrait utilement employer à se procurer une nourriture saine et abondante. Depuis une quarantaine d'années, le Français boit plus qu'il ne mange et s'empoisonne plus qu'il ne se nourrit. Il est vrai qu'on soupçonne fortement la Levantine de retrancher sur ses légumes pour satisfaire à un amour trop excessif de la toilette. Elle suit la mode de près et il y paraît à la promenade. Depuis qu'elle a emprunté ses costumes à l'Occident, toutes dans les villes s'habillent avec recherche, indépendamment

des conditions de classe et même de fortune. A Péra comme à Smyrne, à Athènes comme à Alexandrie, la femme de l'employé à 300 francs se couvre de plumes, comme l'épouse du banquier. Son ambition est satisfaite lorsque ses moyens lui permettent d'avoir une servante qui l'aide dans son travail et apporte le café aux visites. Les fêtes de famille lui sont une occasion de réjouissances qui, pour les grands comme pour les petits, se renouvellent dans l'année. Chacun a son jour où il reçoit les visites et les félicitations des amis et des voisins. Peut-être pourrait-on lui reprocher de recevoir son monde avec une trop bruyante cordialité. La voix de la Latine est grave et forte ; la Grecque a la sienne aigue et perçante, au point que c'est une rude épreuve, pour une oreille délicate, de se trouver en compagnie de cinq ou six dames devisant de la pluie et du beau temps ou faisant assaut de politesses. Toutes ont le geste abondant, et toutes ponctuent leur puérile conversation d'exclamations et d'éclats de rire.

Mais quelles que soient leurs lointaines origines, les Levantines de Constantinople se ressemblent comme deux gouttes d'eau du Taxim. Elles ont généralement de grands et de beaux yeux noirs, une chevelure opulente. Le profil serait irréprochable si le dessin de la bouche et du menton n'accusait une certaine lourdeur. C'est sans doute à leurs qualités de sobriété qu'elles doivent cette beauté d'épiderme qui chez nous n'est que l'apanage des classes privilégiées. Jamais l'alcool n'entre dans leur boisson,

encore moins dans le bon café qu'elles savent préparer. Peut-être aussi doivent-elles à leur existence casanière et à l'atavique sentiment de leur infériorité ces regards veloutés, ces manières plus molles que tendres qui font qu'elles paraissent plus femmes qu'aucune autre au monde.

On sait que Madame ne va pas au marché et que c'est au mari à faire les provisions. Les emplettes, il les fait ordinairement la journée finie. Vers le soir, les fruitiers et les maraîchers, après avoir couru la ville, se mettent sur le passage des chalands et crient leurs marchandises à tue-tête devant les hautes corbeilles alignées le long des boutiques. Je crois voir encore mon voisin déboucher au tournant de la rue, un gros melon sous le bras, et des poissons liés à une ficelle de jonc passée à un doigt. L'épouse l'attend, accoudée au *chachnichine*. Elle porte une pelisse grenat, et ses deux grosses tresses de cheveux d'un blond cendré sont prises dans un *fakiol* dont la pointe lui retombe sur le dos. Ma voisine est une fleur d'intérieur qui se montre rarement dans la rue sans être parée et fardée. Rien ne pourrait la résoudre à entrer dans une épicerie pour s'acheter un morceau de fromage. Elle rougirait de porter un paquet à la main. Sa servante témoigne à l'endroit des paquets d'une répugnance non moins égale, et s'il lui arrive d'en porter, elle prend soin de les cacher sous son tablier. Aussi bien, elle n'a pas besoin de se déranger. L'apprenti *bakal* passe sa vie dans la rue pour recevoir ses ordres. C'est lui qu'on entend crier,

soir et matin : « *O Bakalis ilthé.* » Par la facilité que chacun a de pouvoir se procurer le nécessaire à la porte, les dames européennes finissent elles-mêmes par se plier à la coutume.

C'est par ce détail de mœurs que s'explique la grande quantité de marchands qui parcourent les rues. Tout s'y vend : le boire et le manger ; le vêtement et les objets de parure, les articles dont se compose un ménage, ceux par quoi se révèlent les usages intimes. On y débite le fard, la poudre de riz, le mastic de Chio, avec lequel les dames s'aromatisent la bouche et se blanchissent les dents. Dans la musulmane Stamboul, c'est le *kench* pour rougir les ongles et que les Parisiennes ont adopté pour se teindre les cheveux ; on y débite aussi le rastik qui sert à noircir les sourcils, et la pâte épilatoire dont les dames turques font grand usage dans les *hamams*. Ces cris de la rue je les ai encore à l'oreille. Le premier cri du jour était celui du *salepdji*, prodrome de l'hiver. Il tenait à la main un coquemar à double fond ou couvait un feu de braise pour tenir bien chaude la boisson sirupeuse qu'il aromatisait d'une pincée de canelle en tendant la tasse au client. Puis, c'était le petit tsigane, brun comme la mûre des haies, qui vendait les balais de bruyère et le sable avec quoi la Levantine frotte son plancher qu'elle lave à grande eau. Dans l'air frais du matin, ce cri était comme un chant d'alouette : « *Aréna, scoupa, arenadjis.* »

Les femmes de la haute société occupaient, comme on peut croire, une place prépondérante dans les

salons de Péra. La mode des thés et des réceptions, qui s'y était introduite, leur permettait de se montrer ailleurs qu'à la promenade et au théâtre. Les Levantines et les Européennes y faisaient assaut d'élégance, mais le chic consistait, avant tout, à s'y donner l'air de paraître dans une robe neuve et un chapeau dernier cri. Point n'était besoin de lettres de recommandation pour y être admis. L'étranger était reçu à bras ouverts, pourvu qu'il fût bien mis et qu'il occupât une situation en vue. A ces réunions, qui manquaient de variété, il apportait un élément de curiosité, l'air du dehors et, pour certaines, le vague espoir d'une combinaison matrimoniale. On y médisait beaucoup du prochain, et ce doux exercice avait même fini par y devenir un besoin. On doit reconnaître, cependant, que les histoires colportées d'une parlotte à l'autre étaient rarement prises au sérieux. A Péra, on était souvent blessé, mais jamais au point d'en mourir. J'ai vu recevoir blancs comme neige des gens qu'on venait de noircir à l'encre de Chine un instant auparavant.

En dehors d'une élite que compte chaque communauté, élite de lettrés et d'artistes, le Levantin est plutôt positif. Il reste invinciblement fidèle à lui-même, par sa langue, ses préjugés et les rites d'une religion qui forme l'enveloppe de sa nationalité. Remarquons en passant que la réforme de Luther, en introduisant la langue allemande dans l'église, n'a fait que se conformer à la tradition orientale ; mais il est évident que ce facteur de conservation sociale s'est

fortifié en lui par l'habitude de réagir contre l'influence d'un milieu hostile. Sans doute, il aime l'instruction, mais c'est à peine s'il éprouve le besoin d'ouvrir un livre sur le pays ou de visiter un monument. Il est rare, par exemple, qu'un Grec se risque à visiter l'incomparable Sainte-Sophie aux mosaïques à fond d'or, encore imprégnée de l'encens des vieilles cérémonies. Ce n'est que rarement qu'il franchit le pont de Galata pour visiter Stamboul, où il ne va jamais que pour affaires. Le pittoresque d'une ville où dorment tant de souvenirs n'excite aucunement sa curiosité et il ne conçoit pas qu'un être civilisé y puisse trouver matière à littérature. Au fond, la vie turque inquiète le raya comme s'il y voyait un danger permanent. Rien, je crois, n'a plus efficacement aidé à son évolution que cet état d'esprit. Une fois émancipé, son premier soin est d'en effacer toute trace. Il quitte d'abord le fez, signe de servitude, pour coiffer le chapeau qui l'européanise. Sans doute, il y a dans son cas beaucoup de vanité, mais la préoccupation de paraître, du moins extérieurement, différent de ce qu'il a été, et même de ce qu'il est, n'en forme pas moins le trait le plus saillant de son caractère. Qui se douterait en visitant Athènes et Sofia, si modernes d'aspect, mais avec ce je ne sais quoi qui fleure le Levant, que ces villes étaient turques il y a respectivement 30 et 60 ans? A Péra, à Smyrne, à Salonique, il singe l'Anglais, le Français, l'Allemand, suivant que ses goûts ou son intérêt l'inclinent vers l'une ou l'autre de ces na-

tions. Cette tendance n'a pas peu contribué à la diffusion des langues étrangères et surtout du français qui était devenu le signe d'une culture élevée, un instrument de relations entre gens de la bonne société.

Cependant, à l'étranger, où il s'est vu de plus en plus obligé d'émigrer, il met quelque temps à s'habituer aux nouvelles conditions qu'il y trouve. Volontiers, il retournerait chez lui, une fois la bourse garnie, s'il n'appréhendait l'état d'insécurité qui l'en a chassé. Bien que par ses traditions il soit plus près de nos idées et de nos instincts qu'aucun autre peuple de l'Asie, il s'accommode néanmoins assez mal, au début, d'une civilisation où tout est règlement et conventions sociales. Il a la nostalgie des rues anonymes, des maisons sans numéro, de ce laisser-aller levantin fait de nonchaloir et d'accommodement, qui se passait d'état civil et de nom patronymique. L'adoption du nom familial est de date récente en Orient. Le nom de baptême du grand-père a fini par s'imposer aux deux générations qui viennent de se succéder et cela pour imiter l'Européen.

On ne cesse de lui reprocher son absence de caractère, sa dissimulation. On serait plus indulgent si l'on savait à quel état d'abject esclavage furent réduites les populations rayas par les invasions sémitiques, mais surtout turco-tartares. C'est par la feinte et la ruse qu'elles sont parvenues à tempérer un régime d'arbitraire et de coups de bâton. Le Turc, elles ne l'ont jamais approché qu'en rampant, elles ne l'ont apitoyé qu'en s'humiliant. « On ne sau-

rait imaginer, écrit Fontanier qui, pendant 25 ans, exerça les fonctions consulaires en Turquie, l'insouciance avec laquelle les Turcs emploient le bâton contre leurs rayas. C'est rarement avec colère qu'ils frappent, mais avec le sentiment que l'on éprouve en chassant un animal. » S'ils sont dissimulés, c'est qu'on ne se débarrasse pas du jour au lendemain du stigmate d'une contrainte séculaire. La dissimulation y est d'ailleurs un héritage commun à tous. Le Levant, on le sait, compte une riche variété de langues, mais la façon de s'exprimer est pareille chez les divers individus. Tous emploient les mêmes gestes, les mêmes insinuations, les mêmes reticences, les mêmes clignements d'yeux qui font entendre ce qu'on ne dit jamais clairement.

Certes, les Turcs bâtonnaient moins depuis la guerre de Crimée, mais combien était précaire la situation de leurs sujets, les derniers événements ne l'ont que trop montré. Du jour où ils eurent l'impression qu'ils pouvaient tout oser, ils n'ont pas hésité à déchaîner autour d'eux la plus sanglante persécution qui se soit jamais abattue sur une collectivité humaine. Les Turcs et leurs complices n'ont eu garde de manquer une si belle occasion de se débarrasser des races qui les gênaient. Ceux qui vivaient dans leur atmosphère se doutaient cependant de ce qu'ils seraient capables de faire, à l'occasion. Depuis Navarin, le centre de l'oppression s'était déplacé. Avant, elle s'exerçait principalement sur le citadin ; après, elle s'acharna dans les provinces, surtout dans les ré-

gions où le regard des représentants de l'Europe ne pouvait pénétrer. Mais que leur modération à l'égard du raya de la capitale et des villes du littoral s'inspirât d'un hypocrite opportunisme, cela se voyait à certains indices caractéristiques. A Constantinople, les deux tiers de la population sont rayas. A eux seuls, les Grecs forment une masse de 400 000 habitants. Néanmoins, cet élément était absolument dénué d'influence et d'autorité. Le patriarche n'était que le pasteur sans force d'un troupeau impuissant, et si, parfois, il lui est arrivé de se faire écouter à la Porte, c'est qu'il en était redevable à l'appui des nations orthodoxes, à la Russie principalement. Par elle-même, l'opinion du raya, qu'elle fût grecque ou arménienne, était incapable d'arrêter ou de prévenir même un acte de violence. Je n'en donnerai pour preuve que l'affaire de Béchik-Tach. Notez qu'on en était encore aux embrassades des premiers jours de la révolution. Un beau matin, le bruit se répand dans le faubourg qu'un jardinier grec venait d'être arrêté pour avoir manifesté le désir d'épouser la fille d'un mohadjir musulman. Interprétant à sa façon les promesses d'égalité tambourinées par les Jeunes-Turcs, il était allé trouver le père pour lui parler de ses honnêtes intentions. Celui-ci n'eut rien de plus pressé que de le dénoncer à la police, en aggravant son cas d'une accusation d'adultère. Indignée qu'un chrétien eût osé lever les yeux sur une musulmane, la foule se précipita au corps de garde, demandant, pour obéir à la loi religieuse, qu'on lui livrât le

coupable pour en faire prompte justice. On ne lui donna satisfaction que vers six heures du soir, la journée s'étant passée en mystérieux pourparlers, entre les autorités religieuses et un délégué du Comité dont je pourrais dire le nom. Le malheureux, enfin livré par la police, fut lynché au beau milieu de la place, tandis que la population grecque, qui est pourtant en majorité dans le village, se tenait enfermée dans ses demeures. Cela jeta un froid dans les relations, mais personne ne protesta, et c'est à peine si la presse de Péra y fit quelque allusion. On ne badine point avec le fanatisme brutal.

Cependant, les Turcs ne se font pas faute d'épouser des chrétiennes, ni de les enlever de force, au besoin. Ces sortes de mariages — que la religion encourage — seraient même très fréquents si Grecs et Arméniens ne montraient la plus vive répugnance à leur accorder leurs filles. Jadis les chrétiens étaient plus accommodants sur ce chapitre ; ils le sont moins aujourd'hui, mais cette attitude irritait secrètement les Turcs qui y voyaient comme un signe d'émancipation morale. Cette répugnance s'explique d'abord par ce fait que ces unions n'offrent aucune garantie. Le musulman, qui est marié par son hodja ou par un officier de l'état civil, à l'étranger, se démarie comme il lui plaît en Turquie, par la seule autorité de sa volonté masculine. Au surplus, personne n'ignore là-bas que le mariage d'une chrétienne avec un musulman, si européanisé soit-il, n'est qu'un concubinage déguisé qui disqualifie la famille qui s'y soumet. Le

musulman ne saurait, en effet, de par ses principes, reconnaître à la famille de sa femme aucun lien de parenté. Moins instruits de ce détail, beaucoup de Français de France ne font aucune difficulté d'accorder leur fille au Turc de passage. Plus d'une fois, j'ai eu l'occasion de m'apitoyer sur le destin de ces jeunes épousées qui n'avaient quitté le voile de l'hymen que pour se couvrir du *yachmak* du gynécée oriental. En Turquie, où l'emmène son mari, la Française ne tarde pas à faire connaissance avec une existence bien différente de celle qu'elle se promettait en épousant cet étranger en chapeau et ganté de blanc. Il n'est pas inutile de rappeler cependant que les mariages conclus avec certains chrétiens d'Orient n'offrent guère plus de garanties. Voici à ce sujet une bien suggestive note publiée par le *Temps*, peu avant la guerre :

« Il est arrivé fréquemment, surtout dans les villes universitaires du Midi..... que des étudiants bulgares ont épousé des Françaises devant l'officier de l'état civil français. De graves déconvenues attendent celles-ci à leur arrivée dans leur nouvelle patrie. A diverses reprises, en effet, leurs maris les ont abandonnées avec leurs enfants en les frustrant complètement de la dot qu'elles avaient apportée. Leurs plaintes ont été invariablement écartées par les tribunaux bulgares, par une fin de non-recevoir basée sur ce que les mariages, ainsi contractés dans la forme civile, non suivis d'une célébration religieuse par un ministre du culte grec orthodoxe,

condition essentielle à leur validité d'après le droit bulgare qui n'admet que le mariage religieux, sont considérés en Bulgarie comme nuls et non avenus. »

Les officiers de l'état civil en sont encore à savoir que la législation française et les législations de l'Orient, en cette matière, comme en beaucoup d'autres, reposent sur des principes essentiellement différents. J'ai toujours pensé qu'il ne serait pas inutile d'afficher un avis dans la salle de nos mairies pour mettre nos compatriotes en garde contre les surprises des mariages levantins.

A Constantinople, le commencement de la sagesse locale est la peur. On y est surtout hanté par la peur de se compromettre. Si l'hospitalité continue encore à y être pratiquée par esprit de tradition et facilité de mœurs, l'esprit de solidarité y est quasi nul. L'indigène passera devant une personne blessée sans qu'il soit tenté de la secourir. Il se gardera surtout d'élever la voix ou le bras en faveur d'un homme qu'on dévalise. Je crois entendre encore les hurlements d'un malheureux qu'on assassina à quelques pas de ma porte. Il devait être huit heures du soir. Tout le monde était aux fenêtres, et chacun put voir tous les détails de la scène, car les assassins avaient pris la précaution de traîner leur victime sous la lumière d'un réverbère. Mais le lendemain personne n'avait rien vu, rien entendu. La répugnance à déposer comme témoin devant les tribunaux paralysait toutes les langues. Cette absence de dévouement entache tous ses actes. En Turquie, les chevaux s'em-

ballent comme en pays civilisé, mais l'on ne verra jamais personne se mettre en travers pour les arrêter dans leur course. Un gros caillou a-t-il roulé au milieu de la voie publique, chacun tournera l'obstacle, mais à personne ne viendra l'idée d'en débarrasser la circulation. Qu'il soit avocat, médecin ou prêtre, il ne voit dans ces diverses professions qu'un simple gagne-pain. Il cherche à étendre sa clientèle, jamais la science qui le fait vivre.

Cette indifférence pour le bien public s'explique par l'état moral résultant d'un milieu morcelé en nationalités impénétrables les unes aux autres, où la tolérance n'est faite que de contrainte et d'habitudes. Au fond, toutes s'y méprisent, toutes s'y détestent. Le Turc, qui ne néglige rien pour entretenir ces divisions, méprise et déteste impartialement tout le monde. Aussi nul dans ce pays ne se sent bien chez soi. Cette situation engendre fatalement la dissimulation, la haine sourde, l'indiscipline, la corruption réciproque. Le Levantin s'incline devant la force, mais une fois libre, il n'use de la liberté que pour faire œuvre d'anarchie. Les plus exaltés des maximalistes russes étaient d'origine orientale. A l'humilité succède l'orgueil, qui s'éveille en lui lorsqu'il arrive à la fortune ou à une haute situation. Se donnant alors des airs de pacha, on le voit exercer autour de lui l'espèce de tyrannie propre aux favoris du sérail. Ce que l'on voit aussi se développer dans ce milieu. c'est le savoir-faire. N'arrivant que par l'intrigue, le Levantin est l'homme des expé-

dients et des combinaisons. Il se glisse partout et nulle part il ne se sent dépaysé. N'ayant jamais rien appris, il est sans cesse prêt à changer de métier, s'il y trouve son compte. Il est rare qu'il ne poursuive pas une affaire qu'il mène par les venelles les plus compliquées. Cependant, on aurait tort d'en conclure contre lui et de le peindre, comme on l'a fait, plus taré qu'il n'est. Ceux qui ont vécu à son contact savent que dans l'intimité de son foyer fleurissent de patriarcales vertus. Plus qu'aucun Européen né libre, il a le sentiment d'une vie calme et décente, où grandissent des enfants respectueux. Il est bon et désintéressé avec les siens. S'il n'a pas, au même degré que l'Occidental, le sentiment de la dignité personnelle qui sacrifie tout au point d'honneur, il possède, par contre, celui de l'honneur familial, notamment à l'endroit de la femme. Je crois que si l'on mettait en balance les qualités propres à chaque race, il l'emporterait sur plus d'un point. Ses défauts ne sont après tout imputables qu'au milieu où il vit.

On a sottement accusé le raya d'exploiter le Turc, comme si ce dernier s'était jamais privé d'exploiter ceux qu'il a opprimés et avilis ; comme si le régime ottoman n'avait pas été la plus prodigieuse exploitation d'un pays par une minorité de parasites qui se soit jamais vue. Il ne faut rien connaître de la Turquie pour ignorer que tout l'argent qui s'y trouve en circulation passe aux mains du sultan et de ses pachas, et que tout ce qui n'est pas canalisé par les

différents services publics est destiné à être absorbé par la fonction administrative, sportule de la race conquérante. Le reste, n'ayant aucune part aux faveurs, est réduit à peiner stérilement, à ramper, à intriguer pour manger un morceau de pain. A l'étranger, le raya est négociant, banquier, spéculateur hardi, artiste, savant. En Turquie, lorsqu'il se met à vouloir faire prospérer une industrie, il doit prendre la précaution de changer de nationalité. Il n'y avait pas à Constantinople dix familles de rayas qui pussent se flatter de vivre largement de leurs rentes. On peut remarquer que l'étranger est la pierre de touche de l'Oriental. Ainsi, on n'a jamais vu un Turc y vivre de son travail ; par contre, tout chrétien qui s'y établit fait fortune neuf fois sur dix.

Le raya s'est assuré, par son activité, le monopole du commerce et de l'industrie en Turquie. Comment donc expliquer son état de misère ? C'est que l'administration s'est toujours fait un devoir, soit par la spoliation, soit par des mesures restrictives, de paralyser ses efforts. Du raya, elle a fait sa vache à lait, mais elle l'a attachée de si près qu'elle n'a jamais pu brouter son herbe en paix. La surveillance exercée sur le travail était d'autant plus active que la caste privilégiée avait perdu toute aptitude à l'imiter par l'habitude qu'elle avait contractée de vivre des faveurs du gouvernement. Le fait caractéristique, c'est que, malgré sa paresse, le Turc est resté maître de la terre, et de la propriété bâtie ;

qu'en dépit de son activité, le chrétien n'a pu acquérir ni l'une ni l'autre. Voilà qui réduit à néant les reproches d'accaparement et d'usure que la malveillance a dirigés contre lui.

C'est parce qu'il n'a jamais compté pour vivre que sur ses propres efforts, que le raya est manœuvre, maçon, menuisier, boulanger, meunier, tailleur. Il fait toute la besogne. Si les villes d'Orient, malgré la présence du Turc, ont un aspect européen, si elles possèdent des hôtels, des cafés, des épiceries à la *franca*, c'est à son initiative qu'on le doit. Son amour des nouveautés n'a que trop bien renouvelé la face du pays ; mais il faut reconnaître qu'il y a été aidé aussi par la disparition graduelle des vieilles industries locales, ruinées autant par la concurrence européenne que par les réformes dynastiques du sultan Mahmoud II.

Chaque communauté se distingue par une aptitude spéciale. Le Grec montre un penchant très marqué pour l'épicerie. Son instinct positif des affaires avait flairé tous les avantages d'un trafic qui vit de l'employé turc. L'administration est ainsi faite, que celui-ci n'a jamais pu toucher que six mois sur douze. Le lendemain d'un jour de paie, il ne s'acquitte vis-à-vis du bakal que d'une partie de sa dette, de sorte que celle-ci va grossissant de mois en mois. A ce jeu, le bakal se verrait bientôt ruiné, s'il ne s'avisait de se rattraper soit en majorant les prix, soit en rognant sur la qualité, et même sur la quantité des denrées. Le débiteur ferme les yeux sur cet abus, par insou-

ciance naturelle, et aussi par nécessité. La perspective d'une reprise politique l'induit aussi à la patience. C'est ce qui est arrivé. Ainsi a été arbitrairement liquidé tout un gros arriéré de comptes, après que le comité « Union et Progrès » eut déclaré la guerre sainte à tout ce qui n'était pas allemand. D'après M. Venizélos, les confiscations auraient porté sur une population de deux millions de Grecs, et sur une somme évaluée à deux milliards. Les Arméniens partageaient avec les Grecs tout le travail de la main-d'œuvre. Toutefois, ils marquaient une certaine prédilection pour la banque et le courtage. Leur réputation de commerçants avisés n'est plus à faire et j'ajouterai qu'ils ont signé les seules œuvres d'art méritoires que l'Orient ait produites depuis sa décadence. Les Juifs, eux, font ce qu'ils peuvent, mais ne laissent rien perdre. Là, comme ailleurs, répugnant aux travaux pénibles, ils sont banquiers, sarafs, brocanteurs, drogmans au bazar. Les Bulgares ne perdent jamais le contact de la terre, même lorsqu'ils abandonnent leurs champs pour vivre dans la capitale. On leur doit les quelques bons légumes qu'on y consomme. Lorsqu'il daigne faire quelque chose, le Turc choisit les métiers qui requièrent la force physique et le prestige de l'autorité armée. Seul, un Turc peut être gendarme, portefaix, gardien, veilleur de nuit, cavas d'ambassade.

Il suffit de prendre, entre six et dix heures du matin, l'un des bateaux du chirket qui desservent le Bosphore pour se représenter le degré d'activité

déployé respectivement par les confessions diverses. Les premiers passagers se composent d'artisans et d'employés de magasins, mais il n'y a là que des Grecs, des Arméniens et des Juifs. Vainement essaierait-on de découvrir un seul Turc parmi eux. Ce n'est que bien plus tard que l'on voit apparaître les premiers spécimens de la race conquérante. Les hauts fonctionnaires ne se rendent aux bureaux que vers l'heure de midi. Après s'être cérémonieusement salués dans les cabines, ils se renferment dans un silence digne et prudent. En public, le Turc n'est jamais communicatif. Quelques-uns lisent le journal, une jambe repliée sous la cuisse ; mais c'est l'exception. De temps en temps, l'un d'eux tire de sa poche un mouchoir plié dont il frotte ses galoches pour en faire briller le vernis.

En suivant pas à pas la longue épopée de misère que fut sa captivité, l'on s'aperçoit que le raya n'est parvenu à se maintenir qu'en multipliant auprès du Turc les actes de servilité et de complaisance. J'ai dit ailleurs quel fut le rôle de l'Arménien dans le développement de la puissance ottomane. Le Grec n'y aida pas moins de tout son pouvoir. Le but du Turc, en opposant les deux nations asservies, ne visait pas seulement à les annuler l'une par l'autre, mais à stimuler leur zèle à le bien servir. La colossale entreprise d'esclavage et de prosélytisme que fut la conquête ottomane avait donné tout ce qu'elle pouvait au XVIIe siècle. La société musulmane des villes, formée en majeure partie d'éléments venus

de droite et de gauche, se montra assez influente pour revendiquer le monopole des emplois et des charges qui, jusqu'à ce moment, avaient été réservés par le sérail aux seuls *enfants du tribut*. Ce fut alors, et comme pour suppléer à l'infériorité professionnelle des familles islamisées, que le grand-vizir Mehmed Kupruli appela les Grecs à remplir les fonctions de drogmans de la Porte et à l'amirauté. Cette situation faite aux Grecs relégua les Arméniens au second plan. Néanmoins, ils conservèrent le service des poudres, où ils s'étaient spécialisés et le privilège de gérer les finances des pachas. Mais la balance devait encore une fois pencher de leur côté, après les événements de 1821. Les Grecs ayant été massacrés par milliers à Constantinople et dans les îles, les Arméniens les remplacèrent dans une foule de fonctions. Massacrés à leur tour, de 1894 à 1896, les Arméniens tombaient en disgrâce au profit des Juifs, ce qui était une nouveauté. Ceux-ci sont au beau fixe depuis ce moment. Ce jeu de bascule fut aussitôt signalé par la nomination d'un nouveau premier bijoutier au palais. C'était une charge aussi honorable que lucrative de fournir des bijoux aux dames du harem impérial. Dans les cérémonies du baise-main, le *couyoumdji-bachi* portait un uniforme brodé d'or et constellé de grosses décorations. Le jour où un Juif supplanta l'Arménien, l'alarme fut vive dans le camp adverse.

Si l'indolence du Turc lui a valu les sympathies des hommes d'affaires, la pensée qu'il ne tarderait

pas à abdiquer sous la pression des événements réconfortait l'âme des rayas. La syphilis, qui ravage les populations d'Asie Mineure, s'ajoutant à ses habitudes de paresse, ne pouvait manquer d'accélérer une déchéance commencée par le progrès. Chacun, à part soi, caressait ce rêve que, sous la fatale pression de la nécessité, le Turc lui abandonnerait la terre et ce qu'elle recèle de richesses inexploitées. C'était la *Mégali idea* chez les Grecs ; la résurrection du royaume des Pagratides pour l'Arménien. Mais nul ne supposait que l'Israélite ruminait sournoisement des idées analogues. Pourtant des signes évidents d'un rapprochement s'étaient manifestés entre rayas israélites et Turcs au moment même où perçaient les premiers symptômes de l'influence allemande. On les expliqua d'abord par le besoin qu'avaient les Turcs du concours des financiers européens que secondent si activement les agences de publicité, le peuple des boursiers et courtiers, sur lesquels généralement les Juifs ont la haute main. C'était exact, mais ce n'était là que le point de vue turc. S'il en faut croire certaines indiscrétions, le point de vue israélite était bien plus intéressant. On raconte que cette solidarité judéo-ottomane — qui commença au moment même où cessa la campagne antisémite en Allemagne — n'aurait été que la préface d'un programme d'absorption méthodique qui eût fait petit à petit de l'empire du Croissant une annexe du royaume de Juda. Ainsi aurait été résolu, dans sa totale complexité, le problème posé par le sionisme berlinois. Les races

évincées auraient été remplacées, à mesure, par les dix ou douze millions de Juifs dispersés à travers le monde. L'Allemagne y aurait gagné de se débarrasser des siens, sans préjudice d'autres avantages d'ordre économique et politique que leur présence en Orient lui aurait assurés.

En attendant ces réalisations, plus ou moins messianiques ou byzantines, les rayas, en bloc, n'auraient pas été fâchés d'améliorer leur situation. Un instant, ils nourrirent l'illusion que ce vœu allait se réaliser. Sur la foi des programmes libéraux, ils crurent qu'une ère de solidarité, sinon de justice, allait rapprocher les différentes races. Dans l'exaltation des premiers jours, cet espoir revêtit même les formes d'un patriotisme collectif. Volontiers, ils se seraient unis contre l'étranger privilégié qui occupait à la Dette, à la Banque, et dans les bureaux créés par les entreprises, des situations qui, en toute justice, auraient dû leur revenir. L'idéal eut été que la finance française envoyât dans les caisses du Malié, prêtes à le recevoir, le plus d'argent possible, et que la gérance des capitaux leur fût confiée, au lieu et place d'un certain nombre d'Européens. Ils ne doutaient point que le gouvernement ne se ralliât à cette combinaison qui, du même coup, l'eût débarrassé et d'un contrôle gênant et de l'immixtion des ambassades. Aussi l'encourageait-on à abolir les capitulations, cause de tout le mal. Assurément les Jeunes-Turcs n'y étaient que trop disposés, et ils l'ont bien fait voir. Mais ces pauvres *rayas* ne se

doutaient guère que le Comité avait déja partie liée avec d'autres associés.

Cependant, qui ne voit, par cet exemple, que l'union entre les divers éléments en présence eût pu se faire sur un programme d'intérêt et de solidarité mutuelle où chacun eût trouvé son compte, Grecs, Juifs, Arméniens, Syriens, Arabes, Albanais, Kurdes et Turcs...

Église du manteau de la Vierge.

Victoire
de la Colonne de Marcien.

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE XV

SITUATION ÉCONOMIQUE

Misère invétérée. — Doléances d'un vali. — Le paysan paye pour tout le monde. — Un budget turc. — Sous le régime du bon plaisir. — Le change chez le sarraf. — Une réforme turque. — Le régime des gages. — La chèvre et le chou. — Le pays du mirage. — Les charbonnages d'Héraklée. — Le Turc s'ennuie au fond d'une mine. — Ce qu'est la Syrie. — Son incomparable situation géographique. — Convoitises allemandes. — La raison de la prospérité de Tyr et de Sidon. — La vraie route qui mène à Bagdad. — Les pétroles de Mésopotamie.

Il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage de tracer, même sommairement, un tableau de la situation économique de la Turquie. C'est là une tâche qui n'est pas dans mes moyens. Au surplus, les données précises font défaut, et alors même qu'elles abonderaient, les Turcs sont trop discrets pour les jeter au vent de la publicité. Comme le sage, ils cachent leur vie et leurs statistiques. De leurs affaires, ils ne racontent que ce qu'ils veulent faire savoir, et de leur foyer, ils ne montrent que la partie où il est coutume de recevoir l'étranger. La puissance ottomane n'est qu'un bluff, et sa situation peut se comparer à celle de certains faiseurs d'affaires dont tout

le crédit repose sur l'opinion avantageuse qu'on a de leur fortune, mais qui sont ruinés le jour où chacun connaît le secret de leur coffre-fort. Cependant, l'incroyable malaise qui régnait d'un bout à l'autre de ce pays, conséquence de la misère, indique assez ce que ces statistiques peuvent être. Point n'était besoin de visiter les provinces pour se représenter l'état de dégradation où était tombée la population rurale. Pour cela, il suffisait d'assister au passage dans les rues de la capitale des conscrits allant rejoindre en savates et en guenilles leur dépôt. Cependant, le malaise s'en fût amoindri, si le gouvernement avait renoncé à affermer les dîmes à la caste privilégiée des *multezims* qui évaluaient arbitrairement la quantité de la récolte à prélever, volant ainsi l'État et le contribuable. En l'absence de numéraire, les paysans s'acquittaient en nature, car depuis longtemps, dans l'antique royaume de Crésus, l'argent n'était plus le moyen ordinaire des transactions. Tout l'argent était dans les centres maritimes, tout le luxe à Constantinople. La capitale était un masque derrière lequel pourrissait la vraie Turquie.

Les ministres d'Abdul-Medjid, comme ceux d'Abdul-Hamid, touchaient des traitements de 2 à 300 000 francs par an, et l'entretien du palais absorbait des sommes énormes. Par contre, les caisses provinciales ne s'ouvraient qu'aux deux baïrams et aux deux anniversaires impériaux pour payer aux *zapties* (1) de

(1) Gendarmes turcs.

bien chétifs appointements. Voici en quels termes un vali de Salonique exprimait en 1892 ses doléances aux ministres de l'Intérieur : « Le paiement irrégulier des appointements nous cause beaucoup d'ennuis ; mais on ne peut y remédier, car cette irrégularité est due à un mauvais état des finances de ce vilayet. Aussi doit-on lui laisser le revenu des droits perçus par tête de mouton et ne pas les envoyer à Constantinople. Jusqu'à ce jour les sommes réclamées par le *Malié* étaient exorbitantes et il vaudrait mieux que ses exigences ne se renouvelassent point. »

Le plus clair des contributions était payé par le paysan sous la forme d'un impôt sur le revenu de la terre, la dîme, recommandée par le Coran, et qui atteignait 12 et demi pour 100, et de l'*agnam*, impôt sur le mouton. Le paysan payait pour tout le monde. Le citadin ne payait qu'accidentellement l'impôt immobilier. Le *verghi* des maisons n'était, en fait, presque jamais recouvré, et les évaluations sur lesquelles il était calculé, tenaient compte, avant tout, de l'importance du propriétaire. Pour toucher ce qui lui était dû, le fisc attendait patiemment l'éventualité d'un transfert. On devait alors régler tout l'arriéré en recevant le titre de propriété. Les gens de métier payaient le *temettu*, sorte de patente qui produisait un peu d'argent, et qui en aurait produit davantage si les étrangers y avaient été soumis. Quant aux impôts de consommation, le gouvernement ne pouvait les remanier sans la permission des ambassadeurs. Sur

ce point, on lui donna quelque satisfaction. Les droits de douane, qui étaient de 8 pour 100, passaient à 11 pour 100. L'excédent devait être appliqué aux dépenses prévues pour les réformes en Macédoine. Au coup d'état jeune-turc, ils furent, sans façon, versés dans le gouffre sans fond du budget de la guerre. En 1909, alors que le gouvernement constitutionnel s'auréolait de l'éclat d'un prestige encore immaculé, il obtint une autre majoration de 4 pour 100. La plus-value devait être affectée à la redevance kilométrique que le gouvernement d'Abdul-Hamid avait consentie au Bagdad.

En mars 1909, Hilmi pacha présentait le premier budget dont l'histoire ottomane fasse mention. Jusqu'à Abdul-Hamid, chaque service disposait à son gré de ses recettes spéciales, qui servaient d'abord à payer les appointements du *nazir* et de ses nombreux employés. Quand les ressources étaient épuisées, le *malié* lui délivrait un *havalé* sur une caisse provinciale. C'est par la voie du *havalé* que la province se dépouillait au profit de la capitale. Le rôle du ministre des Finances consistait à ajourner indéfiniment le paiement des dettes, à emprunter à Pierre pour payer Paul. Tantôt il empruntait à Paris, tantôt à Galata ; mais il avait plus de crédit auprès des banquiers européens qu'auprès des sarafs indigènes, si bien que la Deutsche-Bank finit par se substituer à ces derniers dans le système des petites avances. A défaut, il puisait dans la caisse des retraites.

Dans le budget de Hilmi pacha, les recettes étaient

évaluées à 577 millions, et les dépenses à 661. Le déficit avoué était donc de 84 millions. L'évaluation des recettes n'était pas chose aisée. Plus de la moitié provenait des impôts directs, dont le rendement dépendait, dans une large mesure, des récoltes de l'année. Une partie de l'argent s'évaporait en route. C'est dire que la réforme financière aurait, avant tout, exigé une refonte du personnel. On a calculé que, sans rien changer aux tarifs et simplement en surveillant les mains des employés, les douanes auraient rapporté de 20 à 30 pour 100 de plus. On en eût pu dire autant de tous les chapitres de recettes.

L'unité monétaire turque est la livre d'or qui vaut 22 fr. 80. Théoriquement, elle se divise en 100 piastres, et la piastre en 40 paras. Pratiquement, elle vaut 108 piastres. L'opération du change se fait chez le saraf du coin, car le détaillant refuse de se démunir de sa monnaie lorsque l'achat n'excède pas au moins 50 pour 100 de la valeur de la pièce. Le saraf vous délivre 5 medjidiés, soit 100 piastres, et, pour la différence, 7 piastres et demie, au lieu de 8. Mais on n'en est pas quitte pour si peu, car chaque medjidié perd 10 paras chez le même détaillant, et 20, s'il est changé au comptoir du saraf; le quart du medjidié perd à son tour 10 paras, dans les mêmes conditions. Au total, le change de la pièce d'or se traduit par une perte de 10 à 14 sous en moyenne. D'autre part, l'équivalence de la livre turque était loin d'être uniforme, car le nombre de piastres que l'on donnait ou recevait variait d'un point à un autre. A Salonique

que, c'était 160 piastres qu'il fallait apporter au changeur pour obtenir une pièce d'or ; à Smyrne, l'équivalence n'était que de 130 piastres. On annonce que les assignats turcs, de fâcheuse mémoire, ont reparu dans la circulation. Leur dépréciation était déjà en 1916 de 175 pour 100. Après la guerre russo-turque, elle était de 950 pour 100. Aussi l'or se cache-t-il, flairant l'inévitable banqueroute.

Un jour, le gouvernement turc, en veine de réformes, imagina d'imposer le système décimal. L'opération fut excellente, car elle obligea les marchands à se munir de tout un outillage de balances et de poids, vendus par l'autorité. On substitua le gramme au *draghme* et le kilo à l'*ocka*, qui représente un poids de 1250 grammes. Cette innovation jeta d'abord quelque confusion dans les esprits, dont voulurent abuser les marchands. Mais le public se méfia lorsqu'il s'aperçut qu'on lui faisait payer le kilogramme de pommes de terre et de haricots au prix de l'ocque. Il réclama les anciennes mesures, non à l'autorité, mais aux vendeurs. On y revint peu à peu, en cachette d'abord, puis ostensiblement. Le curieux, c'est que la réforme n'en fut pas moins maintenue, ce qui obligea le marchand à avoir deux poids et deux mesures, les uns pour le client, les autres pour les agents municipaux.

La Turquie a su faire mentir le proverbe qui veut qu'on ne prête qu'aux riches. Tous ses budgets étaient en déficit, mais comme l'on n'en publiait jamais aucun, on n'y voyait que du feu. Cepen-

dant, le *krach* de 1876, dont le retentissement fut si douloureux à la petite épargne, éveilla l'attention. Sous la pression des circonstances, la Porte fut amenée à conclure un arrangement à la suite duquel une commission, composée de délégués étrangers, assurait le paiement des intérêts et de l'amortissement des emprunts, préalablement réduits de près de moitié, par un concordat. Un comité, investi d'un pouvoir direct de perception, était appelé à administrer les revenus concédés. Les ressources, que le gouvernement s'était réservées, furent réparties entre les divers services publics suivant une proportion où le souci de l'intérêt général n'avait rien à démêler. Les ministères des Travaux publics et de l'Instruction publique grattaient quelques piastres, alors que les revenus de la douane de Constantinople tombaient régulièrement dans la caisse de la liste civile.

Depuis cet arrangement, aucun emprunt turc sérieux ne s'est effectué sans l'intervention de la Dette publique qui garantissait les revenus concédés pour le service de tout nouvel emprunt. Pour inspirer confiance à ses créanciers, la Turquie dut leur donner, sinon des gages de sagesse, du moins des garanties de solvabilité. Le capital européen, enfin averti, recourut à ce système. Mais il arriva qu'à force d'emprunter, les gages se firent de plus en plus rares, tandis que les besoins allaient croissant, si bien qu'une nouvelle faillite, cette fois-ci définitive, apparut imminente. Les Jeunes-Turcs ont cru que la

guerre les tirerait d'embarras. Elle allait, non seulement réaliser le vieux plan touranien, l'abolition de la juridiction consulaire, le retrait des concessions accordées, mais l'avantage de n'avoir pas à payer de coupons au principal créancier, et qui sait? de toucher sa part des 50 milliards d'indemnité que l'Allemand vainqueur promettait d'imposer à la France vaincue. Ne serait-ce pas en prévision de ces heureuses éventualités que les Allemands ont fait traîner les négociations relatives à la liquidation des parts du Bagdad se trouvant entre les mains françaises?

Dans ce pays, épuisé jusqu'à la moelle, tout faisait défaut. La sécurité et les capitaux y étaient aussi rares que les routes et les travailleurs. C'est à cause du manque de communications que Constantinople vivait des denrées que lui envoyait l'étranger. C'est à cause du manque de sécurité qu'on avait dû renoncer à créer des exploitations agricoles dans un pays où l'agriculture forme la seule ressource. Tous les essais qu'on a tentés dans ce genre ont piteusement échoué. Les étrangers avaient à combattre, en outre, l'invincible répugnance des Turcs à voir ces derniers s'installer sur leurs terres. Paysans et fonctionnaires s'entendaient pour leur rendre la vie impossible. Certes, le renom de probité dont jouit le paysan d'Anatolie est fort justifié ; mais cela n'exclut aucunement son amour du grappillage, auquel il est enclin par un effet de ce principe, d'essence évangélique, que le riche doit nourrir le pauvre. Les fermes du sultan Abdul-Hamid n'étaient guère épargnées, ni

ses biens à l'abri des déprédations de ses sujets. Comme le directeur de ses domaines lui demandait un jour ce qu'il fallait faire pour mettre ses terres de Mésopotamie à l'abri des entreprises kurdes, il répondit : « Sauvegardez mes intérêts, et ne me brouillez avec personne. » Cette réponse résume assez bien la politique de ce souverain qui s'est appliqué, en toute occasion, à ménager la *chèvre et le chou*.

Cependant, la Turquie abonde en cantons riches. On n'y connaît point l'étendue totale des terres arables ; mais on sait qu'elles sont appropriées à la culture des céréales, de la vigne, du mûrier, de l'orge, des arbres à fruits. Un territoire, qui s'étend sous plusieurs degrés de latitude, coupé de vallées et de quelques cours d'eau, est nécessairement susceptible de recevoir la plus riche variété de cultures. Pour ne citer qu'un exemple, la province d'Aidin, dont Smyrne est le débouché, réunit les conditions les plus favorables au travail de la terre : climat doux, terres fécondes, vallées herbeuses, coteaux plantés de vignes, plantureux vergers. Mais la sécurité y fait défaut, et le brigandage n'a jamais cessé d'y terroriser les campagnes. Sur une étendue de 54 907 kilomètres carrés, on y comptait à peine 1 200 000 habitants. La population chrétienne abandonnait sans regret le beau ciel de l'Ionie pour la Russie, la Roumanie et l'Amérique. Le coton vient facilement en Cilicie, le mûrier en Bithynie, l'olivier sur tout le littoral méditerranéen, comme le tabac. Rien n'égalait, avant le phylloxéra, la savoureuse

variété de ses raisins, grappes ambrées du *tchaouch*, dont viendrait notre chasselas, et muscats aux tons d'améthyste. Mais, à part les crus de Samos et de Chypre, le vin y est généralement médiocre. Le raisin s'y consomme sur place, sans passer par le pressoir. Faute de tonneaux, et surtout de bouteilles, faute de routes, il serait difficile d'y créer un commerce d'exportation. C'est pour la même raison, que les eaux de table de la Mysie et de la Phrygie n'ont jamais pu supplanter les eaux de Vals et de Vichy sur les tables levantines. Encore, comme au bon vieux temps, les vins de Panderma et de Niaoussa voyagent dans des outres en peau de bouc.

Pendant longtemps, la Turquie a passé pour un Eldorado. Les économistes de passage ne cessaient de déplorer que la Porte ne sût pas tirer meilleur parti de ses richesses minières. Il y a, sans doute, du minerai dans les montagnes de l'Anatolie, et beaucoup ; mais, faute de route, il reste inexploité et même inexploitable. On se rabattait donc sur des gisements plus accessibles ; on fouillait le voisinage des côtes ; mais les déceptions ont été nombreuses, et quelques-unes ruineuses. Outre que l'obtention d'une concession de mine était hérissée de difficultés de toutes sortes, le concessionnaire, une fois en possession d'un firman longuement disputé, s'apercevait, dès les premiers coups de pioche, que les filons s'étaient volatilisés, ou peu s'en fallait. Le rapport de l'ingénieur avait tout prévu, sauf que les anciens avaient tout pris. On oubliait que l'Asie

Mineure est une terre de vieille civilisation et que l'art de traiter les metaux y a pris naissance. Il faut croire aussi que cet art y avait été poussé très loin, puisqu'on s'est aperçu qu'ils savaient descendre au-dessous du niveau d'eau et que les scories, qu'ils ont entassées, forment des agglomérations qui donnent à peine un ou deux pour cent de minerai. Le gouvernement exploite à ses frais deux ou trois bonnes mines de plomb argentifère, c'est dire qu'elles ne donnent presque rien. Des spécialistes lui ont proposé plus d'une fois de prendre l'exploitation à leur frais, en lui payant une redevance qui aurait triplé son revenu. Toutes les offres ont été repoussées. Rappelons que la Deutsche Bank s'était réservé le droit d'exploiter tout gisement pouvant se trouver à 20 kilomètres, à droite et à gauche, de sa ligne du Bagdad.

On peut juger superflu de faire mention de l'ouvrier des industries. Dans un vaste pays que la France a arrosé de ses milliards, il n'y a peut-être pas dix fabriques. D'ailleurs, les quelques industries qu'on avait essayé d'y créer avaient péri ou étaient en train de péricliter, à de rares exceptions près. La société des charbonnages d'Héraklée, entreprise française, en était à sa seconde faillite. L'inexpérience des administrateurs de la première heure y fut pour beaucoup, j'en conviens. Mais, en ces derniers temps, elle n'attendait qu'une occasion pour se retirer décemment. Ni les capitaux, dont les Français sont si prodigues lorsqu'il s'agit de les porter à l'étranger,

ni l'abondance des gisements, ni les moyens de transport, puisqu'il est situé sur le rivage et à proximité du Bosphore, rien n'y manquait, rien, sinon l'essentiel, qui est la main-d'œuvre. On a remarqué que l'ouvrier turc s'ennuie au fond d'une mine. On aurait pu avantageusement le suppléer au moyen de la main-d'œuvre étrangère, si des règlements restrictifs n'en avaient limité l'usage dans la proportion de 25 pour 100. Mais il y avait autre chose. Armées de ce règlement les autorités turques pouvaient ruiner toute industrie étrangère qui leur déplaisait. Pour cela, elles n'avaient qu'à provoquer parmi les ouvriers indigènes une bonne petite grève. Je sais que, plus d'une fois, elles se sont donné cet agrément. A l'heure où j'écris ces lignes, les charbonnages d'Héraklée servent à approvisionner la flotte turco-allemande, ainsi que les lignes de chemin de fer qui transportent des troupes contre nos alliés les Anglais.

La Syrie ne faisait point partie intégrante de l'Empire ottoman, au même titre que ses autre provinces. Le Liban était autonome, et les régions de la Palmyrène, du Hauran, de la Transjordane, comme celles de la Mésopotamie, ont de tout temps échappé à l'action comme au contrôle des agents de la Porte. Les nomades y possèdent d'immenses troupeaux pour lesquels ils n'ont jamais acquitté aucune taxe. L'indigène, y vivait libre et ne cachait pas son hostilité au conquérant. La crainte d'une révolte arabe n'était pas moins redoutée à Stamboul que le péril russe. Les Jeunes-Turcs n'ont déclaré la guerre que pour affai-

blir l'une et prévenir l'autre. Économiquement, cette province était convoitée par Berlin, et cette accusation n'est pas gratuite. J'ai entendu à Paris des gens très qualifiés parler de la Syrie avec quelque dédain. Sans doute, le Liban ne vaut pas la Beauce, mais le Hauran possède les terres les plus fertiles qui soient peut-être au monde, et il est évident que la Syrie a un avenir plus assuré qu'aucune colonie française. Les Allemands en étaient si bien convaincus qu'ils la considéraient comme une précieuse annexe du Bagdad. Sourdement, selon leurs habitudes, ils s'étaient appliqués à poser les jalons d'une entreprise d'enveloppement qui eût ou privé ce pays de ses avantages naturels, ou l'eût fait tomber dans leurs filets. En mars 1911, l'Allemagne se faisait livrer le port d'Alexandrette par les Jeunes-Turcs, qui, en cette circonstance, se prévalurent de la cession à la Deutsche Bank de la ligne Messina-Adana, qui était française. Devenue maîtresse de ce point vital, l'Allemagne comptait bien, le Bagdad achevé, s'approprier tôt ou tard le reste. Elle s'y créait, en attendant, de puissants intérêts, si bien que sur les 140 millions de francs d'importation que comptait le commerce syrien, 12 millions lui appartenaient. Le commerce français y figurait à peine pour 10 millions. Les bateaux de la Deutsch-Levant-Line desservaient la côte, et la Deutsch-Palestina-Bank, au capital de 25 millions, avait fondé des succursales dans les principales agglomérations.

N'oublions pas que la Syrie constitue une incom-

parable situation géographique, au point de vue des transactions commerciales. Son passé l'atteste brillamment. Au XVIe siècle, elle était plus commerçante, plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les tissus de soie et de coton étaient fort recherchés et Halep possédait plus de 12 000 métiers : il n'en restait que quelques centaines un siècle après. Deux faits ont concouru à sa ruine : la conquête turque et la découverte du cap de Bonne-Espérance. Il ne faut pas perdre de vue que la Syrie touche aux contrées les plus éloignées de l'Asie par le golfe de Bassorah et les mers du Sud, et que, jusqu'à Vasco de Gama, elle fut la route unique qui joignait les eaux latines à l'Asie intérieure. C'est parce que la Phénicie était placée au débouché de cette grande voie commerciale qu'elle devint la reine des mers. Aux temps bibliques, les plages syriennes n'étaient peuplées que de marins et de marchands. Bien avant que les Grecs eussent construit leurs premières trirèmes, les Phéniciens avaient semé leurs comptoirs sur les rivages africains, espagnols et gaulois. C'est pour avoir été l'entrepôt des marchandises venues des Indes et des îles du Pacifique que Palmyre et Baalbek purent élever les plus somptueux monuments que l'antiquité ait connus.

Les Français se doivent de rétablir par le golfe d'Alexandrette, en suivant le cours de l'Euphrate, l'ancienne circulation commerciale. C'est par là que débouchera le vrai *Bagdad*, dont la ligne se rattachera par la Mésopotamie au réseau persan Kermanchah-Khanikine. Une fois établie, la vie renaîtra dans ces

plages désertes sur lesquelles pèse encore la malédiction d'Isaie et d'Ezechiel. Encore une fois, elles redeviendront les grands entrepôts de la Méditerranée orientale. N'oublions pas enfin que les ressources de la Mésopotamie dépassent toute prévision, et que ses trésors d'huile minérale sont les plus riches du monde entier, au dire des ingénieurs allemands eux-mêmes. Ces gisements étaient bien compromis après la chute de Kut-El-Amara. Par bonheur, l'armée anglaise, à cette heure, est à Bagdad et les mines de pétrole sont bien gardées.

La Pammakaristou.

CHAPITRE XVI

LES JUIFS

La communauté juive en Turquie est en progrès. — Ce que les Juifs doivent à la Révolution française. — Les écoles de l'Alliance. — Leurs sympathies pour les Turcs ne sont qu'un mot d'ordre. — Ils sont restés foncièrement religieux. — Ils sont exclusifs et très fermés. — Qualités des Juifs de Turquie. — Leur rôle en Espagne et ailleurs. — La raison de la haine du musulman contre le Juif. — Les accords judéo-turcs et les entreprises de colonisation. — Organisation sociale et projets grandioses du sionisme sur l'Orient.

C'EST surtout en Turquie, où chaque élément est cantonné dans un isolement ethnique, qu'il est aisé d'étudier les instincts de race et même les tendances. C'est le cas pour le Juif. En prenant dans les pays occidentaux la couleur de l'ambiance où il vit, il se dérobe à toute investigation. Il ne se révèle, en Occident, depuis quelques années, que par l'action occulte d'une volonté organisée, tendue vers un but, dont seuls les résultats indiquent la nature et la portée. En Turquie, le Juif est en progrès, mais ce progrès n'était, hier encore, que moral. Il est superflu de parler de l'autre, car personne ne faisait fortune dans ce pays qui ne connaissait d'autre argent que celui

que la France y envoyait. Il participait enfin aux bénéfices d'une situation sociale qui plonge ses racines dans les institutions libérales issues de notre grande Révolution. Il en était redevable à Charles Netter, fondateur de l'Alliance Israélite Universelle, aux Hirsch, aux Rotschild qui ont établi les bases d'une politique, laquelle, par plus d'un côté, s'apparente à la mission du législateur biblique. Les écoles de l'Alliance ont admirablement contribué à son relèvement. Peu à peu, il est sorti de l'état d'avilissement où le maintenaient les préjugés et la malveillance. En Turquie, la nation juive compte bon nombre d'hommes cultivés qui se distinguent surtout par le sens pratique des affaires, et dont l'action est d'autant plus efficace qu'elle est en fonction d'une politique mondiale. La race juive ne forme plus, à l'heure qu'il est, qu'une seule famille pour qui a disparu la fiction des frontières. Plus que jamais se vérifie le mot de Pascal qu'elle est une société de frères, tandis que les autres nations ne sont qu'un assemblage de familles.

Alors que, depuis longtemps, ses frères d'Europe prenaient, d'abord en France, droit de bourgeoisie, voire même de noblesse, le Juif de Turquie ne cessait d'être opprimé. A vrai dire, plus que sur aucune autre collectivité a pesé sur lui l'oppression touranienne. Je sais qu'il feint de l'ignorer, aujourd'hui, pour ne se souvenir que de l'hospitalité que ses ancêtres y reçurent au XVIe siècle après leur expulsion d'Espagne. Tel est présentement le mot d'ordre. Cependant,

j'ai vu le temps où la racaille du Bosphore brûlait sous le nez des autorités turques le traître Judas sous la forme d'un mannequin accoutré comme un Juif de Balat. Pendant toute la « Grande Semaine » de Pâques aucun d'eux n'osait se montrer dans les rues. Le Juif, c'était le croquemitaine dont on effrayait les enfants. Quand l'un d'eux disparaissait, la police allait droit au quartier juif, et, assistée par la population ameutée, fouillait les maisons, scrutait jusqu'aux fonds des marmites, tant était enracinée dans les esprits la croyance au sacrifice rituel. La vérité est que, jusqu'en ces derniers temps, ce peuple a dû pratiquer en Turquie la politique de la tête baissée. La politique, plus que le progrès des mœurs, a contribué à modifier cet insupportable état de choses ; mais ce que la solidarité d'une politique internationale n'avait pas encore eu le temps de changer, c'étaient les conditions matérielles de son existence.

Les principaux centres juifs sont Balat et Haskeuy, dans la Corne-d'Or ; Orta-Keuy et Cousgoundjouk, à l'entrée du Bosphore. Ces villages sont incontestablement les agglomérations les plus misérables qui se puissent voir à Constantinople où le bas peuple se loge dans des abris de fortune. On n'y voit que masures de bois, toutes de guingois sur des ruelles puantes de mares verdâtres. Là germent les premiers cas de choléra et de variole dont la ville est périodiquement affligée. On les voit encore pratiquer les métiers les plus humbles, et la caractéristique de leur esprit commercial, c'est la poursuite du petit bénéfice.

Ils rabaissent tout ce qu'ils font au niveau de leur misère ancestrale. Lorsqu'on remonte la Corne-d'Or jusqu'à Balat, l'attention se porte sur une colline dont les versants dénudés sont couverts comme d'une lèpre blanche, du plus désagréable effet. M'étant approché un jour, je me trouvai en présence d'un cimetière juif. Les dalles funéraires, gravées d'inscriptions hébraïques, étaient couchées à même le sol raviné et poudreux. Il n'y avait là, ni stèle debout, ni clôture, ni verdure, pas un souvenir, pas une fleur desséchée, rien qui distinguât le riche du pauvre. C'était le niveau égalitaire infligé aux morts d'une race systématiquement humiliée. Et, comme contraste, sur l'autre rive, en face, apparaît la nécropole d'Eyoub endormie dans la verdure des bosquets où reposent les morts privilégiés de l'Islam [1].

Les jolies femmes abondent en Orient, mais, à part d'agréables exceptions, ce n'est pas chez les Juives qu'elles se trouvent. On ne voit parmi les Rebecca et les Rachel dégénérées que petites créatures sèches, timides, au teint indécis, aux pommettes saillantes, aux yeux éraillés. Cette dégradation physique peut s'expliquer par les lieux malsains où la race a végété, mais aussi par la coutume des mariages consanguins. Il n'était pas rare de voir, en effet, il y a un demi-siècle, des jouvenceaux de quinze ans assortis à des

---

[1] La tombe turque est invariablement faite d'un cippe en marbre blanc peint et doré, surmonté d'un fez, depuis que la réforme a privé les Turcs du turban qu'ils portaient autrefois. Une rosace sculptée de fleurs remplace le fez dans la tombe des femmes.

cousines qui venaient d'atteindre leur douzième printemps. Les dames portent encore le châle de nos aïeules et une veste doublée de peau. Elles se serrent la tête dans un fakiol qui ne fait que trop ressortir leur profil de chèvre.

Les hommes ne sont ni plus beaux, ni mieux bâtis. C'est le même aspect chétif et malingre. Ils sont plus sobres, plus rangés encore que le Grec et l'Arménien. La basse classe se contente d'un poisson salé ou d'un plat de légume, mais elle se montre généralement peu délicate sur la nourriture. Aucune viande ne la rebute pourvu qu'elle soit *kacher*, c'est-à-dire présentée suivant les rites. Je ne connais rien de moins appétissant que les boucheries des quartiers juifs. On ne voit point de mendiants parmi eux. Une somme est consacrée par la communauté à secourir le pauvre afin que soit accompli le précepte du Deutéronome qui interdit la mendicité. On ne les voit jamais ivres, et ils ne prennent jamais du plaisir qu'en famille. Le père a conservé son autorité sur sa femme et ses enfants. Même mariés, il ne s'en sépare point tant que ses moyens lui permettent de les garder sous son toit. Comme le Grec, il élève ses frères et il marie ses sœurs. Je crois le Juif de Turquie inattaquable dans sa vie privée. Il possède non seulement sur son coreligionnaire septentrional la supériorité de la tenue morale, mais sur le commun des Occidentaux.

Ils sont foncièrement religieux et, de tous les peuples d'Orient, les plus fervents dévots. Des fenêtres de ma maison, qui dominait leur quartier, je les voyais

s'assembler au grand air d'une terrasse pour psalmodier en commun leurs prières. Je n'y ai jamais vu une seule femme. Comme l'Islam, la foi mosaïque est une religion d'hommes. La femme, fidèle servante de la tradition, se borne à allumer la lampe du sabbat et à prélever sur la pâte qu'elle pétrit la part du lévite. Quand il arrivait aux hommes d'aller aux fêtes de circoncision turque du voisinage, ils emportaient leurs provisions de bouche et ne touchaient qu'au pain et aux fruits qu'on leur offrait. En Turquie, comme à Paris ou à New-York, la synagogue est restée le point de ralliement de la race, et cela est si vrai qu'après deux mille ans d'exil, elle y retrouve, toujours vivant, le souvenir de ses origines et même de ses mœurs. C'est surtout d'Israël qu'on peut dire que la religion contient la nationalité. Le Juif encourage la libre pensée chez ceux qui ne sont pas de sa religion, mais il n'en use pas pour son propre compte, du moins ne la traduit-il pas dans les faits qui intéressent sa communauté.

Pour se faire bien venir des musulmans, ils affectent de rester fidèles aux usages dont ces derniers ne veulent plus. Le bas peuple s'y vêt encore de la culotte bouffante ou plutôt de la guenille qui y ressemble. On les voit les jours de sabbat s'affubler de robes flottantes, et de minables pelisses pour faire leur promenade endimanchée, tandis que les rabbins se donnent de faux airs d'ulémas. S'ils trafiquent avec tout le monde, ils ne frayent qu'entre eux. Ils sont exclusifs et fermés, sans doute par esprit de

religion, mais aussi pour obéir à ce besoin de se défendre qui est devenu l'une des plus puissantes manifestations de leur instinct racial. Il n'est point au monde de collectivité où l'esprit de solidarité soit plus actif, où l'on se sente mieux les coudes que chez eux, au point que tout s'y répercute des événements qui peuvent les intéresser. Un œil exercé s'en aperçoit à la mobilité de leur attitude, phénomène qui s'observe aussi dans les autres communautés, mais qui est plus accusé chez eux. Indifférents à tout ce qui ne les touche point, ils ne s'intéressent aux questions que dans la mesure où ils les jugent favorables à leurs desseins ou à leurs intérêts. Ils les provoquent même, si besoin est, sans en avoir l'air, en usant d'intermédiaires étrangers, aussi habiles à profiter des circonstances qu'à esquiver les responsabilités. Leur politique est une, mais les moyens et les formules par quoi ils cherchent à atteindre le but proposé peuvent varier, non seulement suivant les circonstances, mais d'une frontière à une autre, et suivant les milieux.

En ce qui concerne la Turquie, le centre de leur influence était Salonique, et le pivot de leur action le *dunmé*, Juif musulman, qui est resté assez sémite pour que l'Israélite le considère comme sien, et suffisamment musulman pour capter la confiance turque. Les Djahid et les Djavid sont dunmés. Le phénomène du dunmé n'est pas nouveau, ni spécial à Salonique. Il existait en Andalousie, au temps de la domination arabe. On se tromperait si l'on

croyait que la plus parfaite harmonie régna en Espagne dans les rapports entre Juifs et Maures. A diverses reprises, les Juifs furent mis en demeure d'opter entre l'exil ou la conversion à l'islamisme. Bon nombre de familles se résignèrent à adopter ce dernier parti. Mais leur conversion ne fut qu'apparente, comme l'avait été, sous les Wisigoths, celle des chrétiens hébraïsants, comme furent plus tard les marranes qui, tout en restant fidèles à la loi ancestrale, pratiquaient extérieurement le culte catholique. Les pseudo-convertis devenaient, suivant les cas, ou un instrument d'influence, ou une sauvegarde pour la nation persécutée. Les Allemands qui, depuis leur conversion aux pratiques orientales, ont appris à nager dans les mêmes eaux que le dunmé amphibie, semblent s'être inspirés de ce même principe dans la loi Delbrück.

Les Juifs de Turquie sont les descendants de ces familles qui furent expulsées d'Espagne en même temps que les Maures, emportés par le même reflux. Les uns durent se réfugier en Afrique, les autres demandèrent un asile aux Turcs. Sans doute, l'on ne saurait trop blâmer l'intolérance espagnole qui mit le sémite en demeure de choisir entre la renonciation à sa foi et l'expulsion du territoire. Plus tard, sous Philippe II, elle aggrava ses torts en lui imposant l'obligation de rester en Espagne et de se faire catholique. Ces procédés répugnent à nos consciences modernes. Mais pour juger sainement d'un différend ne convient-il pas, avant tout, d'entendre les deux

parties? C'est tout ignorer de l'histoire que de s'imaginer que ces mesures ne furent dictées que par un fanatisme exclusivement mystique. Le fanatisme n'est, en somme, que la forme élémentaire des phénomènes sociaux et politiques, qui sont de tous les temps et de tous les milieux. Les Espagnols de cette époque n'avaient pas encore oublié que les Juifs avaient suivi les Arabes en pleine fortune d'Afrique en Espagne et combattu dans les rangs de l'envahisseur à la bataille de Xérès. N'avaient-ils pas facilité, en outre, les opérations de Tarik et de Moussa Ibn-Acer en assumant la garde des villes conquises pour laisser à l'armée musulmane la disponibilité des forces qui devaient occuper les points stratégiques? Une fois le pays conquis, les Maures trouvaient en eux d'utiles auxiliaires. Ils leur livraient le monopole du commerce et de l'industrie, le service des informations, dont ils s'acquittaient à merveille à cause de leurs relations internationales. Jouisseur et poète, le Maure se déchargeait volontiers sur autrui de ces soins subalternes. Son existence se passait à l'ombre des *patios*, rêvant au murmure frais des jets d'eau jaillissant des fontaines d'albâtre. Ce n'était pas la première fois que le Juif se faisait l'auxiliaire du monde musulman, car, si nous remontons au VIIe siècle, nous le voyons accorder son appui aux bandes de Halid qui enleva la Syrie et la Palestine aux empereurs de Byzance, et la Perse aux Sassanides. Les Arabes le rencontrèrent partout assujetti, mais indépendant et particulariste, se mettant

du côté du plus fort pour retrouver auprès du vainqueur les avantages dont il jouissait auprès du vaincu. C'est surtout chez le Juif que l'histoire se répète pour le montrer invariablement identique à lui-même.

A vrai dire, sa situation en Turquie ne différait guère de celle qu'il avait en Algérie avant l'arrivée des Français. Ce qu'était cette situation, on l'a vu au Maroc où il vivait misérablement confiné dans ses mellahs, d'où il ne pouvait sortir que pieds nus et coiffé d'un tarbouche noir, couleur qui avait été imposée également aux rayas de Turquie. Il paraît que l'hostilité de l'islamite contre le Juif prendrait sa source dans les enseignements du Coran. Le Juif aurait accueilli avec un scepticisme désobligeant les prédications de Mahomet, qu'il aurait même trahi dans je ne sais plus quelle circonstance. On retrouve, dans plus d'une sourate du livre sacré, l'écho des rancunes du prophète arabe. Il en est de violentes comme celle-ci : « Maudire un Juif équivaut au mérite d'abondantes aumônes. » Peut-être ne faut-il voir dans ces diatribes qu'une manifestation du conflit qui, depuis les époques les plus reculées, divisait entre elles les deux branches de la famille sémitique. Quoi qu'il en soit, ces préjugés, que la foi entretient, opposeront un obstacle invincible à l'établissement d'un régime d'égalité fondé sur une justice impartiale. Il serait vain de compter sur une évolution quelconque pour les faire disparaître. L'actuelle accalmie ne prouve rien. Des trêves amènent de périodiques apaisements, imposés

soit par les nécessités du moment, soit par la complète soumission de l'opprimé, mais les passions se réveillent, à la première occasion, plus virulentes dès que l'une des parties croit pouvoir se passer de l'autre. Le propre des hommes en général et de l'esprit sémite en particulier est le manque de modération dans le succès.

Dans la trêve qui présentement rattache le Juif au Turc, celui-ci n'ignore rien des desseins de l'entreprise sioniste. Toujours bien informé, le Turc n'ignore jamais rien de ce qui se passe autour de lui ; car, pour durer, il compte plus sur ses aptitudes diplomatiques, où la finesse et la ruse entrent à dose égale, que sur ses ressources matérielles. Par l'écrasement de la Russie et par la destruction radicale des races qui l'ont servi jusqu'à ce jour, mais qui ne rêvaient plus que d'indépendance, il pense pouvoir atteindre son objectif avant que le peuple d'Israël ait pu réaliser le sien. Il feint de fermer les yeux sur ses projets, ce qui lui permet, en attendant, de tirer profit des forces que le judaïsme s'est engagé à mettre à son service, et qui sont de nature diverse. Cet accord durera, assurément, aussi longtemps que les illusions qui l'entretiennent.

Nul n'ignore, à cette heure, le rôle du Juif dans l'organisation du coup d'État qui a renversé Abdul Hamid et quelle a été sa part dans la direction des affaires turques. Le comité « Union et Progrès » se composait de *dunmés*. Son organe officiel, le *Tanin*, était dirigé par le *dunmé* Hussein Djahid. Le *Jeune-*

Turc, autre organe du comité, rédigé en français, était subventionné par le Sionisme et comptait des collaborateurs juifs. Non moins *dummé* était le fallacieux Djavid. Juif était le député Carasso, qui avait assumé les attributions les plus variées, et qui, fait inouï, faisait partie de la délégation parlementaire qui se rendit à Yildiz pour signifier au Khalife que la nation ne voulait plus de lui. Ajoutons que c'est un judaïsant, Salomon effendi, qui, depuis l'année 1914, occupe le poste de rédacteur en chef du *Tanin*, en remplacement de Hussein Djahid resté administrateur.

Tous les voiles n'ont pas encore été soulevés, mais ce que l'on sait des intrigues qui ont suivi et précédé les événements qui se sont déroulés en Turquie, depuis le *pronunciamiento* du 8 juillet 1908, permet de mesurer la part qui revient aux associations judéo-germaniques dans leur accomplissement. Le correspondant du *Times*, à Vienne, M. Steed, vous dira que le fait le plus significatif de cet accord se produisit au lendemain de l'entrevue de Reval, au commencement de juin 1908, alors que le tzar et le roi Édouard, accompagnés de MM. Isvolsky et de sir Charles Hardinge, se mirent d'accord sur un programme de réformes en Macédoine qui comprenait la nomination d'un gouverneur général. « La presse judéo-allemande d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie, feignit de traiter l'entrevue de conjuration contre le *statu quo*, et d'y voir une attaque qu'on devait repousser contre la souveraineté du sultan et l'autorité

administrative de ses possessions. Dans toutes les loges privées franc-maçonnes de Salonique et de Macédoine, qui servirent de lieux de réunion aux conspirateurs jeunes-turcs contre Abdul-Hamid, la version austro-allemande de l'entrevue de Reval était répandue, et l'on prêchait la nécessité d'accélérer l'action en vue d'un péril qui menaçait l'empire ottoman. Le 24 juillet la révolte turque éclatait. Ce fut la découverte de la conspiration par Abdul-Hamid qui mit le feu aux poudres » (1).

Mais remontons aux premiers faits, qu'on peut noter au jour le jour, et qui s'étayent l'un l'autre. En 1896, le Dr Herzel fondait à Berlin la société sioniste (2). L'année suivante, le kaiser accomplissait son retentissant voyage en Orient. Sitôt après des projets de colonisation juive y recevaient un commencement d'exécution, mais le sultan Abdul-Hamid, qui en avait accepté le principe, toujours méfiant, s'appliquait à en contrecarrer l'exécution. Malgré ses promesses, il s'opposait à la vente des terres aux Juifs originaires de Russie et de Galicie qui commençaient à affluer vers les districts de Caïffa et de la plaine de Saron où se créaient, à mesure, des colonies agricoles. Il se refusait surtout à les laisser se grouper en trop grand nombre sur les points qu'ils avaient choisis. Je sais qu'en la circonstance, il cédait aux prudentes suggestions des cheikhs arabes par qui

(1) Steed. *La Monarchie Austro-hongroise.*

(2) Deux ans auparavant, le Dr Chasz avait fondé la ligue pangermaniste.

s'effectuait la propagande panislamique. Mais cela ne faisait pas l'affaire des auteurs de l'entreprise. Ils crurent devoir intervenir pour faire remarquer aux autorités turques « qu'elles ne doivent pas imposer aux immigrants la séparation des individus et des familles, car pour être capable d'accomplir ses devoirs religieux, un Juif est forcé de vivre parmi ses coreligionnaires ».

A l'avènement des Jeunes-Turcs tout change de face. Sur cette question, les chefs sionistes reviennent d'une façon plus pressante, mais cette fois avec le ton d'autorité qui convient à une organisation qui s'appuie sur une puissance indiscutée et avec une confiance qui révèle qu'elle possède des intelligences dans la place. Dans une note adressée à la Porte, ils font entendre que si la Turquie consentait à autoriser l'immigration juive « nos coreligionnaires, qui occupent de hautes situations dans d'autres pays, pourront, sans enfreindre les devoirs qu'ils ont envers leurs pays respectifs, mettre toute leur influence au service des progrès politiques et économiques du gouvernement ottoman constitutionnel. Les hommes d'État ottomans, qui entreprendront la fondation de cette alliance entre les Juifs et la Turquie, peuvent être certains d'obtenir les remerciements et la gratitude de la nation. Nous pouvons promettre et assurer l'attachement et l'amitié du monde juif, et nous sommes sûrs que nos recommandations et requêtes seront bien reçues des personnes et des cercles qui les dirigent ». Cet appel

ayant été entendu, on les vit aussitôt négocier des achats de terrains en Palestine pour la fondation de nouvelles colonies. C'est ainsi qu'ils seraient propriétaires de terrains considérables dans la région qui, de Tibériade à Safed, entoure le lac de Génésareth et descend le long du Jourdain jusqu'à Jéricho. A la veille de la guerre, ils étendaient leurs acquisitions en Syrie, en dépit de l'opposition des indigènes autochtones, des Druses notamment.

Ce qu'étaient ces associations, de quoi était fait leur crédit, par qui elles étaient dirigées, nul ne l'ignore à cette heure. On ne peut s'empêcher de remarquer qu'elles se composaient de Juifs allemands, ni de souligner que cela ne les empêchait point de s'engager vis-à-vis d'un gouvernement étranger au nom des Juifs *d'autres pays* qui *occupent de hautes situations*, assurés qu'ils ne seraient pas désavoués par *les cercles qui les dirigent*. Ayant des ramifications partout, elles pouvaient effectivement s'appuyer — pour ne parler que de l'Amérique — sur les puissants organismes financiers que sont les Kahn, Loeb et Cᵉ et leurs sous-ordres Jacob Schiff, Félix Warburg et James Speyer. En Angleterre, sur le banquier Cassel et sur Adam Block qui se signala par son dévouement inlassable aux intérêts jeunes-turcs, ainsi que sur les puissantes organisations israélites de Russie. Cette *alliance* offrait à la Porte cet avantage particulier qu'à l'occasion elle aurait un pied chez l'allié allemand, et l'autre chez ses adversaires éventuels. On n'a jamais assez d'amis —,

dit le sage. Les organes d'exécution des volontés sionistes représentés par les Jacobson, les Eikus et les Morgenthau n'avaient pas un caractère moins international. Ce dernier, ambassadeur à Constantinople, n'y aurait pas perdu son temps, si l'on s'en rapporte au journal : *Le Peuple Juif* qui publiait, à la date du 1er juillet 1916, ce qui suit : « Dans un discours, prononcé le 21 mai à Cincinnati, M. Morgenthau a fait connaître qu'il avait récemment abordé avec le gouvernement ottoman la question de la cession de la Palestine aux sionistes, après la guerre. Ses ouvertures furent accueillies par les ministres turcs avec une extrême faveur. Des chiffres furent proposés et l'on discuta l'opportunité de constituer la Palestine en République. » Et le journal faisait suivre le discours du commentaire que voici : « Plus qu'aucun autre peuple, les Juifs du monde entier sont fondés à envisager avec espoir les événements actuels, car il y a des chances sérieuses pour qu'ils se trouvent en possession d'une patrie jouissant d'une autonomie entière. » Il ne paraît pas qu'au moment où il prononçait son discours, M. de Morgenthau se souciât de savoir quelle pouvait être la destinée d'une transaction consentie au bruit du canon par l'un des États belligerants ; mais cette question, il a dû se la poser vraisemblablement depuis l'entrée en scène de M. Wilson. Aussi bien d'autres facteurs sont venus à propos à la rescousse. Les Juifs de Salonique, qui s'étaient abstenus de toute démonstration sioniste aussi longtemps qu'ils ont

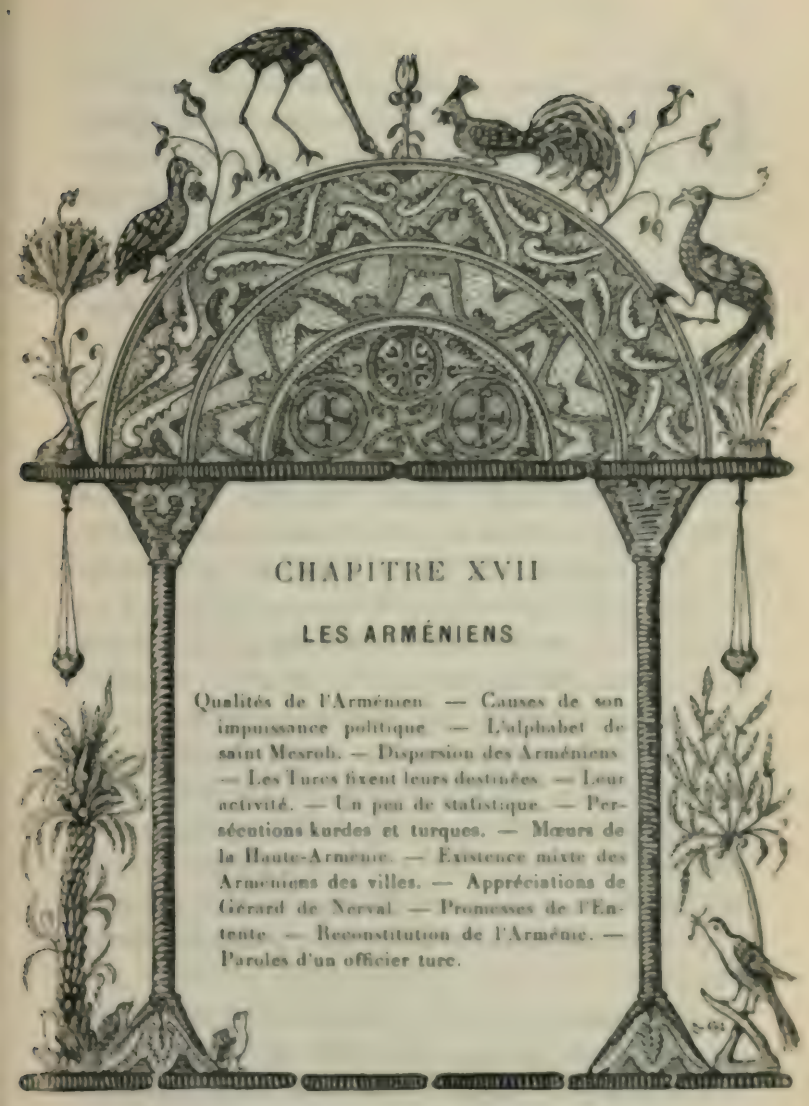
dirigé le mouvement jeune-turc, ont cru pouvoir sortir de leur réserve depuis qu'ils sont sujets grecs et qu'ils peuvent se découvrir à l'abri des baïonnettes bienveillantes du général Sarrail. Une note parue dans un journal de cette ville annonçait que « Les sionistes de Salonique, réunis au nombre de 3 000, le 17 Nissan 5677 (9 avril 1917) pour célébrer la fête annuelle de Jom Aschokel, conscients de l'importance exceptionnelle de l'heure présente pour la cessation des malheurs immérités du peuple d'Israël et la réalisation de ses espoirs millénaires, demandent l'appui chaleureux de tous les cœurs d'élite du monde non juif pour cette œuvre de justice envers le plus ancien des peuples, pour la résurrection de la nation juive sur sa terre historique de Palestine. » Rien de mieux ; mais il est clair que cet appel vise à attendrir les puissances alliées qu'avait vraiment un peu trop négligées la combinaison unilatérale de l'ambassadeur. Il est non moins évident que l'appui des « cœurs d'élite » ne serait pas de trop si l'on tient à voir se réaliser des visées dont il n'est plus au seul pouvoir de l'Allemagne d'assurer le succès. Outre qu'elles soulèveraient contre elles les préjugés musulmans, on a pensé que ces visées pourraient aller à l'encontre non seulement des intérêts français — chose négligeable — mais de ceux de l'Angleterre, peu disposée peut-être à voir des éléments à culture teutonne s'établir sur les grandes voies de communication qui donnent accès dans l'Océan indien. Mieux que les Français, l'Angleterre,

elle, sait que la Syrie et la Mésopotamie sont le nombril des vieux continents, de beaucoup plus importantes qu'aucune autre région de l'Asie antérieure, la clef qui ouvre toutes les portes. Il semble pourtant que l'Angleterre veuille passer condamnation sur plus d'un point, mais voudra-t-elle froisser les sentiments des Arabes qui viennent de se déclarer ses alliés? Les Arabes se laisseront-ils déposséder comme de simples Peaux Rouges par des étrangers qui se prévalent d'un droit remontant aux âges bibliques? Mais enfin, pourquoi déposséder? Pourquoi Israël, qui a si longtemps vécu chez les autres, ne tolèrerait-il pas qu'un autre élément qui, en somme, est de sa race, vive à ses côtés? Faut-il donc que tout retour en Palestine soit marqué par une expulsion correspondante d'Amorrhéens et de Moabites?...

Mais, n'est-ce pas précisément en prévision des difficultés que soulèverait dans l'Islam la restauration du trône de David que le sionisme a encouragé la Turquie dans une guerre d'où elle ne peut sortir qu'à l'état de cadavre, quelle qu'en soit d'ailleurs l'issue. Repeuplée et renouvelée par la mise en œuvre de puissants capitaux, la Turquie deviendrait le boulevard d'une république juive établie sur les terres de Juda. C'est à cette solution du problème sioniste qu'auraient tendu les plans de ses promoteurs. On conviendra qu'elle avait tout au moins le mérite de couper court aux difficultés dont triomphaient les antisémites et qui portaient sur l'impossibilité de loger la fortune de douze millions de Juifs, dispersés à

travers le monde, dans le cadre étroit du royaume de Judée, sans compter d'autres obstacles comme la répugnance du Juif aux travaux de la terre. Donc, s'il faut en croire certaines rumeurs, auxquelles les faits donnent quelque vraisemblance, ce que le sioniste convoite, c'est non seulement la rocailleuse Palestine, qui ne sera jamais que le roc où il rebâtira son Temple, où fumeront, après deux mille ans d'interruption, les holocaustes agréables au Très-Haut, mais la Turquie entière, avec ses richesses inexploitées, ses points stratégiques, ses voies de communication, sans lesquelles la Méditerranée ne serait qu'une Baltique méridionale.

Cependant, force est de convenir que ce n'est point en accumulant les objections qu'on arrivera à résoudre l'éternel problème d'une *nation* qui continue à vivre chez les autres, tout en voulant rester elle-même. A ce jeu, Israel s'est crée d'âpres inimities qui se nourrissent non plus de vieux préjugés, inoffensifs d'ailleurs et que tempéraient des devoirs de charité, mais de jalousies et de rancunes qui ne pardonnent point. Sa situation parmi les nations ne pourra qu'empirer le jour où la réaliste Allemagne, jugeant qu'Israel ne lui est plus bon à rien, s'avisera de réveiller les passions antisémites dont elle fut la première à donner le signal et l'exemple ; car sa tolérance n'est que conditionnelle et n'a que la valeur d'une trêve fondée sur des accords qui devaient, à brève échéance, mettre le monde à ses pieds. « Scabellum pedum tuorum. »



CHAPITRE XVII

LES ARMÉNIENS

Qualités de l'Arménien. — Causes de son impuissance politique. — L'alphabet de saint Mesrob. — Dispersion des Arméniens. — Les Turcs fixent leurs destinées. — Leur activité. — Un peu de statistique. — Persécutions kurdes et turques. — Mœurs de la Haute-Arménie. — Existence mixte des Arméniens des villes. — Appréciations de Gérard de Nerval. — Promesses de l'Entente. — Reconstitution de l'Arménie. — Paroles d'un officier turc.

Décoration arménienne. (Dessin d'Edgar Chahine.)

Les Arméniens possèdent une langue, qu'on dit très riche, une église de fondation apostolique, une littérature, et ils sont de souche européenne. Cependant, ils n'ont que par intervalle formé un corps de nation.

L'Arménien est intelligent, entreprenant, adroit de ses mains, réfléchi et sérieux, cependant, il n'a joué qu'un rôle secondaire. On lui reconnaît plus de qualités qu'il n'en faudrait pour former une grande nation, et pourtant il a été assujetti à toutes celles qui, dans la succession des temps, ont établi leur prépondérance entre l'Euxin aux flots agités et le golfe persique. Tout à tour, il s'est laissé dominer par les Romains et leurs héritiers, les *bassileis* byzantins, les Arabes et les Turcs, ou maltraiter par le Seljoukide et le Mongol. On remarquera que cette énumération est descendante et souligne tragiquement non seulement la souffrance de l'Arménie, mais les étapes successives de la décadence de l'Orient. On a pu croire naguère que l'Allemand, qui, de toute évidence, a aidé à leur extermination, aurait eu la pensée d'en sauver les débris pour les utiliser à sa convenance. Cette proie, il a fait mine de la ramasser dans le sang. Pourquoi a-t-il changé d'avis ?

A ces qualités morales, l'Arménien joint d'appréciables avantages physiques. Il est généralement beau et d'aspect robuste. Sans chercher à pénétrer le mystère de ses origines, on peut croire qu'il n'est pas

au monde de race qui se soit mieux conservée que la sienne. Son profil rappelle les personnages des bas-reliefs ninivites, et les rois des médailles sassanides ; il m'est arrivé plus d'une fois de vérifier cette ressemblance en croisant dans les rues de Constantinople des natifs de Van ou de Bitlis. A la vérité, l'Arménien n'a pas la vivacité du geste, l'œil éveillé, la turbulence du Grec méditerranéen. Son attitude est calme, réservée, molle. Cependant, sous son aspect massif se cachent de subtiles qualités, comme la finesse dans le regard, la pénétration dans la pensée. Plus qu'aucun autre élément de l'Orient, il se rapproche de l'Occidental par ses habitudes d'ordre dans le domaine de l'activité. Ce n'est pas sa faute, si, peu accoutumé à imposer sa volonté, il a demandé à la ruse ce qu'il ne pouvait obtenir par la force ou par la voie de la persuasion ; mais, quoi qu'on dise, cela ne lui a guère réussi, car la force dans ce milieu rude et primitif finit par l'emporter. En réalité, son bilan a toujours été en déficit.

A quoi tient donc cette fatalité ? D'abord à la situation géographique. Sans doute, elle n'est point dépourvue d'avantages, si on la considère au point de vue économique ; mais aussi à quels périls est-elle exposée ! L'Ararat commande, au Sud, la région qui s'étend vers la Mésopotamie qu'il arrose de ses eaux fluviales ; à l'Ouest, il domine la partie de l'Asie Mineure qui descend par une succession de plateaux vers la Méditerranée. D'une part, c'est le golfe de Bassorah, de l'autre, le golfe d'Alexandrette qui sont

les deux portes d'un même passage. Ces routes sont celles du commerce mondial, mais aussi celles où déferlent les désastreuses invasions. Sur l'Arménie ont passé toutes les hordes venues du centre de l'Asie ou de l'Assyrie, qui ont broyé plus d'une nation dont quelques débris ont trouvé asile dans les gorges du Caucase, tandis que d'autres s'amalgamaient avec des éléments plus résistants. Seule, l'Arménie est restée debout, mais à quel prix! Bien rares ont été les moments où elle a pu se livrer en toute quiétude aux travaux de la paix sous un gouvernement national. Ce qui l'a soutenue, c'est la foi robuste de ses montagnards qu'ont vivifiée des principes, qui l'ont rapprochée de l'idéal gréco-latin. La preuve, c'est que ses voisins, Kurdes et Lazes, qui ne possédaient pas ses qualités intellectuelles et morales sont restés dans un état de barbarie complète. Il y a plus loin de l'Arménien au Kurde, que de l'Italien à l'Albanais.

Une autre raison donnée pour expliquer son infériorité politique, on la découvrirait dans le caractère même de l'Arménien. On l'a représenté comme un individualiste déterminé, et, par suite, réfractaire à toute organisation qui aurait pour condition la soumission de sa volonté propre en vue d'un intérêt collectif, et cela par jalousie et esprit de vanité. Par contre, il serait, à l'occasion, enclin à abuser de sa force pour primer et opprimer. J'ignore jusqu'à quel point cette accusation se trouve fondée, mais le serait-elle, que j'y verrais pour mon compte, non pas tant, comme on l'a fait, la conséquence d'un

état d'asservissement prolongé, que la preuve de sa parenté avec les races méditerranéennes, si éloignées de l'esprit grégaire des Germains. Le fait est que l'Arménien est doué des qualités qui distinguent les natures prédominantes. L'énergie des *féduis* étonnait les Turcs, eux-mêmes, en général peu disposés à admirer les qualités de leurs ennemis ou de quiconque n'est pas de leur religion.

Je ne m'attarderai pas à faire une histoire que l'on peut trouver dans les livres spéciaux, surtout dans les pages savantes que M. de Morgan a consacrées à cette malheureuse nation. En remontant un peu haut, on voit que l'Arménie fut longtemps l'enjeu des luttes qui mirent aux prises les Séleucides, les Parthes et les Romains, et qu'à l'arrivée de ces derniers, elle profita du conflit pour se partager en deux royaumes, la Grande Arménie, à l'Orient de l'Euphrate, et la Petite Arménie, à l'Occident du même fleuve. Cependant, sa conscience nationale ne date en réalité que du jour où elle se convertit à la foi chrétienne. La nécessité où furent les premiers missionnaires d'évangéliser les diverses races dans leur propre langue, les mit dans la nécessité d'improviser ou de perfectionner des alphabets déjà existants afin de leur rendre accessible la lecture des livres saints. Tel fut le cas des Arméniens au ve siècle, tel celui des Slaves au IXe. Aussi, ni les Arméniens, ni les Slaves ne se laissèrent absorber par l'État byzantin, comme il advint à d'autres peuples qui s'étaient hellénisés par la langue. Cela n'empêcha

point l'Arménien de s'incorporer, par la voie des traductions, toute la substance de la culture gréco-latine qui alors fleurissait au delà de ses frontières occidentales. Ce ne fut qu'après cette évolution à la fois littéraire et évangélique, ou démocratique, qu'elle se détacha de la Perse et de ses croyances.

Après les vicissitudes d'une période pendant laquelle des influences politiques et morales, romaines et persanes s'exercèrent tour à tour, l'Arménie finit par tomber sous la puissance des Arabes. Leurs khalifes la dotèrent de principautés vassales qui devinrent autant de foyers d'agitation. Les roitelets d'Ani, de Van, de Kars, de Gouzark, passaient leur temps à se quereller et à intriguer au sérail de Bagdad. Seule la capitale des Bagratides, Ani, connut quelque prospérité, dont témoignent ses magnifiques ruines. A la tyrannie des Seljoukides, aux déprédations persanes, succéda l'irrésistible invasion tartare qui amena une première dispersion. Affolées, les populations prirent le chemin de la Géorgie, de la Crimée, s'éparpillèrent jusqu'en Hongrie et en Pologne où on les retrouve encore. Beaucoup, en attendant que se dissipât l'orage, se réfugièrent dans les montagnes et dans les cavernes, où vit encore le Yézidi traqué, exemple qu'imiteront leurs descendants pour échapper aux milices kurdes d'Abdul-Hamid. Des groupes d'émigrants s'établirent en Caramanie, d'autres cherchèrent refuge dans les massifs ciliciens pour former, sous le sceptre

de la dynastie roupénienne, un petit État qui s'étendit jusqu'à la mer. Le port d'Ayas, qu'ils créèrent sur les côtes de Cilicie, devint un centre commercial. Ils eurent alors l'occasion de témoigner leur dévouement à la cause chrétienne en prêtant leur aide aux armées qui allaient au recouvrement de la Terre-Sainte. Mais ce dernier essai d'autonomie nationale s'évanouissait en 1381, emporté par la vague qui submergea les principautés seljoukides. En 1516, la Haute-Arménie était conquise sur les Persans par les Turcs qui devaient fixer ses destinées pour plusieurs siècles. L'Arménien dut se soumettre à un joug qui d'abord parut d'autant plus léger que les nouveaux conquérants lui octroyèrent les mêmes privilèges qu'ils avaient reconnus aux Grecs, mais qui ne le mirent pas à l'abri des misères et des humiliations qui accablèrent ces derniers. Répétons encore une fois que l'Arménien a rendu aux Turcs des services si importants que, sans son aide, ils n'auraient jamais pris pied en Europe. Le travail lui est chose si naturelle que son nom traduit invariablement celui d'un métier. Les marbres de ses vieux cimetières portent gravées les attributs de celui que le défunt exerçait de son vivant. Si, forcé d'émigrer à Constantinople, il a servi le pacha et ses intérêts financiers ; s'il a intrigué, spéculé, prêté à la petite semaine ; si son caractère s'est déprimé dans l'ambiance malsaine des hommes de la Porte, c'est qu'il n'a pu faire autrement. C'est à contre-cœur qu'il a quitté ses montagnes et ses champs. Elle est d'un

Arménien cette mélancolique complainte de l'émigré : « Pareil à l'oiseau séparé de sa bande et qui ne peut nulle part trouver le repos, il mène une vie agitée jusqu'à ce qu'il rejoigne sa bande. Malheur à l'émigré qui erre en pays étranger... » Il n'a pas non plus dépendu de lui que la Turquie ne fût un pays riche et prospère, car si l'homme y est pauvre, le sol est fertile. Le raya n'a jamais travaillé que dans la mesure où le conquérant le lui a permis. Néanmoins, l'Arménien était, en Asie-Mineure, maître de la situation économique à la veille de la guerre.

La confection des tissus et des tapis, qui était la seule industrie du pays, était entre ses mains dans une proportion de 9/10. Il est prouvé que le nombre de commerçants importateurs, dans les centres de l'intérieur, répondait aux mêmes proportions. Dans les villes côtières, il trouvait chez les Grecs, les Juifs et les Syriens une concurrence redoutable, mais en Anatolie et dans la partie des vilayets arméniens où les Turcs prétendaient posséder la majorité, elle était de 114 Arméniens pour 13 Turcs. Sur un total de 9300 boutiques, les Arméniens en possédaient 6800, les Turcs 2500. Sur 37 sarafs ou banquiers, ne figuraient que 5 musulmans. Enfin, sur 116 manufactures on n'en voyait que 13 turques. Ajoutons que toute la main-d'œuvre, ou presque, était fournie par les Arméniens. La proportion leur était encore plus favorable en Cilicie et dans la capitale où le Turc ne vit que de l'État.

Mais le plus maltraité était l'agriculteur. Dans les

villages, les *agas* kurdes l'employaient à la culture de leurs terres, sur lesquelles eux et leurs nombreux serviteurs vivaient à sa charge. Pour se mettre à couvert de leurs dépredations, les villages se plaçaient sous la protection d'un chef kurde qui, en signe de protection, leur donnait une partie de ses troupeaux à garder. D'une manière générale, en Asie comme en Europe, le contribuable, quel qu'il fût, était volé par le percepteur et ruiné par les exactions ; mais l'Arménien n'était, aux yeux des tribus belliqueuses, au milieu desquelles il végétait, et des Turcs, qui les laissaient faire, qu'une proie qu'elles se partageaient fraternellement et qu'elles saignaient de temps en temps pour qu'elle ne prît pas trop de force. L'Arménien vivait en Arménie comme l'Indien dans le voisinage des fauves qui tuent et qui blessent. Pour s'y soustraire, il émigrait.

Jusqu'en 1895, les gardiens des maisons de commerce ou de banque étaient Arméniens. L'on peut médire, avec plus ou moins de discernement de l'Arménien de Stamboul, mais personne ne me contredira si j'affirme que le natif de Van et de Diarbékir est l'homme le plus probe de l'Orient. Sur ce point, le témoignage des résidents européens est unanime. C'est que les mœurs s'étaient conservées pures en Arménie. Jusqu'en ces derniers temps, la femme se voilait le visage devant l'étranger et la jeune fille ne pouvait adresser la parole au membre le plus âgé de la famille que pour répondre à une question. De son côté, la nouvelle mariée ne pouvait commencer à

s'entretenir avec ses beaux-parents que si l'aïeule l'y autorisait. Comme au temps du christianisme primitif, elle avait sa place réservée à l'église. Il est impossible de pousser plus loin la réserve orientale ; mais cela n'empêchait pas les égards. La femme dans la famille était un objet d'affection et de respect, ajoute le poète national Tchobanian, à qui j'emprunte ces détails. Moralement elle demeurait l'égale de l'homme, et c'est sur ce point essentiel que les sociétés chrétiennes de l'Orient se sont, de tout temps, distinguées de leurs barbares voisins. Au reste, explique le même auteur, si elle se voilait le visage, c'était par crainte du Touranien ; si elle gardait le silence dans les réunions familiales, c'est aussi que le foyer villageois avait conservé ses habitudes patriarcales. Peut-être aussi cette discipline — que dominait la raison d'une race douce et sobre — n'était pas inutile au maintien de la paix et de la concorde du foyer, si l'on songe que, sous un même toit, vivaient ordinairement plusieurs branches d'une même famille. Les parents mariaient leurs enfants, le plus fréquemment sans les consulter. Cependant, il arrivait aussi qu'ils ratifiaient le choix fait sans leur entremise, et les chants d'amour, si délicieux, dans leur naïve simplicité, sont là pour attester que l'élan des cœurs n'était pas toujours contrarié par l'autorité paternelle. Les fêtes de mariage duraient trois jours, une semaine parfois, selon l'importance de la maison. C'est sans doute à ses habitudes de réclusion, à son application à une

tâche toujours la même, que la femme orientale doit cet instinct du beau qui fait qu'elle improvisait, sans modèle et sans autre maître que la patience, des travaux de broderies que variait un caprice toujours heureux et que l'école n'enseigne pas. Comme nos rustiques aïeules, elle filait elle-même la laine et le coton qu'elle avait semés. Elle cueillait sur la montagne voisine les plantes qui fournissent les couleurs dont elle teignait ses tissus et la soie des broderies dont les années calment les nuances sans les amortir. La toile, elle la tissait au métier que l'époux avait fait de ses mains. Elle filait ou brodait en berçant le dernier-né couché dans le hamac qui lui tenait lieu de berceau.

Cependant, cette vie de reclusion ne l'a pas empêchée de s'adapter aux conditions de la vie moderne dès qu'elle en a eu la révélation, tant il y a de souplesse dans la nature de cette race bien douce. La clientèle des écoles fondées par les missions européennes se composait principalement de jeunes filles arméniennes. La femme arménienne n'a pas peu contribué à la vigoureuse impulsion qui fut donnée à l'enseignement dans les écoles nationales et dont s'alarma le chauvinisme turc. On jugera de son importance si je rappelle que, dans cette population évaluée à un million et demi d'habitants, et malgré son état de misère, on comptait 803 écoles, avec près de 60000 élèves garçons, 24000 élèves filles et 2088 professeurs. En 1906, se passait un fait significatif. Le catholicos Miguirditch Khirinian lança un

mandement qui accordait aux femmes le droit de vote et d'élection dans l'administration des affaires de la communauté.

Cette innovation en pleine Asie turque n'était que l'aboutissement logique d'une évolution déjà ancienne. J'ai dit ailleurs ce que fut la constitution que la communauté de Constantinople s'était donnée en 1860. Elle ne réglait, il est vrai, que des intérêts particuliers, ceux que le statut de la conquête avait abandonnés aux rayas. Cependant, les principes qu'elle consacrait n'en étaient pas moins un signe révélateur d'un esprit nouveau. Elle maintenait naturellement le patriarche au sommet de la nation, mais la gestion financière et l'administration de la communauté étaient confiées à des conseils mixtes composés de laïques et d'ecclésiastiques élus par la nation. A la faveur de ce régime, toute une floraison d'œuvres sociales aussitôt s'épanouit, qui marquait combien était impatient dans la masse opprimée le désir d'une vie d'ordre et de légalité. Les Arméniens se donnaient, dans leur privé, l'illusion d'une existence libre et organisée, semblables à Robinson qui sut, au milieu d'une île déserte, s'entourer du confort d'une vie civilisée.

Cette constitution leur fut octroyée durant une de ces brèves éclaircies dont est coutumière la politique ottomane. L'Arménien était, il y a encore soixante ans, la *nation fidèle*, par opposition au Grec qui passait pour trahir la cause ottomane, au profit du royaume de Grèce et, au besoin, de l'em-

pire russe. Après la révolution grecque, et durant la période qui précéda la guerre de Crimée, la Porte usa de ménagements à l'égard des chrétiens en général et des Arméniens en particulier. A force de vivre au service du Turc, l'Arménien des villes avait fini par s'identifier avec ses intérêts, et par adopter une existence mi-turque, mi-française, si bien que l'étranger arrivait malaisément à distinguer les deux races. Non seulement le contact journalier leur avait fait prendre des habitudes communes, mais l'Arménien allait jusqu'à négliger sa propre langue pour parler le turc, même dans l'intimité close du foyer. Du Turc, il portait le fez, il copiait les gestes, ce qui était surtout le cas du fonctionnaire au service de l'administration. Gérard de Nerval, qui a su voir bien des choses en Orient, a exprimé ces nuances : « Me sera-t-il permis, écrit-il dans son *Voyage*, de remercier d'un bon accueil des hôtes si empressés que le sont pour nous les Arméniens ? Plus en rapport que les Turcs avec nos idées, ils servent pour ainsi dire, de transition à la bonne volonté de ces derniers... J'avoue que ce fut pour moi un grand charme de retrouver, après une année d'absence de mon pays, un intérieur de famille tout européen, sauf les costumes des femmes qui, heureusement pour la couleur locale, ne se rapportaient qu'aux dernières modes de Stamboul. Mme B... nous fit servir une collation par ses petites filles ; ensuite nous passâmes dans la principale pièce où se trouvaient plusieurs dames levantines. L'une

d'elles se mit au piano pour exécuter un des morceaux le plus nouvellement venu de Paris : c'était une politesse que nous appréciâmes en admirant des fragments d'un opéra nouveau d'Halévy.

« Il y avait aussi des journaux sur les tables, des livres de poésie et de théâtre, du Victor Hugo, du Lamartine. Cela semble étrange quand on arrive de Syrie, et c'est fort simple quand on songe que Constantinople consomme autant que Pétersbourg les ouvrages littéraires et artistiques venus de Paris. »

Dans cette consommation, le Turc n'était pour rien. Plus instruit, l'Arménien s'était constitué son guide et jusqu'à un certain point son conseiller. A ce moment-là, le Quai d'Orsay fondait de grandes espérances sur la Turquie et pensait que la race arménienne deviendrait entre les mains des diplomates de Stamboul — dont le bon vouloir n'était mis en doute par personne — le point de jonction et comme la transition humaine d'une union intime entre chrétiens et musulmans. L'Arménien devait aider au salut de la race ottomane. Effectivement, il joua ce rôle dans la mesure où les Turcs voulurent bien s'y prêter. Son influence ne fut pas étrangère à l'évolution qui aboutit à la constitution de Midhat pacha, mais on sait, aujourd'hui, ce que valaient ces manifestations, et à quoi elles servaient de prétexte. Les Turcs firent, sans doute, la réflexion que les Arméniens leur donnaient de trop bons conseils pour qu'ils ne fussent pas tentés d'en profiter pour leur compte. Ils pensaient aussi qu'ils s'occidentalisaient plus que de

raison, et craignaient qu'un moment ne vint où ils briseraient leurs liens, à l'exemple du Serbe et du Grec. Alors commença une politique de suspicion et d'étroite surveillance. Peu à peu, on les éloigna des fonctions publiques. En Asie, on les dépossédait de leurs biens, on les chassait de leurs maisons, et les violations prenaient un caractère de féroce extermination. On étendait aux Arméniens le système de massacre que le sultan Mahmoud avait inauguré contre les Grecs en 1821, et que le gouvernement, hypocritement libéral d'Abdul-Aziz, avait infligé aux Syriens en 1861, aux Bulgares en 1875. L'impunité que lui assurait l'alliance teutonne permit seulement au gouvernement d'Abdul-Hamid de travailler sur une plus vaste échelle.

La France châtia les instruments du massacre de Syrie et le tsar Alexandre II vengea les massacres de Bulgarie. L'Allemagne voudrait bien assurer l'impunité aux bourreaux de 1895, de 1909 et de 1915. C'est pour répondre à M. Kerensky, qui a déclaré que l'Arménie deviendrait autonome sous le protectorat de la Russie, à M. Milioukow, ministre des Affaires étrangères, qui a proclamé que l'un des buts de guerre de la Russie nouvelle était d'assurer l'avenir du peuple arménien, à Lord Robert Cecil, qui a affirmé que l'annexion la plus impérialiste vaudrait mieux que la restitution aux Turcs des territoires arméniens occupés par les Russes, c'est pour répondre à ces sanctions que la presse allemande a enflé la voix pour faire entendre que « *la Turquie*

n'était pas entrée en guerre gratuitement ». L'Allemagne s'est engagée à lui garantir l'intégrité de son territoire et la restitution de l'Égypte.

L'Allemagne voudrait rendre à la Turquie une Arménie sans Arméniens. Rien n'a été négligé pour atteindre ce but. Pour échapper au fer des assassins, un grand nombre a dû se réfugier en territoire russe. D'autres ont été convertis de force à l'islam. Un plus grand nombre, composé de femmes, d'enfants et de vieillards, ont formé l'immense troupeau qui a été chassé à coups de crosses et de bâtons dans les déserts de la Mésopotamie pour y mourir de faim et de soif. La vie arménienne s'est éteinte sur toute une vaste région de l'antique patrie.

Cependant, l'Arménie n'est pas morte. Le peuple arménien veut vivre et entend encore, malgré tout, remplir en Asie son rôle d'avant-garde de la civilisation. On croyait l'avoir saigné à blanc, mais il a encore dans le cœur assez de sang pour revenir à la vie. Au groupe compact qu'il forme dans les provinces du Caucase, sont venus s'ajouter plus de 300 000 réfugiés échappés à l'enfer turc. Les comités de secours ont arrêté les mesures à prendre pour la réédification de la patrie. On aidera au rapatriement des Arméniens dispersés en leur procurant les moyens de vivre et de produire sur les parties des territoires qui furent l'Arménie. On aidera les ouvriers de la terre en leur fournissant des instruments aratoires, des semailles, du bétail. On fournira aux artisans des outils et des prêts d'argent.

On créera des ateliers et des maisons de travail pour les femmes. Des fonds spéciaux seront affectés à l'instruction secondaire, supérieure et technique, afin de préparer un cadre à la reconstruction de demain; car tout est à faire dans ce pays, à commencer par les maisons, les boutiques, les ateliers et les routes. Pour faire face aux dépenses nécessaires, on instituera un fonds national par voie d'emprunts et de souscriptions.

Ce n'est qu'après l'organisation des milices locales qu'on avisera au rapatriement des Arméniens de Turquie et des survivants d'entre les exilés en Mésopotamie, de ceux qui se sont réfugiés dans le Caucase, en Amérique, en Égypte, dans les Balkans, etc. Ainsi se reconstituera l'existence physique d'une nation qu'on a voulu assassiner. Les assassins auraient-ils déjà conscience de l'inutilité de leurs crimes? Le journal *Mschak*, de Tiflis, publiait naguère les propos tenus par un officier turc fait prisonnier par les Russes, à Erzeroum : « Si vous autres, Arméniens, dit-il à ses gardiens, vous croyez qu'au cours de cette guerre, où un grand nombre des vôtres ont été exterminés, vous avez été vaincus, vous vous trompez. Il est vrai que nous avons sans pitié massacré des masses de vos compatriotes. Nous avons voulu faire disparaître le dernier d'entre vous, mais je m'aperçois aujourd'hui que vous êtes invincibles, parce que la culture arménienne, les facultés intellectuelles et l'esprit d'initiative de l'Arménien sont invincibles et resteront invincibles pendant des siècles. Demain,

quelle que soit l'administration politique qui sera créée en Arménie, vous reparaîtrez sur la place, vous aurez encore vos foyers d'instruction, vous dominerez économiquement tous les éléments qui vous entourent et vous ferez prospérer l'Orient. Nous vous avons massacrés, pour anéantir votre culture, dont nous avions peur, mais nous voyons notre folie elle-même rire et se moquer de nous. »

Christ bysantin (mosaïque).

CHAPITRE XVIII

LES GRECS

Vieilles maisons du Phanar.

Caractère et patriotisme grecs — La servante grecque propage sa langue — Paris élève des statues à ses ministres, Athènes à ses évergètes. — Si le Grec idolâtre ses princes, c'est qu'ils sont baptisés suivant les rites. — Il absorbe, mais ne se laisse point absorber. — Rôle du Phanar. — C'est au nom de la croix qu'il se souleva en 1821. — L'idée byzantine tint plus de place que l'idée hellénique dans la révolution. — La conception du royaume de Grèce ne donna satisfaction à personne. — La conception européenne de la Grèce moderne faussée par l'éducation classique. — Ce que fut l'empire byzantin. — Le christianisme a détruit tous les cadres anciens. — Le régime ottoman a achevé l'œuvre de destruction. — Déceptions grecques. — Le sens de la politique du roi Constantin. — Rôle réservé à la Grèce.

L'ÉLÉMENT grec, à Constantinople, forme l'agglomération la plus considérable de la population chrétienne. Il était l'une des forces vives de ce qu'on a appelé l'hellénisme moderne par l'esprit qui règne dans les milieux ecclésiastiques du Phanar, siège et nombril de l'orthodoxie grecque, par le nombre et la qualité des écoles qu'il entretient.

Les Grecs comptent une foule de centres épars, soit à l'intérieur de la ville, soit dans la banlieue. Ils peuplent de grands quartiers comme le Phanar, Psamatia, Galata, Cadi-Keuy, différents villages du Bosphore, les îles des Princes, le littoral de la Marmara. Sur quelques points, comme à Tatavla, ils vivent entre eux, s'arrangeant de façon à en écarter l'étranger qui aurait eu l'idée de s'y installer. Les maisons de Constantinople se ressemblent toutes, qu'elles soient en bois ou en pierre; toutes sont taillées sur un même plan; mais celles des Grecs se distinguent par un air de propreté qui en relève la physionomie. Jusqu'à la guerre de Crimée, leurs fenêtres étaient pourvues de treillis, comme les maisons turques, et les Grecques portaient le voile. Aujourd'hui, les fenêtres ne sont pas plus voilées que les femmes. A Tatavla, elles se parent de pots de fleurs, et les vitres sont nettoyées par la ménagère avec un soin méticuleux. Sa tâche achevée, elle s'y installe pour se distraire du mouvement de la rue. Rien n'est plus éloigné de la réserve turque que la maison grecque.

Par plus d'un aspect, Péra est ville grecque, non seulement par le nombre de ses habitants, mais par la langue qui est parlée ou comprise par les divers éléments chrétiens. Fait curieux, c'est à la servante grecque qu'est dû ce phénomène d'expansion. Les îles de Tinos et d'Andros sont en possession de fournir des nourrices et des bonnes aux maisons de Péra. L'Arménienne est trop orgueilleuse, la Juive

trop fanatique pour entrer au service d'étrangers qui ne seraient pas de sa religion. La Grecque, ignorant ces scrupules, entre partout, mais elle va de préférence chez l'Européen, où elle établit hardiment ses habitudes, son dialecte, ses gestes. Les petits Français de Péra parlent tous grec. Il est vrai que ce grec ne ressemble pas plus à la langue de Platon, que le patois pyrénéen au français de la place Clichy.

Dans ce milieu où se coudoyaient des trafiquants, venus de tous les coins de l'Europe, pour qui les affaires étaient tout, seuls, les Grecs travaillaient en vue d'un avenir national. Ce qui leur portait ombrage, ce n'était point le financier exotique, avide de rapides bénéfices, mais les écoles congréganistes qui gagnaient du terrain. Eux seuls ont essayé de leur créer des difficultés en se prévalant d'arguments empruntés à la presse française. Ils pensaient que si le gouvernement de la République leur avait retiré son appui et les quelques subsides qu'il leur allouait, l'on se serait débarrassé de leur concurrence.

Si, cinq fois par jour, le musulman a les yeux tournés vers la Mecque, le Grec ne cessait d'orienter les siens du côté de la Grèce, où allaient tous ses espoirs. Rien n'égalait son indifférence pour les affaires de Turquie, si ce n'était l'intérêt qu'il apportait aux choses d'Athènes. Cette indifférence, loin de le desservir auprès des autorités turques, lui assurait au contraire, au temps d'Abdul-Hamid, leur bonne grâce, dans la persuasion où elles étaient qu'il ne pactiserait jamais avec les ennemis du régime. Le

Grec y était d'autant moins disposé qu'il voyait dans l'anarchie ottomane un symptôme de dissolution prochaine et, par suite, l'échéance imminente de ses patriotiques espérances. Les ennuis personnels que cet état d'anarchie pouvait lui causer étaient compensés par la joie naïve qu'il éprouvait à voir la Turquie se discréditer aux yeux des cabinets européens. Il ne doutait point qu'une diminution de la force turque ne profitât à la Grèce.

Ce qui le passionnait, c'était l'effort national vers la réalisation de la *Grande Idée*. Il ne s'enrichissait que pour y aider de tout son pouvoir. Les Grecs de Grèce ont quelque peu oublié la domination turque; mais ceux de Turquie l'ayant sans cesse présente à leurs yeux, leur zèle n'en était que plus ardent. On sait que les monuments qui décorent la Grèce moderne, ainsi que les établissements d'utilité publique, ont été édifiés aux frais des Grecs qui vivent à l'étranger. Toute la flotte hellénique est le produit de souscriptions faites, en bonne partie, à Constantinople, à Alexandrie, à Trieste, à Marseille, etc. Paris élève des statues à ses ministres, Athènes à ses *évergètes*. Un souvenir me revient à ce propos. A l'avènement du roi d'Angleterre, une revue navale eut lieu à Spithead. Chaque puissance y envoya un navire. La Grèce expédia son *Averoff*, un cuirassé tout neuf, que l'image avait popularisé et que l'on voyait sur tous les murs de toutes les boutiques grecques de la ville, associée avec l'inévitable portrait de la famille du roi Georges Ier. Un soir, le bruit

se répand que ce navire venait de donner contre un rocher, et qu'une voie d'eau s'était déclarée. La dépêche n'en disait pas davantage, mais cela suffit pour jeter la consternation à Péra. Il y avait de quoi. La perte de ce navire, qui avait coûté trente millions, c'était le naufrage de tous les rêves d'agrandissement national. On ne commença à respirer que le lendemain, lorsqu'on eut acquis la certitude que tout le mal se réduisait à une tôle enfoncée au-dessous de la ligne de flottaison.

Les Grecs ont les défauts de leurs qualités. Comme les enfants en mal de croissance, ils sont égoïstes et avides. Pour tout dire, je les ai toujours crus incapables de s'enthousiasmer pour une idée autre que celle qui groupe leurs aspirations. Bien entendu, je ne parle ici qu'au seul point de vue politique. Tous les Grecs, de quelque pays qu'ils soient et quelles que soient leurs origines, se ressemblent au moral. Même esprit, même mentalité, même ambition exagérée. Ils ne font qu'un, et s'il y a entre eux des divergences, celles-ci ne sont qu'apparentes, dictées par les nécessités d'un sage opportunisme. A la confiance que donne le nombre — encore que ce facteur soit négligeable au point de vue pratique — ils joignent à Constantinople l'avantage de tenir au sol par des racines profondes. Et c'est à ce sentiment qu'ils doivent, sans doute, cette allure quasi indépendante qu'ils affectent vis-à-vis du Turc, et qu'on ne voyait pas au même degré chez les autres rayas. Ainsi tous ceux de la classe aisée qui n'émargeaient ni à la Porte

ni au Phanar n'hésitaient point à porter chapeau, ce que n'auraient osé faire les membres des autres communautés, soucieux avant tout de ménager les susceptibilités turques. Cependant, je suis persuadé que c'est moins par goût pour les choses de l'Occident que le Grec s'est européanisé que pour se dépouiller du stigmate de la conquête turque ; car, au fond, à travers un classicisme de surface — où son amour-propre puise cependant d'appréciables satisfactions — il est orthodoxe avec tout ce que ce vocable renferme d'intransigeance orientale. Les Grecs sont plus loin de nous qu'on ne pense généralement. Ce n'est pas un reproche que je leur adresse, c'est une simple constatation. D'ailleurs, de tout temps, le langage populaire a consacré la distinction qu'ils font entre *chrétiens* et Francs. Les *chrétiens,* c'est eux ; une autre distinction, qui ne leur est pas moins familière, c'est la qualité *d'européen* qu'ils donnent à tout ce qui n'est pas grec. Effectivement, ils sont avant tout *chrétiens* et *orientaux,* dans l'acception byzantine du mot.

S'ils ont idolâtré, jusqu'à l'heure du blocus, leurs princes issus de sang étranger, c'est qu'ils chérissaient en eux les diadoques des Bassiléis d'autrefois, parce que baptisés dans la cuve suivant les rites de la pure orthodoxie, car les Grecs n'admettent pas qu'on puisse se faire baptiser autrement. Si, depuis quelques années, ils haïssent le Slave en général et le Bulgare en particulier — que les journaux d'Athènes traitent de schismatique — c'est que ce dernier re-

pousse l'hégémonie religieuse que le Phanar a exercée longtemps sur lui et qu'il fait mine, depuis le traité de San Stefano, de leur barrer le chemin de Constantinople.

Un côté honorable du caractère grec, c'est qu'il absorbe et ne se laisse point absorber. L'hellénisation de la Turquie d'Asie, de l'Epire albanaise, et du Valaque du Pinde, a été consommée en ces derniers temps grâce à l'active coopération du patriarcat du Phanar et de l'université d'Athènes. Vers ce centre de la pensée néo-hellénique, c'est-à-dire helléno-byzantine, affluait, depuis deux générations, la jeunesse orthodoxe de Macédoine et de la Turquie d'Asie. De leur séjour à Athènes, les natifs de Trébizonde, au profil laze, ceux de Césarée, au type gaulois, d'Adalia et de Chypre, au type sémite, rapportaient au foyer la langue et les idées. C'est au médecin, au prêtre, à l'avocat qu'était dû ce mouvement. Le maître d'école en recueillait pieusement le dépôt et de son mieux le vulgarisait. La facilité avec laquelle les chrétiens d'Orient, outre les Slaves et les Arméniens qui avaient une individualité propre, se sont laissé absorber par le Grec est vraiment surprenante. Si l'on fait abstraction du problème ethnologique soulevé par le chimérique Fallmerayer, l'on peut affirmer que la Grèce actuelle était, il y a quatre à cinq siècles, presque entièrement peuplée d'Albanais qui se sont laissé absorber par des minorités indigènes. Ceux du Péloponèse, où ils essaimaient en 1383, ceux de l'île d'Eubée, où ils émigrèrent par les

soins des Vénitiens, n'ont presque point laissé de traces, bien que la plupart des localités portent encore des noms albanais, et que les habitants n'aient pas renoncé à la foustanelle qui n'est pas moins albanaise. Tel fut aussi le cas des compagnons de Guillaume de Champlite et de Geoffroy de Villehardouin, auxquels succédèrent les Catalans. Tous se sont fondus dans l'élément local. Ainsi ont disparu les Latins de l'archipel au XVIIIe siècle, convertis de force à l'orthodoxie sur l'accusation portée contre eux par le clergé qu'ils pactisaient secrètement avec les Vénitiens et les Français. Les sept à huit mille Bavarois, qui firent escorte au roi Othon, ont subi le même sort. Ces quelques exemples prouvent que la faculté d'assimilation ne cesse d'être, comme dans l'antiquité, l'une des grandes forces de l'hellénisme. On sait de quelle manière les Ioniens absorbèrent les autochtones de l'Asie Mineure et comment ils leur imposèrent leurs dialectes. Sans la conquête romaine, il est probable qu'ils seraient arrivés à helléniser leurs congénères du Midi de la Gaule. L'histoire de la Grèce moderne n'est pas encore connue sous son véritable aspect, mais le jour où elle le sera, l'on peut être assuré qu'elle apportera un des plus curieux contrastes avec les notions accréditées par les fantaisies de la mentalité universitaire.

En créant le royaume hellénique, la diplomatie s'inspira moins de la pensée qui avait fomenté le mouvement d'émancipation que de la fatalité qui le circonscrivit dans le Péloponèse. Cette solution ne

donna satisfaction à personne, car le désir de secouer le joug était général et même déjà ancien. De vagues projets d'insurrection s'étaient fait jour parmi les rayas du vivant de Pierre le Grand. Un certain Jean Économos de Cydonie, et le Thessalien Papas Oglou avaient tenté alors de soulever la Thessalie et l'Albanie avec l'appui des bandes réfugiées dans les montagnes de l'Ossa, du Pélion et de l'Olympe ; mais les choses en restèrent là par la faute des irrésolutions moscovites. L'appel du poète Rigas Ferraios, exhortant, plus tard, les rayas à secouer le joug ottoman, ne s'adressait pas seulement aux Grecs, mais à tous les sujets de la Porte. Tous comptaient sur l'appui de la Russie, et sur la promesse, souvent renouvelée, qu'elle leur donnerait un prince pour les gouverner après avoir chassé les Turcs en Asie. Alors le lien religieux qui unissait les chrétiens sous l'autorité spirituelle et temporelle des patriarches du Phanar n'avait point fait encore place aux revendications nationalistes.

A part les Serbes, le sentiment national n'avait pas encore pénétré les peuples des Balkans. Avant tout, ils se sentaient chrétiens en face du Turc oppresseur. La nationalité s'y confondait à tel point avec la religion que le phanariote Pitzipios pouvait encore, en 1856, écrire que « les populations chrétiennes en Orient, *comme tout le monde le sait*, se composent de Grecs et d'une grande partie de ceux qui suivent le rite grec et qui sont pour cela désignés sous le nom de Grecs ». Cette confusion s'explique par le fait que tout le haut

clergé bulgare et valaque était grec et nommé par les patriarches de Constantinople, qui exerçait sur l'ensemble des rayas du même rite la portion du pouvoir que Mahomed II avait reconnue à Ghennadios.

C'est de cet état de choses qu'est née la révolution de 1821. Il est évident que la tradition byzantine y tint plus de place que l'idée hellénique, et que les aspirations de ses promoteurs s'y confondaient avec l'idée d'une restauration de l'empire byzantin. La preuve que cette révolution avait un caractère d'universalité, c'est qu'elle éclata d'abord en Valachie avant qu'elle pût s'étendre en Grèce où elle se localisa grâce à l'appui des flottes de Tombazi et de Miaoulis. Cependant, elle n'en resta pas moins fidèle au programme traditionnel. Tandis que les comités de secours européens se formaient pour venir en aide aux *dignes héritiers des héros de l'antiquité*, la première assemblée constituante révolutionnaire, qui eut lieu à Trézène en 1822, proclamait *que tous les habitants de l'empire turc qui croyaient à Jésus-Christ étaient compris dans la nouvelle nationalité hellène* (1). On peut croire que le vocable hellène ne figurait là que pour flatter la manie occidentale, et que Trézène n'avait été choisie qu'à cause de sa théâtrale sonorité. Cependant on se tromperait si l'on croyait qu'il y avait là l'intention secrète d'exploiter les diverses races allogènes au seul profit de l'hellénisme. Alors le Grec qui

1. Ὡς Ἕλληνες θεωροῦνται πάντες οἱ εἰς Χριστὸν πιστεύοντες κάτοικοι τῆς Τουρκίας (Constit. de Trézène., Art. 2).

avant tout était orthodoxe, n'avait qu'une vague idée de son origine hellénique et de ce que pouvait penser l'Europe à cet égard. Un simple examen des faits ne peut que nous confirmer dans l'opinion que notre conception du Grec en particulier et de la Grèce en général a été faussée par l'éducation classique que la Renaissance a implantée parmi nous. Notre engouement pour l'antiquité, qui a modifié tant de choses en nous et, par suite, autour de nous, nous a conduits à prêter aux choses actuelles de l'Orient le sens et l'esprit d'un passé lointain, qui serait bien mort pour tout le monde si l'érudition des humanistes et de vagues réminiscences ne l'avaient exhumé des vieux textes. Abusés par leur science, poètes et politiciens ont inconsciemment soudé à leur Grèce idéale la Grèce issue des ténèbres de la domination turque, sans tenir compte des perturbations successives engendrées par les événements, oubliant que, depuis deux mille ans, ont passé sur l'Orient la conquête romaine, la profonde rénovation chrétienne, et quantité d'invasions qui toutes ont laissé leurs traces sur le sol où fleurit la civilisation hellénique, oubliant la plus cruelle qui a duré près de six siècles. Non seulement ils n'ont pas tenu compte des ravages causés par ces torrents, mais ils se sont appliqués à travestir les idées et les mots pour les ajuster au gré de leurs conceptions livresques. C'est ainsi qu'on s'obstine encore à traduire le nom de *Romaïn* des textes byzantins par celui d'Hellène ou de Grec, sans qu'on paraisse se douter que ce contresens eût scan-

dalisé les contemporains de Justinien et des Comnène. Ce nom d'Hellène, ils l'eussent répudié comme un outrage à leur foi, car on sait qu'il avait la signification de payen.

L'argument tiré de la langue est-il donc si probant? Comme le latin en Occident, le grec fut la langue de l'Évangile et de la théologie en Orient, celle que la conquête macédonienne avait répandue dans la société cultivée de la Syrie et parmi les Galates, les Cappadociens et les Lazes; mais, dans les écoles, on n'enseigna jamais que le grec des pères de l'Église. A vrai dire, l'empire byzantin ne répondait à aucune nationalité, et l'on peut même croire que le titre de romain, qu'on lui donnait, avait la même portée que celui d'ottoman attribué à l'État qui l'a remplacé. Mais si l'empire était grec par la langue et romain de tradition, il n'était que chrétien par l'esprit, et la question de race n'y joua aucun rôle. Les empereurs y portaient les noms d'*auguste* et de *romain,* quoique tous fussent d'origines diverses : Thraces, Arméniens, Isauriens, Cappadociens, etc.

Si, d'une part, la conquête romaine eut pour effet de briser les vieux cadres des cités grecques, de l'autre, le christianisme n'en bouleversa pas moins la société romaine. C'est à Constantinople que cette religion devint un organisme social. A l'époque où l'empereur Constantin entreprit d'y transférer sa capitale, l'Orient était depuis longtemps christianisé. Persécution religieuse à part — et l'on sait que les chrétiens ne furent persécutés que pour désobéis-

sance aux lois de l'Empire — cette région était calme et florissante. Athènes et Antioche n'avaient pas cessé d'être des foyers de culture, et c'est dans leurs écoles que se formèrent les pères de l'Eglise. S'autorisant de l'exemple de Dioclétien, qui avait fait de Nicomédie la seconde capitale de l'empire, Constantin fondait, à l'entrée de son golfe, ce qu'il appela « la Nouvelle Rome », et ce vocable annonçait déjà tout un programme de rénovation politique et sociale. Il allait effectivement identifier ses intérêts d'*imperator*, avec ceux d'une association puissante qui avait dans les persécutions donné la mesure de sa force morale; il allait concilier les institutions romaines avec le mysticisme de tout un monde de néophytes enthousiastes et faire du christianisme une religion d'Etat. Aux enseignes romaines, il substituait le *labarum*. C'est à Constantinople qu'apparaît ce signe des temps nouveaux. C'est là qu'il institua la Pâques et qu'il sanctifia la journée du dimanche, qu'il créa un corps de clergé régulier. Ce n'est donc pas sans de justes raisons que l'Eglise a reconnu en lui l'*isapostol*, l'égal des apôtres, et, en ses successeurs, le représentant de Dieu sur la terre. Aussi la « Nouvelle Rome » gardera-t-elle, ineffaçable, la trace de son règne. Tout ce qu'il fit de son vivant reçut un caractère imprescriptible et saint, jusque-là même que l'Eglise s'y confondit avec l'Etat plus étroitement qu'on ne le vit jamais nulle part.

Il christianisa si bien l'empire qu'on n'y fera désormais plus aucune distinction entre les pouvoirs

temporels et spirituels. Le pouvoir législatif des empereurs s'étendit aux matières religieuses. Ils disposèrent non seulement des nominations ecclésiastiques, mais ils convoquèrent les conciles dont ils fixaient la composition et surveillaient les débats. Constantin n'avait-il pas présidé celui de Nicée, qui fut le plus important de tous? Il entrait dans leurs prérogatives d'*évêques extérieurs* d'encenser l'autel et de prêcher du haut de la chaire. Qu'ils fussent à l'église, au spectacle ou dans l'intimité, leur existence était soumise à un rituel compliqué. Tout ce qui servait à leur usage était sacré depuis leurs vêtements de coupe hiératique, raide de gemmes et de broderies, jusqu'à la housse de leur cheval. Les chambellans faisaient fonction de chantres aux cérémonies du culte et la foule entonnait des hymnes à leur passage. Enfin, après leur mort, leurs images, auréolées d'un nimbe, figuraient dans les narthex des catéchumènes, confondues avec les icônes des saints.

On voit, après cela, quels pouvaient être les sentiments des sujets. Toute leur activité se porta aux choses de religion, et c'est dans le titre de chrétien que les différentes races orientales trouvèrent une unité qu'avait préparée la conquête romaine. En fait, les populations de langue grecque ne se sont jamais connu d'autres titres et qualités que ceux de chrétien et de romain. Encore aujourd'hui lorsqu'on interroge un Grec sur ses origines, il ne manque jamais de répondre : *imai romios*. Les Turcs ne les désignent que sous le nom de *roums*. Le patriarche du Phanar

s'intitule dans ses actes officiels : « Patriarche du peuple romain » et de la « Nouvelle Rome ».

La domination ottomane n'a fait que renforcer ces sentiments. Il n'en pouvait être autrement, si l'on songe que la conquête eut pour effet de livrer toutes les populations du rite orthodoxe au clergé du Phanar. Comme on l'a vu plus haut, sa juridiction s'étendit aux Bulgares, aux Roumains et aux Serbes, qui se virent arracher non seulement leur liberté politique, mais, par la même occasion, leur autonomie religieuse. Les Turcs ayant adopté, pour la commodité des responsabilités, la théorie d'un chef religieux unique, il s'ensuivit que la juridiction du Phanar se développa de proche en proche, à mesure que s'étendit la puissance ottomane. C'est le seul fruit que le clergé byzantin ait recueilli de sa volontaire soumission au joug ottoman. Au début de la conquête, il mit d'autant plus d'empressement à se livrer avec ses ouailles qu'il savait que les Turcs lui reconnaîtraient le droit d'exercer sur elles non seulement la puissance spirituelle, mais une part d'autorité civile. C'est ce qui explique que l'opposition la plus énergique à la réunion des deux Églises soit venue précisément des prélats dont les éparchies se trouvaient déjà au pouvoir des Turcs. D'où naturellement les excitations du clergé contre les Francs, et le fameux mot de Kyr Loucas Notaras : « Mieux voir, disait-il, le turban du Turc que le chapeau du Franc dans les rues de Constantinople ». Ce fut là le thème favori des prédications du clergé jusqu'à la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Vers la fin de ce siècle, sans doute un désir d'indépendance s'éveilla, dans l'esprit des rayas notamment parmi les hommes éclairés du Phanar; mais ce désir avait un caractère spécial et s'inspirait strictement de traditions locales. Personne ne songeait à ressusciter un État grec ou hellène. Une telle entreprise eût paru aussi chimérique que la restauration d'un empire chaldéen ou mède. Ce que les Grecs voulaient, c'était leur incorporation à l'empire des Tsars, vers qui allaient leurs sympathies orthodoxes. Ils auraient préféré, toutefois, un régime d'autonomie qui, sous l'égide d'un prince de la famille impériale de Russie, aurait consacré la restauration pure et simple de l'empire des *autocrators* avec ses mœurs, ses usages, ses icônes et ses cérémonies. Comme sous la domination turque, le patriarche œcuménique aurait assumé l'administration spirituelle des divers éléments, dont la nationalité fût restée anonyme. On se flattait enfin de l'espoir que l'empire restauré serait resté grec comme il l'avait été dans le passé sous l'étiquette romaine et que le Phanar aurait continué à fournir aux provinces des prélats et des fonctionnaires.

Aussi la création du royaume de Grèce causa-t-elle partout dans les milieux chrétiens une grosse déception. Ce n'était pas assurément pour aboutir à ce pitoyable résultat que l'*Hétairie* avait travaillé pendant une vingtaine d'années la Macédoine, l'Épire et les provinces danubiennes. Cette solution fut acceptée comme un pis aller, et, dans la pensée de tous, elle ne pouvait avoir qu'un caractère provisoire.

Les Grecs renonçaient d'autant moins à leur idéal que, jusqu'à l'heure où se dissipèrent les illusions, ils crurent pouvoir compter, pour le réaliser, non seulement sur l'appui de la Russie, mais sur le concours des peuples rayas qu'ils s'imaginaient avoir, par les liens de la religion, définitivement enchaînés à leurs destinées.

On n'attendait qu'une occasion. Elle s'offrit propice lorsque la question des lieux saints fut soulevée en 1852 par l'empereur Nicolas. Sans hésiter, la Grèce se déclara du premier bond en faveur de la Russie. Les choses allèrent si loin que les Alliés se virent obligés, pour protéger leurs communications menacées, d'occuper le port du Pirée, et cette occupation ne prit fin qu'à la prise de Sébastopol. Les Grecs ont mis longtemps à revenir de cette erreur. Ils s'y obstinèrent jusqu'au moment où le traité de San Stéfano, qui scellait le désastre turc, vint leur dessiller les yeux. A leur vive surprise, ce fut la cause des Bulgares que les Orloff et les Gortchakov plaidèrent au congrès de Berlin. Le réveil fut terrible, et la presse d'Athènes se fit alors l'interprète unanime des déceptions gréco-byzantines. Dès ce jour, la Grèce adopta pour son compte la notion du péril slave. L'exaspération redoubla lorsque la Bulgarie eut exécuté en 1886 son coup de main sur la Roumélie orientale, inaugurant cette politique de surprise qui devait dérouter tout le monde. Les Grecs ne pouvaient plus douter que ces Bulgares, dont ils n'avaient cessé d'escompter l'appui, ne voulussent

ruiner à leur profit l'hellénisme lui-même. Le plus grave, c'est que les Bulgares venaient de secouer le joug spirituel du Phanar, de façon qu'ils échappaient sans retour à son action.

C'est de cette crise morale que surgit l'idée d'un rapprochement avec l'Allemagne ; mais, afin de le rendre durable, on crut habile de le cimenter d'un mariage : une sœur de Guillaume II épousa à Athènes le diadoque Constantin. Baptisée princesse orthodoxe, elle reçut le nom de Sophie. Ces noms de Constantin et de Sophie symbolisaient tous les espoirs concentrés dans la « Grande Idée ». Les Grecs voulurent bien oublier, à cette occasion, que la flotte allemande avait bloqué naguère les côtes du Péloponèse. Mais la Grèce ne bénéficia point de l'humiliation qu'elle s'infligeait. En 1897, à propos des affaires crétoises, les politiciens de la rue du Stade, toujours mal inspirés, eurent la fâcheuse idée de déclarer la guerre à la Turquie. Naïvement, ils spéculaient sur l'impopularité d'Abdul-Hamid. Ils comptaient sur « le beau-frère », qui ne pouvait manquer de se porter à leur secours dans une lutte aussi inégale. Ils n'avaient pas à s'occuper de la France qui, en tout état de cause, resterait fidèle à son amitié et à ses classiques formules. Les illusions grecques pouvaient faire fond sur les illusions françaises, encore que dissemblables. Mais, contre toute attente, il arriva cette chose extraordinaire, que ce furent des officiers allemands qui dressèrent les plans de campagne turcs ; des officiers allemands qui

assistèrent le généralissime Ethem Pacha dans ses opérations. Tandis que les Grecs cédaient du terrain, le kaiser s'opposait à la démarche collective des puissances qui voulaient arrêter la marche des Turcs vers la capitale grecque. Il estimait que les Grecs n'étaient pas assez humiliés. A quelque temps de là, le même kaiser faisait son apparition à Constantinople, où il félicitait le sultan de sa double victoire sur les Grecs, qu'il venait de battre, et sur les Arméniens qu'il venait de massacrer. L'expérience enseigne que les déceptions n'ont jamais eu raison d'une idée fixe, ni les défaites découragé le peuple grec. Après la guerre balkanique et les victoires remportées sur les Bulgares, plus que jamais se ranimèrent les espoirs un instant découragés. Plus que jamais, le « bulgaroctone » Constantin apparut comme l'homme prédestiné à renouer la chaîne des traditions. Pour comble de chance, l'attitude de l'Allemagne dans l'affaire de Cavalla faisait présager des dispositions plus bienveillantes, et cette impression contribuait à légitimer l'amitié que son roi avait vouée à son beau-frère. Plus que jamais, il eut foi dans la puissance allemande et dans l'imminente réalisation de son rêve. La conviction qu'il avait de cette réalisation l'incita à fermer les yeux sur tous les actes, qui, sans transition, le firent passer du régime le plus libéral — qui fut celui de Georges Ier, — au régime autocratique absolu. Sans difficulté, le peuple renonça à tous ses droits, dès que le trône fut occupé par un prince de sa religion. Le clergé du

royaume, qui recevait ses inspirations du Phanar, ne négligeait aucun moyen pour le maintenir dans ces dispositions. Tous pensaient que le roi Constantin arriverait par l'habile combinaison de ses accords et par de savantes manœuvres à aider l'Allemagne à contenir la Russie dans sa marche vers le Bosphore et l'Italie, dans son expansion vers les rivages de l'Adriatique. Et c'était là le point essentiel, la solution rêvée, car ce danger une fois écarté, la Bulgarie resterait seule, isolée en face de l'indomptable volonté grecque, qui, tôt ou tard, aurait raison d'elle. Ainsi s'explique la faiblesse du peuple grec vis-à-vis de ce roi, dont M. Venizélos stigmatisa la politique en disant « qu'elle s'appliquait à ruiner l'armée nationale pour priver la patrie des moyens indispensables pour réaliser ses destinées ». En effet, il avait livré Serrès, Drama et Cavalla aux Bulgares afin d'en tirer des avantages contre les Alliés. Dans ce même but, il livrait à l'Allemagne la division Hatzopoulos et son royaume à la guerre civile. Sa diplomatie était à l'unisson de ses conceptions politiques. Par une subtile politique, que n'eût point désavouée le plus retors des porphyrogénètes, il combinait les mesures de violence avec des concessions opportunes ; mais, tandis que les coups qu'il portait à ses adversaires n'étaient que trop positifs, les réparations tardives qu'il consentait à donner n'avaient qu'un caractère provisoire. Constantin n'a jamais rien accepté qu'avec la restriction mentale que bien des choses pourraient arriver dans le sens de ses désirs et de ses

prévisions. Le peuple supportait tout. Il laissait sans protestation dissoudre la Chambre en 1915 et les ministres usurpateurs s'accrocher au pouvoir. Le plus curieux fut peut-être la démonstration à laquelle ce même peuple se livra à l'occasion des funérailles du chef de parti Théotokis. Cependant l'homme, à qui la ville d'Athènes décernait les honneurs de l'apothéose, avait appartenu à cette école de politiciens qui, pendant longtemps, se partageaient le pouvoir, l'un culbutant l'autre, sans profit pour le pays. Dans un sursaut de colère, le colonel Lapathiotis mettait fin, en 1909, à l'anarchie gouvernementale en balayant les chefs de parti, puis, d'accord avec la ligue militaire, il s'en remettait à M. Venizélos, alors président de la Chambre crétoise, du soin de remettre de l'ordre dans le pays. Le Crétois accepta à la condition qu'il serait autorisé à rappeler d'exil le prince héritier qui avait dû s'éloigner d'Athènes pour échapper aux rancunes de l'état-major. Cela fait, il s'appliqua à réorganiser l'armée avec le concours d'une mission militaire française, puis il conclut avec la Serbie et la Bulgarie une alliance qui devait aboutir à ce résultat inespéré de jeter les Turcs hors d'Europe. Le roi Constantin ne lui a jamais pardonné les services qu'il a rendus à sa personne. Les politiciens de la rue du Stade ne lui ont jamais pardonné ceux qu'il a rendus au pays.

On ne peut s'empêcher de remarquer que les destinées grecques, depuis tantôt un siècle, ont été influencées par un double anachronisme contradic-

dictoire, le byzantin d'abord, puis l'autre, l'idéal classique des nations protectrices, à la tête desquelles il convient de placer la France. Mais, somme toute, on doit reconnaître que ce dernier lui a été plus profitable que nuisible, car la Grèce lui doit, non seulement son existence, mais, par surcroît, d'inépuisables satisfactions d'amour propre, qui ont agi sur sa culture de la manière la plus heureuse. Par contre, l'anachronisme spécial qui s'appelle la « Grande Idée », ne lui a jamais valu que d'amères déceptions. Mais avons-nous le droit de le lui reprocher ? Au fond, je crois que les Grecs étaient, en 1821, plus près de la vérité historique que nous ne le sommes nous-mêmes, lorsque nous leur prêtons nos conceptions scolaires. Ce serait une erreur de croire que leur idéal est de moins bonne qualité que celui que nous leur avons attribué jusqu'à ce jour. Bien au contraire. On l'estimera même d'une essence supérieure, si l'on réfléchit qu'il a sur l'autre l'avantage de n'être point le produit artificiel d'une école, mais de sortir des entrailles d'une histoire deux fois millénaire. Seule, la vérité est féconde ; seule, elle affranchit les esprits.

La Grèce devra entrer dans la voie des réalisations rationnelles fondées sur des droits résultant des possibilités ethnographiques, en tenant compte des restrictions commandées par la nécessité de sauvegarder des intérêts d'ordre général. Appelée par sa situation géographique à jouer un rôle important en Méditerranée orientale, il est de toute nécessité

qu'elle se résigne à entrer sans arrière-pensée dans la grande famille des peuples latins, auxquels la rattachent ses intérêts vitaux, et même ses propres traditions, quelles qu'elles soient d'ailleurs, car le Latin est aussi Grec par la culture, que le Grec peut être *Romain* par son passé et ses aspirations. On ne saurait donc tolérer que ce pays que nous aimons, et qui nous tient de si près, devienne l'avant-garde du pangermanisme, aux portes de l'Égée et de l'Adriatique. Renonçant à ses chimères, la Grèce a pour devoir d'identifier ses intérêts avec ceux de l'Entente qui, après avoir défini ses droits, ne lui marchandera point les moyens de les faire valoir. Encore une fois, l'homme clairvoyant qu'est M. Venizélos, l'aura aiguillée dans la bonne voie.

Kutchuk Aghia Sofia
(la coupole)

CHAPITRE XIX

INTRONISATION D'UN PATRIARCHE FÊTES ORTHODOXES

Réception au palais. — Le patriarcat du Phanar. — Le trône de saint Jean Chrysostome. — Les églises grecques en Turquie. — Chevauchée de prélats. — La cérémonie religieuse. — Admonestation pastorale. — Éloge de Joachim III. — La salle du Synode. — Installation d'un patriarche au temps de l'empire byzantin. — La fête de Pâques et le grand carême. — La fête de la Résurrection. — Élasticité des estomacs indigènes. — Les fêtes de Noël. — Les églises grecques. — Leurs icônes. — Les cantilènes du jour de l'an. — La cérémonie de l'immersion de la croix.

J'ai assisté à la cérémonie d'exaltation du patriarche Joachim au siège patriarcal de Constantinople. La première partie de la cérémonie s'est déroulée au

Atrium d'une église byzantine

palais de Yildiz. Un maître des cérémonies s'était rendu en vedette jusqu'à Tchiboukli, sur le Bosphore où résidait Sa Sainteté. Des voitures de la cour l'attendaient sur le quai de Dolma-Bagtché. A Yildiz, le grand-maître des cérémonies l'a introduit dans la salle du trône, suivi de ses métropolites et dignitaires. L'audience n'a duré que le temps qui fut nécessaire au patriarche pour prononcer une allocution en grec, à laquelle le sultan répondit par quelques mots de compliments prononcés en turc et la remise d'une plaque en brillants de l'ordre de l'*Osmanié*. D'autres ordres moins riches ont été distribués également aux dignitaires de la suite. Après quoi, le cortège, monté à cheval, pour ne pas déroger à un vieil usage, s'est déroulé à travers les rues de Galata où s'était massée, respectueuse, la population orthodoxe. Avant de se rendre au Phanar, le patriarche a été rendre visite au grand-vizir et au ministre de la Justice, dont il relève, c'est-à-dire à un sous-ordre du Cheikh-ul-Islam.

Bien avant qu'il eût atteint le Phanar, un caïque me déposait à l'échelle de ce quartier. Déjà une foule énorme se pressait aux abords du patriarcat qui est situé à mi-hauteur d'une colline, dont le sommet est couronné par la coupole de la mosquée de Sélim Ier. De la mer, l'on distingue à peine le palais patriarcal des maisons de bois qui s'étagent sur les pentes abruptes. C'est un vieux conak construit en charpente, avec un étage en encorbellement et peint en jaune cru. Des fenêtres carrées, étagées sur trois

rangs, lui donnent l'apect d'un vaisseau de ligne. Les couvents, perdus dans le quartier, ont assurément un aspect plus riche ; Le seul monument qui s'impose à l'attention, c'est l'école bâtie en briques rouges et qui, par le luxe de ses proportions, témoigne des préoccupations qui assiegent la nation grecque.

L'entrée du patriarcat n'a rien d'imposant. Au haut de la rampe qui y mène se voit, debout, une grande porte fermée qui ne tient à rien. Cet étrange monument rappelle un souvenir fâcheux : c'est là qu'aurait été pendu en 1821 le patriarche Grégoire sur l'ordre du grand vizir Ali Benderli pacha. Au fond d'une cour, à droite, s'élève une modeste église, en tout semblable aux rustiques édifices qui se voient dans les quartiers grecs et qui se composent de quatre murs bas recouverts d'un toit. Dans un coin, s'isole un petit échafaudage en bois : c'est le clocher. Il y a soixante ans, toutes les églises grecques de Turquie étaient construites sur le même plan. Elles sont entourées d'une haute muraille pour que, de la rue, on n'en puisse voir ni le toit ni le clocher. Il n'y a pas longtemps que les cloches sont tolérées. Une tôle, la *simandre*, suspendue à un clou, en tenait lieu ; mais comme le son de cet instrument ne portait pas fort loin, le sacristain était chargé de faire le tour du quartier pour inviter les fidèles aux offices du jour. On a vu plus haut que cet usage subsiste encore dans la partie de la banlieue où les Grecs voisinent avec le Turc.

Je pénètre dans l'église que précède un vestibule vitré garni d'icônes et fleurant l'encens. Elle est déjà pleine de monde. L'intérieur est d'une simplicité qui contraste avec la profusion de dorures et de verroteries des églises que j'ai déjà vues. Une double colonnade en bois peint, reliée par des grilles en fer, la divise en trois nefs. Au plafond, peint en grisaille, pendent un lustre de cristal et des lampes de verre de couleurs. Comme dans toute église orthodoxe, le chœur est séparé de la nef par une haute cloison, le *templo,* percée de trois portes. Celle du milieu, la *Belle-Porte,* s'ouvre sur un tabernacle constitué par une cage de cristal flanquée de deux modestes flambeaux. Ailleurs, le templo est invariablement couvert de dorures; ici, il n'est que peint d'un vernis noir. Il y a là un parti pris évident de deuil qui souligne l'état de captivité où se trouve l'Église d'Orient. Le trône est un meuble en bois orné de fines incrustations d'ivoire et d'une vieille inscription rappelant qu'il a été restauré en 1676. Avec son dôme byzantin reposant sur deux fines colonnettes, et le haut dossier qu'illustre une image peinte sur un fond d'or vieilli, il est du plus charmant effet. Les phanariotes prétendent qu'il aurait appartenu à saint Jean-Chrysostome. Malgré toute ma déférence pour les traditions populaires, je n'ai pu y voir qu'un siège contemporain des derniers Paléologues.

Peu à peu, l'enceinte se remplit. Les bas côtés sont envahis par une foule inquiète et remuante. Je

vois arriver, les uns après les autres, les membres du corps diplomatique, des missionnaires occidentaux, dont la présence n'éveille aucune curiosité, puis de nombreux prêtres grecs, majestueux dans leurs vêtements flottants, aux manches pendantes, la chevelure longue et tordue en chignon sous leurs hauts bonnets. Tout à l'heure, ils se porteront processionnellement à la rencontre du patriarche.

Je sors un instant pour respirer l'air frais. Soudain, dans un coin de la cour, deux coups de feu éclatent, et les cloches sonnent à toute volée. Au bout de l'étroit espace laissé libre, dans le désordre d'une cohue indisciplinée, apparaît la tête du cortège déjà signalé par les clameurs de la foule. Le coup d'œil est curieux. Rien de plus pittoresque, de plus barbu, mais aussi de plus imposant, que cette escorte d'ecclésiastiques chevauchant sur deux rangs, coiffés de hauts bonnets, leurs vêtements noirs traversés des larges cordons écarlates dont le sultan vient de les gratifier. La chevauchée s'arrête devant le vestibule aux icônes où le patriarche pénètre pour revêtir des ornements pontificaux ; puis, il fait son entrée dans l'église. Des enfants de chœur ouvrent la marche, vêtus de tuniques de velours rouge, autour desquelles s'enroulent de longues étoles. Ils portent au bout de longues hampes la croix et les saintes images en vermeil. Suivent les diacres couverts de dalmatiques d'or tenant des flambeaux où s'entrecroisent trois cierges qui figurent la sainte Trinité. Ils précèdent le porteur du *Divambolou*, énorme

flambeau d'argent qu'il est d'usage de porter devant le chef de l'église. Celui-ci apparaît entouré de ses archimandrites, couvert d'un *mandion* de soie violette brochée d'or où brillent des émaux, et il porte la *caliptra* recouverte d'un grand voile noir qui lui tombe sur les épaules.

Il s'arrête devant la *Belle-Porte*, maintenant ouverte à deux battants ; il s'incline devant la cage de cristal, il prend une croix dont il bénit l'assemblée ; puis il monte les degrés du trône. Les chantres de la maîtrise viennent d'entonner l'hymne à la Vierge, à l'unisson avec un chœur d'enfants. Par intervalles, le patriarche mêle sa grosse voix à ce chant, dont l'air et les paroles remontent au ve siècle. Les prêtres se rangent à sa droite, le *protosynghelos* se met à gauche. Il y a là, autour du trône, les métropolites d'Éphèse, de Chalcédoine, de Dercon, de Cyzique, de Nicomédie et d'Héraclée qui lui font comme une cour sacerdotale.

A cet instant, se produit l'acte le plus solennel de la cérémonie. Un vieillard, l'archevêque d'Héraclée, se détache du groupe des prélats. Il prononce une harangue, puis, gravissant les marches du trône, il remet au nouvel élu une crosse d'or surmontée de de deux têtes de serpent et, du même geste, il lui baise la main. Le patriarche embrasse le vieillard sur la joue droite. C'est à l'archevêque d'Héraclée qu'appartient, depuis la chute de la ville, le privilège de présenter au nouveau patriarche cet insigne de la puissance spirituelle. Il remplace, en cette circons-

tance, le Bassileus absent. Ce droit lui est conféré par une tradition locale qui fait de ce dignitaire le successeur de saint André qui aurait créé le siège épiscopal de Byzance. A peine l'acte de consécration est-il accompli, qu'une immense acclamation ébranle l'édifice. Joachim III, surpris, se tourne vivement du côté des manifestants et impose silence d'un geste impératif : « Souvenez-vous, leur dit-il, que l'église est un lieu de prière, et non un théâtre à manifestations. » Le geste est autoritaire. Le nez et la lèvre, d'un modèle ferme, expriment la volonté. C'est le pasteur qui tance son troupeau. A ce moment, le grand prédicateur monte à l'ambon et prononce son panégyrique. Retraçant sa carrière épiscopale, il rappelle les services qu'il a rendus à l'Église durant son précédent pontificat : la fondation du grand séminaire de Khalki, celle de l'école du Phanar, qui est devenue, sous son active administration, le premier établissement du monde grec ; la discipline rétablie au sein du clergé, l'économie des deniers publics. Tels sont les bienfaits répandus sur la nation par cet homme éminent, auquel, pour la seconde fois, le Saint-Synode remet le pouvoir. Le patriarche Joachim y répond d'une voix émue. Il se contente de faire l'éloge de la tolérance, et il exhorte le clergé et le peuple à se montrer sujets loyaux, soumis et dévoués au sultan.

Sur ces derniers mots, descendant du trône, il gagne la porte. Il monte à sa résidence, suivi du clergé et de la partie du corps diplomatique de religion ortho-

doxe. Je pénètre avec cette suite imposante dans la grande salle du Synode meublée en peluche cerise où s'accomplit une dernière cérémonie. Un siège est placé sous une grande toile représentant l'audience que Mahomed II accorda — en une circonstance semblable — au patriarche Ghenadios. C'est là qu'il reçoit, suivant un ordre établi par le protocole, les membres du Saint-Synode, les chefs de mission et les notabilités grecques.

~

Il serait curieux de retracer le cérémonial qui présidait à l'exaltation de ces mêmes patriarches au temps des empereurs byzantins. Voici ce qu'en dit un texte grec :

« Le Bassileus, debout et tête nue sur un trône, entouré du Sénat, attendait le nouvel *Élu* dans le triklinion du palais. Après une courte oraison prononcée par le proto-papas de la maison impériale, le grand domestique chantait l'hymne à la Vierge. Les chants terminés, le Bassileus, tenant un décanicon ou bâton pastoral en or, enrichi de perles et de pierreries, se levait. A ce signal, le patriarche élu s'avançait vers le trône ayant à sa droite l'archevêque de Césarée, à sa gauche le métropolitain d'Héraclée et, par trois fois, s'inclinait devant l'assemblée. Puis les trois prélats, s'approchant du trône, rendaient hommage au Bassileus en accomplissant les actes d'adoration.

Ce dernier, levant alors légèrement le bâton d'or, prononçait ces paroles : « La Sainte Trinité qui m'a donné l'Empire t'élève à la dignité de patriarche de la Nouvelle Rome. » En même temps, il lui remettait cet insigne de sa nouvelle dignité. Celui-ci prononçait quelques mots de remerciements, tandis que les chantres de Sainte-Sophie entonnaient la formule du salut : « Εἰς πολλὰ ἔτη δέσποτα ». Après quoi, le patriarche se retirait entouré de flambeaux allumés, traînant à sa suite le magnifique cortège des dignitaires du palais et de l'armée et précédé des *silentiaires* aux vestes écarlates. Un cheval blanc, recouvert d'un riche harnais, l'attendait à la porte. La foule, massée aux abords de l'Augusteon, l'acclamait au passage. C'est ainsi qu'il se rendait à la Grande Église, où avait lieu la consécration religieuse. »

~

Fêtes et Panégyries.

Les fêtes tiennent une large place dans les préoccupations de la vie levantine, surtout la fête de Pâques. Cela se voit à l'animation inusitée des rues où l'affluence se grossit de flots de fidèles, qui vont aux églises, à l'activité des ménagères, qui font la toilette de leur intérieur : plancher, escaliers et carreaux de vitre sont lavés à grande eau. On s'y prépare par les mortifications du *Sarakosti*, qui durent quarante jours. *Sarakosti* signifie pas de viande, pas de beurre, pas d'œufs, pas de poisson. Dans les

quartiers grecs, les marchands de denrées remplacent l'aliment gras par l'élément maigre. On n'y voit aux étalages qu'amoncellement d'olives, polypes, boutargue, helva et sardines d'Italie, entassées dans des tonneaux suintant la saumure. Les bouchers se mettent en vacance, tandis que les marchés regorgent de coquillages écroulés sur des lits d'algues. On ajoute à cet ordinaire les légumes et les herbes qui poussent au loin, dans la banlieue. On est autorisé, seulement le dimanche, à les arroser d'un filet d'huile dont l'odeur vous prend à la gorge.

Je n'ai pas à revenir sur la description, faite plus haut, du premier repas maigre et qui s'appelle le Lundi du purgatoire (Kathari Devtéra), consacré aux morts. A cette occasion, toute famille qui a perdu dans l'année l'un des siens, se fait un devoir de célébrer ce qu'on appelle « le samedi des âmes ». On offre au défunt la mâne apaisante du *koliva*, qui est du blé bouilli, assaisonné de raisin sec, de grenades, le tout piqué de dragées. Un plateau rempli de ce mélange est envoyé à l'église, une assiettée est offerte à chaque voisin, qui reçoit le présent en disant : « Que Dieu lui soit miséricordieux ! »

La semaine sainte, qui s'appelle là-bas « la grande semaine », se passe en visites à l'église, en cérémonies pompeuses. L'on n'entend que sons de cloches et bruits de pétards. Des éventaires s'installent aux abords des églises pour la vente des cierges et des fleurs, car en même temps que d'une chandelle, le fidèle se munit d'un brin de lilas. Les processions

tiennent une grande place. La plus importante est celle qui a lieu dans la nuit du Vendredi saint. On promène autour du quartier l'*épitaphios*, c'est-à-dire un tapis richement brodé où se trouve représentée l'image du Christ au tombeau. En tête viennent les bannières peintes, des lanternes en bois doré qui rappellent celles des vieux carrosses, puis la longue théorie des *papas* barbus tenant des cierges. Les diacres suivent, pareils aux saints des icônes primitives. Ils portent les flambeaux symboliques dans une main, et, dans l'autre, de courts encensoirs à grelots d'argent. Ils précèdent l'évêque (*despotis*) en dalmatique d'or, et coiffé d'une couronne d'empereur constellée de fausses pierreries. Tous portent le *pallium*, longue étole, très décorative, qui croise sur la poitrine et sur le dos en passant par les épaules, et tous chantent... du nez. Sans doute, les usages de cette église sont anciens, et il semble que son clergé n'ait jamais introduit de changements, pas plus dans ses rites que dans ses habits ; mais on me persuadera difficilement que sa musique remonte à la bonne époque. Je n'en veux pour preuve que l'hymne *Akathistos*, qui remonterait au ve siècle, et dont la mélodie, grave et pure, est digne des plus belles évocations. Comme la musique d'église ordinaire est loin d'y ressembler, ne pourrait-on pas supposer qu'elle a dû subir, au cours du moyen âge quelque fâcheuse déviation, à l'instar de l'iconographie de Pansélinos ?

C'est dans la nuit du samedi saint que se célèbre

la Résurrection. Une cérémonie matinale l'a préparée. La pavé de l'église et l'*atrium* sont jonchés de branches de lauriers. Pendant qu'un diacre répand l'odorante feuillée, un prêtre, en chappe de soie violette, prononce ces mots : « Que celui qui juge la terre ressuscite. » A la nuit tombante la foule envahit l'église, après s'être munie d'un paquet de chandelles. La cérémonie est toujours présidée par un dignitaire ecclésiastique. Elle est fort longue et j'ai vu plus d'un fidèle y succomber au sommeil, acccoudé aux rares chaires qui garnissent les bas côtés. Sur le coup de minuit, la *Belle-Porte* s'ouvre à deux battants et l'archimandrite apparaît vêtu d'un *mandion* étincelant, couronne en tête. Précédé de son clergé, il monte sur l'estrade placée au milieu du chœur. Il tient un cierge qu'il vient d'allumer à la lampe de l'autel. Tour à tour, chaque prêtre y vient allumer le sien. Les fidèles se rendent mutuellement le même service, et bientôt l'enceinte flamboie de lumières. Une forte odeur de cire emplit l'air surchauffé et se mèle aux senteurs de l'encens et du laurier écrasé sous les pieds. Soudain le *despotis* prononce le *Christos anesti* (Christ est ressuscité) et chacun répète la formule en donnant l'accolade à son voisin. La clameur des cloches la jette au vent, et des coups de feu éclatent de tous côtés. On brûlera de la poudre pendant trois jours, malgré les efforts de la police et les recommandations du clergé.

Une autre procession a lieu le lendemain, jour de Pâques, à laquelle prend part la racaille du port

qui se presse dans les rues en troupeau désordonné. Ce jour-là, l'on ne sort guère et la ville apparaît comme déserte. Seule, la Grand Rue est envahie, dès le matin, par les gens de métier, chaudronniers, jardiniers, maçons, qui montent de Galata pour se diriger sur les collines de Chichli, la main dans la main, précédés de la clarinette. Ils emportent des victuailles et des agneaux embrochés à une longue perche. Mais ce qu'on peut appeler la bourgeoisie consacre l'après-midi aux visites, car les Levantins n'attendent pas le jour de l'an pour se féliciter. Visites et compliments se renouvellent à chaque grande fête. L'un des plus vifs plaisirs de la Pâques, c'est de boire autour d'un agneau rôti. On tue à domicile ce jour-là et l'on dévore toute la viande dont on a dû s'abstenir durant le carême. J'ai toujours été surpris de l'aptitude de l'indigène au métier de boucher. Il sait tuer, écorcher et dépecer un agneau aussi bien que le ferait un professionnel, puis il le met à la broche. Le mouton à la broche, rôti sur un feu de bois, est un mets excellent, quoi qu'on dise. Ajoutons que les habitudes de tempérance de l'indigène font place à cette occasion à des excès inattendus. Rarement il consomme de la viande, mais lorsqu'il se met devant un rôti, en compagnie des siens, ils n'en laissent que les os. Ils vident avec la même intrépidité une dame-jeanne de vin sans qu'ils s'en trouvent incommodés. On pourrait croire qu'ils sont pourvus d'un estomac dont la capacité s'accroît ou diminue suivant les exi-

gences du calendrier. Le malheur est qu'ils n'ont plus que rarement l'occasion d'exercer ce talent. A Constantinople, la viande était hors de prix bien avant la guerre. Du mouton, le bas peuple ne connaissait que les tripes et les têtes de mouton rôties exposées aux sordides étalages des marchands de bouillon des bas quartiers.

~

Noël byzantin.

Un carême de quarante jours, non moins sévère que celui qui précède la Pâques, prélude aux fêtes de Noël. Celles-ci s'annoncent d'une façon particulière. La veille au soir, des couples d'enfants vont de porte en porte annoncer la venue du Christ. L'un d'eux s'éclaire d'une lanterne enguirlandée de papier de couleur. Ils chantent : « Bonsoir Archontes, si votre seigneurie nous y autorise, nous allons lui raconter la naissance du Christ. » La mélopée, au rythme rapide et saccadé, s'accompagne d'un tambourin, en terre cuite, tendu d'une peau sur laquelle l'un des chanteurs frappe du revers de la main. Sans attendre l'autorisation de la *seigneurie,* ils continuent : « Le Christ naît aujourd'hui à Bethléem. Les Cieux frémissent d'extase et la nature est en fête. Il naît dans une étable, le roi du ciel, le créateur du monde ; mais des milliers d'anges chantent sa gloire et la foi des bergers s'émeut à leurs chants. » La version évangélique raconte que des mages vinrent de l'Orient,

sans désigner l'endroit ; mais le chant précise en disant qu'ils viennent « de Perse ».

Sans doute, c'est là un Noël byzantin et je pense que son rythme musical ne doit pas être moins ancien.

A part ce pittoresque détail, qui égaie un instant la rue, rien chez les orthodoxes ne distingue la Noël des autres solennités. La nativité n'y est point la pieuse idylle qu'est chez nous cette fête. A l'église, on ne voit point d'Enfant Jésus couché sur une crèche avec les accessoires rustiques qui l'accompagnent. L'autel ne s'y pare d'aucune fleur, les piliers d'aucune tenture et la musique instrumentale y demeure inconnue. Le culte y garde sa coutumière rigidité. L'autel est d'ailleurs caché derrière une haute cloison, entièrement dorée et peinte d'images. Sauf les festons de laurier, qu'il est d'usage de suspendre aux portes extérieures les jours de grande panégyrie, l'église ne change rien à son aspect ordinaire. C'est toujours le même décor de lampes et de lustres en cristal, d'icônes et d'iconostases peints sur bois et émaillés d'ex-votos, en argent repoussé. Les saints s'y présentent de face ou de trois-quarts, le visage grave et amaigri, et tous auréolés du même disque d'or. Ce sont moins des figures visant au portrait que des symboles, où le sentiment est tout d'expiation. Cela donne l'idée d'une croyance, dont l'esprit se serait évaporé pour ne laisser que l'enveloppe où s'est conservée une race. On peut remarquer qu'il y a loin de ces mornes images aux claires mosaïques

de la byzantine Kahrié où se retrouvent les touchantes inspirations des primitifs Italiens. Celles de la basilique de Sainte-Démètre de Salonique, que la conquête grecque avait rendues au culte et à la lumière en les dégageant du badigeon séculaire qui les recouvrait, n'étaient pas moins remarquables par le réalisme intense et la vérité de l'expression[1]. Il y avait là notamment un ange qui ravissait par son incomparable charme de souriante jeunesse. Tout est naturel et vivant dans ces tableaux de l'église primitive, et le dessin en est précis et énergique. On y remarque aussi le procédé par lequel les cubes des mosaïques ponctuent la gamme des tons. C'est de l'impressionisme pur.

L'intérieur d'une église orientale diffère par d'autres points des temples catholiques. Les Grecs se confessent chez eux ou dans la maison du prêtre. Il n'y a là ni bancs, ni chaises pour s'asseoir, et c'est debout qu'ils font leurs signes de croix accompagnés de révérences et parfois de prosternations. Les femmes gagnent les galeries qui, en Turquie, sont encore garnies d'un treillis de bois, pareil à celui qui garnit les fenêtres des maisons proprement turques.

2

L'octave du jour de l'an ou *protochronia*, selon l'almanach Julien, ramène dans les rues le même

(1) Cette église a été détruite par le grand incendie de 1917 qui vient de consumer cette ville.

tapage. On célèbre la venue de saint Basile qui arrive transi de la froide Césarée. A la tombée de la dernière nuit de décembre, des enfants, s'éclairant des mêmes lanternes, vont chantant les *kalandas* du saint. C'est une naïve complainte où se retrouve comme un lointain souvenir des premières évangélisations parmi les païens des campagnes. Les laboureurs célèbrent la venue du saint parmi eux. « Il tient, disent-ils, un livre et de l'encens, une écritoire et du parchemin. » Puis, le saint est prié de leur enseigner l'a b c (*pès mas to alpha beta*). Et le chant continue évoquant le geste des moissonneurs qui viennent de faucher le blé, de compter leurs gerbes, tandis que le Christ « les bénit de sa main droite, de sa main d'or ».

Peu après la fête de l'Épiphanie, a lieu une cérémonie peu banale. C'est la bénédiction des eaux, *to méga aghiasma* qui s'accomplit dans les ports de mer et sur les bords des fleuves. Elle commémore le baptême du Jourdain et prélude à la bénédiction des fonts. Une procession se forme à l'église et se dirige vers le bord de l'eau. A cette occasion, tous les navires grecs se trouvant dans le port hissent leurs grands pavois. Des centaines de caïques et de barques se pressent à l'endroit du rivage où la cérémonie a lieu. Les prières une fois dites, l'évêque lance une croix à la mer. En même temps qu'elle disparaît, un groupe de nageurs se précipite à l'eau pour la repêcher. Celui qui a réussi à la ramener à la surface est complimenté et réchauffé d'un verre

d'alcool. Son premier soin, une fois r'habillé, est d'aller de maison en maison offrir sa croix aux baisers des habitants. Cette tournée est toujours fructueuse, et c'est ce qui explique l'empressement que mettent les bateliers à se jeter à l'eau par les températures les plus glaciales.

Le Panto- -crator.

CHAPITRE XX

LES AGHIASMAS

Le culte des sources sacrées à Constantinople. — Baloukli et sa kermesse. — Son histoire et sa légende. — Les ablutions sacrées. — Récit d'après Constantin Porphyrogénète du cérémonial à la source de la Zoodochos pighi. — La source des Blachernes.

La fête de Pâques dure trois jours pleins, mais la semaine ne s'achève point sans un supplément de réjouissances. Sous le nom de *panégyries* les Grecs de Constantinople célèbrent bon nombre de sources naturelles qui se trouvent soit à l'intérieur de la ville, soit dans la banlieue. Celles-ci donnent lieu à des fêtes champêtres pendant la saison d'été.

Les plus célèbres sont celles de Baloukli et de Notre-Dame des Blachernes. Elles jaillissent sous des

voûtes de construction byzantine, derniers vestiges d'édifices qui s'élevaient sur leurs emplacements. Celles du Bosphore forment, à une certaine profondeur du sol, d'immobiles nappes souterraines. Elles continuent à être l'objet d'une vénération que le temps n'a point altérée. Chaque *aghiasma* a sa fête qui correspond à celle du saint sous le patronage duquel il est placé. A en croire les légendes, tous doivent leur origine à un événement surnaturel, tous, par suite, jouissent de propriétés miraculeuses. Mais aucun n'égale en prestige la *Zoodochos pighi*, autrement dit Baloukli, dont la fête tombe le premier vendredi qui suit la Pâques. Cette source se trouve au delà de la grande muraille, dont les ruines imposantes enserrent encore la cité constantinienne, en face de la porte de Silivrie. Elle donne lieu à un grand concours de pèlerins, accourus de tous les points de la Marmara et des îles Cyclades. De grands caïques déposent aux échelles de Stamboul des gens de tout âge, des malades et des impotents en grand nombre. Ils y viennent dans l'espoir que la *Panaghia Balikliotissa* leur rendra la santé. Beaucoup font vœu de se rendre à pied jusqu'au sanctuaire, sans *essuyer la poussière de leur sandale*. Tous s'arrangent de façon à se trouver sur les lieux la veille de la fête. En attendant, ils campent en plein air. De grands feux s'allument et les plus riches mettent des agneaux à la broche. A minuit, la foule envahit l'église, trop petite pour la contenir, et assiste à une première cérémonie. Alors s'opère un premier miracle dans la crypte où s'épan-

che la source sacrée. Sur une dernière invocation, on verrait l'eau bouillonner dans la vasque comme sous l'action d'un feu ardent. Ce n'est qu'après ce signe que s'accomplissent les cures merveilleuses. L'eau est versée par trois fois sur le malade; puis, après lui en avoir fait boire une coupe pleine, on l'enveloppe d'un linge mouillé qu'on laisse sécher sur le corps.

En 1904, j'assistai à cette panégyrie. Ce jour-là trois grandes fêtes se célébraient en même temps : Hydrelleez, Saint-Georges et Baloukli. Les Grecs, suivant leur dévotion, s'étaient partagés entre le monastère de Saint-Georges, situé au sommet de l'île de Prinkipo et la source de Baloukli; mais le gros des panégyristes avait porté ses dévotions, de préférence, vers ce dernier point où, depuis quatorze siècles, coule l'eau miraculeuse. Elle porte également celui de *Panaghia Baliklliotissa*, à cause de la légende qui s'y rapporte. On raconte que pendant que Mahomed II forçait les portes de la ville, un moine faisait frire du poisson. Tout à coup un homme lui aurait apparu. « Que fais-tu là, demanda-t-il? Ne sais-tu donc pas que la ville est prise et que les Turcs profanent Sainte-Sophie? — Bah! interrompit le moine, je ne te croirai que si je vois les poissons sauter hors de la poêle. » Or, le prodige s'accomplit. Les poissons, quoique frits d'un côté, sautèrent dans le bassin où on les voit encore. Mais l'histoire enseigne que l'apparition de la source se rattacherait à un épisode de la vie de Léon Macellus, dit *le Thrace*, un empereur du ve siècle.

Voici le résumé que nous en a laissé Constantin Porphyrogénète. A la veille de rejoindre l'armée, Léon, qui n'était encore que simple *stradiote,* se promenait, un jour d'été, dans ces lieux retirés. Comme il faisait chaud, il se dirigeait vers un bouquet d'arbres pour s'y reposer, lorsqu'il s'entendit appeler par son nom. C'était un aveugle qui le pria de lui donner à boire. Il se mourait de soif. Léon s'avança, lui tendit la main et se mit en quête d'une fontaine ; mais il n'en trouva point. Il allait renoncer à satisfaire l'infirme, lorsqu'une voix, qui semblait tomber du haut du ciel bleu, lui dit d'aller vers un bosquet d'arbres qui se trouvait à proximité. « Va, lui dit la voix, tu trouveras l'eau qui désaltère et qui guérit. Tu peux lui en laver les yeux. Cet endroit est un lieu de dilection. Je t'aiderai à y bâtir une église, et tous ceux qui viendront s'y désaltérer avec foi et simplicité de cœur obtiendront la guérison de leurs maux. »

Léon obéit à l'ordre divin, et l'aveugle s'en trouva subitement guéri. Il n'eut rien de plus pressé que d'aller, par la ville, raconter le miracle dont il venait d'être l'objet. En l'an 457, à la mort de Marcien, Léon, alors général de l'armée de Thrace, revêtait la pourpre impériale à la faveur d'une sédition militaire. Son premier soin fut d'ériger sur la source une magnifique église qu'il dédia à la mère du Christ, sous le vocable de *Zoodochos pighi.* Plus tard, l'empereur Justinien en construisit une autre plus belle, et l'impératrice Irène y ajouta un palais.

Au fond d'une cour, s'aligne une double rangée de

tombeaux, lourdement sculptés, où reposent des patriarches du Phanar. Là, s'ouvre l'escalier souterrain qui conduit à la crypte. Sur un de ses côtés, se creuse un bassin de marbre où s'épand, à gros flots, une source qui emplit la voûte d'une harmonieuse rumeur. Dans la demi-clarté des lampes suspendues, apparaît l'image miraculeuse recouverte d'une enveloppe d'or, reproduisant, au repoussé, les plis d'un *himation*, où le visage de la mère de Dieu se détache en noir sur le métal étincelant qui l'auréole.

L'église actuelle, petite et sans caractère, ne date que de l'année 1827. Rien ne reste plus des monuments d'autrefois : les portiques de marbre et les mosaïques des coupoles « qui brillaient comme le feu » ont disparu. Mais la source, victorieuse des événements et des vicissitudes de la fortune, ne cesse de couler limpide et abondante, dans la crypte du monastère.

A la porte de Silivrie, je prends une de ces *talikas* sans ressorts, dont la mode tend à disparaître. Attelée de deux petits chevaux de Brousse, elle me mène bon train sur l'horrible pavé de ce qui fut la voie justinienne. Au bout de quelque vingt minutes d'une danse effrénée, j'arrive, à peu près sauf, au milieu d'une foule où, parmi charrettes, ânes, chevaux, grouillaient hommes, femmes, enfants, criant, jurant, hurlant dans un pêle-mêle indescriptible. C'était Baloukli. J'attendis patiemment qu'une éclaircie se fût produite dans cette poussée orageuse de gens et de bêtes pour descendre du terrible véhicule. Je pénétrai dans un bois où la panégyrie battait son

plein. Dès les premiers pas, je m'aperçus que la fête s'épanouissait dans un cimetière arménien. Juste devant l'entrée, couchée sur un brancard, une femme, vieille comme le temps, morte dans la matinée, était exposée, face découverte, aux regards et sa présence ne semblait guère gêner les *sirtos* qui, au son des orgues de barbarie, serpentaient à travers les pierres tombales. La morte elle-même semblait sourire à la fête, qui montait bruyante sous les grands hêtres. J'allai me placer à la queue d'un groupe de dévots qui attendaient l'ouverture de la porte de fer qui ferme l'escalier descendant à la crypte. On n'y entrait que par fournée de cent personnes à la fois. Soudain, les deux battants grincent sur leurs gonds et la *colonne* s'engouffre dans le passage étroit. Un jour de cave régnait dans ce souterrain où l'odeur de la cire se mêlait à la moisissure des parois suintantes. Le pavé ruisselait sous les ablutions de la foule qui se ruait contre la vasque en agitant des gobelets et des bouteilles de toutes dimensions. Les fidèles s'aspergeaient le visage après s'être désaltérés, puis, leurs récipients une fois vides, ils se les faisaient remplir, encore une fois, avant de gagner l'escalier. Chacun, à la sortie, déposait une offrande sur une table devant laquelle se tenait un prêtre, l'étole passée autour du cou.

~

Voici, d'après Constantin Porphyrogénète, le cérémonial qui présidait à la visite que les empereurs de

cette époque faisaient à la source de la Zoodochos pighi :

« Dès l'aube, les grands officiers de la cour et le maître des offices se présentaient au palais sacré et l'on procédait aussitôt aux préparatifs du départ. Quand la mer était calme, le Basileus s'y rendait en bateau, et se faisait accompagner par ceux des archontes qu'il avait désignés la veille. La galère impériale longeait la muraille maritime et accostait au pied de la tour du Christ, sur un quai abrité. Les cubiculaires l'y attendaient pour le couronner du *stemma* avant de l'aider à monter à cheval. Le cortège s'engageait ensuite sous la poterne du Christ, que l'on voit encore à moitié ensevelie dans le sol. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ce cadre subsiste encore en entier. C'est l'un des coins les mieux conservés de la vieille ville. Il passait devant la Porte-Dorée, que les Turcs ont entourée à l'intérieur d'un cercle de grosses tours, appelées *Yedi-Coulé*(1), puis il s'arrêtait à la porte de la « source » où l'attendait le domestique des *noumeras*, dont il recevait les encensements. Le cortège reprenait ensuite sa marche à travers la voie justinienne qui aboutissait aux édifices, groupés autour de l'*aghiasma*. Là, tout le monde mettait pied à terre, sauf l'empereur qui traversait les cours à cheval et ne descendait qu'aux escaliers de marbre qui montaient au narthex. Précédé de ses cubiculaires, il gagnait les appartements

(1) Le château des Sept-Tours.

qui lui étaient réservés, où le chambellan lui ôtait le *stemma* et le vêtait provisoirement d'une chlamyde. Après un instant de repos, le Sénat était admis à lui présenter ses adorations. Puis, en se rendant à l'église les chefs des factions du cirque, les domestiques du *chryssotriklinion,* le capitaine des portes intérieures allaient se mettre sur son passage pour lui présenter, d'un geste étudié, des croix faites de roses entrelacées. Un magnifique cortège, grossi du Sénat et d'un nombreux clergé, le suivait jusqu'au narthex où il s'arrêtait un instant pour baiser les Saints Évangiles et allumer des cierges devant les iconostases, tandis que le patriarche l'attendait à la « Porte-Royale » pour lui offrir, à son tour, des roses arrangées en croix. Puis, tous deux, la main dans la main, s'avançaient jusqu'à la porte du tabernacle. Encore une fois le Bassileus s'inclinait devant chaque icône où il allumait des cierges qu'un chambellan lui passait à mesure. Il pénétrait ensuite dans le sanctuaire où l'avait précédé le patriarche pour y déposer une offrande. Après quoi, il gagnait les catéchumènes pour entendre la messe. Un déjeuner lui était servi. Au sortir de table, le patriarche, vêtu de l'*omophorion,* attendait qu'il l'admît en sa présence. Aidé par les silentiaires, qui le tenaient sous le bras, il allait s'incliner devant la majesté impériale.

J'ajouterai que l'église de la Zoodochos, bâtie par Macellus, fut agrandie par Justinien qui employa à cette œuvre les matériaux que ses architectes n'avaient pu utiliser dans la construction de Sainte-Sophie.

C'est ainsi qu'il témoignait sa reconnaissance à la Vierge pour l'avoir guéri d'une affection de la vessie. Faisant allusion à l'or des mosaïques, l'historien Callistos dit que sa voûte « brillait comme le feu ». Les parois intérieures de l'édifice étaient plaquées de marbre de couleurs ; l'autel et les saintes images brillaient d'émaux précieux. Des palais y furent bâtis, entourés de jardins où les Bassiléis avaient coutume de passer les premiers jours de l'été. L'endroit est toujours agréable, abrité qu'il est des vents du Nord, non seulement par les bosquets qui ne cessent de l'ombrager, mais par les hautes murailles de la ville qui se profilent, avec leurs tours carrées à quelques centaines de mètres. »

~

Après Baloukli, l'aghiasma qui jouit de plus de faveur est celui des *Blachernes*, dont la première église fut bâtie au ve siècle par l'impératrice Pulchérie sur l'emplacement d'un temple païen. Il est probable que la source qu'elle consacrait devait primitivement appartenir à quelque Nymphée, dont le culte fut aboli au profit de la Vierge chrétienne. Ces adaptations, qui furent très fréquentes au cours de ce siècle de conversions et d'épanouissement religieux, ont sans doute favorisé ce mélange d'idées chrétiennes et de pratiques païennes qui caractérise le christianisme oriental. La mère de Dieu, devenue la protectrice de la ville « gardée de Dieu » y manifesta plus d'une

fois son pouvoir contre les Russes et les Arabes. Le souvenir des victoires remportées, grâce à sa divine intervention, s'est perpétué dans l'hymne *akathistos*, dont les premiers vers sont gravés sur l'arcade de la voûte sous laquelle jaillit l'eau sacrée. « Telle était la ferveur des habitants pour la Vierge, dit un écrivain du temps, que l'église des Blachernes surpassait en richesses tous les autres sanctuaires de la ville, « comme le soleil dépasse en éclat les étoiles ». Dans une chapelle, où seul l'empereur avait droit de pénétrer, était déposé le manteau de la Vierge. Tous ces sanctuaires, que la piété grecque ressuscite à mesure que se développe le sens national, étaient en grande vénération parmi les chrétiens du VIe et du Xe siècle. »

L'Augustéon restauré.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Pages
Constantinople (plan géographique)	7
Sainte-Irène	18
La ville byzantine	21
Klissié-Djami. — Église de Tyron	44
Cimetière turc de Péra	43
Vue de la Corne-d'Or, prise d'Eyoub	71
Une vue de la Corne-d'Or	84
La tour de Galata	85
La Pantepoptou	102
La Tour de marbre	121
Entrée du Bosphore	123
Coupole de la petite Sainte-Sophie	148
Klissié-Djami. — Église de Tyron	172
Vue du port	175
Porte de Sainte-Sophie	196
Roumélie-Hissar	197
Les Eaux-Douces d'Asie	207
Mosquée de la Validé	215
La Pointe du Sérail et Sainte-Sophie	217
Sculpture byzantine	231
Quartier de la Soulemanieh	233
Galeries de Sainte-Sophie	248
La Porte Dorée	249
Tour de la Porte Dorée	260
Victoire de la Colonne de Marcien	285
Église du manteau de la Vierge	286

La Pammakaristou.. 304
Décoration arménienne (dessin d'Edgard Chahine).. 325
Christ byzantin (mosaïque). 342
Vieilles maisons du Phanar. 343
Kutchuk Aghia Sofia (la coupole) 365
Atrium d'une église byzantine. 367
Le Pantocrator.. 385
L'Augustéon restauré.. 395

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION. 9

PREMIÈRE PARTIE

CONSTANTINOPLE FRANQUE

CHAPITRE PREMIER

LA VILLE. — LE CLIMAT.

Pour découvrir le panorama de Constantinople. — Ses différents aspects. — Stamboul ne s'est ni déplacée ni agrandie depuis l'antiquité. — Ville du passé. — Son aspect byzantin et beauté d'une architecture qui offre l'avantage d'être née sur le sol même. — Le cypres à Constantinople. — La ville est entièrement tournée vers le port. — La verdure n'est qu'autour des maisons. — Sécheresse de la banlieue. — Le Bosphore et ses ombrages. — Le golfe d'Ismidt et les îles des Princes. — Une des raisons d'être de Constantinople, c'est l'horizon qui s'ouvre sur l'Asie. — Le climat de Constantinople n'est oriental qu'en été. — Le *Kara-Yel* et ses frimas. — Action rafraîchissante du *meltem* en été. — Beauté de l'automne. — Le *Zambal Hava*. . . 21

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE II

LA VILLE FRANQUE DE PÉRA

Péra et sa... rue. — Ville de fondation française. — Poste avancé

où l'Asie prend contact avec l'Europe. — Les insinuations de della Valle. — Ville cosmopolite où chacun se sent chez soi. — La tour de Babel. — Les *rayas* s'y réfugient. — Les raisons des sympathies pérotes pour les Turcs. - Les financiers regretteront Péra et son régime. — Avantages sociaux et cafés à la turque. — Les distinctions sociales sont à peine marquées en Turquie. — Le tramway de Galata. — L'accueil d'un député radical-socialiste. — En 1895-96 l'Européen à Péra vécut des heures d'angoisses. — Paniques de poulailler et politique de concessions. — Coup d'œil rétrospectif et mœurs d'autrefois. — Les chiens de rue victimes du progrès. 43

CHAPITRE III

GALATA MODERNE

A travers la *Calata* de Yuksek-Caldirim. — Les maisons du vieux Galata français. — Un coin de Kurektchiler. — La place de Kara-Keuy et la circulation. — Les gargottes et les odeurs de Galata. — Kemer-Alti et ses hétaïres cosmopolites. — L'affaire du casino de San Stefano et les déboires des hommes d'affaires. — L'activité grecque. « Mon mari *va* à Galata. » — Magasins fermés à 8 heures. — Les *odadjis*. — A Constantinople chacun doit se garder soi-même. — La police turque et ses procédés.. 71

CHAPITRE IV

BEKDJI. — TOULOUMBADJI. — HAMALS

Le *bekdji* et son bâton. — Chaque quartier a le sien. — Origine romaine des institutions municipales de la ville. — Rôle de l'*imam*. — Il est le gardien du sommeil public et des bonnes mœurs. — L'aventure de Mirza ou le mariage imprévu. — Rôle du *bekdji* au moment des incendies. — *Yaanghin Var*. Ce qu'en pensaient les chiens. — Les *Touloumbadjis* et fréquence des incendies. — Leur recrutement. — La *touloumba* et les bénéfices du *Touloumbadji*. — Le *Hamal* indispensable. — Un dignitaire du palais présidait à la corporation. — Deux déménagements valent à Péra un incendie. — Son costume est d'origine gauloise. — Sa sobriété, sa manière de danser. 85

CHAPITRE V

LE CARNAVAL A PÉRA. — UNE SOIRÉE CHEZ UN SARAF

Le carnaval à Colliondji-Coulouk. — Une réclame de mardi-gras

— Les bals à Péra — Leur but philanthropique. — Le grand jeûne grec. — Les costumes d'autrefois à propos du carnaval. — Les causes de la réforme turque. — Les dignitaires rechignent devant les premières culottes. — Comment fut inaugure le fez. — Une soirée à Péra — L'aide de camp surveillant — Un saraf du bon vieux temps — Les *havales* du Malie. — Les lectures de ces demoiselles. 103

CHAPITRE VI

GALATA ET SON PASSÉ

Les raisons de son caractère international. — Son histoire — Les Génois obtiennent l'autorisation de le fortifier — Ils accaparent tout le commerce — La Tour du Christ. — Souvenirs qu'ils y ont laissés — Indifférence des Français à l'égard de leur histoire en Orient. — Ce que fut la « Nouvelle France ». — Les Français en Achaie. — Un discours de Geoffroy de Villehardouin aux Grecs. — Cause de notre expansion en Amérique. — Les Français se substituent aux Génois. — Le port d'Éleuthère au VIIIe siècle. Privilèges qui leur sont accordés. — Bizarrerie de leur législation « d'outre mer ». — Les premiers consuls. — Les premiers drogumans. — Le premier journal à Constantinople — La vie franque à Péra au XVIIIe siècle. — La famille. L'Hommaca et André Chenier. 123

CHAPITRE VII

LA LANGUE FRANÇAISE EN TURQUIE

Création de l'école de médecine turque. — Un discours du sultan Mahmoud II. — Son recrutement. — L'enseignement s'y donnait en français. — Dans sa création le sultan s'inspire des procédés de Mehmed Ali d'Égypte — Avantages qu'y puise la diffusion de notre langue. — Coup d'œil sur l'instruction publique en Turquie. — La France y crée la première école mixte en vue de la fusion des races. — Les écoles françaises s'organisent. — Un peu de statistique — Les méthodes d'enseignement. — Création de l'enseignement supérieur en Orient. — Nécessité d'adapter nos méthodes aux nécessités locales. — Les résultats. — Une statistique officielle inédite des écoles dans l'Empire ottoman.. 194

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE VIII

LE CAIQUE

Sa disparition. — La politique d'Abdul-Hamid a été néfaste au *caïkdji*. — Un *djornal* d'espion. — Aspect du Bosphore la nuit. — Le canal est le seul endroit où la promenade soit possible. — Chacun pour soi. — Les promenades. — Beïcos et le panorama du Bosphore. — Yalova et ses thermes. — Guieuk-Sou et le flirt turc. — Le secret du harem n'est qu'une chimère. — Visite à la forteresse de Roumélie-Hissar. — Un archéologue qui gratte les vieilles inscriptions. 175

CHAPITRE IX

IMPRESSIONS DE BANLIEUE

L'orgue de barbarie et l'ambassadeur. — Les soucis et les inquiétudes d'Orta-Keuy. — Le palais de Yildiz et sa garnison. — Les soldats albanais. — Ce qu'est un village mixte. — Le palais de Tchéragan et la captivité de Mourad IV. — Comment ses filles nées en prison furent mariées. — Leur désappointement. Un théâtre arménien *turquifié* par ordre. — La vie d'un village du Bosphore. — Premières manifestations nationales. . . . 197

CHAPITRE X

BÉBEK ET SON JARDIN

Aspect de la côte d'Asie. — Ma maison. — Méfiances indigènes et situation critique. — Le flair atavique de l'indigène. — Ma voisine me soumet à un interrogatoire. — Des inconvénients de lire dans la rue. 207

CHAPITRE XI

SUPERSTITIONS

Superstition du 1er mars. — Une interview de Cocona Elenco. — A quoi sert la vieille vaisselle. — Pour conjurer le mauvais œil. — Conseils qu'elle me donne. — Son café à la turque. —

Comment on peut faire fortune. — La voyante de Top-Hané. — Une promenade matinale. — Le passage de la nymphe du 1er mai. — Caron n'est pas encore mort. — Le *fasicolat*. — — Une histoire de revenant. — Chrétiens et musulmans se prêtent réciproquement leurs sorciers. — Le pouvoir occulte du bon Aboul-Houda. — Sa généreuse hospitalité. 217

CHAPITRE XII

LA VIE EN PLEIN AIR

Hydrellez ou la fête du Printemps. — La pêche dans le Bosphore. — La population se met au régime des crudités. — Les fleurs sont réduites en confitures. — L'abondance des étés et le *farniente* dans les rues. — Le marché de Yeni-Djami. 233

CHAPITRE XIII

LES MAISONS DE BOIS

Histoire du café turc. — C'est à Stamboul qu'ont été ouverts les premiers cafés. — Quels furent les premiers clients. — Les minarets maltraités par l'orage. — Le rafistolage des maisons de bois. — Un aide de camp du palais qui construit de ses mains. — L'amour de la propriété. — Les maisons commencent par le toit. — Les intérieurs levantins, et les avatars de la caisse à pétrole. 249

CHAPITRE XIV

LE LEVANTIN

Préjugé contre le travail des femmes. — Qualités de la Levantine. — Madame ne va pas au marché. — En France, la préoccupation de la dot a discrédité le mari autant que la littérature. — Les parlottes de Péra. — Le Levantin vit en dehors de son pays. — Il s'ingénie à prendre le contre-pied de la vie locale. — Les raisons de son caractère dissimulé. — Il n'a aucune autorité sur les Turcs. — L'affaire de Bechik-Tach. — Le mariage du Turc avec la chrétienne et l'ignorance de nos officiers de l'état civil. — La sagesse de la peur. — En Turquie les diverses races se méprisent, toutes se détestent. — Le degré d'activité déployé par les diverses confessions visible à bord du *chirket*. — Illusions chrétiennes et ambitions sionistes 261

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE XV

SITUATION ÉCONOMIQUE

Misère invétérée. — Doléances d'un *vali*. — Le paysan paye pour tout le monde. — Un budget turc. — Sous le régime du bon plaisir. — Le change chez le *saraf*. — Une réforme turque. — Le régime des gages. — La chèvre et le chou. — Le pays du mirage. — Les charbonnages d'Héraklée. — Le Turc s'ennuie au fond d'une mine. — Ce qu'est la Syrie. — Son incomparable situation géographique. — Convoitises allemandes. — La raison de la prospérité de Tyr et de Sidon. — La vraie route qui mène à Bagdad. — Les pétroles de Mésopotamie. . 289

CHAPITRE XVI

LES JUIFS

La communauté juive en Turquie est en progrès. — Ce que les Juifs doivent à la Révolution française. — Les écoles de l'Alliance. — Leurs sympathies pour les Turcs ne sont qu'un mot d'ordre. — Ils sont restés foncièrement religieux. — Ils sont exclusifs et très fermés. — Qualités des Juifs de Turquie. — Leur rôle en Espagne et ailleurs. — La raison de la haine du musulman contre le Juif. — Les accords judéo-turcs et les entreprises de colonisation. — Organisation sioniste et projets grandioses du sionisme sur l'Orient. 305

CHAPITRE XVII

LES ARMÉNIENS

Qualités de l'Arménien. — Causes de son impuissance politique. — L'alphabet de saint Mesrob. — Dispersion des Arméniens. — Les Turcs fixent leurs destinées. — Leur activité. — Un peu de statistique. — Persécutions kurdes et turques. — Mœurs de la Haute-Arménie. — Existence mixte des Arméniens des villes. — Appréciations de Gérard de Nerval. — Promesses de l'Entente. — Reconstitution de l'Arménie. — Paroles d'un officier turc. 325

CHAPITRE XVIII

LES GRECS

Caractère et patriotisme grecs. — La servante grecque propage sa langue. — Paris élève des statues à ses ministres, Athènes à ses *évergètes*. — Si le Grec idolâtre ses princes, c'est qu'ils sont baptisés suivant les rites. — Il absorbe, mais ne se laisse point absorber. — Rôle du Phanar. — C'est au nom de la croix qu'il se souleva en 1821. — L'idée byzantine tint plus de place que l'idée hellénique dans la révolution. — La conception du royaume de Grèce ne donna satisfaction à personne. — La conception européenne de la Grèce moderne faussée par l'éducation classique. — Ce que fut l'empire byzantin. — Le christianisme a détruit tous les cadres anciens. — Le régime ottoman a achevé l'œuvre de destruction. — Déceptions grecques. — Le sens de la politique du roi Constantin. — Rôle réservé à la Grèce. 343

CHAPITRE XIX

INTRONISATION D'UN PATRIARCHE FÊTES ORTHODOXES

Réception au palais. — Le patriarcat de Phanar. — Le trône de saint Jean-Chrysostome. — Les églises grecques en Turquie. — Chevauchée de prélats. — La cérémonie religieuse. — Admonestation pastorale. — Éloge de Joachim III. — La salle du Synode. — Installation d'un patriarche au temps de l'empire byzantin. — La fête de Pâques et le grand carême. — La fête de la Résurrection. — Élasticité des estomacs indigènes. — Les fêtes de Noël. — Les églises grecques. — Leurs icônes. — Les cantilènes du jour de l'an. — La cérémonie de l'immersion de la croix. 367

CHAPITRE XX

LES AGHIASMAS

Le culte des sources sacrées à Constantinople. — Baloukli et sa kermesse. — Son histoire et sa légende. — Les ablutions sacrées. — Récit d'après Constantin Porphyrogénète du cérémonial à la source de la Zoodochos pighi. — La source des Blachernes. 385

Table des illustrations. 397

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

a39003 013412480b

NATIONAL LIBRARY OF CANADA
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU CANADA
PHOTOGRAPHIC - RETURN